

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04329 3109

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFER
Mr. Proutnal

BIBLIOTHECA
PROV. TORONTOENSIS
STUDENTATUS
TRANSFERRED

BIBLIOTHECA
PROV. TRONTINAE
STUDENTATUS
TRANSFERRED



JÉSUS-CHRIST

ÉTUDIÉ EN VUE DE LA PRÉDICATION

DANS SAINT THOMAS D'AQUIN

I



TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER



AU MANS (SARTHE)

JÉSUS-CHRIST

ÉTUDIÉ

EN VUE DE LA PRÉDICATION

DANS

SAINT THOMAS D'AQUIN

Par M. l'Abbé DOUBLET

CHANOINE D'ARRAS

Auteur de SAINT-PAUL, DES PSAUMES ET D'AUTRES OUVRAGES
ÉTUDIÉS EN VUE DE LA PRÉDICATION

Ouvrage honoré des approbations de NN. SS. les Evêques d'Arras,
de Luçon, de Poitiers, Saint-Brieuc, du Mans et d'autres Prélats.

DIXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

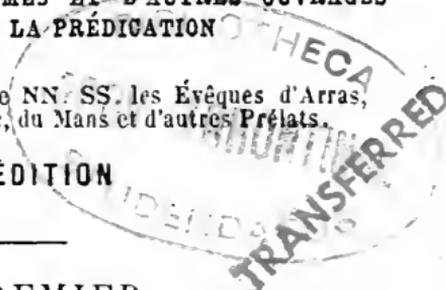
BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1889

Propriété des Éditeurs, tout droit réservé.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR



BQT
685
D72
1889

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

AVANT-PROPOS

Nous croyons avoir fait un livre neuf, et nous espérons avoir fait un livre utile.

Si les œuvres du Docteur Angélique sont étudiées, commentées, reproduites, sous toutes les formes, dans une foule de savants et précieux travaux ; si son immense fortune doctrinale est devenue le patrimoine de tous ; si la théologie y puise ses plus intarissables ressources, en est-il ainsi de l'éloquence chrétienne ? Non. La faute en est-elle aux œuvres du grand Docteur ? Moins encore. La faute en est au manque d'ouvrages spéciaux, qui rendent accessibles aux orateurs de la chaire les richesses dogmatiques et morales, éparses dans des œuvres si volumineuses, et parfois d'une si difficile étude. Le théologien dispose de longues heures et creuse

à loisir ces mines d'or : l'orateur chrétien de nos jours est essentiellement l'homme de la vie active et de la lutte ; ses moments sont comptés : la succession non interrompue de ses prédications et les œuvres d'un écrasant ministère les lui disputent et se les arrachent ; au lieu de méditations calmes et d'études profondes qui nourrirait et illuminerait sa parole, il en est trop souvent réduit à la lecture rapide de quelques sermonnaires, ou, moins encore, de quelques chétifs *panoramas* sans éclat, sans chaleur, sans doctrine. Les œuvres de saint Thomas d'Aquin lui offriraient d'immenses ressources ; le défaut de temps et de calme lui ravit ces ressources sans pitié.

Deux choses sont indispensables pour transporter puissamment à la chaire la riche et splendide substance du Docteur Angélique : le choix du fond et la mise en œuvre. Le choix est malaisé et demande de longues et patientes études. Dans la partie la plus explorée des chefs-d'œuvre de saint Thomas, les *Sommes*, les *Opuscules*, le *Commentaire sur le Maître des Sentences*, etc., un certain nombre de matières

sont impropres à la chaire; d'autres, pour y être employées avec succès, ont besoin d'être dépouillées de leur enveloppe trop scolastique, et retirées du milieu de questions et de thèses dont l'orateur ne peut ni aisément ni fructueusement se servir. Reste toute une série d'œuvres d'une richesse inouïe pour la prédication, mais — il le faut bien dire — presque complètement délaissées : les *Commentaires* sur l'Écriture sainte, sur saint Mathieu, sur saint Jean, sur saint Paul, etc. L'orateur y découvrirait en grand nombre les plus belles, les plus neuves, les plus solides doctrines, mais, outre que ces derniers ouvrages sont peu connus, la marche y est obstruée, l'exploration pénible, les conquêtes rendues difficiles par l'abondance des choses et l'accumulation des richesses. Bref, sauf un travail préparatoire qui recueille, réunisse, coordonne, mette en lumière et revête d'une forme oratoire les vastes et splendides matières offertes à l'orateur chrétien par l'Ange de l'École, la mine reste forcément inexplorée, et le trésor referme ses inépuisables largesses.

C'est ce travail de choix et de mise en œuvre que

nous avons entrepris. Si notre livre est médiocre, il aura au moins ce mérite d'avoir frayé les voies et ouvert le chemin. Bien des fois, en étudiant les œuvres du grand Docteur, nous fûmes frappé du parti que l'éloquence chrétienne pourrait tirer de ses idées si profondes, de ses vues si vastes, de ses expositions si lumineuses, de ses arguments si victorieux, de ses traits si vifs et souvent si pénétrants, de ses allures si puissantes, parfois de ses manières si neuves d'envisager et d'exposer la doctrine, — neuves, — hélas ! pour nous, trop peu familiers avec ce merveilleux génie. A quelles sources a trop souvent puisé notre éloquence contemporaine ! Quelle légèreté de doctrine ! Quel abandon des grands moyens ! Quelles criminelles concessions à des auditoires frivoles et déchristianisés ! N'a-t-on pas tout prêché, sauf la doctrine ? N'avons-nous pas vu, dans ces derniers temps, s'imposer à la chaire chrétienne une éloquence étrange, fille de la terre, tributaire des pensées et des passions humaines, imprégnée de naturalisme, captivant l'auditoire par un certain piquant de nouveautés malsaines, et lui distribuant,

au lieu d'une nourriture solide, ce que l'Apôtre appelait des niaiseries et des fables ?

Le besoin du retour à la vraie prédication se fait partout sentir ; nous commençons, Dieu merci, à comprendre que cette éloquence retentissante et creuse n'est rien autre chose que *la famine du pain* dont parlait le Prophète. Si notre livre, au lieu d'être un obscur et timide essai, était quelque œuvre importante, nous oserions dire qu'il vient à l'heure.

L'orateur chrétien trouve dans saint Thomas d'Aquin les trois choses dont il a besoin et qui lui suffisent pour captiver fructueusement un auditoire : des divisions lucides et frappantes ; un fonds inépuisable de doctrine pour remplir ces divisions ; enfin, ce qui semblera paradoxal et n'est que rigoureusement vrai, un charme constant de nouveauté, de fraîcheur, de brillant. Avec saint Thomas pour guide et pourvoyeur, l'orateur est de suite et complètement à l'aise ; assuré de sa marche, possesseur des plus riches matériaux, son intelligence s'élève, son cœur s'échauffe, l'expression jaillit puissante et

alerte de cette plénitude et de cette force dont il se sent soutenu. N'est-ce pas pitié de voir comment les *panoramas*, les Revues, les Tribunes, les Sermonnaires se jouent du prédicateur, offrant à sa crédule bonne foi des divisions, des sujets, des points de vue, sans substance pour les féconder et les remplir, sans chaleur pour les vivifier, sans agrément d'aucune sorte pour les faire réussir ? Jamais le Docteur Angélique ne présente un sujet qu'il ne le féconde, une division qu'il ne la fasse pleine et opulente, une perspective qu'il n'en parcoure l'étendue, n'en épuise les scènes, et n'en révèle toutes les splendeurs.

Notre travail, dans ce nouveau livre que nous offrons aux prédicateurs, a été de recueillir des œuvres de saint Thomas et de grouper sous le plus auguste comme sous le plus fécond des titres : JÉSUS-CHRIST, les plus belles doctrines, les plus riches et les plus pratiques sujets, dont l'orateur puisse entretenir ses divers auditoires.

Peut-être nous reprochera-t-on, quelque remplies que soient ces pages, d'avoir laissé bien des matières, et négligé bien des trésors : nous l'avouons ingénu-

ment : nous avons été plus d'une fois vaincu par la profusion de nos richesses, et nous avons plié souvent sous la charge de notre butin. Jeter ses filets dans un tel océan, c'est se condamner au glorieux danger d'une pêche miraculeuse. Assez audacieux pour affronter ce péril, nous n'avons pas été assez robuste pour en triompher : la barque s'est trouvée trop petite, et les filets trop faibles se sont rompus. Qu'on nous pardonne les pertes en faveur du butin, déjà riche, que nous avons recueilli, et que nous offrons à nos frères de tout cœur.

N'eussions-nous fait d'ailleurs qu'entr'ouvrir une mine si féconde, et inspiré à d'autres le désir de la faire mieux valoir, nous nous croirions trop payé des longues études dont cet ouvrage est le fruit.



CHAPITRE PREMIER

LA PRÉFACE DE SAINT JEAN

In principio erat Verbum... Cette page de nos Écritures, d'une si désespérante profondeur pour qui s'y engage sans guide, devient dans le commentaire du docteur angélique à la fois lumineuse et grandiose. Quelles révélations nous y sont faites ! Quelles perspectives s'ouvrent à notre regard ! Quel vol dans les immensités divines, d'un point à l'autre de l'Éternité, l'Évangéliste nous fait prendre ! C'est à la fois le temps et l'éternité ; la génération éternelle et la naissance temporelle du Fils de Dieu ; ce sont les œuvres divines, les opérations intimes et les œuvres du dehors ; c'est Jésus-Christ et tout l'immense ouvrage qu'il est venu accomplir, l'illumination, le rachat, la sanctification, la glorification du monde : tout ce qu'est Dieu et tout ce qu'a fait Dieu ! Voilà l'immensité au travers de laquelle saint Jean nous emporte, et le génie de saint Thomas nous soutient.

Trois vastes objets remplissent le début de l'Évangile selon saint Jean. et en marquent les divisions : c'est le

Verbe dans sa génération divine et les ineffables attributs de la Divinité : c'est ce même Verbe devenu Médiateur et Rédempteur, qui prélude aux merveilles de sa vie dans le temps, et fait, avant même sa naissance temporelle, sentir au ciel et à la terre les influences de vie, de grâce, de lumière et de salut : c'est enfin le Verbe descendu dans la chair, *fait chair*, fait homme, devenu notre semblable et notre frère, qui naît, vit, souffre au milieu de nous et pour nous ; nous réconcilie à son Père, nous purifie de nos souillures, nous dépouille de notre néant, nous revêt de sainteté et de grandeur, nous mène jusqu'au Très-Haut pour nous en faire devenir, par la plus merveilleuse solidarité, les enfants adoptifs et les héritiers éternels.

LE VERBE DANS LE SEIN DU PÈRE

I. — Ah ! c'est ici qu'il nous faudrait répéter les paroles du grand Apôtre : *Je tombe aux pieds du Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, de qui vient toute paternité au ciel et en la terre... afin qu'il vous donne la grâce de comprendre avec tous les saints ce qu'il y a de vaste, d'étendu, de sublime, de profond*¹. Il nous faut franchir les distances de l'infini ; il nous faut pénétrer en plein cœur de *l'inaccessible lumière*², et là, *contemplant face à face la gloire du Seigneur, scrutant les profondeurs mêmes de Dieu*³, déccu-

¹ Ephes. III, 14. — ² I Tim. VI, 16. — ³ I Cor. II.

vrant le grand secret caché dès les siècles dans le sein de Dieu¹, voir dans l'Être même de Dieu, l'ineffable mystère de l'éternelle génération du Verbe :

Au commencement était le Verbe...

1. Que veut dire cet emploi du mot *Verbe* pour signifier le Fils de Dieu ? Quels sens profonds renferme-t-il ? Quelles harmonies nous doit-il révéler ? Car nous ne nous arrêtons pas à une querelle assez misérable de l'exégèse rationaliste qui prétend voir dans ce mot de *Verbe* quelque réminiscence de Platon et un plagiat fait à l'école d'Alexandrie. En face des splendeurs toutes divines dont saint Jean nous inonde, cette minutie disparaît. Si Platon a parlé d'un *λογος* et saint Jean employé le même mot, ce mot n'a, dans le philosophe grec, qu'une portée restreinte et une signification indécise ; dans saint Jean, le *Verbe* est le Fils même de Dieu, égal, consubstantiel, éternel, infini, créateur, providence, dominateur suprême de l'Univers, vrai Dieu de vrai Dieu. Mais laissons cela et entrons avec saint Thomas dans les sens et les harmonies du mot de *Verbe* choisi par l'Évangéliste pour désigner le Fils de Dieu et son éternelle génération².

Le Verbe était en Dieu. Dieu a un Fils. « Le Seigneur m'a dit : tu es mon Fils ; je t'ai engendré aujourd'hui³. » « Avant l'aurore je t'ai engendré de mon sein⁴. » Ce Fils « est l'éclat de sa gloire et la figure de sa substance : Il porte tout par un mot de sa puissance..... Il est d'autant plus élevé au-dessus des Anges

¹ Ephes. III. — ² D. Thom. *Comment. in Joan.* — ³ Psal. II, 7.
— ⁴ Psal. CIX, 3.

que plus grand est le nom dont il a hérité. Car auquel des Anges a-t-il jamais été dit : Tu es mon Fils, toi, et c'est moi qui t'ai engendré aujourd'hui? — et encore : Je lui serai un Père, et il me sera un Fils. Et quand de nouveau il introduit son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent ! Aux anges, il parle ainsi : Dieu fait de ses anges des esprits, et de ses ministres des flammes ardentes ; mais de son Fils Ton trône, ô Dieu, est aux siècles des siècles... et encore : C'est toi, ô Seigneur, qui au commencement as fondé la terre, et les œuvres de tes mains sont les cieux ¹. »

Dieu a un Fils. « Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de Fils? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures? Le nom de Père est-il si déshonorant et si indigne du premier Être, qu'il ne puisse convenir selon sa propriété naturelle? « Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même ²? » Et s'il est si beau d'avoir, de se faire des enfants par l'adoption, n'est-il pas encore plus beau et plus grand d'en engendrer par nature ³. »

2. Mais quelle idée assez sublime, assez pure nous pourrons-nous faire de cette génération? Arrière les idées grossières de la chair et du sang! Elles ne rendent rien de si divines et de si hautes opérations. En Dieu tout est esprit, rien n'est matière. Laissons même les images plus spiritualisées de la pure et délicate vapeur qui s'échappe du sein des mers; ou de ce rayon étincelant qui jaillit du soleil et est comme son fils; ou de cette empreinte qui reproduit si fidèlement l'objet sur

¹ Hebr. 1. — ² Isaï, LXVI, 9. — ³ Bossuet, *Élev. II*, 1.

lequel on l'applique ; ou de ce limpide miroir qui rend avec une vérité si vivante la figure qui se place sous son regard. Élevons-nous d'un vol jusqu'à une image plus parfaite et une comparaison plus saisissante

Le Verbe était en Dieu. Moi aussi, homme créé à la ressemblance de Dieu et fait à son image, moi aussi j'ai *mon verbe*, fruit de mon intelligence, et comme son fils. Je pense : cette pensée jaillie de mon esprit devient sa production, demeure en lui ; mon Verbe, ma pensée, est en moi. Et, je le sens, j'ai pour ce fils né en moi toutes les effusions d'un parternel amour. Ainsi suis-je l'image et la ressemblance de Dieu. Mais à Dieu ne plaise que j'outre cette ressemblance jusqu'à me comparer à Dieu, égaler les phénomènes de mon âme aux substantielles et infinies opérations de la Divinité, et la génération de mon verbe à l'éternelle, divine, infinie génération du Verbe Fils de Dieu ! En moi ce verbe reste imparfait. Lentement, péniblement formé par le travail de mon intelligence, il garde toujours la trace de l'infirmité où il fut enfanté. En Dieu la pensée, le Verbe est grand comme lui-même ; il sort de lui d'un seul coup, d'un seul acte, parfait comme son principe, grand comme le sein où il fut engendré, éternel, infini, Dieu comme son Père, « Dieu de Dieu et lumière de lumière. » « Dieu qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, et qui ne pense et ne peut penser qu'à lui-même, en pensant conçoit quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui. C'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération ; car la nature divine ne connaît rien d'imparfait, et en Elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement ¹... »

¹ Bossuet, *Elév. II, 4*

« Qui est porté dans un sein immense est aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu, et n'en peut amais sortir. Dieu l'engendre, Dieu le reçoit dans son sein, Dieu le conçoit, Dieu le porte, Dieu l'enfante¹. » — En moi, ma pensée, mon Verbe n'est pas coexistant à mon intelligence. Il n'y a qu'un instant ce Verbe n'était pas en moi ; il n'existait pas encore, il dormait dans ce chaos immobile et sombre que l'école appelle *in potentia*. En Dieu le Verbe est coéternel au principe d'où il jaillit : *in principio erat Verbum*. Dieu n'a jamais été sans sa pensée, sans son Verbe. « Dès que la lumière est, elle éclate... Or Dieu est une lumière où il n'y a pas de ténèbres : une lumière qui n'étant point faite, subsiste éternellement par elle même et ne connaît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat, qui est son Fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance². » — Enfin, en moi ce verbe est un accident ; il n'est point une substance : produit fugitif, être éphémère, vapeur inconsistante, il naît et s'évanouit, l'instant qui le produit l'emporte loin de moi et l'ensevelit pour jamais. En Dieu, le Verbe est consubstantiel : il coexiste, il est infini, il est éternel : il est le Dieu vivant comme le Principe vivant et éternel qui l'engendre. « Voilà son nom : c'est le Verbe, c'est la Parole ; la Parole, dis-je, par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit lui-même à lui-même tout ce qu'il est ; et conçoit, et engendre, et enfante tout ce qu'il dit : enfante par conséquent un parfait, un coéternel, un coessential et consubstantiel³. »

¹ Bossuet, *Élev.* — ² Bossuet, *Élev.* — ³ Bossuet, *Élev.* — Thom. *Comment. in Joan.* cap. 1.

II. — *Dans le principe était le Verbe.* Continuons à méditer dans ces profondes et mystérieuses paroles l'éternelle génération du Verbe et ses divins attributs. « Trois grandes révélations nous sont faites dans ces mots : *in principio erat Verbum* où nous apparaissent à la fois la toute-puissance créatrice, la consubstantialité, l'éternité du Verbe de Dieu fait homme¹. » — *In principio.* Le Verbe est au sommet de toutes choses : il est le foyer de toute vie, le centre où tout vient aboutir : Créateur, Dominateur, Illuminateur, Vivificateur universel. Au ciel et sur la terre, tout émane de lui, tout a en lui son principe : il est principe de tout, il est tout en toutes choses. « Jésus-Christ est la tête qui fait que le corps entier, uni et lié dans toutes ses parties, grâce aux jointures qui se prêtent un mutuel secours, reçoit par le fonctionnement de chaque membre dans une mesure proportionnée, la croissance qui le fait se développer et grandir dans la charité². » « Dieu l'a constitué à sa droite au plus haut des Cieux, au-dessus de toute Principauté et de toute Puissance, et de toute Vertu, et de toute Domination, et de tout nom qui est nommé non-seulement dans ce siècle, mais encore dans le siècle futur. Et Dieu a tout mis à ses pieds, et Il l'a donné lui-même pour tête à toute l'Église; l'Église qui est son corps et sa plénitude, et Lui qui est la plénitude de tout en toutes choses³. » « Il est le premier-né de toute créature; car en lui tout a été fondé au ciel et sur la terre : les choses visibles et les invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances. Tout est par Lui, tout a été créé en Lui, et Lui est avant toutes choses, et toutes choses existent

¹ D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. 1. — ² Ephes. — ³ Ephes.

par Lui. Il est lui-même la tête du corps de l'Église : Il est principe, Il est le premier-né... En toutes choses il a le principat, car il a plu à Dieu qu'en lui résidât toute la plénitude¹. » — Quittons maintenant les confins des choses créées et pénétrons dans la divine Essence. *Dans le principe était le Verbe.* Le Verbe Incarné disait de lui : *Comme je vis par mon Père, ils vivront par moi*². Principe de toutes choses, le Verbe a lui-même pour principe le Père qui l'engendre. Il tire tout de ce Père. « Je suis dans mon Père, dit-il, et mon Père est en Moi. » « Qui me voit, voit mon Père. » « La véritable paternité est en Dieu qui, engendrant son fils de tout son fonds, lui donne toute sa substance, tout son être, par conséquent toute son éternité; et le fait être, non-seulement son égal, mais encore *un avec lui*. O Père, votre manifestation c'est votre Fils, « c'est le miroir sans tache de votre » incompréhensible « majesté, » de votre beauté immortelle, « l'image de votre bonté parfaite, la douce vapeur, l'émanation de votre clarté, et l'éclat de votre éternelle lumière : » en un mot votre pensée, votre conception, la parole substantielle et intérieure par laquelle vous exprimez tout ce que vous êtes parfaitement et exactement, un autre vous-même, qui sort sans diminution, sans interruption, sans retranchement du fond de votre substance³. » — Enfin ce mot : *in principio* nous formule l'éternité du Verbe⁴. Il était avant toutes choses. Remontez les siècles : *Il était*. Reculez autant que vous le pourrez la borne des temps : *Il était*. Assistez à la formation même des siècles : *Il était*, et « c'est par lui que les siècles eux-

Coloss.—² Joan.—³ Bossuet, *Élég.*—⁴ D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. 1.

mêmes ont été formés¹. » Il est donc avant toutes choses : son Père « l'engendre devant l'aurore : » Il l'engendre « dans un *aujourd'hui* » éternel. « Sa sortie est dès le commencement, dès les jours de l'éternité, » parce que l'éternité est la substance de Dieu ; et quiconque est sorti de Dieu et de sa substance en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Car si un père transmet à son fils toute sa noblesse, combien plus le Père éternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse avec toute la perfection et l'éternité de son être. Ainsi le Fils de Dieu nécessairement est coéternel à son Père ; car il ne peut rien y avoir de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu : la mutation et le temps dont la nature est de changer toujours, n'approchent point de ce sein auguste ; et la même perfection, la même plénitude d'être qui en exclut le néant, en exclut toute nature changeante : rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau, et ce qu'il est un seul moment, si on peut parler de moment en Dieu, il l'est toujours. *Au commencement le Verbe était.* Jésus-Christ est donc comme son Père « Celui qui est, » et qui « était » ; il est Celui dont l'immensité embrasse le commencement et la fin des choses ; et comme Fils, et étant de même nature, de même substance que son Père, il est aussi de même être, de même durée et de même éternité². »

Et le Verbe était en Dieu ; ou, s'il fallait traduire le mot *apud* dans toute sa force naturelle, « le Verbe était chez Dieu. » Nous venons de voir l'égalité des personnes ; l'égalité parfaite du Père et du Fils ; un autre point du dogme catholique reste à établir : la distinction des

¹ Hebr. 1. — ² Bossuet, *Élev II*

deux divines personnes qui fait que ni le Père n'est le Fils, ni le Fils n'est le Père. Cette révélation nouvelle nous est faite dans ces mots : *et le Verbe était en Dieu*. Le Verbe n'est pas en Dieu en ce sens que confondu avec Dieu, il perde sa personnalité, il disparaisse et soit anéanti comme personne divine : *Il est chez Dieu*. C'est comme un hôte auguste qui habite, réside, en Dieu, *chez Dieu*; et conséquemment est distinct de celui chez lequel il est. Deux expressions nous formulent donc avec une précision merveilleuse les deux points essentiels de la vérité catholique. Tout à l'heure saint Jean disait du Verbe : *in principio erat Verbum* : voilà l'unité de la nature; voilà la consubstantialité du Verbe; voilà l'égalité parfaite des deux personnes divines. Mais sont-elles unies à ce point d'être confondues? A Dieu ne plaise! *Et Verbum erat apud Deum*, continue l'Évangéliste, fixant ainsi avec la dernière précision la distinction des personnes dans l'unité de nature. Saint Thomas conclut : *Sic erat in Patre per consubstantialitatem naturæ quod tamen est apud ipsum per distinctionem naturæ* ¹.

¹ D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. 1, lec. 1. — Le grand docteur développe ainsi toute sa pensée dans le même commentaire : « Sciendum est autem circa hoc quod hæc præpositio apud quamdam conjunctionem rei significatæ per rectum ad rem significatam per obliquum importat, sicut hæc præpositio *in*, sed differenter, quia hæc præpositio *in* significat quamdam conjunctionem intrinsecam, hæc vero præpositio *apud* quodammodo extrinsecam conjunctionem importat. Et utrumque dicimus in divinis : Scilicet filium esse in patre, et esse apud patrem ; et intrinsecum quidem ad consubstantialitatem pertinet ; extrinsecum vero (ut sic loqui liceat cum improprie in divinis dicatur extrinsecum) non nisi ad distinctionem personalem refertur cum filius a patre solum per

Mais creusons plus encore ce mot. Être reçu chez quelqu'un implique de quelque manière autorité en celui qui reçoit, et de quelque manière aussi dépendance en celui qui est reçu. *Et le Verbe était chez Dieu.* Ah! sans doute, égal à Dieu, infini, éternel, Dieu de Dieu; mais néanmoins reconnaissant son Père pour son principe, et en ce sens et sous ce rapport dépendant de Lui. Cette signification profonde donnée par saint Hilaire est ainsi formulée par le Docteur angélique. *Licet Verbum careat initio durationis, non tamen caret principio, vel auctore: erat enim apud Deum ut apud auctorem..... Sic ergo per clausulam hanc: et Verbum erat apud Deum, ostenditur auctoritas Patris ad Verbum*¹. C'est bien là la pure et stricte doctrine, la révélation véritable: mais que l'hérésie sera habile et audacieuse à en faire une arme contre Jésus-Christ! qu'elle se croira forte de cette explication pour nier la consubstantialité du Verbe, son égalité avec le Père, sa divinité! Saint Jean lui oppose la plus infranchissable barrière dans les mots qu'il ajoute de suite après: *Et le Verbe était Dieu*; et dans ces autres où il résume en une seule proposition toutes les sublimes révélations qu'il vient de faire: *Hoc erat apud Deum.*

III. — Arrêtons-nous un instant encore sur ce mot *Verbum* donné au Fils de Dieu; cherchons-en les significations profondes et les divines harmonies.

originem distinguatur; et ideo per utrumque istorum, et consubstantialitas in natura designatur et distinctio in personis.... Ideo Evangelista in hoc loco specialiter ista præpositione *apud* usus est ut distinctionem personæ filii a patre insinuaret. »

¹ D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. i. lec. 1, 2

A ce mot de génération, l'intelligence humaine, toujours tributaire des grossièretés de la chair, pouvait descendre aux idées basses de la génération terrestre : saint Jean la relève, lui fait prendre l'essor au-dessus de toutes les similitudes de l'ordre matériel, et la place dans les régions de l'esprit. Dieu est Esprit : la génération en Lui sera un acte tout spirituel et tout pur, et s'il nous en faut chercher quelque idée et quelque image, c'est dans notre âme, dans la partie toute immatérielle de notre être que nous la pourrons trouver. Notre verbe, sans toucher aux bassesses et aux infirmités de la chair, sort de notre intelligence par une génération toute spirituelle et toute virginale. En Dieu, concevoir, c'est penser. Dieu pense ; il pense infiniment, éternellement, substantiellement : cette Pensée est le Fils de Celui qui est l'Intelligence infinie. Son Fils, c'est la Parole qu'il se dit à lui-même de lui-même : Parole infinie par laquelle il exprime tout ce qu'il est, dans laquelle il se reproduit d'une manière adéquate avec une infinie perfection ; Parole substantielle, vivante, éternelle, qui devient son Verbe, son Fils. Tels sont les sublimes mystères enfermés dans ce mot *Verbum* et la première raison du choix qu'en a fait saint Jean.

Une seconde, moins profonde, nous est plus précieuse, car elle nous touche de plus près. Le Fils de Dieu devait descendre parmi nous, se mêler à la foule *de ceux qu'il ne rougit pas de nommer ses frères*¹. Mais que venait-il faire en ce monde ? Sans doute sauver le monde, le racheter, le purifier, le laver dans son sang et le couvrir de sa gloire. Mais est-ce tout ? Non certes ! Il venait PARLER. C'était même sa grande et spéciale mission.

¹ Hebr

Ego sum qui loquor. Il se levait sur le monde comme le Soleil de justice; illuminateur du monde, il devait révéler aux hommes *les secrets cachés depuis l'origine du monde*, déchirer tous les voiles, résoudre tous les problèmes des destinées humaines, réapprendre le passé et éclairer l'avenir, enlever l'intelligence de l'homme jusqu'*au delà du voile* dans les immensités et les profondeurs de l'Essence divine, faire jouir la terre, par le plus magnifique des dons, de la Pensée intime cachée dans le sein de Dieu, et lui verser à flots *son inaccessible lumière*. « Le Dieu qui si souvent et de tant de manières parla à nos Pères dans les prophètes, tout dernièrement, en ces jours-ci, nous a parlé en son Fils ¹. » Or quel meilleur nom donner à ce Fils, qui vient de Dieu comme la pensée et la parole même de Dieu, et qui vient pour nous parler et nous instruire, quel meilleur nom lui donner que ce nom de Verbe, *Verbum*? Et pour marquer davantage l'absolu, l'infini de ce Verbe, de cette Vérité qui vient à nous et nous parle, saint Jean ne dira pas *Verbum Dei*, mais *Verbum* tout court : *In principio erat VERBUM* ².

IV. — Autre profondeur merveilleuse de cette expression et de toutes celles qui composent le début de saint Jean : *Dans le principe était le Verbe : et le Verbe était en*

¹ Hebr. — ² Licet sint multæ veritates participatæ, est tamen una veritas absoluta, quæ per suam essentiam est Veritas, scilicet ipsum Esse divinum. Eodem modo est una sapientia absoluta supra omnia elevata, scilicet Sapientia divina per cujus participationem omnes sapientes sunt sapientes; et etiam unum Verbum absolutum cujus participatione omnes habentes verbum dicuntur dicentes. (D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. 1, lec. 1.)

Dieu : et le Verbe était Dieu : Il était au commencement en Dieu. Toutes les hérésies s'y trouvent à la foi foudroyées. Le *fil* du tonnerre les écrase et les anéantit toutes de ces seuls mots. Les premières qui parurent, celles d'Ébion, de Cérinthe, des Gnostiques, s'acharnèrent à l'éternité et à la divinité du Verbe. Avant l'enfantement de Marie, le Verbe n'existait pas : il est créature : il fut dans le temps ; et il ne mérita l'honneur de la divinité que par de précédents mérites ; Photin et Paul de Samosate suivirent ces erreurs et ces blasphèmes. La voix de Jean retentit : *In principio erat Verbum !*

D'autres, comme Sabellius, accordent au Verbe Fils de Dieu l'éternité et la divinité, mais ils nient la distinction des Personnes. La personne du Père qui fut de toute éternité et celle du Fils qui prit chair dans le sein de Marie sont une seule et même personne : Non ! crie l'Évangéliste, *le Verbe était chez Dieu ;* « Comme un autre chez un autre, » explique saint Thomas : *ut alius apud alium*

Eunomius et les hérétiques qu'il entraîne à sa suite, prennent une voie opposée et aboutissent, pour s'y briser, à un autre abîme. Pour eux le Fils est dissemblable du Père. Arius vint qui, sans la même brutale franchise, et brouillant toute chose, aboutit à la même négation de l'égalité parfaite du Père et du Fils. Arius fait à la fois le Verbe Dieu et inférieur au Père. Saint Jean lui ferme la bouche par ces deux paroles. *Dans le principe était le Verbe : voilà le Verbe éternel. Et le Verbe était Dieu : voilà le Verbe de même nature que le Père, consubstantiel et coéternel avec le Père, le Verbe lui peut-il être inférieur ou dissemblable*

Les philosophes rationalistes, matérialistes, panthéistes reçoivent du texte de saint Jean les mêmes mortelles

blessures, et tombent sous les mêmes coups. Les uns refusent à l'origine des choses une intelligence créatrice et ordonnatrice, et font de l'Univers un arbitraire assemblage d'atomes et le produit du hasard. Où ces insensés placent le néant et l'impossible comme principe d'une œuvre si admirable de sagesse et de puissance, l'Évangéliste pose le Verbe, l'Intelligence, la Pensée divine, *in principio erat Verbum*. Les Platoniciens laissaient Dieu à un lointain inaccessible et à une impassible immobilité : le créateur et ordonnateur des choses était pour eux une intelligence inférieure, un λογος subalterne. Saint Jean les détrompe en leur affirmant que le Verbe qui est au principe de toutes choses, ce Verbe-là est Dieu : *et Deus erat Verbum*. Aristote ne reconnaissait qu'une seule et divine Intelligence, mais il plaçait à ses côtés, coéternel avec elle, le monde sensible. Non ! Au commencement il n'y avait que le Verbe : *in principio erat Verbum*.

Notre rationalisme contemporain ne veut pas d'une Intelligence divine au principe des choses, dominant l'homme, régnant en souverain sur la raison humaine, l'inondant de clartés surnaturelles, mais exigeant en retour la docilité de la foi. Pour le rationalisme, l'intelligence de l'homme est maîtresse absolue d'elle-même, ne relève que de soi, n'a que faire de l'appui divin, scrute tout, décide de tout, et suffit à se faire le symbole de ses croyances et le décalogue de sa morale, — morale indépendante, comme ils disent. Voilà le rêve absurde et sacrilège de nos penseurs modernes : se passer du Verbe, l'éconduire de partout et régner seuls dans les vastes domaines de la vérité. C'est le rêve. La réalité prêterait au plus sanglant des rires, si elle ne devait bien plutôt exciter la commisération et la pitié. *Dicentes*

*se esse sapientes, stulti facti sunt*¹ : se disant des sages, ils sont devenus des fous. Chassant, avec le Verbe, toutes les révélations et toutes les lumières de Dieu, ils restent avec leurs ténèbres, tâtonnent dans une nuit obscure, trébuchent au bord des abîmes, et finissent tous par y être précipités. Le croyant passe inondé des clartés du jour au milieu de ces sinistres ruines, et répète ce mot qui est à lui seul toute une philosophie sublime : *in principio erat Verbum*. Saint Paul disait magnifiquement : *Il s'est fait en nous sagesse de Dieu*. « Nous parlons sagesse nous autres..... Mais c'est la sagesse qu'aucun des Princes de ce siècle ne connaît.... c'est celle que Dieu nous a révélée par son Esprit : car l'Esprit scrute tout jusqu'aux profondeurs mêmes de Dieu. » Le dernier mot des uns et des autres, des croyants et des incrédules, des penseurs qui à leur lumière naturelle ajoutent par un magnifique surcroît la lumière révélée de Dieu, et ceux qui la refusent, le dernier mot de la philosophie humaine reste cette double formule de saint Paul : *l'homme spirituel juge de tout : — l'homme animal ne perçoit rien*².

LE VERBE DANS LA CRÉATION

In mundo erat. « Il était dans le monde. »

Grande parole d'où jaillissent trois révélations. *In mundo*, c'est-à-dire dans l'univers matériel. — *In mundo*, c'est-à-dire avec l'homme, sa créature intelligente. — *in mundo*, c'est-à-dire dans le peuple juif qu'il s'était

¹ Rom. 1. — ² I Cor.

choisi pour y répandre les premiers feux de son aurore et y préluder aux merveilles de son futur avènement¹.

Telle est, révélée par saint Jean, la préexistence de Jésus-Christ dans ces siècles d'intervalle qui mènent de la création du monde à sa glorification par le mystère du Verbe fait chair.

I.— *Tout a été fait par Lui; et sans Lui rien de ce qui a été fait n'a été fait.* Le Verbe est Créateur. L'Hérésie, pour l'amoinrir, prétendra qu'il fut comme l'instrument entre les mains de l'ouvrier, ou l'artisan sous l'inspiration de l'architecte : *tout a été fait* PAR LUI. Il est Créateur : il est Dieu : il est revêtu de la même puissance que son Père : « Il a dit et tout a été fait : il a donné un ordre et tout a été créé. » Contemplez-le tel qu'une autre page de l'Écriture nous le fait apparaître : Contemplez la divine Sagesse. « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies : avant ses œuvres j'étais. Dès l'éternité j'ai été sacrée ; dès le commencement avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas et j'étais engendrée ; les sources étaient sans eaux ; les montagnes n'étaient pas encore affermisses ; j'étais engendrée avant les collines. Le Seigneur n'avait pas fait la terre et les fleuves et les montagnes. Lorsqu'il étendait les Cieux, j'étais là ; lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue ; lorsqu'il suspendait les nuées ; lorsqu'il fermait les sources de l'abîme ; lorsqu'il donnait à la mer des limites, — et les eaux ne les dépasseront pas, — lorsqu'il posait les fondements de la terre. Alors

¹ D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. i.

j'étais auprès de Lui, nourrie par lui ; j'étais tous les jours ses délices, me jouant sans cesse près de lui ; me jouant dans l'univers ; et mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes ¹. » L'Écriture célèbre partout cette puissance créatrice du Verbe.

« Au commencement, Seigneur, vous avez créé la terre : et l'œuvre de vos mains sont les Cieux. Eux périront : mais vous vous demeurerez, et tous vieilliront comme un vêtement. Vous les changerez comme on change la tunique, et ils seront changés ; mais vous vous restez le même et vos années ne défont pas ². » Voilà tout ensemble l'acte et la puissance du Créateur, et la complète différence, la distance infinie, entre le Créateur et les créatures. Le Verbe a créé le Ciel et la terre : « En lui tout a été fondé au Ciel et sur la terre : les choses visibles et les invisibles. » « L'œuvre de ses mains sont les Cieux. » Remarquons cette expression : *l'œuvre de ses mains*. Saint Thomas ³ y découvre quatre belles révélations. Ces mots écartent d'abord toute erreur panthéiste : la création n'est pas confondue en Dieu, elle n'est pas Dieu. Elle est son œuvre ; elle est *l'œuvre de ses mains*, ce qui la montre absolument distincte de Celui qui l'a faite. De plus l'Écriture exprime par cette parole, la perfection, *le fini* de l'œuvre divine, et aussi la noblesse de l'homme pour qui elle fut accomplie et à qui elle fut destinée, l'immense bonté du Très-Haut qui, pour construire notre demeure, y consacrait la puissance et l'habileté infinie de ses mains. Les Cieux, c'est-à-dire les substances spirituelles, sortent immédiatement des mains de Dieu, et n'ont pas de support et d'appui dans la matière. Enfin cette expres-

¹ Prov. viii. — ² Hebr. — ³ D. Thom. *Comment. in Epist. ad Hebr*

sion marque les degrés et la marche que suivent, dans la sanctification des êtres, la grâce et la gloire. Le flot sort de Dieu, jaillit d'abord sur les substances spirituelles, et de là s'écoule sur la création physique : de Dieu sur l'ange et l'âme : de l'âme sur la chair : de l'homme entier sur la création matérielle¹.

Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui. Qu'est-ce à dire ? et à quoi bon cette répétition, puisque l'Évangéliste vient d'affirmer du Verbe *que tout avait été fait par Lui* ? Ah ! c'est qu'il faut insister ; il est essentiel que le monde sache bien que sans le Verbe, il n'est rien et ne peut rien ; qu'en dehors de l'action du Verbe rien ne reste que le néant et la mort ; qu'où n'est pas le Verbe règne le chaos et s'amoncellent les ruines ; que le Ciel comme la terre doivent au Verbe leur création, leur conservation, leur glorification : *In ipso omnia constant* ; et qu'enfin le Verbe *soutient tout de la parole de sa puissance*. Lisez-vous dans Moïse le récit de la création, et avez-vous vu jaillir du *fiat* créateur les milliers de mondes qui peuplent l'immensité ? tout ne vous est pas dit encore des œuvres du Verbe : Par delà les Cieux, et les Cieux des Cieux, d'autres mondes plus splendides, d'autres créations plus parfaites ont jailli à son commandement... *et invisibilia*. Le Verbe domine tout, vivifie tout, crée tout, non-seulement sur la terre mais au Ciel ; non-seulement dans le siècle présent, *mais dans le siècle futur*². Il est et sera éternellement le foyer de toute vie, la source de toute création, le centre des mondes, et à jamais il sera dit de Lui : *Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui*³.

¹ Quia et ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis in libertatem gloriæ filiorum Dei. (Rom. VIII, 21.) — ² Ephes. I —

³ D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. I, lect. II.

En tous les temps, cette grandiose doctrine dut être prêchée au monde. Les prophètes en traçaient l'esquisse; saint Paul l'affirmait avec une invincible force aux Juifs qui n'espéraient qu'en Moïse, aux Gentils qui ne croyaient qu'en eux-mêmes et en leurs lumières naturelles. « Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ ¹. » Mais en quel temps, au sein de quelles ruines, en face de quelles attaques, cette doctrine capitale dut-elle être proclamée avec plus de persévérance et d'énergie? Nous périssons d'une négation impie et insensée que nous avons faite de ce dogme qui décide à lui seul de la vie et de la mort des peuples : *sine ipso factum est nihil*. Nous voulons tout faire sans le Christ! Notre siècle a rêvé une émancipation sacrilège, et il est en pleine voie de l'accomplir. La Révolution nous a fait une société sans Dieu, un État sans Dieu, des gouvernements sans Dieu, des lois sans Dieu, une famille sans Dieu, une éducation sans Dieu, une science, une philosophie, des arts, une littérature sans Dieu. Puis, au milieu du vide et du chaos, elle a triomphalement crié : *Quis noster dominus est?* La réponse divine fut implacable : la grande loi du monde a trouvé dans des désastres, une stérilité, des écroulements inouïs, l'une des plus terribles sanctions qu'elle eût obtenues jamais. On avait voulu tout faire sans le Verbe : nous touchons du doigt le résultat d'un siècle d'efforts et d'efforts désespérés : *Rien n'a été fait ! Factum est nihil*. Nos trônes gisent dans un poussière sanglante; l'autorité n'est plus qu'une ruine méprisée; les lois, privées de leur sanction divine, se dissolvent comme un faisceau dont on a brisé le lien; notre société entière

¹ I Corinth. III.

sans force, sans conviction, sans principe, sans vie morale, sans regard pour découvrir ses voies et sans énergie pour y marcher, n'a plus, en face des désastres d'hier et des périls de demain, que l'insouciance et le rire stupide de l'insensé qui danse sur un tombeau. Qu'est devenue la famille d'où le Christ a été chassé ? En quelles extravagances s'est évanouie cette philosophie du progrès si fière d'être débarrassée du mysticisme catholique, si sûre, sans le Verbe révélateur, de parvenir aux derniers confins de la vérité ! Nous lisons avec une pitié mêlée de terreur les incroyables aberrations de ces intelligences « sans Christ, sans Dieu en ce monde, » « qui flottent à tout vent de doctrine, » « dont le Dieu de ce siècle a rendu le regard ténébreux, » et qui, d'erreur en erreur, de négation en négation, souvent de folie en folie, sont parvenues à ce fond de l'abîme où tout est chaos et néant. Sans le Verbe, la morale indépendante s'est faite impudeur et débauche, et la philosophie, extravagance et impiété : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt*. Ils ont bâtisans « le fondement, » tous leurs édifices se sont écroulés et les couvrent de leurs ruines. Bâtir sans le Christ ? Non, architectes imprudents, sages insensés, on ne bâtit passans le Christ ! *Sine ipso factum est nihil quod factum est*. On ne va pas impunément à l'encontre de l'absolue volonté de Dieu de faire de son Verbe « la pierre angulaire, » « le fondement, » « le support » de toutes choses. Non ! sans lui vous n'avez rien fait et ne ferez jamais rien, ni société, ni famille, ni législation, ni paix publique, ni calme social, ni science, ni philosophie ; fatalement et toujours, vous aboutirez au point où vous êtes parvenus : à une stérilité complète et à de vastes et profonds ébranlements ¹.

¹ Vid. *Sum.* II-II quæst. VIII, art. 1. — D. Thom. *Comment. in Epist. ad Ephes.* cap. I, v, 22.

Nous pouvons creuser encore cette même parole : *Sine ipso factum est nihil quod factum est*, et y découvrir de nouvelles richesses¹. Il semblerait que le Verbe remplisse à lui seul cette divine page de saint Jean : le Père est dans l'ombre ; l'Esprit-Saint n'y apparaît pas. Mais, si nous y prenons garde, le texte nous révèle clairement leur présence. *Sans lui*, sans le Verbe, *rien n'a été fait*. — On ne créait pas sans lui : il créait donc avec d'autres : une même puissance du Père, du Fils et du Saint-Esprit appelait du néant tous les êtres et créait l'univers.

Saint Thomas accepte, après saint Augustin, un nouveau sens, et dont l'énoncé tranche l'immense question du bien et du mal, de l'origine du mal dans le monde. On sait la solution ancienne : deux principes, deux Dieux, l'un créateur du bien, l'autre créateur du mal. Nos penseurs modernes prennent une voie plus courte, mais aussi plus absurde : ils nient la présence du mal dans le monde ! L'Évangile pose et résout le problème en deux mots. Le Verbe a créé l'univers, *omnia per ipsum facta sunt*. Mais le mal, d'où vient-il, et qui l'a créé ? A Dieu ne plaise que ce soit le Verbe ! Le mal, le néant, le *nihil*, a été introduit dans le monde sans le Verbe, et le Verbe n'est pour rien dans le mal qui s'est fait : *sans lui a été fait le rien* (le mal, le néant, la négation du bien, de l'être qui est le bien) *qui a été fait*. Et ce mal créé sans le Verbe, d'où vient-il ? Saint Paul répond : « Le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort². »

Sauf le mal, le Verbe a donc tout créé. C'est lui encore qui soutient, conserve et vivifie tout : « il porte

¹ D. Thom. *Comment. in Joan.* — ² Rom. v, 12.

tout par la parole de sa puissance¹. » Il est la vie universelle, le foyer de la vie, la source intarissable d'où partent, pour toutes les parties de la création, des fleuves de vie. *En lui était la vie*. Sans lui, sans « le mot de sa puissance, » toute vie s'éteindrait, tous les êtres laissés à eux-mêmes retomberaient d'eux-mêmes et comme de leur propre pente dans le néant où ils ne cessent de tendre et dont les éloigne seule la vie que le Verbe ne cesse pas un instant de leur insinuer : *In ipso vita erat*.

II. — Le Verbe vivifie tous les êtres : pas un d'eux, quelque infime qu'il soit, ne se peut soustraire à son universelle influence; mais cette influence elle-même est de diverse nature et de multiples degrés. La vie de la plante n'est pas celle de la brute, ni la vie de la brute celle de l'homme. L'homme, créature intelligente, vit de lumière et de vérité. Où la vérité s'amoindrit, la vie de l'âme diminue; où la vérité disparaît, la vie de l'âme s'éteint; où la vérité brille sans nuage, l'âme de l'homme s'épanouit vivante et vigoureuse². Fait pour la vérité, l'homme ne cesse de la poursuivre de ses

¹ Hebr. 1. — ² Sciendum est quod multipliciter est gradus vitæ. Quædam namque vivunt, sed absque luce quia nihil cognitionem habent, sicut sunt plantæ: unde vita eorum non est lux. Quædam autem vivunt et cognoscunt, sed tamen eorum cognitio, cum sit sensus tantum, non est nisi particularium et materialium, sicut est in brutis. Et ideo hæc et vitam habent et lucem quamdam, sed non lucem hominum, qui vivunt et cognoscunt non solum ipsa vera, sed ipsius veritatis rationem sicut sunt creaturæ rationales, quibus non solum manifestatur hoc vel illud, sed ipsa veritas quæ manifestabilis est et manifestativa omnium. (D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. 1. lec. 3.)

ardentes recherches. En a-t-il trouvé quelque trace, il tressaille de joie, il est ivre de triomphe, il crie comme ce savant de l'antiquité : J'ai trouvé! Voilà le beau et profond mystère de la nature humaine que nous découvrent ces mots : *Vita erat lux hominum*. Voilà, dans sa plénitude et sa magnificence, cette parole du Sauveur : *Ego sum lux mundi*. Or l'illumination de ce soleil de justice est triple : le Verbe illumine chaque homme venant en ce monde : Il illumine tous les peuples : Il projette sa plus vive lumière sur un peuple choisi.

1. *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*. Saint Paul disait de nous cette grande parole : « Dieu lui-même resplendit dans nos cœurs. » Voilà dans l'âme humaine le Verbe illuminateur versant sur elle une double lumière, la lumière naturelle et la lumière révélée. A la première de ces deux illuminations du Verbe, l'homme jette sur son vaste domaine un regard profond. Qu'elle est grande, qu'elle est puissante, même après l'amointrissement de la chute, la raison de l'homme! Que vaste est déjà son regard naturel! où n'a pas pénétré l'intelligence de l'homme? quel domaine n'a-t-elle pas exploré? quelles victoires n'a-t-elle pas réussi à obtenir sur les plus désespérantes obscurités? Quelles conquêtes sur la nature! l'homme lui arrache un à un ses plus grands

¹ In hoc ostenditur perfectio et dignitas hujus vitæ quæ est intellectualis et rationalis attenditur in præmissis verbis congruus ordo: nam in naturali rerum ordine primo invenitur esse, et hoc primo Evangelista insinuavit dicens : *in principio erat Verbum*. Secundo vivere, et hoc est quod sequitur : *in ipso vitu erat*. Tertio intelligere, et hoc consequenter adjunxit : *vita erat lux* (D. Thom. *Comment. in Joan.*)

secrets. Il s'est élevé dans les immensités des cieux : il a suivi dans leurs courses mystérieuses les milliers de mondes qui y roulent silencieusement : il a compté les étoiles et surpris au soleil le secret de son éloignement, de son étendue et de son poids. Il a franchi les océans et exploré tout le domaine dont le Créateur suprême l'a fait roi. Il est descendu jusqu'aux abîmes pour en interroger les ténèbres et en conquérir les richesses. L'intelligence de l'homme se joue de tous les obstacles, comprime à la fois et déploie à son usage toutes les forces de la nature : elle arrête et enchaîne la foudre : elle fait de la flamme d'ardents coursiers, et vole sur leurs ailes de feu ; et irritée d'un essor trop faible et trop lent encore, elle confie ses pensées à un fil et leur fait franchir d'immenses distances avec la rapidité de l'éclair. Et sachons-le bien, car notre siècle adorateur de la matière l'a trop oublié, ce n'est là que la moindre des illuminations du Verbe dans notre raison naturelle. L'homme s'élève bien plus haut et prend un vol bien autrement puissant dans le domaine supérieur de la pensée. L'homme a étudié le monde si vaste, si profond, si mystérieux de sa propre nature ; il a interrogé son âme et en a exploré les merveilleux phénomènes ; il a constaté les limites du bien et du mal, et rendu au dedans de lui-même de puissants arrêts¹. Puis, s'élevant du spectacle des choses créées à la contemplation de la perfection incréée, et du fini qui l'environne à l'infini qui se dérobe à ses regards, il a entrevu par delà les cieux la majesté du Dieu qui a créé

Ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum, et inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus. (Rom. II, 15.)

l'univers¹; et il a proclamé, dans l'acte d'une adoration sublime, la puissance du Verbe qui illumine ainsi sa raison : *et vita erat lux hominum : erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Est-ce tout? Non certes! Le complet épanouissement de la lumière et de la vie du Verbe en nous se fait par la révélation. Tout à l'heure le Verbe nous montrait la terre : maintenant il nous découvre le ciel. Nous connaissions Dieu : mais Dieu ne se révélait pas dans sa nature intime, ni dans ses pensées secrètes ni dans ses inscrutables desseins. Il ne quittait pas, pour se livrer à notre regard, son *inaccessible lumière* : Il nous restait le Dieu vivant et véritable, mais le *Dieu caché*. Nous connaissions notre âme ; mais ses destinées comme ses plus sacrés et ses plus pressants devoirs nous échappaient. Qu'est Dieu en lui-même? quelles sont ses volontés sur ses créatures raisonnables? quels rapports veut-il établir entre elles et Lui? Où vont-elles; et quel est le terme de leur existence? Que révèle le tombeau? Est-ce une espérance ou un désespoir? Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que le monde? Qu'est-ce que le passé? Que signifie le présent? Que recèle l'avenir? O obscurité! O problème! Et voilà les « profondeurs » que le Verbe illumine de sa lumière surnaturelle : *Il a*, dit l'apôtre, *illuminé la vie*. C'est le mot même de saint Jean : *Il était la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde.*

2. *In mundo erat... lux hominum.* La lumière du Verbe se leva sur le monde dès la création même du monde ;

¹ Quod notum est Dei manifestum est in illis. Deus enim illis manifestavit. (Rom. 1, 19.)

mais elle eut les vicissitudes du crépuscule, de la croissance et du plein midi aux jours de l'Incarnation. Outre les lumières qu'il versait dans l'âme *de tout homme venant en ce monde*, le Verbe répandit sur les peuples des clartés que leurs perversités et leurs apostasies ne parvinrent jamais à étouffer tout à fait. Les traditions primitives, les enseignements puisés au berceau de l'humanité, les vérités essentielles, enseignées par le Verbe dans la première enfance du monde, purent être corrompus sans doute par le mélange d'erreurs souvent ridicules ou monstrueuses, mais jamais ne furent complètement effacés de la mémoire des hommes et ne cessèrent de verser sur les âmes les clartés du demi-jour. Aux traditions et aux leçons primitives, le Verbe ajouta l'illumination de la prophétie. Tous les peuples entendirent la voix et en conservèrent l'écho jusqu'au jour de l'Incarnation où toutes devaient trouver ou leur accomplissement ou une clarté et une précision nouvelles. L'Orient retentissait de la prophétie de Balaam; la Grèce entendait ses poètes tragiques en exposer sur la scène les plus grandioses débris : Rome écoutait son Virgile lui annoncer le Roi des temps nouveaux et les merveilles d'une domination qui serait le salut du monde. Partout, jusqu'aux plus sauvages forêts de la Germanie, et jusqu'aux îles les plus lointaines, se retrouvaient épars les rayons de la divine lumière dont le Verbe ne cessait d'être le foyer. Et afin que ces rayons ne s'éteignissent pas dans les fanges de la corruption païenne, Dieu laissait au milieu des nations, comme une prophétie vivante et perpétuelle, son peuple juif qu'il menait de nation en nation et par lequel il enseignait à toute la terre les merveilles du passé et les ineffables secrets de l'avenir. A ces secours exté-

rieurs le Verbe joignit, dans tous les siècles qui précédèrent l'Incarnation, de puissantes illuminations et d'invincibles clartés. La notion du vrai Dieu ne se perdit jamais pour les âmes de bonne volonté, ni non plus l'exacte connaissance du bien et du mal. Au sein d'une nuit qui se faisait de plus en plus obscure, *le Verbe luisait dans les ténèbres*, montrant à tout homme docile d'infaillibles voies vers la vérité, la foi, la grâce, le salut.

3. Outre ce rayonnement universel, le Verbe voulut, en faveur de tous, illuminer un peuple en particulier de clartés spéciales et plus vives. Toutes les révélations faites à la terre devaient se résumer en une seule ainsi formulée par l'Apôtre : *Fulgeat... illuminatio Evangelii gloriæ Christi, qui est imago Dei*. Annoncer et préparer Jésus-Christ, telle devait être la mission d'Israël au milieu des peuples, sa raison d'être dans l'histoire du monde; et c'est aussi ce qui remplit son existence entière, d'Abraham à Jésus-Christ : *tota lex gravida Christo*. Dieu s'y prit de manières fort diverses pour montrer à Israël le mystère de la future Incarnation de son Verbe¹. Il le fit d'abord apparaître en image : *omnia in figura contingebant illis*. Le Docteur Angélique ne fait pas de difficulté d'admettre que les figures si nombreuses relatées dans l'Ancien Testament se rapportent quasi toutes au mystère de l'Incarnation. La manne tombée du ciel, la pierre détachée de la montagne, la fontaine des purifications, le buisson enflammé, la verge fleurie d'Aaron, la toison et la rosée de Gédéon, la figure de la femme forte, et, dans Jérémie,

¹ D. Thom. *Opuscul* LIII, art. I.

la femme où l'Homme est miraculeusement conçu, sont autant d'images où s'annonce la divine Incarnation. C'était l'aurore : voici le premier éclat du soleil qui se lève : aux figures anciennes les prophéties ajoutent de bien plus vives clartés. Les Prophètes ont tout vu et racontent tout du Verbe Incarné ; et cela avec une netteté et des détails qui en font plutôt les narrateurs d'un fait accompli que les prophètes d'un événement à venir¹. Une troisième préparation, moins éclatante, était plus digne encore de Celui qui descendait à nous par amour et venait fonder dans le monde la domination par l'amour : le Verbe Incarné s'annonçait dans les tressaillements de désirs et les cris d'amour des Saints de l'ancienne loi². » *Sacramentum Dominicæ Incarnationis fuit a Sanctis Patribus desideratum*³. Abraham et tous les Saints avec lui tressaillaient en voyant son jour ; Moïse quittait pour Lui et l'ignominie de sa croix, les délices d'une cour ; tous saluaient de loin le mystère où ils mettaient leurs espérances et qui faisait leur joie. Trois objets, selon saint Thomas, excitaient et entretenaient dans l'âme de ces saints l'ardeur de ces prophétiques désirs : la vue des maux affreux où gémissait le monde ; la paix universelle dont ils voyaient l'Incarnation devenir la source ; la joie mystérieuse dont

¹ Fuit conveniens Christum a prophetis præconizari : primo propter ipsius gloriæ dilatationem. — Secundo, propter expectantium consolationem. — Tertio, propter condignam præparationem. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 1.) — ² Sunt tres causæ propter quas in tantum desiderabant primo, propter inundantiam terrenæ miseræ. — Secundo, propter abundantiam pacis quæ in Ejus adventu superabundaverunt. — Tertio, propter affluentiam lætitiæ internæ quam prægustaverunt. — ³ D. Thom. *Opuscul. XIII*.

l'annonce d'un si inénarrable don remplissait et faisait tressaillir leur âme, et mettait sur leurs lèvres tant de cris d'espérance et d'amour ¹.

Mais saint Jean nous éloigne de ce doux et beau spectacle pour un autre, sombre et douloureux. Les siècles d'attente de l'Éden à la Crèche s'épuisent en une lutte terrible entre l'invincible volonté du Verbe à éclairer le monde et l'invincible opiniâtreté du monde à refuser ces divines illuminations : *Et la lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont point comprise*. Le Verbe brillait sur un monde chargé de trois sortes de ténèbres : ténèbres des douleurs, ténèbres des crimes, ténèbres de l'incrédulité. Étrange mystère ! Le Verbe de Dieu vient à un monde écrasé sous tous les fardeaux, tributaire de toutes les douleurs, et incapable par lui-même de secouer ses chaînes et de sortir de sa prison ou plutôt de son tombeau : et quand le Verbe Sauveur s'approche de ce malade et veut guérir d'aussi effroyables plaies, le monde le repousse, préfère sa dégradation et sa misère, et garde ses ulcères et ses haillons. La gentilité se perd en abusant des lumières que le Verbe lui conserve : Israël, plus coupable encore, consomme sa ruine en refusant les clartés plus abondantes dont le choix de Dieu l'a favorisé.

Mais ces mots : *tenebræ eam non comprehenderunt* ont un autre sens encore qu'adopte et expose saint Thomas ².

¹ D. Thom. *Opuscul. LIII*. — ² Et tenebræ eam non comprehenderunt, id est non vicerunt. Quia quantumcumque homines peccatis obscurati, invidia excæcati, superbia tenebrosi, contra Christum pugnaverint, ut patet ex Evangelio, exprobrando scilicet, injurias et contumelias inferendo, et tandem occidendo non tamen eum *comprehenderunt*, id est non vicerunt eum obscurando quin ejus claritas per totum mundum fulgeret. (D. Thom. in Joan. cap. 1, lec. 3.)

Rien ne put vaincre la puissance du Verbe Incarné : aucunes ténèbres ne suffirent à envelopper et à ensevelir la divine lumière. Depuis dix-huit siècles les ténébreux efforts de l'enfer y travaillent, l'incrédulité s'y consacre tout entière ; tous les vices, tous les crimes, toutes les haines se réunissent dans une lutte désespérée pour voiler un éclat qui les irrite et une évidence qui les confond. Vains efforts ! le soleil déchire les nuages, les écarte, les dissipe, et règne en maître absolu au firmament de la terre et des cieux.

III

LE VERBE FAIT CHAIR

I. — La plénitude des temps est accomplie : une grande voix retentit au désert : *Vox clamantis in deserto* : c'est le signal annoncé par les prophètes et attendu de la terre. Le héraut élève la voix : le Roi va paraître.

Il y eut un homme envoyé de Dieu dont le nom était Jean. Celui-ci vint comme témoin pour rendre témoignage à la lumière afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière.

Arrêtons-nous un instant, avant de contempler la Lumière, à en regarder dans le précurseur une aurore et un reflet. *Il y eut un homme envoyé de Dieu... comme témoin pour rendre témoignage.* Qu'est-ce à dire ; et quel est le dessein de Dieu ? A quoi bon ce témoin ? Qu'avait besoin d'un témoignage et d'un précurseur Celui qu'avaient préparé les siècles et qu'attendait toute la terre ? Saint Thomas, creusant ce mystère, nous

découvre dans la mission de Jean-Baptiste un triple dessein de Dieu, correspondant à une triple exigence de Dieu et de l'homme. *Il y eut un homme envoyé de Dieu.* C'est tout ensemble l'honneur de l'homme, la sagesse de Dieu, la faiblesse du monde déchu qui réclamaient ce Précurseur. L'honneur de l'homme. Le Verbe Incarné ne sauvera pas seul le monde, laissant en arrière, dans un délaissement et une inaction pénibles ces frères qu'il vient sanctifier et désigner, il les associera à son grand œuvre, il en fera ses Apôtres, ses docteurs, ses prophètes, ses thaumaturges, ses prêtres, ses martyrs, ses ambassadeurs, ses conquérants. Or ce plan, il le commence en Jean-Baptiste, qui, le premier, est choisi pour *manifeste* Dieu en lui-même, comme feront après lui tous les Apôtres et tous les pasteurs. La sagesse de Dieu. L'Apôtre l'appelle *multiforme* : elle revêt en effet bien des formes diverses et se choisit bien des moyens différents : miracles, figures, prophéties. Aux jours de Jean-Baptiste, c'est la puissance d'un spectacle nouveau, d'une sainteté inconnue dont Dieu se sert pour frapper le monde et le préparer immédiatement à la venue de son Fils. Rien de pareil à Jean-Baptiste n'avait été montré à la terre. Tout en lui, naissance, enfance, genre de vie, prédication, mission, triomphe, tout s'illumine d'un éclat insolite et respire la divine nouveauté de la Loi évangélique. Dieu avait mis dans la formation et l'apparition successives des saints de l'ancienne loi une variété et une gradation pleines d'une divine sagesse : Jean-Baptiste en clôt la glorieuse liste, reflète toutes ces saintetés, couronne ces missions si multiples et si variées, et le Verbe pourra lui rendre ce témoignage *que, parmi les fils des hommes, nul de plus grand que Jean-*

Baptiste n'est jamais né. — La faiblesse du monde déchu. Songeons à la stupéfaction de la terre à cette annonce : Dieu vient de descendre ; il est là, il converse, il vit avec l'homme, sa petite et chétive créature ! Songeons surtout à ce qu'allait être la prédication de ce Dieu fait homme ; les écrasants mystères qu'il devait imposer à la raison ; les vertus plus écrasantes encore dont le cœur allait recevoir le fardeau impitoyable ; la vie nouvelle, céleste, toute divine que l'Incarnation venait inaugurer au sein des ruines de la déchéance, en face des passions déchainées, de la faiblesse aux abois, à l'encontre de tous les obstacles et de tous les ennemis. Quel ébranlement inouï ! quelle révolution terrifiante ! Il y fallait peu à peu disposer les intelligences et les cœurs, et c'est là toute la mission et toute l'œuvre du saint Précurseur¹.

Et quelle fut la puissance de ce dernier moyen employé par Dieu pour préparer les âmes à l'avènement de son Fils ; quel éclat jetèrent la vie et la parole de Jean-Baptiste ; quelles multitudes s'attachèrent à lui : un texte qui semble d'abord étrange, est destiné à nous le révéler. *Celui-là n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière.* Si grand, si divin apparut Jean-Baptiste, que le monde le pensa prendre pour le Messie. Les foules s'ébranlèrent, des ambassades lui furent députées, l'humanité semblait en suspens, et la question solennelle lui fut posée : *Es-tu le Christ ?* Une secte, celle des *Joannites*, s'obstina même dans la méprise, et l'on sait les efforts qu'eut à faire saint Jean pour détacher de lui ses disciples et les donner au Dieu qui

¹ D. Thomæ, *Commentarium in Joannem*, — *Suna* III, pars, *questio. xxxviii.*

apparaissait sous de si humbles dehors et de si étranges anéantissements.

II. — C'est Lui maintenant, c'est ce Dieu anéanti, c'est ce *Verbe fait chair*, dont il nous faut avec l'Évangéliste contempler la venue et étudier la Rédemption divine.

La venue du Verbe dans la chair est le suprême effort de la Bonté, de la Sagesse, de la Puissance divines réunies. C'est son triomphe sur l'impossible : c'est sa victoire sur tous ses adversaires à la fois : c'est sa conquête par excellence qui lui a valu une gloire infinie dans l'épanchement d'une infinie miséricorde ; unissant ensemble son exaltation et sa glorification la plus parfaite au salut le plus magnifique de ses créatures. L'incarnation, c'est du même coup l'humanité relevée, le démon vaincu, la mort désarmée, le cœur de l'homme subjugué et asservi au plus victorieux des amours. Jusqu'à l'Incarnation, les efforts de Dieu semblent échouer contre l'invincible mauvais vouloir de l'homme. *Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu* : paroles douloureuses, aveux sinistres qui témoignent avec une vérité implacable de la profondeur de l'abîme où gisait l'humanité pécheresse, et de la nécessité absolue d'une Rédemption. Depuis six mille ans, Dieu travaillait à sauver ses malheureux fils prodigues et errants loin de lui. Il illuminait âme par âme tous ces aveugles volontaires : *tout homme venant en ce monde*. Il ne cessait de se montrer à l'humanité sous le voile brillant de la prophétie et du miracle ; il s'enveloppait d'Israël entier comme d'un étincelant nuage au travers duquel il dardait sur les nations les plus

puissants rayons ; enfin *le monde avait été fait par lui*, il tenait la Création comme un livre magnifiquement ouvert devant la raison humaine, et il s'y voulait faire lire et reconnaître par les cœurs dociles et les intelligences de bonne volonté. Tout échoua. La gentilité le renia, *mundus non cognovit* : le peuple juif le chassa de son sein, *sui eum non receperunt*.

Mais le moment d'une défaite attendue fut celui d'un inespéré et merveilleux triomphe. Le Verbe incarné naît, vit, meurt dans l'abandon et la détresse, l'œuvre de Dieu semble à terre, l'enfer triomphant crie à la Victime expirante : *qu'il descende de la croix !* Et c'est à cette heure même, que toute l'œuvre de Dieu s'accomplit, que tous ses desseins s'achèvent et que le Christ fait retentir du sein de la mort sa grande clameur de puissance et de vie : *tout est consommé !*

A ce cri se rassemble de toutes les parties de la terre l'innombrable famille des Élus de Dieu sur lesquels se répand à flot la grâce de la rédemption, de la sanctification, de l'adoption divine et de la consommation dans la gloire : Grâce ineffable, dont le Docteur Angélique esquisse ainsi les principaux traits ¹.

Tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. Quelles merveilles et quelles magnificences accumulées dans ces simples paroles : *être faits enfants de Dieu !* Trois choses nous font enfants de Dieu, grandes et sublimes choses, qui consacrent et résument notre divine élévation et nos espérances éternelles ² : 1^o la communication de l'Être divin. La théologie de saint Thomas définit la grâce sanctifiante « une

¹ D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. 1, lec. 6. -- ² D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. 1, lec. 6.

participation créée de la nature divine. » La grâce est une certaine communication faite à la créature raisonnable de l'Être divin. Au contact mystérieux de la grâce l'âme se transforme; elle prend une manière d'être divine et rend des sons divins : elle reflète Dieu, elle devient sa parfaite image : elle est *divine*, elle se fait *déiforme*. Élevée à cette participation ineffable de la nature divine, l'âme humaine parvient du même coup à ce sommet de toute grandeur possible : *être fait enfant de Dieu*. L'homme peut dire à Dieu : mon Père ! Tous les jours, à toute heure, on lui met sur les lèvres ces mots divinement grands et doux : « Notre Père qui êtes dans les cieux. » Et Dieu dit aux hommes : « Je leur serai un Père, et ils me seront des fils. » La vie divine coule désormais dans l'homme déifié devenu le chrétien : son âme est transformée et devient déiforme : ses puissances comme divinisées sont aptes à produire des actes surnaturels et divins¹. Toutes les richesses du Très-Haut deviennent l'héritage de cette bienheureuse créature, la terre la contemple avec admiration et le ciel l'attend dans ses éternelles splendeurs. 2° La ressemblance divine. C'est le terme où nous fait aboutir toute la loi nouvelle, c'est la raison de tous ses préceptes et l'effet

¹ Notandum quod gratia est in essentia animæ, virtutes in potentiis. Sicut enim per potentiam intellectivam homo participat cognitionem divinam per virtutem fidei, et secundum potentiam voluntatis amorem divinum per virtutem caritatis : ita etiam per naturam animæ participat secundum quamdam similitudinem naturam divinam per quamdam recreationem sive regenerationem, et sicut ab essentia animæ fluunt potentiæ ejus quæ sunt operativa principia ; ita etiam ab ipsa gratia efluunt virtutes in potentiis animæ per quas potentiæ moventur a actus. (D. Thom. Opuscul. LIII, art. II.)

de tous ses sacrements : imprimer dans nos âmes et jusque sur notre chair le sceau de Dieu et l'empreinte sacrée de sa ressemblance. L'homme régénéré, le chrétien, n'a plus dans sa vie entière qu'un but et une préoccupation uniques : reproduire les perfections de son « Père qui est dans les cieux. » Par sa naissance naturelle et terrestre, l'homme reçoit la ressemblance de l'Adam terrestre dont il est le fils ; par sa naissance surnaturelle et céleste, le chrétien reçoit la ressemblance du Christ dont il est né : « *Ex Deo est.* » — *Qualis terrenus, tales et terreni : qualis cœlestis, tales et cœlestes. Igitur sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis*¹. Le chrétien « aura donc pour pensées les pensées du Christ : » « il concevra les sentiments qui sont dans le Christ Jésus : » « il se fera l'imitateur de Dieu, comme un fils très-cher ; il marchera dans la voie de la dilection, comme le Christ qui nous a aimés. » « Il portera Dieu dans son corps » et « imprimera sur sa chair mortelle la mortification de Jésus-Christ². » Il pourra crier à tous ses frères : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ². » 3° La consommation de la gloire. La filiation divine de l'homme s'opère par la grâce et s'achève dans la gloire. Pendant la vie de l'exil l'homme reçoit un commencement d'être divin, — *initium substantiæ ejus*. Dans la gloire, ce germe s'épanouit ; cette splendeur se découvre ; le soleil enveloppé jusqu'alors des nuages de la mortalité se dégage et fait apparaître toute sa splendeur : *transformamur a claritate in claritatem*³. C'est le jour attendu de la création entière, jour sublime et d'une infinie douceur, où sera manifestée dans tout son éclat la qualité d'enfants de Dieu.

¹ I Cor. xv. — ² D. Paul., *passim*. — ³ II Corinth.

« L'attente de la création c'est d'attendre la révélation qui sera faite des fils de Dieu..... Nous le savons, la création entière est dans le gémissement et l'enfantement jusqu'au jour de la délivrance et de la glorification des fils de Dieu. — Et ce n'est pas seulement la création, c'est nous autres qui avons reçu les prémices de l'Esprit, c'est nous encore qui gémissons en nous-mêmes, attendant le jour de l'adoption comme fils de Dieu, la rédemption de nos corps ¹. »

Tel est le terme de l'œuvre divine en nous, et le résultat de la venue et de la Rédemption du Verbe fait chair. « Il s'est fait homme pour nous faire dieux. » Mais quel est le fond de ce grand mystère de notre filiation divine? Comment s'opère en nous cette transformation qui d'hommes terrestres nous fait créatures célestes, et de fils de l'homme nous fait *fils de Dieu*? Jésus-Christ l'explique longuement au pharisien Nicodème. Saint Jean dans la préface de son Évangile nous rappelle le divin enseignement. Jésus-Christ disait ces mots mystérieux : *En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne renaît une seconde fois, il ne peut voir le royaume de Dieu* ². Voilà le moyen : une seconde naissance : *nasci denuo*. Une vie surnaturelle et divine est surajoutée à notre vie naturelle, un être divin à notre être humain : nous sortons des eaux baptismales fécondées par l'Esprit comme du sein d'une seconde mère, mère surnaturelle et divine qui fait de nous des fils de Dieu.

Et quelle différence entre nos deux naissances et nos deux filiations! *Tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté*

¹ Rom. VIII. — ² Joan.

de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Là, la chair avec ses grossièretés, son néant, sa vie d'un jour, ses infinies et éternelles souffrances, *ex sanguinibus* : ici, la vie divine si limpide et si pure, si étincellante et si forte. — Là, les brutales émotions de la concupiscence, l'aveugle volonté de la chair, et des hontes qui font pousser à l'homme ce cri de détresse : *Ecce in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea!* — *Ex voluntate carnis*. Ici l'ineffable opération de l'Esprit, l'effusion de la grâce, l'épanchement de toutes les vertus, de tous les fruits et de tous les dons de Dieu. — Là, rien que la volonté de l'homme. C'est beaucoup sans doute, car ce serait étrangement blasphémer l'œuvre divine que de jeter à la génération humaine un anathème sans merci. Oui, elle est grande, elle est sainte, elle est féconde cette volonté de l'homme qui se résout, sous l'œil de Dieu et la chaste dignité du sacrement, à faire jaillir du néant une vie qui sera le prolongement de la sienne; qui dit : je serai père et me succéderai à moi-même pour de longs jours. Mais néanmoins nous ne quittons pas la terre; celui qui parle est un homme; la vie qui répond à l'appel de sa volonté est une vie périssable et caduque, *ex voluntate viri* : ici c'est un Dieu qui communique mystérieusement à l'homme sa nature, qui le fait vivre de sa vie, l'illumine de son éclat, le couronne de ses grandeurs infinies, et lui met au cœur et aux lèvres cette étonnante parole : « Non! ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi! » *Ex Deo nati sunt*. Voilà la race divine des triomphateurs qui méprisent et vainquent le monde, « *Omne quod natum ex Deo vincit mundum* » ; » voilà la

1 Galat. — 2 I Joan. v, 4

grande famille qui, au milieu du monde, vit la vie du ciel; qui, au sein de toutes les corruptions, reste pure; qui, « vivant dans la chair, vit de la foi du Fils de Dieu¹; » « dont la terre n'est pas digne², » et dont « l'existence se passe dès maintenant dans les cieux³. » *Quod natum est ex carne, caro est : quod natum est ex spiritu, spiritus est*⁴.

ET VERBUM CARO FACTUM EST

C'est ici « la pierre angulaire; » « le fondement, » la raison dernière de toute l'œuvre divine, le commencement et la consommation de tous les desseins du Très-Haut, l'achèvement et la perfection infinie de tous ses ouvrages, « l'Alpha et l'Oméga. » Quand Dieu se fut uni l'homme, quand le Verbe eut été fait chair, le ciel et la terre se réunirent pour pousser ce cri de la suprême joie et du suprême triomphe : **TOUT EST CONSOMMÉ !**

Saint Thomas nous fait pénétrer dans les profondeurs de ce mot de l'Évangéliste, *Verbum caro factum est*. Mot étrange! prodigieux rapprochement : *Verbum-Caro!* Au fond de ce mot sont des richesses et des beautés sans nombre, qu'il nous faut recueillir : 1° L'homme, depuis son péché, porte un cœur si glacé, où la méfiance est si opiniâtre, que les tendresses de son Dieu ne semblent exciter en lui qu'un étonnement plein de soupçons, d'incroyance et de froideur. Dieu se faire homme! Le Fils du Très-Haut descendre jusqu'à lui, « participer » à tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, partager son foyer douloureux, porter ses plaies vives, manger son pain amer et boire à sa coupe de souffrance!... Ah! il ne peut

croire à tant de tendresse et à d'aussi extraordinaires dévouements. Dieu est là, devant son regard, Dieu fait homme, visible, palpable; le monde entier l'a entendu et l'a contemplé. Que fera l'incroyance humaine? Elle inventera mille systèmes plutôt que d'admettre la réalité de l'Incarnation. L'homme dira : oui, il y a là un Dieu et un homme, mais non pas unis de ce lien hypostatique qui fait de Dieu et de l'homme une personne unique en deux diverses natures. L'homme dira : oui, je vois ce corps, mais il est fantastique, il n'a pas de réalité. Il dira : cette chair de Jésus-Christ vient du ciel : impossible que Dieu descende dans la chair mortelle de l'homme. et que n'a pas imaginé encore l'hérésie pour échapper *au grand sacrement de l'amour qui a été manifesté dans la chair*¹? Mais ces inventions des cœurs étroits et des intelligences sans amour, saint Jean les dissipe d'un seul mot : *le Verbe a été fait chair*. Ne doute plus, ô homme, de la réalité de ton bonheur et de ta gloire; le Verbe s'est fait ton propre et véritable « frère, » il est « l'os de tes os, et la chair de ta chair. »

2° Dieu voulait d'un mot faire entendre au monde l'immensité de son œuvre, et par suite l'infini de sa Puissance, de sa Sagesse, de sa Bonté employées à l'accomplir; il réunit donc dans un rapprochement ineffable les deux termes qu'une infinie distance séparait : *Verbum-Caro*. Il disait en Job : *Pourrais-tu réunir les étincelantes pléiades*²? Ah! qu'est cette force au prix de celle qui fit de deux natures si infiniment distantes un seul tout si parfaitement unifié?

3° La vie entière du Verbe incarné devait être un résumé et comme un tissu des plus incompréhensibles abaissements et des dévoue-

¹ I Tim. III, 16. — ² Job. XXXVIII, 31

ments les plus inouïs. Le monde allait voir un Dieu pauvre, un Dieu enfant, un Dieu artisan, voyageur, fugitif, un Dieu assis au foyer de l'indigent, à la couche des malades; un Dieu à genoux devant l'homme pour laver la souillure de ses pieds! Quel spectacle pour la raison humaine! Quel dogme pour la foi! Saint Jean plonge tout d'abord et d'un premier coup l'intelligence au fond de l'abîme du mystère : Quoi! vous contemplez avec l'étonnement du soupçon et du doute un Dieu aux pieds de sa créature? Ah! j'ai plus encore, infiniment plus à vous montrer : Un Dieu dans la chair, un *Verbe fait chair!* Où n'ira pas dans la carrière de l'anéantissement le Dieu dont la première démarche fut de s'unir à la chair? 4° Enfin l'expression de saint Jean insinue admirablement bien la nature du remède que le Dieu Sauveur vient apporter à l'humanité déchue. Le foyer de la révolte et du péché, c'est la chair : « toute chair a corrompu sa voie ¹; » et si Dieu, en face des prévarications de la terre, est pris de lassitude et de dégoût, c'est que « l'homme est devenu chair ². » O merveilleuse sagesse! O profondeur du plan divin! Le Verbe descendra en plein cœur de la révolte, jusqu'au foyer de la guerre, jusqu'au sein des ruines; lui aussi se fera chair! *Et Verbum caro factum est.* Il se fera chair, pour purifier la chair, la réformer, la déifier : *de peccato damnavit peccatum*³. »

Genèse. — ² Genèse. — ³ D. Thom. *Comment. in Joan. cap. 1.*

CHAPITRE DEUXIÈME

LES CONVENANCES DE L'INCARNATION

Avant de nous engager dans les grands abîmes de la sagesse de Dieu, dans *les puissances du Seigneur*¹, et les *immensités sans borne de ses conseils*², comment ne nous pas écrier avec l'Apôtre : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Qu'incompréhensibles sont ses conseils, et inscrutables ses voies ! Qui a pénétré la pensée du Seigneur ? ou qui a été mêlé à ses conseils³? » « Si l'esprit humain, dit saint Thomas, creuse avec soin et piété dans les profondeurs du mystère de l'Incarnation, il y trouvera une sagesse si haute qu'elle dépasse la portée de toute raison humaine, et d'admirables convenances du mystère jailliront de plus en plus nombreuses de son attentive méditation. »

Dieu pouvait laisser dans une perdition trop justement méritée la race humaine créée par lui avec tant d'amour et de magnificence, puis, échappée de ses mains, ingrate à ses bienfaits, rebelle à sa parole, opiniâtre dans sa fuite et son apostasie. La miséricorde

¹ Psal. — ² Psal. — ³ Rom.

répugnait à perdre le coupable ; le cœur de Dieu avait besoin de pardonner.

Dieu pouvait-il pardonner sans qu'une réparation lui fût faite par le coupable insulteur de sa majesté infinie ? Oui, sans doute, mais cette amnistie sans réparation ne donnait pas à sa grandeur et à sa sagesse l'hommage qu'elles réclamaient.

Dieu pouvait-il, dans la réparation exigée, se contenter de l'imparfait hommage d'une simple créature ? pouvait-il confier à quelque ange du ciel ou quelque saint de la terre le grand acte de la réparation de sa gloire et du pardon de l'insulteur ? Oui encore ; mais qu'elle sera infime et imperceptible la démarche de cet atome transformé en intercesseur et chargé d'une œuvre infiniment au-dessus de ses forces et de sa perfection naturelle ? que Dieu sera peu glorifié, et l'injure qu'il a reçue mal effacée ! La gloire divine voulait un autre hommage, et, pour ainsi parler, rêvait d'autres honneurs.

Nous touchons à la pensée divine, et à *ce grand secret enfermé dès les siècles dans le sein de Dieu* : Dieu a résolu de ménager à sa gloire une réparation infinie ; au coupable un intercesseur d'une infinie puissance ; à cet intercesseur lui-même, pour prix de sa grande démarche, des honneurs sans limite, une puissance, une domination, des hommages qui n'auraient d'autre terme que l'infini. C'est donc un Dieu qui se chargera de cette œuvre immense : la réparation adéquate de la gloire divine, le salut du monde et son exaltation dans la grâce et dans la gloire. Mais réparer, c'est intercéder, et intercéder, c'est descendre ; comment un Dieu, dont l'élévation infinie ne comporte aucun amoindrissement, se chargera-t-il d'une mission où il faudra, ne fût-ce qu'un instant, se prosterner et s'humilier dans

la supplication et l'attente d'un pardon? Le Médiateur et Rédempteur sera tout à la fois Dieu et homme : Dieu pour réparer infiniment : homme pour pouvoir descendre à la prière et à l'humiliation

Mais de nouveaux abîmes s'ouvrent à notre regard. Un seul instant de l'Incarnation, un seul mot, un seul acte, la moindre prière, le plus rapide hommage du Verbe Incarné, suffisait surabondamment à réparer l'offense et à sauver le monde. Sera-ce là toute l'œuvre de Jésus-Christ? Non, son Incarnation et sa Rédemption nous apparaissent avec le sanglant cortège des humiliations, des douleurs, de la mort. Pourquoi ce mystérieux superflu? Dieu veut à sa gloire la plus complète réparation; pour l'homme, le plus touchant et le plus énergique témoignage de l'amour que son Dieu lui porte; pour l'Humanité sainte du Verbe, une source inépuisable de béatitude et de splendeurs. *Decebat eum propter quem omnia et per quem omnia, qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum per passionem consummare.*

Enfin, ce n'est pas de suite après la chute qu'apparaîtra le Rédempteur; la même Sagesse divine qui le donne à la terre, en retardera la venue, et durant de longs siècles l'annoncera au monde, et disposera l'humanité entière à le recevoir.

Tel est le brillant ensemble de doctrine que le Docteur Angélique nous fait parcourir. Distinguons-y trois parties différentes où nous traiterons : 1° des convenances de l'Incarnation elle-même; 2° des convenances du mode dont il a plu à Dieu de la revêtir; 3° du temps auquel il a voulu l'opérer.

I

CONVENANCES DE L'ŒUVRE

Afin d'établir un ordre lucide dans les raisons de convenance si multiples et si variées que nous présente saint Thomas, remarquons avec lui que l'œuvre entière de la Rédemption se résume, pour ce qui touche l'homme, en ces deux grands effets : Apporter au monde tous les biens ; — enlever du monde tous les maux. *Hoc quidem considerari potest quantum ad promotionem hominis in bono. — Similiter et hoc utile fuit ad remotionem mali*¹.

I. — L'homme avait été créé pour posséder Dieu surnaturellement ; pour le voir tel qu'il est, et le goûter dans une perfection et des délices que ne comporte pas la nature. Le péché vint briser violemment le plan divin et arracher l'homme de cette destinée surnaturelle et divine pour laquelle il avait été primitivement créé. La Rédemption est la reprise de ce plan dévasté. Dieu, dans une incompréhensible charité, continue de vouloir élever l'homme jusqu'à ce sommet infini qui est la vue et la possession de lui-même. Il appelle de nouveau sa créature coupable et tombée jusque dans ses bras et sur son cœur. Mais elle, terrifiée de sa chute, honteuse de sa difformité, défiante de son Dieu, elle fuit comme aux

¹ *Summa*, pars III, quæst. 1, art. 2.

jours de l'Eden et cherche encore le feuillage où elle pourra se dérober à une rencontre trop redoutée. « Je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu ; je ne vois que ce qui m'éloigne ; la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Tant qu'il conserve l'innocence, Dieu parlait à l'homme, et l'homme parlait à Dieu avec une sainte familiarité... Maintenant cette Bonté étant offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il, et où ira-t-il ? Il ne voit plus ce qui l'approchait ; il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous ? Bonté, qu'êtes-vous devenue ? Ah ! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu ; et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur sans mesure, il croit qu'il est perdu s'il approche... Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspirent tant de terreur, que sera-ce de la colère ? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu, seulement parce qu'il est grand, comment pourront-ils supporter l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux ?... Venez maintenant, ô Sauveur Jésus, et ayez pitié de nos maux ; couvrez la majesté qui nous étonne, désarmez la colère qui nous épouvante, *redde lætitiã salutaris tui*. Rendez-nous l'accès près de votre Père duquel dépend tout notre bonheur, rendez-nous cette bonté qui s'est irritée, ne pouvant souffrir nos péchés, afin que nous puissions approcher de Dieu¹. » Jésus-Christ venu à l'homme, qui pourra empêcher l'homme d'aspirer à sa fin, d'y tendre, d'y atteindre, de s'élever sans cesse par le plus sublime des essors jusqu'à l'amour, la vue, la possession de son

1 Bossuet, 1^{er} Sermon pour la Noël, 1^{er} point.

Dieu? — *Audemus autem et bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore et præsentes esse ad Dominum*¹. *Per ipsum habemus accessum... ad Patrem*². Comment l'homme se défierait-il de sa petitesse et de son néant, sa nature unie à la nature divine par la plus étroite union reçoit sur elle l'onction de toutes les gloires et le sacre de toutes les dignités, « s'élève au plus haut des cieus, au-dessus de toute Principauté, et de toute Puissance, et de toute Vertu, et de toute Domination, et de tout nom qui est nommé non-seulement en ce siècle, mais aussi dans le siècle futur; et tout est à ses pieds, et Dieu l'a donnée pour tête à toute l'Église³? » N'est-ce pas la nature humaine encore qui, unie hypos-tatiquement au Verbe, s'entend dire par le Père du plus haut des cieus : « Ton trône, ô Dieu, est aux siècles des siècles.... Sieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à devenir l'escabeau de tes pieds⁴. » Pourquoi l'homme fuirait-il, poursuivi par la terreur de ses crimes et pressé par l'aiguillon d'une conscience que torturent d'effrayants souvenirs? « Qui se portera accusateur contre les élus de Dieu? Un Dieu les justifie; qui les condamnera? Voici Jésus-Christ qui est mort; bien plus, qui est ressuscité, qui siège à la droite de Dieu et qui interpelle en notre faveur⁵. » Approche donc, ô homme, sois sans crainte, ni ton néant n'est plus un obstacle, ni ton crime ne se dresse plus devant toi pour te fermer l'accès. Approche « du trône de la grâce; » dis à Dieu : Mon Père! jette-toi dans ses bras, place-toi sur son cœur, et reçois de lui avec le baiser paternel l'assurance d'un éternel amour et d'un éternel héritage.

¹ II Cor. v. — ² Eph. ii, 18. — ³ Eph. i. — ⁴ Hebr. i. — ⁵ Rom. viii.

Tel est bien en effet le résultat de l'Incarnation et l'esprit de tout le christianisme. La Rédemption fit à l'homme une toute nouvelle situation. Il était serviteur, le voilà fils : il tremblait sous le commandement du Maître, il s'épanouit dans la douce chaleur de l'amour filial ; le juif redoutait l'approche de Jéhovah, le chrétien dit tous les jours : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne nous arrive ! » Ce n'est plus un esprit d'esclavage que vous avez reçu pour trembler toujours ; l'esprit que vous avez reçu c'est un esprit tout filial qui vous fait vous écrier : O Père, ô mon Père ! » Quelle douce familiarité, quelles expansions naïves, quelle étonnante confiance forment tout le fonds des rapports des saintes âmes avec Dieu ! La terreur et jusqu'à la gêne est bannie de la piété chrétienne, nous n'avons plus devant les yeux qu'un fils amoureusement appuyé sur son Père, et ce Père se penchant avec d'indicibles tendresses jusqu'à la petitesse de son enfant. « *Unde, dit saint Thomas, post incarnationem Christi homines cœperunt magis ad cœlestem beatitudinem aspirare* ². *Hoc considerari potest quantum ad caritatem quæ maxime per hoc excitatur ; unde Augustinus dicit : quæ major causa est adventus Domini, nisi ut ostenderet Deus dilectionem suam in nobis ? — Et postea subdit : — Si amare pigeat, saltem redamare non pigeat* ³.

2. L'homme est donc constitué fils adoptif de Dieu ; et comme tel, « héritier de Dieu, cohéritier de Jésus-Christ⁴. » Il entre en participation des richesses divines ; il n'est pas exclu des affaires de famille et des

¹ Rom. VIII, 15. — ² *Sum. ad gentil.* lib. IV, cap. LIV, n° 1. —

³ *Sum. Theol.* pars III, quæst. 7, art. 2. — ⁴ Rom. VIII.

secrets paternels ; son Père lui communique tout, s'introduit en tout, se donne tout entier à voir, à connaître et à posséder. A peine a-t-il franchi le seuil de l'éternité bienheureuse, l'infini se dévoile, Dieu se montre dans ses charmes ravissants, ses profondeurs incommensurables, ses éblouissantes splendeurs, ses secrets, ses pensées, ses vouloirs, les mystères de sa nature, les magnificences de ses œuvres, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a ; ses opérations du dehors, et les opérations bien autrement ineffables du dedans de soi-même ¹. L'éternité se passe dans la contemplation toujours satisfaite et toujours avide des richesses et des beautés de l'Essence divine ; l'élu plongé dans ces flots infinis de lumière se transforme lui-même « en ce même éclat². » « Dans la lumière, il voit la lumière³ ; » contemplant enfin « ce que l'œil de l'homme n'a pas vu ; » entendant, dans l'harmonie des perfections divines et les louanges des mondes, « ce que l'oreille de l'homme n'a point entendu ; » goûtant au milieu de délices infinies « ce que le cœur de l'homme n'a jamais compris ⁴. » Voilà le fils adoptif de Dieu dans l'éternité. Mais en attendant il habite l'exil, loin « de la claire vision ; » il chemine « dans la nuit de la foi, et non sous la lumière de la gloire, » il est enfant encore, *parvulus in Christo* ;

¹ Est necessarium veritatem supernaturalem ad credendum hominibus proponi ad Dei cognitionem veriore habendam. Tunc enim solum Deum cognoscimus quando ipsum esse credimus supra omne id quod de Deo cogitari ab homine possibile est, eo quod naturalem hominis cognitionem divina substantia excedit. Per hoc ergo quod homini de Deo aliqua proponuntur quæ rationem excedunt, firmatur in homine opinio quod Deus sit aliquid supra id quod cogitari potest. (D. Thom. *Sum. ad gentil.*, lib. I, cap. v) — ² II Corinth. — ³ Psal. — ⁴ I Corinth.

il est à l'époque de son éducation divine, il se forme peu à peu pour le ciel, *donec occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis filii Dei in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi*¹.

Or quelle sera cette éducation de l'homme encore sur la terre, élu en germe, dieu enfant? Ah! cette éducation sera sublime comme la destinée même de celui auquel elle est donnée. L'homme est destiné à voir Dieu en lui-même et dans son Essence : dès maintenant son éducation divine lui en devra éveiller quelque idée. Il est destiné à entrer dans les secrets de son Père, à pénétrer ses volontés intimes, à voir se dérouler devant son regard « les inscrutables richesses » de cette nature infinie : dès maintenant il les lui faut, « derrière un voile et en énigme, quelque peu découvrir². » Tel sera dans l'éducation de l'homme le rôle de la foi. Aussi l'Apôtre définit-il la foi : *fides sperandarum substantiarum rerum, argumentum non apparentium*³.

Mais ces récits de l'éternité, ces leçons d'en haut, ces perspectives jetées sur « l'inaccessible lumière dont Dieu fait sa demeure⁴, » d'où l'homme les pourra-t-il obtenir? quelle mission assez sacrée, quelle bouche assez divine, quelle certitude assez inébranlable les pourront du ciel apporter à la terre? L'homme l'enseignera-t-il à l'homme? mais que sait-il de ce monde surnaturel infiniment au-dessus de la portée naturelle de son regard? Si déjà il s'ignore soi-même, comment comprendra-t-il l'infini? Et d'ailleurs quelle créance

¹ Ephes. — ² Necessarium fuit quamdam hujus modi cognitionis prælibationem in homine esse qua dirigeretur in illam plenitudinem cognitionis beatæ, quod quidem fit per fidem. (D. Thom. Sum. ad gentil. lib. IV, cap. LIV, n° 3. — ³ Hebr. XI. — ⁴ I Tim. VI.

trouverait sa parole, et de quelle autorité affermirait-il ses écrits? Qui donc nous instruit des choses d'en haut dont la connaissance fait, nous venons de le voir, le fond même de notre divine éducation? La réponse, c'est l'incarnation du Verbe, la Parole de Dieu venue au milieu de nous, rendue sensible à l'oreille humaine, parlant à l'homme des choses divines, et l'illuminant des célestes et éternelles clartés. *Locutus est nobis in Filio* ¹. O fin sublime de l'Incarnation! Dieu lui-même, fait homme, fait mon semblable, devenu, au lieu du Dieu grand et terrible, mon humble et doux frère, Dieu me parlant seul à seul, et, dans l'intimité du plus fraternel entretien, me racontant les divines choses qu'il a vues là-haut, dans notre patrie commune, me parlant de notre commun Père ², me révélant, autant que le comporte ma faiblesse, les secrets de la famille divine ³ où il vient m'introduire! c'est un Dieu qui parle; c'est un Dieu qui a tout vu, tout expérimenté; c'est un Dieu qui affirme, quelle place reste au doute? quelle hésitation puis-je avoir et comment ne pas engager toute ma foi et toute mon âme dans ces biens invisibles et infinis qui me sont annoncés par une telle bouche et affirmés avec une autorité si divine ⁴?

3. Mais savoir ne suffit pas, il faut aspirer. Qu'importe que le voyageur aperçoive sous les feux du plus clair soleil la cité qui l'attend et le chemin qui l'y

¹ Hebr. I, 1. — ² Jean. — ³ Ephes. II, 19. — ⁴ Oportuit igitur hominem, ad perfectam certitudinem consequendam de fidei veritate, ab ipso Deo instrui homine facto, ut homo secundum humanum modum divinam instructionem perciperet. (D. Thom. *Sum. ad gentil.* lib. IV, cap. LIV.)

mène, si ses forces défailent, son pied se fixe, et son cœur se ferme au désir de la patrie? La foi n'est donc pas seule à introduire l'homme dans ses destinées éternelles, le désir de l'espérance doit faire prendre à l'âme un impétueux essor vers les biens invisibles et éternels que la foi vient de lui découvrir. Hélas! c'est toucher une de nos plus dangereuses blessures : nous manquons plus peut-être encore d'espérance que de foi. De feu pour les choses terrestres, nous restons de glace pour les choses du ciel. Dieu est notre fin, notre béatitude, *le principe de nos joies*; et le seul *torrent de toutes nos voluptés* : qui de nous songe à Dieu? Qui y aspire? « Dieu étant notre Créateur, notre Père, le seul être qui ne nous dût rien et à qui nous devons tout, il est juste que nous soyons avec lui dans des rapports de reconnaissance et d'amour; il est juste même que nous l'aimions par-dessus tout parce qu'il surpasse tout en bonté. Or en est-il ainsi? Vous tous, qui n'avez d'autre règle que les principes et les sentiments de la nature, vous tous, sans exception, aimez-vous Dieu? Est-il présent à votre esprit? Vous élevez-vous vers lui par des actes positifs de bienveillance, d'action de grâce, et même de simple souvenir? Non, évidemment non. Demain vous vous lèverez : il y aura dans l'air une douceur, un parfum de printemps; les arbres seront mollement émus par le pressentiment d'une belle journée; vous ouvrirez votre fenêtre, et un amour jaillira de tous vos sens pour aller au-devant de la nature et s'y enivrer d'air, de lumière et de chaleur. Près de vous, sur la pierre extérieure, une fleur vous regardera, une fleur que vous aurez vue naître dans le froid de l'hiver, et que vous aurez exposée aux premiers rayons d'un plus doux soleil; vous lui rendrez son regard, vous la rapproche-

rez de vous, et, tout inanimée qu'elle est et impropre à l'amour, vous lui ferez de vous à elle et d'elle à vous je ne sais quel commerce où le cœur ne sera pas étranger. Mais Dieu.... Ah! Dieu, moins que le vent, moins que l'air, moins que la lumière, moins que la petite fleur, vous n'y pensez pas!¹ » Insensibilité étrange; incompréhensible oubli! Le seul être après tout dont l'homme ait un perpétuel et immense besoin, le seul qui soit son principe, sa vie et sa fin, est le seul pour lequel sa pensée est morte, ses lèvres muettes, son cœur inanimé; le seul dont il sait, durant de longs jours, que dis-je? durant sa vie entière, se passer! Saint Thomas nous fait pénétrer au cœur de ce douloureux mystère. Un moteur nous manque pour nous imprimer vers notre destinée éternelle une puissante et victorieuse impulsion. Ce moteur, c'est l'amour. Tant que l'homme n'aime pas, il reste immobile et inerte : rien ne se remue en lui des activités diverses qui toutes et toujours sont au service de l'amour. Si l'homme aime sur la terre, il y concentre sa brûlante action : s'il aime au ciel, c'est vers le ciel que se dirigeront toutes les puissances de son être. C'est le ciel que cherchera le regard de sa pensée; le ciel que réclamera le cri de son désir; le ciel vers lequel tendront toutes ses démarches. Fonder le règne d'un amour divin, c'est du même coup faire sortir l'homme de soi-même, l'arracher à tous les égoïsmes, l'élever au-dessus des choses terrestres, et, sur les ailes de l'espérance, lui faire prendre vers ses destinées éternelles un vol que rien au monde ne saura plus enchaîner. Or ce fut là par excellence l'œuvre de l'Incarnation. La beauté invisible, à laquelle le cœur de

¹ Lacordaire, *LXIV^e Conf.*

l'homme ne pouvait atteindre, vint à lui, s'offrit à ses yeux revêtue de sa propre nature, mais de sa nature grandie, déifiée, transfigurée, ravissante de charmes et d'incomparables délices. Celui dont les anges contemplent la beauté dans l'extase d'un éternel amour, Celui *en qui son Père met toutes ses complaisances*, ce Verbe fait chair nous saisit par l'endroit le plus sensible de notre nature, par le cœur. Il avait dit : *Je les prendrai tous au filet qui capture les fils d'Adam*¹. Ce filet mystérieux, c'est la beauté; c'est elle qui triomphe le plus puissamment du cœur de l'homme, le précipite hors de lui-même et l'attache impétueusement à l'objet aimé². Voilà le grand levier avec lequel Jésus-Christ a soulevé le monde, lui a fait prendre vers les biens éternels un invincible essor. C'est ainsi, comme l'a dit un poète, que

Une immense espérance a traversé la terre.

Les âmes, éprises de la divine Beauté, n'ont plus eu de pensées, d'affection et de désir que pour la Patrie où Elle règne dans la gloire et où on la possède dans l'ivresse d'une béatitude sans fin. Avant l'Incarnation, l'homme fixé à la terre, et que rien n'attirait plus haut, absorbait là toute son âme; depuis l'apparition de la Beauté éternelle, il a commencé ces regards passionnés, ces véhéments soupirs vers le ciel et vers Dieu. L'âme fidèle

¹ Osée, xi. — ² Desiderium alicujus rei ex amore illius rei causatur. Necessarium igitur fuit hominem, ad perfectam beatitudinem tendentem, ad amorem divinum induci. Nihil autem sic ad amorem alicujus nos inducit sicut experimentum amoris illius ad nos. Amor autem Dei ad homines nullo modo efficacius homini potuit demonstrari quam per hoc quod homini voluit uniri in persona. (D. Thom. Sum. ad gentil. lib. IV, cap. LIV, n° 4.)

n'est plus ici-bas qu'une exilée toujours plaintive et toujours gémissante : *Hei mihi quia incolatus meus prolongatus est*¹. Elle dit : *Qui me donnera des ailes et je volerai et je me reposerai*². Elle dit encore : *J'aspire à ma dissolution pour aller vivre avec Jésus-Christ*³. Elle dit sans cesse, sans fin : *Ma vie c'est le Christ, et mourir m'est un gain*⁴. Et ainsi « sa vie se passe tout entière dans les cieux d'où aussi elle attend Notre Seigneur Jésus-Christ ⁵. » Ne cherchons pas ailleurs la prodigieuse somme de grandeur et de force morale versée dans l'humanité par l'Incarnation, l'amour divin qui en a été la plus immédiate conséquence, et l'espérance que cet amour a lui-même déposée dans les cœurs. Par ces aspirations célestes, l'homme n'est plus esclave de la terre, il est l'hôte et le citoyen du Ciel; il n'est plus l'atome d'un jour, *il porte dans l'âme les années mêmes de l'éternité*⁶.

4. Achéons de pénétrer cette belle doctrine et plaçons-nous à un point de vue nouveau⁷. L'Épouse du Cantique des cantiques pousse ce cri vers celui qu'elle aime et veut de plus en plus aimer : *Quis mihi det te fratrem meum?* qui me donnera que tu sois mon frère? O aspiration, ô cri d'une merveilleuse profondeur ! c'est le cri de la nature humaine tout entière, au jour où

¹ Psal. — ² Psal. — ³ Philipp. I. — ⁴ Philipp. I. — ⁵ Philipp. III. — ⁶ Psal. — ⁷ *Quum amicitia in quadam æqualitate consistat, ea quæ multum inæqualia sunt in amicitia copulari non possidentur. Ad hoc igitur quod familiarior amicitia esset inter hominem et Deum, expediens fuit homini quod Deus fieret homo quia etiam naturaliter homo homini amicus est, ut sic dum visibiliter Deum cognoscimus in invisibilium amorem rapiamur.* (D. Thom. *Sum. ad gentil.* lib. IV, cap. LIV n° 6.)

elle a senti que, faite pour Dieu, il lui fallait aimer ce Dieu « de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. » Mais comment vous aimer, ô mon Dieu ? si élevé, si inaccessible, comment monter à vous ? Si majestueux, si dominateur, si roi, comment approcher d'un trône qu'une éblouissante lumière environne, et dont « mille millions d'anges » gardent les abords ? Si terrible dans les éclats de vos vengeances et les terreurs de vos justices, comment vous donner l'expansion de nos cœurs dans le doux et simple laisser-aller de l'amour ? La loi de l'amour est inexorable : *aut amicitia pares invenit, aut facit*. Dieu qui l'avait faite s'y soumit ; lui qui avait créé le cœur de l'homme avec cette disposition intime se servira de cette disposition pour y pénétrer, s'en rendre maître, et s'en constituer le roi. Il se fit notre frère. L'humanité lui disait dans le secret épanchement de l'amour : *Quis mihi det te fratrem meum* ¹ ? C'est comme frère qu'il vint et se donna à nous. Il prit notre nature ; il se créa une âme comme notre âme, un cœur comme notre cœur ; il fut de notre race ; nos ancêtres furent ses ancêtres ; sa divine mère était fille d'Adam comme nous tous ; tout, sauf le péché, fut commun entre lui et nous, *participavit eisdem*. Notre chair était devenue la chair du péché, il en prit la ressemblance, *in similitudinem carnis peccati* ; nous étions esclaves sous la domination implacable de la douleur, *il prit la forme de l'esclave* et se soumit aux mêmes oppressions de la douleur, *tentatum per omnia* ; nous nous étions faits péché, *Dieu le fit péché* ; nous étions courbés sous l'antique malédiction de la déchéance, il fut fait lui-même *malédiction*. Ah ! comme le voici notre semblable

¹ Cantiq. cantiq.

et notre frère! Même aspect, même nature, même fortune, mêmes tribulations, mêmes larmes, même foyer triste et sombre, même vie d'exil, mêmes angoisses du cœur et même brisement des membres. Lui, comme nous, dit douloureusement : *Mon âme est triste!* Comme nous, las de la vie et brisé de son âpre chemin, *il s'assied fatigué*. Il connaît les charmes de l'amitié, il les goûte dans des intérieurs simples et bons; il est *l'ami de Lazare, de Marthe et de Marie*. Vient le jour où toute amitié s'éprouve, le jour des larmes, c'est alors que celle de Jésus se montre dans sa divine intensité, et la foule s'écrie stupéfaite : *Voyez comme il l'aimait!* Jésus veut partager nos joies, il s'assied à la table de nos festins et ne dédaigne pas la fête de douces et chastes noces; mais combien plus est-il fidèle à notre demeure que la tribulation a visitée! Il est assidu au lit de la souffrance; il est sur le chemin par où passent nos cercueils; il se rend à notre tombe, il y frémit, il y pleure; il partage nos angoisses, il souffre de nos terreurs; toutes nos douleurs, il les fait siennes. Ah! qu'il peut bien se dire notre frère et nous donner à nous-mêmes ce doux nom : *car il ne rougit pas de nous nommer ses frères*¹. Les formules qu'il emploie nous en sont d'inébranlables garants. *Allez dire à mes frères...* je monte à *mon Père et à votre Père*²... C'est le sang d'*Abraham qu'il avait pris*³, c'est la nature humaine qu'il s'était hypostatiquement unie, *il fallut donc qu'il se fît en tout semblable à ses frères, afin d'être miséricordieux et dévoué*⁴... *et comme ses enfants étaient de chair et de sang, lui-même prit la même nature*⁵. Le souhait de l'Épouse, de la nature humaine, est divinement comblé : Voilà notre

¹ Hebr. — ² Joan. — ³ Hebr. — ⁴ Hebr. — ⁵ Hebr.

Dieu devenu *notre frère*, « la chair de notre chair et l'os de nos os ¹. »

Du même coup le souhait divin est aussi divinement accompli. Dieu ne voulait pas de sa créature des hommages glacés, un service d'esclave, une prostration de terreur et l'anéantissement de l'effroi devant sa majesté redoutable : c'est l'amour filial, c'est l'épanchement de l'amitié, la douce familiarité d'une liaison tout intime qu'il prétendait établir entre sa créature et lui. Ah ! que l'Incarnation remplit puissamment cette volonté ! Jusqu'à *l'apparition de la bénignité et de l'humanité de notre Dieu Sauveur* ², le seul sentiment que produisait en l'homme l'idée de Dieu était celui d'une terreur inquiète et d'un éloignement sans amour. L'homme tremblait et fuyait : ces deux mots suffirent à tracer toute l'histoire des rapports de l'humanité avec Dieu durant les siècles qui précédèrent l'Incarnation. Si Dieu apparaissait, l'homme épouvanté se cachait de sa présence, ou la subissait avec terreur : *je mourrai de mort*, s'écriait-il, *car j'ai vu Dieu* ! Si du haut de son Sinaï Dieu se faisait entendre, le Juif suppliait Moïse de parler seul afin de ne plus ouïr cette formidable voix. Et le païen, dans ses civilisations brillantes ou au fond de ses incultes forêts, partageait les mêmes alarmes, prenait la même fuite, et organisait partout un culte plein de sang et de cruautés atroces, pour apaiser une divinité qu'il redoutait sans songer même à l'aimer. Mais à peine Dieu se montre-t-il sous le voile de sa douce et bienfaisante humanité, *qu'il attire tout à lui* ³; la terreur s'évanouit, l'humanité fugitive revient sur ses pas, approche du Dieu qui la nomme son amie, sa sœur, sa fille; s'attache bientôt à

¹ Genes. — ² Tit. III. — ³ Joan. XII.

lui sans le vouloir plus quitter un instant; se tient à ses pieds divins qu'elle arrose de ses larmes et embaume de ses parfums; place sur sa poitrine sa tête fatiguée, lui fait part de ses joies et de ses douleurs, lui voue tous ses moments, lui consacre toute son âme, et n'a plus à travers l'existence entière qu'un sentiment au cœur, et aux lèvres qu'un seul cri d'amour : *la charité de Jésus-Christ me presse*¹; *qui me pourra séparer de la charité de Jésus-Christ*² ?

5. L'Incarnation, nous prenant sur la terre et le fumier de ce monde où nous gisions dans la nudité, nous éleva jusqu'à une destinée divine et d'éternelles splendeurs : elle fonda dans l'humanité régénérée la triple grandeur de la foi, de l'espérance et de l'amour; c'est beaucoup sans doute; ce n'est pourtant pas assez encore : le ciel est le prix de la lutte, le patrimoine mérité par nos œuvres saintes. Il faut donc apprendre à l'homme devenu fils de Dieu comment il doit désormais divinement agir³ : c'est une nouvelle convenance

¹ II Corinth. — ² Rom. viii. — ³ Et hoc quidem considerari potest quantum ad rectam operationem in qua nobis exemplum se præbuit. (D. Thom. *Sum. Theologic.*, pars III, quæst. 1, art. 2.) — Manifestum est quod beatitudo virtutis est præmium. Oportet igitur ad beatitudinem tendentes secundum virtutem disponi. Ad virtutem autem et verbis et exemplis provocamur; exempla autem alicujus et verba tanto efficacius ad virtutem inducunt quanto de eo firmiter bonitatis habetur opinio. De nullo autem homine puro infaillibilis opinio bonitatis haberi poterat quia etiam sanctissimi viri in aliquibus inveniuntur defecisse. Nempe necessarium fuit homini ad hoc quod in virtute firmaretur, quod a Deo humanato doctrinam et exempla virtutis acciperet. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LIV, n° 6.)

de l'Incarnation que nous développe saint Thomas. L'homme, fils de Dieu et héritier du ciel, né de l'amour et de l'adoption d'un Dieu, et destiné à partager avec ce Dieu les gloires de l'éternité, l'homme ne peut se présenter à ces destinées glorieuses que paré des vertus et ennobli par les lauriers de la lutte et du triomphe. De quel droit prétendrait-il, après avoir déserté le combat, à la couronne qui en devait être la récompense? Comment se présenter au milieu des splendeurs du banquet éternel sans la blanche parure de la robe nuptiale? *Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem* ¹? Et ce qui rend ce besoin d'une éducation divine plus pressant encore, c'est que la déchéance a violemment brisé en lui la chaîne des vertus et des perfections avec lesquelles il fut primitivement créé. Ange tombé, roi jeté dans l'exil, héritier d'un grand nom précipité par une subite catastrophe dans la grossière vulgarité de l'indigence, l'homme n'a plus de ses magnanimités d'autrefois que d'informes et impuissants souvenirs. Or ces magnanimités de la vertu, il les faut à son âme, sous peine d'être écarté du trône comme incapable et indigne de l'occuper. Il les lui faut, et l'œuvre de toute sa vie est d'en faire le difficile et laborieux apprentissage.

Mais qui s'offre à les lui enseigner? qui instruira l'homme de la science du ciel? quelle parole assez haute, quelle autorité assez auguste, quelle puissance de persuasion assez sûre d'elle-même arrachera ce roi dégradé à ses ignorances et à ses vices pour en faire un être tout céleste, tout divin, au niveau de ses destinées sublimes, et à la hauteur d'un trône partagé avec Dieu?

¹ Matth. XII.

Qui? Est-ce l'homme? Ah! l'homme a eu la folie d'en accepter la tâche et de se croire la force de l'accomplir. Les sages, les pédagogues, les prêcheurs de morale se sont comptés par milliers!... *decem millia pædagogorum* ¹.... L'antiquité a été remplie du bruit de « ces cymbales retentissantes. » Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, etc..., comment les nommer tous? s'étaient faits forts d'élever l'humanité jusqu'au faite radieux de la sagesse et des vertus. Ils parlèrent, écrivirent, fondèrent des écoles, multiplièrent les disciples. — Sur quelle route trouvons-nous l'humanité conduite par ces guides? Est-ce la route de la vertu? Est-ce celle du vice? Oui vraiment du vice, et du vice parvenu aux plus effroyables profondeurs. Les pages sublimes d'un Platon, les discours divins d'un Socrate aboutirent à laisser le monde dans la fange de toutes les dégradations à la fois. Les choses ont-elles changé? La puissance a-t-elle été départie à la parole humaine, et nos sages ont-ils le secret de créer au souffle de leur vertu une humanité pure, chaste, honnête, humble et fière, forte dans sa foi, intrépide dans ses actes, reflétant les gloires du passé et préparant celles de l'avenir? Ah! regardons-les, ils sont à l'œuvre; depuis un siècle qu'ils ont chassé l'Église et se sont déclarés les seuls éducateurs de la jeunesse française, ils travaillent; ils sont parleurs de vertu plus qu'hommes au monde; ils écrivent sur le devoir, sur le beau, sur le bien .. Qu'ont-ils fait? La génération sortie d'eux, la voici devant nous, sans foi, sans morale, sans principe, sans force; perduo dans les aberrations de l'esprit, les frivolités du cœur et les débauches de la chair. Oh! c'est eux plus que

¹ I Corinth.

tous les autres qui ont fait à la patrie ses jours de deuil et d'angoisse, où l'œil effrayé cherche une espérance de résurrection et de vie, et ne trouve, au sein d'égoïsmes, d'aveuglements et de défaillances sans précédent dans notre histoire, que des indices de décadence et des pressentiments de mort : *Responsum mortis habuimus*¹!

L'expérience est faite ; elle est décisive : l'homme ne suffit pas à faire regagner à l'homme le terrain perdu par la déchéance, encore bien moins à le rendre capable de parvenir à ses éternelles et divines destinées. Il manque à l'homme, dit le Docteur Angélique, deux forces essentielles : une parole infaillible, un puissant exemple. *De nullo autem homine puro infaillibilis opinio bonitatis haberi poterat*². L'homme seul, l'*homo purus*, jamais ne m'inspirera une inébranlable confiance, n'établira dans mon esprit une conviction invincible, et n'entraînera ma volonté par le prestige d'un exemple au-dessus de toute défiance et de toute discussion. Mais alors que reste-t-il à l'homme pour maître et pédagogue, sinon Dieu lui-même ? Vraiment oui ! et c'est bien là la solution ; Platon avait eu le génie de la pressentir, et saint Thomas la formule hardiment ainsi : *Unde necessarium fuit homini ad hoc quod in virtute firmaretur, quod a Deo humanato doctrinam et exempla virtutis acciperet*³. Ce Dieu fait homme dit de lui dans un prophète : *Ego qui loquor justitiam*⁴, moi, qui suis Homme pour rendre ma parole et mes exemples accessibles et bienvenus, Dieu pour leur donner des garanties infinies et une irrésistible puissance d'entraînement et de persuasion.

S'il est une œuvre qui frappe d'étonnement, c'est

¹ II Corinth. — ² D Thom. *Sum. ad Gent.* — ³ D. Thom. *Sum. ad Gent.* — ⁴ Isaï. CXIII. 1

l'œuvre de cette parole catholique jetant au monde des doctrines inouïes, des mystères écrasants, des dogmes insondables, imposant à son gré le fardeau des plus rudes vertus et des plus sanglants sacrifices, se jouant de tous les obstacles et triomphant de toutes les impossibilités. Aux pourritures vieilles de tant de siècles cette parole disait : « Soyez chaste ! » *Te ipsum castum custodi* ; aux cruautés devenues comme l'état normal du cœur humain, cette parole disait : « Bienheureux ceux qui font miséricorde ! Bienheureux les hommes au cœur doux ;... à la volupté, elle présentait une croix ; à la richesse, le dépouillement volontaire ; à l'orgueil, des abaissements effroyables ; à l'habitude, des nouveautés douloureuses ; à la raison, d'impénétrables obscurités ; au cœur, de pesantes chaînes ; à la volonté, des lois implacables ; à la chair, un perpétuel martyr. Et cette parole était crue ; elle était obéie ; elle entraînait après elle des foules divinement fascinées. En moins d'un siècle Paul s'écriait : *Où sont les sages ? où sont les scribes ? où sont les chercheurs de sagesse humaine* ¹ ? Tous s'étaient tus : les écoles de philosophie étaient vides ; le Christ restait seul docteur et illuminateur du monde, il avait dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie* ² : le monde entier suivait cette voie, se remplissait de cette vérité, vivait de cette vie. Et, ce que pas une parole humaine, dans le prestige de sa plus haute puissance, n'eût osé même rêver, l'Évangile dans sa nudité et son impuissance venait de l'accomplir.

Quelle est l'explication de ces prodigieux succès ? Le monde avait reconnu dans la voie partie du Calvaire, la voix d'un Dieu ; et autant que son infallible parole,

¹ I Corinth. — ² Joan. xvi.

ses divins exemples l'avaient ému, subjugué, entraîné. Pouvait-il rester dans son orgueil séculaire, lorsque son Dieu prenait sous ses yeux « la forme de l'esclave » et s'ensevelissait sous toutes les ignominies? Pouvait-il s'asseoir tranquillement au banquet des voluptés, quand devant lui se dressait la croix où son Maître et son Dieu agonisait au milieu d'affreuses douleurs? Resterait-il fils de la terre, quand son Dieu le sacrait fils du ciel, et continuerait-il à dire « à la pourriture : Tu es mon Père! » quand on venait de mettre sur ses lèvres purifiées ce mot ineffable : « Notre Père, qui êtes dans les cieux?... »

Ainsi se fit avec une invincible puissance l'éducation divine de l'humanité. *Necessarium fuit homini ad hoc quod in virtute firmaretur, quod a Deo humanato doctrinam et exempla virtutis acciperet*¹.

II. — Le Verbe, s'incarnant dans un monde innocent encore, et exempt de la dette du péché et des terribles exigences de la divine justice, n'eût été que Pontife de religion et médiateur de gloire. Il eût d'un coup, sans devenir tributaire de l'expiation, ennobli et déifié sa créature. Il l'eût retirée des impuissances de son néant sans avoir besoin de la relever des anathèmes du crime et de la faire sortir des horreurs de son éternelle mort. Mais telle n'était plus la situation. Au néant de son origine, l'humanité avait ajouté l'insurmontable obstacle de sa prévarication; et bien plus encore que sa faiblesse, son péché qui la chargeait des malédictions divines lui fermait tout accès à l'amour de son Dieu et aux gloires

¹ D. Thom. *Sum. ad gentil.*

de son éternel héritage. Voilà le monde où le Verbe avait, dans sa miséricorde incompréhensible, résolu de descendre : monde pécheur ; monde couvert d'anathèmes accumulés, exposé à tous les coups de la justice, et que l'Apôtre nomme si énergiquement *un fils de colère* ; fils prodigue, enfant dénaturé, insulteur de son Père, coupable de tous les crimes, que la patience est lasse d'attendre, la bonté fatiguée de pardonner, et que la justice s'apprête enfin à punir. Qui pourra sauver ce monde des horreurs de l'expiation¹ ? L'Apôtre pose ainsi le problème : *Talis decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus. et excelsior cælis factus*². Pas de médiateur ni d'intercesseur possible entre le monde coupable et Dieu irrité, entre l'esclave insulteur et la Majesté divine outragée, sans qu'il revête ces deux conditions : l'innocence et la grandeur, *sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus — et excelsior cælis factus*. L'homme est donc absolument écarté de ce rôle : il est pécheur, il est maudit, il est *fils de colère*³ comme ses semblables ;

¹ Satisfacere pro peccato totius humani generis nullus homo purus poterat, quia quilibet homo purus aliquid minus est tota generis humani universitate. Oportuit igitur, ad hoc quod humanum genus a peccato communi liberaretur, quod aliquis satisfaceret qui et homo esset, cui satisfactio competeret, et aliquid supra hominem ut ejus meritum sufficiens esset ad satisfaciendum pro peccato totius humani generis. Majus autem homine quantum ad ordinem beatitudinis, nihil est, nisi solus Deus ; nam Angeli, si cet sint superiores quantum ad conditionem naturæ, non tamen quantum ad ordinem finis, quia eodem beatificantur. Necessarium fuit igitur homini, ad beatitudinem consequendam quod Deus homo fieret ad peccatum humani generis tollendum. (D. Thom. *l. u. n. ad gentil. lib. IV, cap. LIV, 8.* — ² Hebr. VII, 26. — ³ Ephes. II.)

quel front oserait-il relever vers Dieu et quelle prière agréée pourrait sortir de ses lèvres abominables? Que si l'on suppose l'homme innocent, s'interposant pour les hommes coupables, reste sa petitesse infinie qui fait de lui un atome perdu dans l'immensité. L'ange ne pourra-t-il se charger de cette grande mission? Pas plus que l'homme. L'ange est innocent, mais il est créature, fils du néant comme l'homme, et il n'est pas, comme l'exige l'ordre de la Majesté et de la Justice divine, « plus élevé que les cieux ¹, » *excelsior cælis factus*.

En face de l'absolue volonté de Dieu de procurer à sa Majesté infinie une réparation et des honneurs dignes d'elle, c'est-à-dire infinis, toute intervention créée devenait impossible, et le seul médiateur possible était un Dieu. Et comme un Dieu seul ne pouvait descendre à la prière, ce Dieu devait s'unir une nature inférieure, ce Dieu devait être Homme; homme pour intercéder, Dieu pour donner à son intercession une valeur et une efficacité infinies. O Dieu! que sera cette prière, que seront ces anéantissements et ces expiations d'un Homme Dieu! Un Dieu priant un Dieu! Un Dieu s'humiliant, s'abaissant devant un Dieu! Un Dieu prenant en ses mains la cause de l'humanité coupable, la déclarant sienne, la couvrant de ses mérites, la sacrant de l'onction de sa divinité, souffrant en elle, expiant pour elle et lui abandonnant le bénéfice infini de ses travaux et de ses souffrances; *Exauditus est*, dit l'Apôtre, *pro sua reverentia* ². « C'était à la justice divine que nous étions vendus et livrés par une obligation bien plus équitable, mais aussi bien plus rigoureuse. Car quiconque lui est redevable ne peut s'acquitter que par sa mort, ne peut

¹ Hebr. vii, 26. — ² Hebr.

le payer que par son supplice. Non, nulle créature n'est capable de réparer l'injure infinie qu'elle a faite à Dieu par son crime. Les théologiens le prouvent fort bien par des raisons invincibles; mais il suffit de vous dire que c'est une loi prononcée au ciel et signifiée à tous les mortels par la bouche du saint Psalmiste : *non dabit Deo placationem suam, nec pretium redemptionis animæ suæ*¹, « nul ne peut se racheter lui-même ni rendre à Dieu le prix de son âme. » Il peut s'engager à sa justice, mais il ne peut plus se retirer de la servitude Puis donc qu'il n'y avait parmi nous aucune ressource, que restait-il autre chose, sinon que Dieu réparât lui-même l'injustice de notre crime par la justice de notre peine, et satisfît à sa juste vengeance par notre juste punition²?

Ainsi fûmes-nous sauvés par cette intervention à la fois divine et humaine du Verbe incarné. Par un mystère à jamais incompréhensible de bonté et de munificence, Dieu tout ensemble mettait en son Fils les crimes de l'homme et transportait à l'homme l'innocence, la grandeur, l'héritage de son Fils. « Dieu était opérant en Jésus-Christ la réconciliation du monde, ne leur imputant point leurs péchés. En même temps qu'il frappait, il ouvrait ses bras aux hommes. Il rejetait son Fils, et il nous ouvrait ses bras. Il le regardait en colère, et il jetait sur nous un regard de miséricorde. *Pater* pour nous; *ignosce* pour lui. Sa colère se passait en se déchargeant; il frappait son Fils innocent luttant contre la colère de Dieu³... » O miséricorde! Dieu a engendré dans l'éternité un Fils qui contente parfaitement son amour,

Psal. XLVIII. — ² Bossuet, *II^e Sermon sur la Passion* 2^e point. — ³ Bossuet, *I^{er} Sermon sur la Passion*.

comme il épuise entièrement sa fécondité; et néanmoins, ô bonté incompréhensible! lui qui a un Fils si parfait, par l'immensité de son amour, par les richesses infinies d'une charité surabondante, il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur ¹. »

2. L'homme est racheté, il est adopté comme fils; il est destiné à la gloire d'un éternel et tout divin héritage; mais sorti du tombeau de son crime et de sa déchéance, il porte encore les cicatrices des blessures qui l'avaient tué. Il est faible : il ressent le brisement de son antique chute, et n'a plus sa vigueur native ni les ressources de sa première nature. L'Incarnation devra pourvoir à cette nouvelle détresse, guérir ces plaies encore saignantes, et ce sera là un nouveau but et une nouvelle convenance : soulager et guérir dans l'homme les maux qu'y avait causés le péché. Or, entre ces maux, trois surtout furent terribles : l'aveuglement, la présomption et l'orgueil.

L'homme, après sa chute, perdit presque entièrement le souvenir de son origine et de sa fin. « Dieu ne fut plus devant son regard, » « et il n'eut plus ni aspiration, ni pensée pour la terre, objet de désirs, » pour le ciel et l'éternelle béatitude à laquelle il avait été destiné. Il se passa alors dans l'intime de son être un mystère de douleur et de honte; Dieu, le ciel, l'éternité, l'infinie béatitude chassés de son âme, il s'y fit un vide immense que

¹ Bossuet, *II^e Sermon*. — Homo purus non poterat satisfacere pro toto humano genere : Deus autem satisfacere non debebat : unde oportebat Deum et hominem esse Jesum-Christum. (D. Thom. *Sum. Theol.* pars III, quæst. 1, art. 2,

l'homme chercha vainement à combler. Il dépensa à cette tâche impossible des siècles d'efforts inouïs, et le cri déchirant de sa faim ne cessa plus de témoigner de son indicible martyre. Et l'homme traverse ainsi de génération en génération son insupportable existence, demandant à la terre ce que le ciel seul peut lui donner. Il a soif de vérité, il en cherche avidement quelques débris qu'il dévore et qui ne peuvent l'assouvir : il a soif de gloire, et la terre ne lui donne, en échange de cruels sacrifices, qu'une trompeuse apparence de gloire; il a soif de jouissances, et la terre ne lui a présenté que la coupe ignominieuse et empoisonnée du plaisir. Un matérialisme abject s'est offert à l'homme : O homme, insensé es-tu de jeter par delà des cieux chimériques, vers de fantastiques destinées, un regard d'espérance ! Rien n'existe pour toi que la volupté de tes sens. Jouis-en et meurs ! La volupté a ravagé l'homme sans le rassasier et la mort a jeté au sépulcre sa poussière déshonorée. Le déisme est venu à son tour, et a dit : O homme, étouffe ces aspirations insensées vers une perfection et une destinée surnaturelles, et je ne sais quelle impossible union avec la Divinité. La Divinité règne sans souci de toi dans le lointain infini de sa gloire, et toi, fils de la terre, ne songe plus à un essor qui te briserait sans te porter à une élévation qui n'est pas faite pour toi. Si le déisme a raison, d'où viennent en moi ces invincibles aspirations vers l'infini ? Fils de la terre, pourquoi la terre ne me suffit-elle pas, comme elle suffit à tous les êtres qui m'entourent ? Pourquoi suis-je le seul à étreindre sans cesse et jusqu'à l'infini mes impérieux et insatiables désirs ? qui répandra la lumière sur cette énigme d'où dépend toute la direction de la vie, et dont la solution fixe seule notre destinée ? L'Incarnation. *Per hoc*

instruimur, dit saint Thomas¹, *quanta sit dignitas humanæ naturæ, ne eam inquinemus peccando*. Et le saint Docteur appuie son assertion de ces beaux textes de saint Augustin et de saint Léon : *Demonstravit nobis Deus quam excelsum locum inter creaturas habeat humana natura in hoc quod hominibus in vero homine apparuit*². *Agnosce, ó christiane, dignitatem tuam et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire*³. Un Dieu descendant du Ciel jusqu'à l'homme; et élevant ensuite avec lui l'homme jusqu'au ciel : voilà tout le mystère de l'Incarnation; voilà la vérité solennellement et divinement dite sur le formidable problème de notre destinée. Nous n'appartenons ni au néant ni à la terre : nous sommes faits fils de Dieu et nous allons à Dieu.

Par une étrange contradiction de sa nature déformée et obscurcie, l'homme, qui, par défiance de sa grandeur surnaturelle, se jette avec frénésie sur toutes les bassesses de ce monde, est le même qui élève à l'encontre de Dieu les prétentions de la plus sacrilège arrogance. L'homme est un incorrigible présomptueux, les siècles l'ont toujours vu le même, et rien n'a pu décourager ni vaincre sa folle présomption. Le Juif n'a confiance qu'en ses mérites, et dans « les œuvres de sa loi; » le Gentil se proclame sage, juste, ami des dieux, capable de lui-même de franchir les plus âpres sommets de la vertu. Cette race de présomptueux est vivante encore;

¹ *Sum. Theol.* pars III. quæst. 1, art. 2. — ² Sanct. August. *De vera.* cap. xvi. — ³ Sanct. Leo, *serm. de nativ.* cap. III. — Saint Thomas dit encore : « *Incarnatio considerari potest quantum ad plenam participationem Divinitatis, quæ vera est hominis beatitudo et finis humanæ vitæ; et hoc collatum est nobis per Christi humanitatem.* »

elle se personifie sous nos yeux dans le type si tristement vulgaire de l'honnête homme, l'homme qui, sans Dieu, sans la foi, sans la grâce, prétend rester juste, et, traître à ses plus sacrés devoirs, se décerne complaisamment toutes les couronnes de la vertu.

Soyez juste, il suffit; le reste est arbitraire.

C'est à ce faux sage et à ce vertueux de contrefaçon que le mystère d'une Rédemption, aussi nécessaire qu'elle est gratuite, a été présenté. Non, ô homme, sans le Christ Rédempteur, sans sa foi qui t'illumine, sans sa grâce qui te fortifie, ses sacrements qui te transfigurent, son crédit qui t'ouvre l'accès au bonheur éternel, jamais par toi-même et tes seules forces tu ne seras ni juste ni prédestiné : tu resteras ce que te font ton néant et ton péché, fils de la mort et de l'expiation. *Ad præsumptionem hominis tollendam, gratia Dei, in nobis nullis meritis præcedentibus, in homine Christo commendatur* ³.

La présomption suppose et révèle en l'homme un autre vice plus intime et plus enraciné encore : l'orgueil. La chute d'Adam fut avant tout une chute d'orgueil ; et l'orgueil ne cessa plus de s'étendre et de couvrir de ses flots maudits l'humanité entière, Juifs et Gentils. Dieu avait fait mille efforts pour vaincre dans le cœur de l'homme cette disposition fatale qui rendait à jamais tout pardon impossible, et faisait rentrer malgré elle la miséricorde dans le sein de Dieu. L'Incarnation fut le suprême et victorieux effort de cette miséricorde pour triompher enfin de l'orgueil, amener l'homme

³ D. Tho. *Sum Theol.*, pars III, quest. 1, art. 2

aux pieds de son Dieu, lui mettre au cœur le brisement du repentir, et aux lèvres l'humble confession de son crime et la demande de son pardon. Mais développons plus largement la doctrine du Docteur Angélique. L'orgueil, chez l'homme déchu, se fait jour en trois dispositions perverses. Il affecte une superbe indépendance : *quis noster Dominus est?* Il ne veut pas d'une autorité doctrinale qui lui impose un symbole : Dieu n'a pas le droit de l'enseigner ni de mettre sa raison à l'épreuve du mystère ; lui seul se charge de ses croyances et n'accepte que ce qu'a contrôlé sa souveraine raison. En second lieu, l'orgueil est en perpétuelle révolte avec les lois divines : *prudencia carnis... legi Dei non est subjecta, nec enim potest* : l'orgueil est le contempteur éternel de Dieu, il méprise ses lois, se rit de ses défenses, n'a souci d'aucune de ses volontés ; à ses promesses il oppose la plus insultante indifférence et à ses menaces la plus sacrilège sérénité. Enfin l'orgueil est un tyran, et le plus implacable des tyrans. Insulteur de la Majesté divine, il ne souffre pour lui-même pas même l'ombre d'un mépris. Si l'on ne se courbe assez profondément devant lui, il s'irrite, et fait ressentir les effets d'une colère sans merci. Hélas ! voilà le fond de l'âme humaine depuis la déchéance ; voilà le mal à la fois impie et cruel dont nous sommes tous plus ou moins travaillés. Qui le guérira ? Quel remède assez énergique, quelle leçon assez saisissante, nous délivrera de ses douleurs et de ses perversités ? *Superbia hominis, quæ maxime impedimento est ne inhæreatur Deo, per tantam Dei humilitatem redargui potest atque sanari*, répond saint Thomas, citant un texte de saint Augustin. Ah ! quand l'homme vit descendre son Dieu, ce Dieu se faire pauvre, esclave, humilié, rebut du

mônde, « ver de terre et non plus un homme; » quand il le put contempler tour à tour sur la paille de la crèche, dans la mesure de Nazareth, sous les ignominies de l'insulte, les fouets du prétoire, et les incompréhensibles anéantissements du calvaire; quand il eut entendu ces mots étranges, cette incroyable nouvelle : Dieu est là ; le Dieu qu'ont préparé les siècles, et qu'attend le monde, il est là; mais vêtu en pauvre, vivant comme un pauvre, subissant tous les mépris de la terre et du ciel; « fait péché, » « fait malédiction, » souffrant l'affreux martyre d'être rebuté et brisé par la justice de son Père, et s'humiliant toujours, obéissant toujours, supportant sans se plaindre le mépris des hommes et les vengeances de Dieu. — Ah! quand l'orgueil humain se vit en face de ce prodigieux spectacle, il ne tint plus debout, il se trouva jeté aux pieds du Dieu anéanti; et des anéantissements du Calvaire naissait avec ses charmes et sa puissance la divine humilité. *Superbia hominis..... per tantam Dei humilitatem sanari potest* ¹.

3. Après le péché qui ferme le ciel, et les vices qui nous empêchent d'y tendre, restent les obstacles qui en obstruent la route et arrêtent brusquement nos pas.

De tous les obstacles le plus puissant fut de tout temps l'ignorance. C'est l'ignorance qui détourna le plus constamment l'humanité de sa fin. Pour nous en faire une idée plus large et plus saisissante, jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire entière du monde, et voyons chacune des générations humaines s'engager, en perdant les traces du ciel, sur tous les chemins de la perdition.

• L'homme, ainsi que le chantait le prophète, quand

¹ D. Thom. *Sum. theol.*

Dieu l'eut comblé d'honneur, ne le sut pas comprendre. » Il ne connut plus la place éminente que le Créateur lui avait assignée dans l'ensemble des êtres, et ne sut plus reconnaître que « tout avait été mis à ses pieds. » Les uns se prenaient à considérer au-dessous d'eux la nature inférieure, les biens terrestres, les voluptés des sens, et, plaçant dans cet ordre infime et ces grossières jouissances leur fin dernière, ils se jetèrent comme la brute, mais avec plus de frénésie et d'impudeur qu'elle, sur la pâture immonde de la chair ¹. D'autres ne considérèrent de la création inférieure que ses parties élevées et ses perfections. Frappés des immensités et des splendeurs de l'univers et ne songeant pas à élever plus haut leur regard pour en reconnaître le Créateur et le Roi, ils bornèrent au monde leur adoration et leurs hommages; « ils servirent, comme dit saint Paul, la créature plutôt que le Créateur qui est béni dans tous les siècles : amen ². » Ils adorèrent toutes les parties de la création ou adressèrent leurs hommages aux démons, « princes de ce monde ³. » Que fallait-il pour détromper

¹ Quidam considerantes se secundum naturam corpoream et sensitivam quam cum aliis animalibus communem habent, in rebus corporalibus et delectationibus carnis quamdam beatitudinem bestialem requirunt. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LIV, n° 2.) — ² Rom. I. — ³ Ephes. — Quidam autem considerantes quarundam creaturarum excellentiam super homines quantum ad aliqua, eorum cultui se adstrinxerunt, colentes mundum et partes ejus propter magnitudinem quantitatis et temporis diurnitatem, vel spirituales substantias, angelos et dæmones, propter hoc quod hominem excedere inveniuntur, tam in immortalitate quam in acumine intellectus; æstimantes in his, ut puta supra se existentibus, hominis beatitudinem esse quærendam. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LIV, n° 2.)

l'homme, l'éloigner de ces routes perdues et le remettre dans sa situation véritable et sur le chemin de son éternité? Lui montrer sa grandeur native, l'excellence de sa nature et dans cette excellence, la certitude de ses sublimes destinées. Ce fut l'œuvre de l'Incarnation. Dieu prit la nature humaine, l'éleva en lui jusqu'à la hauteur de l'infini, et la porta « sur le trône de la grandeur, à la droite du Très-Haut. » O homme qui t'abaisses jusqu'à l'adoration de la nature, ou qui te mets aux pieds des démons qui l'infestent et la souillent, reconnais enfin ta grandeur. Uni au Christ, « devenu un avec lui, » avec lui tu t'élèves par delà les mondes; et plus excellent qu'eux tous, tu ne t'arrêtes dans ta course à travers les immensités de la terre et des cieux, qu'après avoir touché Dieu et avoir, comme un fils aimé, été déposé dans ses bras¹. *Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam.*

L'erreur sur sa fin dernière n'est pas le seul obstacle qui arrête la course de l'homme vers l'éternité. Le péché a creusé dans tout son être des traces profondes, y a causé des désordres sans nombre et de prodigieux affaiblissements. L'homme n'est plus qu'une ruine de lui-même, et, selon le mot si énergiquement sombre du prophète, « il est semblable au blessé qui dort au fond d'un sépulcre. » C'est ce blessé que Dieu a résolu de

¹ *Hominis igitur dignitatem quod scilicet in immediata Dei visione beatificandus sit, convenientissime Deus ostendit per hoc quod ipse immediate naturam humanam assumpsit. Unde ex incarnatione Dei hoc consecutum videmus quod magna pars hominum, cultu angelorum, dæmonum et quarumcumque creaturarum prætermisso, spretis etiam voluptatibus carnis et corporalibus omnibus, ad solum Deum colendum se dedicaverunt in quo solo beatitudinis complementum expectant. (D. Thom. Sum. ad Gentil. lib. IV, cap. LIV, n° 2.)*

relever et de soutenir, et son moyen, d'une efficacité merveilleuse, sera l'Incarnation. Le péché fait à l'homme trois mortelles blessures. Par la première, il l'épuise; par la seconde, il le souille; par la troisième, il le désespère. Et ainsi, sous l'action désastreuse du péché, l'homme perd à la fois ses forces, son intégrité, sa confiance. L'homme est faible; il chancelle, il ne tient plus ses armes, et il tombe misérablement sous tous les coups de ses ennemis. Souillé et coupable, dans la nudité déshonorante et l'affreuse difformité de son crime, il n'est plus apte à la gloire, n'a plus accès près de Dieu, et vit « sans Christ, sans Dieu en ce monde. » Enfin le voilà si tombé, si brisé de sa chute, qu'il ne lui reste même plus au cœur ni l'espérance ni le désir de se relever. Qui fera sortir ce Lazare de l'immobilité de son sommeil et des horreurs de son sépulcre? Une voix divine s'est fait entendre, la voix du Verbe incarné : *J'irai et je le guérirai. — Lazare notre ami dort, mais je vais le tirer de son sommeil* ¹. Par son incarnation, Dieu donnait au monde pécheur le triple remède aux trois maux différents qu'avait causés le péché. Il réparait les forces épuisées de l'homme; il lui rendait avec l'innocence l'accès auprès de Dieu: il lui donnait dans son expiation la plus haute garantie du pardon, écartait ainsi ses amers désespoirs et lui rendait l'espérance « et la joie du salut ². » *Conveniens fuit et humano generi ad beatitudinem consequendam expediens quod Deus fieret homo, ut sic et remissionem peccatorum consequeretur per Deum, et hujus remissionis certitudinem haberet per hominem Deum* ³.

¹ Joan. XI. — ² Psal. — ³ D. Thom. Sum. ad Gentil. lib. IV, cap. LIV, n° 7.

4. Outre ces obstacles intimes l'homme en trouve au dehors : son chemin est infesté d'invisibles ennemis qui « dans l'ombre » à la faveur des ténèbres où ils s'en-sevelissent lancent sur lui leurs traits mortels. Entrons avec saint Thomas dans cette nouvelle et sombre étude de la puissance du démon sur l'homme déchu. Il nous faut cette connaissance pour comprendre la victoire de Jésus-Christ et la nature de notre délivrance. Commentant un texte de l'Épître aux Romains, saint Thomas nous explique comment et jusqu'à quel point nous étions en la puissance du démon ¹. Dès que l'homme eut péché, il devint l'esclave du péché, *venundatus sub peccato* ; et comme le péché à son tour a pour principe, pour instigateur et pour roi le démon, de la domination du péché l'homme tombait par une suite inévitable dans celle du démon : *delinebat imperium*. Et ce qui rendait cette tyrannie plus implacable et notre position plus affreuse, c'est que, comme le remarque saint Thomas ², les pouvoirs de Satan sur nous étaient réguliers et légitimes : nous nous étions bien donnés à lui, et étions bien ses sujets. Il était en nous comme en son royaume propre, conquis dans toute la vérité et selon toutes les lois de la guerre ³. Tout homme qui pèche est le sujet naturel du démon. Et maintenant comment cessera cette domination de Satan sur l'humanité ? Comment sera brisé ce sceptre d'autant plus terrible qu'il est légitime et agréé de la divine justice ? Voici l'explication du Docteur

¹ *Comment. in Paul. cap. viii, v. 3. De peccato damnavit peccatum. —* ² *Loc. citat. —* ³ *Devicerat autem totum genus humanum in primis parentibus, et eis dominabatur.... devincit etiam unumquemque singulariter dum eum ad peccatum inclinat quia qui facit peccatum servus est peccati.*

Angélique ¹ : Quand le Fils de Dieu vint sur la terre, « dans la ressemblance de la chair du péché, » Satan prit le change et crut qu'il avait empire sur le Christ comme sur le reste des hommes. Il entreprit sacrilègement sur la royauté du Très-Haut, il se rua sur le Fils de Dieu, le chargea de chaînes, le couvrit d'insultes, le meurtrit de coups, et le cloua au bois ignominieux de la croix. Il croyait à l'heure de son suprême triomphe : ce fut l'heure de son épouvantable défaite. Cet attentat qui fit horreur au ciel et à la terre, enflamma la terrible colère du Tout-Puissant, qui brisa pour jamais la puissance du meurtrier de son Fils. Le tyran écrasé, tout lui échappa et fut délivré du même coup ; la même résurrection qui arrachait Jésus-Christ des liens de la mort, enlevait l'humanité entière de la puissance de l'enfer ; l'innocent avait été enchaîné par Satan, il perdit pour ce forfait la possession même des coupables. *Participavit eisdem ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est diabolum... Eripuit nos de potestate tenebrarum... Expolians principatus et potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos in semet ipso* ². Voici comment l'admirable Bossuet rend cette belle doctrine de saint Thomas : « Le démon nous ayant vaincus, parce que nous nous étions lâchement vendus à lui, Dieu a voulu suivre cette loi, qu'on devient le bien de son conquérant et qu'on appartient sans réserve à celui à qui on se donne sans condition, et selon cette règle de justice, Dieu nous adjugea à notre vainqueur et ordonna par une juste sentence que nous fussions livrés entre ses mains. Comme nous étions passés en la possession de notre ennemi en vertu d'une sentence

¹ *Comment. in epist. ad Rom.* — ² Hebr. — Coloss.

très-juste, il fallait nous retirer par les formes. O Jésus, voici votre ouvrage! O Jésus, voici le miracle de votre charité estimable! « Il attire, disent les saints Pères, notre ennemi au combat en lui cachant sa divinité. » Cet audacieux s'approcha et voulut l'assujettir sous sa servitude; mais aussitôt qu'il eut mis la main sur celui qui ne devait rien à la mort, parce qu'il était innocent, Dieu, qui, dans l'œuvre de notre salut, voulait faire triompher sa miséricorde par l'ordre de sa justice, rendit en notre faveur ce jugement par lequel il fut dit et arrêté que le diable, pour avoir pris l'innocent, serait contraint de lâcher les pécheurs; il perdit les coupables qui étaient à lui en voulant réduire sous sa puissance Jésus-Christ le juste dans lequel il n'y avait rien qui lui appartint¹. »

Quelle fut la défaite du démon, et comment entendre son impuissance, saint Thomas nous l'explique dans son *Commentaire sur le Maître des Sentences*². Jésus-Christ dans son triomphe sur l'enfer en a brisé la puissance *radicalement, essentiellement*, en ce sens que de lui-même le démon ne peut plus rien sur nous : le monstre est enchaîné et mis hors d'état de faire aucun mal à ceux qui ne se jettent pas volontairement dans sa gueule. Dieu, pour notre mérite et notre gloire, lui laisse le pouvoir de la tentation. Satan peut, non pas se ruer sur nous, mais nous attirer doucement à lui, nous per-

¹ Bossuet, *II^e Sermon sur la Passion*, 2^e point. — ² *Potestatem diaboli qua victos detinet Christus per passionem ex toto amovit quantum ad sufficientiam, licet non quantum ad efficientiam nisi in illis qui vim passionis suscipiunt per fidem, caritatem et sacramenta.* (D. Thom. *Comment. in Magist. Sentent. dist. XIX, quæst. 1, art. 2.*)

suader de nous remettre sous sa dépendance en acceptant l'offre de ses faux biens et en cédant à ses suggestions perverses.

5. Ici s'offre à nous, posée et résolue par saint Thomas, une question aussi intéressante qu'elle est grave : la question de la douleur dans l'humanité régénérée par la Rédemption. Pourquoi, purifiée, ennoblie, fille de Dieu, « sa fille chérie, » l'humanité chrétienne souffre-t-elle ? Pourquoi la Rédemption qui a effacé la souillure du péché, n'en a-t-elle pas retranché la pénalité douloureuse ? Pourquoi l'amnistie si magnifique dont la Victime du Calvaire a fait bénéficier le monde n'atteint-elle pas la douleur ? Pourquoi « ce gémissement » et ce cri de détresse que pousse l'humanité, sœur du Christ et héritière d'un trône éternel¹ ? A ces questions saint Paul répond d'un mot, et ce mot est l'un des plus profonds et des plus divins que nous ait appris le christianisme. *Par Jésus-Christ nous avons accès dans la grâce en laquelle nous voici fixés maintenant, et nous sommes glorieux des espérances de gloire des fils de Dieu, — et bien plus ! nous mettons notre gloire à souffrir*². Qu'est-ce à dire, et quelle gloire peut trouver l'homme à souffrir ? Écoutons saint Thomas.

La souffrance remplit auprès de l'homme régénéré, mais encore dans les jours de l'épreuve, trois grandes missions, dont voici la première.

¹ *Quamvis Christus pro peccato originali sua morte sufficienter satisfecerit, non est tamen inconveniens quod pœnalitates ex peccato originali consequentes remaneant adhuc in omnibus qui etiam redemptionis Christi participes fiunt.* (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LV, n° 25.) — ² Rom. v, 3.

Le but de notre création, la raison des merveilles de grâces accumulées en nous par la Rédemption, la condition unique pour nous d'atteindre à nos destinées futures, c'est notre ressemblance parfaite avec le Fils de Dieu fait homme. Dieu n'ayant et ne pouvant avoir qu'un amour, amour parfait, immense, infini comme lui-même, l'amour de son Fils, nous ne pouvons être aimés de lui qu'en Jésus-Christ, par notre similitude et notre identification avec Jésus-Christ. *Prædestinavit nos... conformes fieri, imagines Filii sui; Dilexit nos in Christo.* De cette sublime doctrine découle l'absolue nécessité où nous sommes de nous *revêtir de Jésus-Christ*, selon l'énergique expression de l'Apôtre, de « porter en nous l'image de l'Homme céleste. Sommes-nous des copies vivantes de Jésus-Christ ? Dieu qui voit en nous la beauté de son Fils et respire en nous « la suavité de ses parfums, » verse en nous comme un écoulement et une extension de l'amour dont il aime son Verbe incarné : *dilexit nos in Christo.* Nous présentons-nous au seuil de l'éternité sans cette ressemblance divine ? Un mot glacial nous repousse : *nescio vos !* Or qu'est-ce que Jésus-Christ ? L'homme de l'expiation, de l'anéantissement, de la douleur ; tout autre christ est un christ de fabrique humaine et pour ainsi parler de fantaisie. Le Christ véritable, Fils du Dieu vivant et Sauveur de l'humanité déchue, c'est le Christ qui naît dans la pauvreté, vit dans la souffrance, et meurt sur le gibet de la croix. Son imitation ne sera donc possible à l'homme que par la douleur. Saint Paul place en trois endroits de notre être la ressemblance de Jésus-Christ : dans l'intelligence : *nos autem sensum Christi habemus* ; dans le cœur : *hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* ; dans la chair : *semper mortificationem Jesu in corpore*

nostro circumferentes. Le chrétien, au lieu d'avoir horreur de la souffrance et de la repousser, l'appellera donc de ses vœux ou du moins en acceptera la venue sans murmure, sachant qu'elle pose sur son âme et sur sa chair le sceau royal de Jésus-Christ.

La douleur est nécessaire encore à un autre point de vue. L'homme est fait pour l'infini. Il doit donc franchir les limites de sa nature, dépasser toute gloire et toute béatitude créée, et, montant toujours dans son audacieux pèlerinage, ne s'arrêter qu'après être en possession du bien suprême et infini. Le christianisme entier avec sa foi, sa grâce, ses sacrements, s'emploie pour élever l'âme de l'homme à cette divine hauteur ; tout dans la religion se coordonne vers ce but unique ; mais tout aussi échouerait sans l'intervention de la douleur. La douleur, jetant des amertumes sur les choses sensibles, en détache plus aisément le cœur de l'homme pour le donner libre et magnanime à la pensée et aux désirs des invisibles biens, *ut in invisibilia amorem rapiamur*. Supposons l'homme glorieux et impassible dès l'instant qu'il reçoit la grâce de Jésus-Christ, son austère mais indispensable éducation n'est pas faite, et il n'a pas à un degré suffisant le détachement des biens sensibles et l'amour du bien suprême et infini. Une mauvaise racine d'égoïsme étouffe en lui l'amour pur et spiritualisé de son Dieu.

Enfin la douleur éprouve l'homme, met à nu les vraies dispositions de son âme, et révèle en lui ou le lâche qui déserte, ou le brave qui affronte, ou l'égoïste qui ne servait Dieu que par un intérêt sordide, ou l'ami magnanime qui connaît l'heure du sacrifice et sait s'immoler à l'amour ¹.

¹ Hoc congruenter et utiliter factum est ut tœna remaneret

III. — Ces belles et fécondes doctrines qu'il vient de nous développer, saint Thomas les résume ainsi dans l'un de ses plus riches opuscules. L'Incarnation fut un mode de rédemption et de salut merveilleusement bien choisi de Dieu : d'autres étaient possibles, aucun n'était d'une convenance plus complète et plus absolue. Convenance : 1^o quant à Dieu ; 2^o quant à l'homme ; 3^o quant à la rédemption.

Il convenait éminemment à Dieu de faire apparaître sa sagesse, sa puissance, sa bonté. Or quelle œuvre plus divine que de réunir en un les termes les plus infiniment éloignés ? Ce fut déjà l'œuvre d'une grande puissance que de joindre dans la création les éléments les plus étrangers ; plus immense encore fut la puissance qui unit la matière à l'intelligence ; mais cette puissance n'a plus de limite quand à la nature créée elle joint l'incrée, le ciel à la terre, Dieu à l'homme. — Quelle plus merveilleuse sagesse que celle qui achève, parfait, l'œuvre entière de la création en la rattachant au Verbe de Dieu, principe, fin, complément de toutes choses ? — A quel sommet plus magnifique pouvait atteindre la Bonté que d'unir Dieu à sa créature raisonnable ? Elle

etiam culpa sublata. — Primo ut esset conformitas fidelium ad Christum sicut membrorum ad caput. Unde sicut Christus prius multas passiones sustinuit et sic ad immortalitatis gloriam pervenit : sic decuit ut fideles ejus prius subjacerent passionibus et sic ad immortalitatem pervenirent. — Secundo, quia si homines venientes ad Christum statim immortalitatem impassibilitatem consequerentur, plures homines ad Christum accenderent magis propter hæc corporalia beneficia quam propter spiritualia bona. — Tertio, quia si accedentes ad Christum statim impassibiles redderentur... meritum fidei minueretur. (D. Thom. Sum. ad Gentil. lib. IV, cap. LV, n^o 25.)

était grande déjà la Bonté divine dans cette première union qui résultait de sa présence ; plus grande dans la communication qu'elle fit d'elle-même aux justes par la grâce ; mais elle se déploya à l'infini quand la nature divine se donna sans réserve à la nature humaine en Jésus-Christ.

Considéré l'homme racheté, aucun mode de rédemption n'apparaît plus convenable. Par son péché, l'homme tombe dans l'infirmité, dans l'ignorance, dans la malice, et par là devient incapable et d'imiter la vertu divine et de connaître la vérité et d'aimer le bien : Dieu se fait homme et se donne ainsi tout à la fois à imiter, à connaître, à aimer.

Enfin ce mode fut admirablement approprié à l'œuvre même de la réparation. Il convenait que l'esclave fût sauvé par un Dieu fait esclave.

Il convenait encore que ce fût le Fils qui s'incarnât. Le Fils était Verbe, était image, était Fils. Or l'homme par le péché avait précisément perdu ces trois choses, l'intelligence de la vérité, la ressemblance de la sainteté, l'héritage de la gloire. Le Verbe lui verse la lumière ; l'image lui imprime la divine ressemblance ; le Fils lui communique ses droits d'héritier ¹.

CONVENANCES DU MODE

I. — Saint Thomas pose cette question : « Pourquoi le Verbe plutôt que le Père ou le Saint-Esprit fut-il choisi

¹ D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 1.

pour l'œuvre de l'Incarnation ? » Question fort belle, sans doute, mais moins accessible que les autres à la chaire chrétienne : nous allons la traiter rapidement.

Ce choix du Verbe s'imposait en quelque façon à la Sagesse divine, et cela sous trois rapports : une certaine similitude entre le Verbe et l'homme, entre le Verbe et la création ; le but à atteindre dans la Rédemption du monde ; la nature de la chute où ce monde avait été précipité

1. Dieu avait créé le monde par son Verbe. Qu'est-ce à dire ? Un mystère s'était passé dans l'intime de Dieu, le même mystère, mais avec des proportions infinies, qui se passe dans l'âme de l'artiste lorsqu'il conçoit une œuvre. Cette œuvre est tout entière dans son intelligence à l'état d'idéal et de type ; et c'est cette image pure et spirituelle, ce type sacré que l'exécution fait jaillir au dehors. Ainsi fut le monde dans la Pensée de Dieu, dans son Verbe. Le Verbe renfermait en lui la création tout entière dès les siècles éternels : *Verbum continet rationes omnium creatorum a Deo, sicut artifex homo conceptione sui intellectus rationes artificiatorum comprehendit. Sic igitur omnes creaturæ nihil aliud sunt quam realis quædam expressio et repræsentatio eorum quæ in conceptione divini Verbi comprehenduntur. Propter quod et omnia per Verbum facta esse dicuntur*¹.

¹ D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. XLII. — Dans sa *Somme théologique*, saint Thomas dit de même : « Ipsius Personæ Filii, qui est Verbum Dei, attenditur uno quidam modo communis convenientia ad totam creaturam, quia Verbum artificis, id est conceptus ejus, est similitudo exemplaris totius creaturæ. Et ideo..... conveniens fuit per unionem Verbi ad creaturam reparari creaturam in ordine ad æternam

Or à qui appartiendra-t-il de retoucher à l'œuvre, d'en perfectionner l'ensemble et les détails, et surtout de la restaurer si des castastrophes l'ont mutilée et si des ruines s'y sont faites? Sans doute à Celui qui en avait conçu l'idée et en avait en lui-même créé le type primordial. *L'artiste*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui avait conçu le monde en lui-même, c'était le Verbe. c'était donc à lui que revenait naturellement sa restauration, son perfectionnement, et son exaltation dans la grâce et la gloire.

Entre le Verbe, intelligence du Père, et la créature raisonnable se voient de frappants rapports d'origine et de similitude. L'intelligence humaine vient du Verbe comme l'eau de sa source et le rayon de son astre, le Verbe étant l'illuminateur de toute intelligence, comme il est le foyer de toute vie : *vita erat lux hominum*, — *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*. De plus, l'intelligence de l'homme est une image, un reflet de l'intelligence divine, du Verbe de Dieu : c'est à cette image et à cette ressemblance que l'homme fut primitivement créé. C'est donc le Verbe qui viendra à celui qui est son image ; c'est son image lacérée et déformée qu'il réparera magnifiquement, et rendra plus radieuse et plus belle encore que ne l'avait faite la première création. *Affinitas quædam videtur maxime Verbi ad humanam naturam. — Convenientissime igitur Verbum rationali naturæ unitum est ; nam et propter affinitatem prædictam divina Scriptura nomen imaginis et Verbo attribuit et homini*¹

et immobilem perfectionem. » (*Sum. theolog.* p. III, quæst. III, art. 8.)

¹ *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. XLII.

2. Le but à atteindre dans la Rédemption du monde, indique encore le Verbe au choix de la Sagesse divine. Quel est ce but ? Sans doute relever l'homme tombé, le remettre sur la route de sa destinée et le rendre à la béatitude pour laquelle Dieu l'avait primitivement créé. Or quelle est cette béatitude ? Pas d'autre que la vue de Dieu, et la béatitude infinie dans cette bienheureuse vision. C'est donc avant tout l'intelligence de l'homme qui est le vase où s'écouleront les eaux de la félicité éternelle ; c'est dans l'intelligence que se parfait et se consomme, par la gloire de voir et de posséder Dieu, la suprême destinée de l'homme. C'est donc au Verbe, intelligence de Dieu, qu'il appartiendra de disposer l'intelligence de l'homme à sa glorieuse destinée ¹.

Cette destinée, c'est encore « l'adoption d'enfant de Dieu, » et la remise par le Père de l'héritage éternel. Or qui devait nous introduire dans ce partage ? qui pouvait nous rendre participants de ses droits aux richesses paternelles, sinon le Fils propre et naturel ? Aussi vint-il, se fit-il notre frère, nous associa-t-il à toutes ses grandeurs, partagea-t-il avec nous toutes ses richesses, et nous fit-il « ses cohéritiers. » *Ideo, conclud saint Thomas, congruum fuit ut per eum qui est Filius naturalis, homines participarent similitudinem hujus filiationis secundum adoptionem* ².

Nam si assumptio naturæ humanæ ad salutem hominum ordinatur, ultima autem salus hominis est ut secundum intellectivam partem perficiatur contemplatione veritatis primæ, oportuit per Verbum, quod secundum emanationem intellectualem a Patre procedit, humanam naturam assumi. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. XLII.) — ² *Sum. theolog* p. III, quæst. III, art. 8.

3. La nature de la chute où l'homme avait été précipité, réclamait aussi l'intervention du Verbe de préférence à celle du Père et du Saint-Esprit. L'homme se perdit par une ambition sacrilège, un désir impie de ravir à Dieu sa toute-science. Le tentateur lui disait : *Vous serez comme Dieu sachant le bien et le mal.* A cette promesse insensée le cœur de l'homme s'enflamma, et sa main s'étendit vers le fruit mystérieux d'où devait lui venir la plénitude de l'intelligence et de la science divines. Le conseil de Dieu se fit ici d'une ineffable profondeur. Satan avait fait à l'homme abusé une impossible et irréalisable promesse en lui offrant de l'introduire dans « l'inaccessible lumière qu'habite la Divinité ; » et l'homme, au lieu de science, n'avait recueilli qu'ignorance et ténèbres. Dieu reprit la promesse de Satan. Dieu à son tour promit à l'homme de lui verser de toutes divines illuminations, de « lui faire scruter les profondeurs mêmes de Dieu, » de le remplir « de toute la plénitude de Dieu, » de le faire « étinceler au contact de la lumière, » et de le rendre « lui-même lumière dans le Seigneur. » Comment Dieu réalisera-t-il cette magnifique promesse ? Comment « enseignera-t-il à l'homme toute vérité ? » Il lui enverra son Intelligence, sa Science, sa Vérité, son Verbe... *et vidimus gloriam Ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, PLENUM GRATIÆ ET VERITATIS* ¹.

II. — Une question parallèle surgit maintenant. Nous venons de voir pourquoi le Verbe, le Fils de Dieu fut choisi pour le grand œuvre que Dieu avait résolu

¹ D. Thom. Sum. ad Gentil., loc. citat.

d'accomplir. Mais quelle sera, des créatures, celle que choisira le Verbe lui-même pour s'y unir? Sera-ce l'ange, ou sera-ce l'homme? — L'Apôtre répond : *Nusquam angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit*. Ce sont les convenances de ce nouveau choix que le Docteur Angélique va nous révéler. Elles peuvent se ranger sous deux chefs, car la nature humaine réunissait des conditions de deux sortes pour fixer sur elle le choix du Verbe : 1^o c'est elle qui offrait au Verbe une union plus naturelle ; 2^o c'est elle qui offrait une union plus nécessaire.

1. L'homme composé de deux substances, l'âme et la matière, se trouve placé aux confins des deux mondes, le monde spirituel et le monde physique. Il réunit en soi les éléments de tous les êtres ; il est comme un centre où toutes les parties de la création viennent aboutir ; il est enfin, suivant la belle et profonde parole de saint Thomas, *un univers en petit*. Cette place au centre des mondes faisait déjà de lui, dans l'ordre naturel, un médiateur et un pontife de la création : Adam prêtait son intelligence et son cœur à la nature pour l'élever jusqu'à Dieu, et faire sortir d'elle l'harmonie de l'action de grâce et de la louange. Mais Dieu méditait une œuvre plus grande et réclamait pour sa Majesté infinie des hommages plus dignes d'elle. Le Verbe devait se faire lui-même le Pontife de l'univers, rattacher à lui tous les êtres, les transfigurer tous par le contact de sa gloire, et, se plaçant au milieu des mondes, rayonner sur eux tous, et verser sur tous les flots infinis de sa lumière incréée. Mais le centre des mondes, où est-il ? En l'homme, nous l'avons vu. L'homme, touchant à la fois à l'ange pur esprit et à la

nature physique pure matière, était cette place moyenne, ce centre, d'où le Verbe pouvait se répandre sur l'ensemble des êtres pour les purifier tous et les tous ennoblir ¹. Sans doute l'ange offrait au Verbe une union plus relevée : mais cette union était d'un effet moins universel et moins puissant. Le Verbe placé trop haut n'atteignait pas assez les parties inférieures de l'univers qu'il avait résolu d'illuminer et de transfigurer tout entier.

D'autre part la créature matérielle n'offrait au Verbe ni dignité convenable ni conformité suffisante. La créature matérielle n'est pas principe d'action, elle est mue par l'instinct : terne et impénétrable, elle n'offrait aucune prise à la divine Lumière, et le Verbe ne la pouvait traverser. L'âme humaine, au contraire, comme un pur et limpide cristal, le peut recevoir, le peut refléter, et devenir avec Lui comme une même divine lumière ².

2. Un besoin plus pressant plaidait aussi en faveur de la nature humaine. L'homme, bien qu'intelligence comme l'ange, est tributaire des sens, voit par eux, et, avec eux doit s'élever jusqu'à la connaissance de la

¹ Homo enim cum sit constitutus ex spirituali et corporali natura quasi quoddam confinium tenens utriusque naturæ ad totam creaturam pertinere videtur... Sic conveniens videtur ut universalis omnium causa illam creaturam in unitatem personæ assumeret in qua magis communicat cum omnibus creaturis. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LV, n° 3.) — ² Naturæ irrationali deest congruitas dignitatis... Humana natura in quantum est rationalis et intellectualis nata est attingere aliquantulum ipsum Verbum per suam operationem, cognoscendo scilicet et amando ipsum. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. IV, art. 1.)

vérité. L'ange est en contact immédiat avec la vérité divine; cette vérité nous parvient à nous autres par l'intermédiaire de l'ouïe : *fides ex auditu; auditus autem per Verbum Dei*¹. Cette situation moins favorable, cet éloignement plus grand exigeait une intervention appropriée et plus puissante, et telle que la procura l'Incarnation. Par le mystère du Verbe incarné, Dieu s'approche de l'homme, pénètre à son âme par le chemin des sens, se fait entendre, se laisse voir et toucher, et instruit l'homme, selon le mode convenable à sa nature, par la parole de l'ouïe et le spectacle des yeux².

Mais de plus et surtout, l'homme est pécheur, et a besoin d'une Rédemption, tandis qu'à l'ange une médiation peut suffire, et une expiation est superflue ; *indigebat reparatione cum subjaceret originali peccato*³. Or, si nous analysons la chute de l'homme, nous y trouvons trois immenses désastres qui tous trois ont besoin d'une divine réparation⁴. L'homme est tout

¹ Rom. x, 17. — ² Sufficiebat quod angelus intelligibiliter instrueretur de veritate divina; sed conditio hominis requirebat ut Deus sensibiliter hominem de seipso homine instrueret quod per incarnationem est factum. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LV.) — ³ *Sum. theolog.* p. III, quæst. iv, art. 1. — ⁴ Melius judicavit Deus de ipso quod victum fuerat genere assumere omnem Deum, per quem generis humani vinceret inimicum. Et hoc propter sequent. Quia quidem hoc videtur ad justitiam pertinere ut ille satisfaciat qui peccavit; et ideo de natura per peccatum corrupta debuit assumi id per quod satisfactio esset implenda pro tota natura. — Oportebat medicinam hominibus afferri contra peccata. Contra peccatum autem alicui convenienter non affertur nisi prius suum defectum recognoscat, ut sic per humilitatem homo de se ipso non præsumens jactet spem suam ad Deum a quo solo potest sanari. (D. Thom. *Sum. ad Gent.* — Id. *Sum. theolog.*

ensemble l'insulteur d'une Majesté infinie ; le vaincu déshonoré de l'enfer ; le destructeur de l'œuvre divine. La réparation adéquate, telle que Dieu l'exige, sera que l'insulteur lui-même, et pas un autre, vienne subir sa peine et implorer son pardon ; que le vaincu reprenne ses armes abandonnées, recommence le combat et remporte une victoire qui fasse oublier sa défaite ; enfin que le destructeur de l'œuvre divine la répare et la rétablisse dans sa primitive splendeur. Or c'est bien là ce que fit l'homme uni au Verbe de Dieu dans l'ineffable unité de Personne. L'homme, en Jésus-Christ, s'en vint aux pieds de Dieu, humilié et brisé de douleurs, la croix sur l'épaule, le repentir au cœur, « avec de grands cris et des torrents de larmes ; » il demanda sa grâce « et fut exaucé pour son respect. » La réparation était faite ; l'insulte était infiniment vengée, la gloire divine rayonnait d'un infini éclat, et l'homme obtenait de nouveau l'amitié d'un Dieu et les espérances d'une éternité. L'homme, de plus, recommençait avec les puissances infernales qui l'avaient vaincu autrefois, une lutte gigantesque dont l'issue devait être pour lui la plus magnifique victoire. Au jardin du paradis terrestre, l'homme avait été terrassé par l'orgueil : au Calvaire, l'homme anéanti par l'expiation se relève dans la gloire, abat l'orgueil insensé qui l'avait fait s'égaliser à Dieu, et conquiert par son humiliation volontaire le droit de se dire à jamais le fils et l'héritier du Très-Haut. Au paradis terrestre, l'homme fut vaincu par la volupté. Il « regarda le fruit ¹ : » à ce regard qui est une première défaite vint s'ajouter l'impur désir ; au désir la volonté coupable, la

¹ Genes.

délectation perverse ; au consentement, l'acte mauvais. Le crime est commis ; l'homme privé des splendeurs de la grâce, se fait honte à lui-même et cache une nudité dont son crime seul lui a révélé l'impudeur ; à la croix, « l'homme nouveau » s'abreuve de toutes les amertumes, épuise jusqu'à la lie le calice de toutes les douleurs, et dépouillé de ses vêtements, la chair nue et sanglante, il revêt pour les siècles éternels la parure radieuse et immaculée de la gloire. L'homme s'était perdu par la revendication sacrilège d'une indépendance qui n'est qu'à Dieu : l'homme se racheta « en devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix¹. » L'homme s'était vendu au péché, et par le péché au démon, et par le démon à la mort : l'homme, en Jésus-Christ, mit le démon à ses pieds, anéantit le péché, et « dévora la mort dans la vie » éternelle dont son sacrifice et son immolation devenaient l'impérissable récompense. Enfin ce dessein d'unir le Verbe à l'homme, non pas dans l'état de sa primitive innocence, mais couvert des stigmates du crime et relégué dans les douleurs de son exil, ce dessein fait jaillir sur le Dieu qui le conçoit et l'exécute de nouvelles gloires dans le triomphe d'une nouvelle sagesse et d'une nouvelle puissance. Dieu, pour combattre et anéantir son ennemi, ne cherchera pas quelque arme neuve et fortement trempée : il ramassera l'arme brisée par le démon dans une précédente lutte, et avec cet infirme tronçon il attaquera et tuera son adversaire ; c'est avec l'homme déchu, *in similitudinem carnis peccati*, qu'il consomme la défaite de l'enfer ; c'est avec cette impuissante ruine qu'il refait tout l'édifice de sa gloire et du salut de l'hu-

¹ Philip.

manité : *Verbum crucis... Virtus Dei est. Quod infirmum est Dei fortius est hominibus.*

Toutefois saint Thomas fait cette remarque, que s'il convenait que Jésus-Christ fût de la race d'Adam coupable et condamnée, *in similitudinem carnis peccati — absque peccato*, il ne pouvait lui convenir de naître en pleine gentilité, et de surgir du sein de pareilles fanges et de pareilles impiétés. Une nation sera choisie et séparée de la masse impure, et dans cette nation une lignée sainte gardera pour le moment de la naissance du Verbe incarné une piété et une foi intactes et un sang immaculé. Parmi ses ancêtres, Jésus-Christ comptera quelques pécheresses converties, mais en petit nombre : nombre qui suffit à signaler au monde le Sauveur qui vient rappeler les morts à la vie et les prodigues à l'étreinte paternelle¹.

III. — Tout ce qui précède touche à une dernière question, question vaste et sublime qu'il nous reste à traiter au sujet des convenances de l'Incarnation. Il convenait que le Verbe s'unît à une nature créée ; que cette nature créée fût la nature humaine ; que se faisant homme le Christ adoptât la race même d'Adam pécheur et entrât dans l'humanité déchue. Mais fallait-il aller plus loin, jusqu'à des douleurs inouïes et le supplice de

¹ Quia Christus maxime debebat esse a peccatoribus segregatus quantum ad culpam, quasi summam innocentiam obtinens, conveniens fuit ut a primo peccatore usque ad Christum perveniretur mediante quibusdam justis in quibus præfulgerent quædam insignia futuræ sanctitatis. (D. Thom. Sum. theol. p. III, quæst. IV, art. 6, ad tertium.)

la plus ignominieuse et la plus cruelle mort? Sainte Paul se prononce : *Decebat... per passionem consummare Auctorem salutis*. « Il convenait que l'Auteur du salut fût consommé dans la douleur ¹. »

C'est cette étrange parole, cet incompréhensible *decebat* que saint Thomas va nous expliquer dans l'ordre et la gradation que voici. Il convenait que le Verbe incarné éprouvât les douleurs humaines; il convenait qu'il subit la mort; il convenait que cette mort fût la mort de la croix.

1. Rappelons-nous l'œuvre entière que le Verbe en s'incarnant venait accomplir dans l'humanité déchue, et les titres divers sous lesquels il s'annonçait. Jésus-Christ était à la fois notre *semblable et notre frère*, notre *médiateur*, notre *expiateur*, notre *modèle*, notre *espérance*. A tous ces titres et pour toutes ces fins, il convenait qu'il supportât nos douleurs.

Notre « frère » ! quel mot, et quelle réalité sous ce mot ! Un Dieu descendu jusqu'à nous, vivant au milieu de nous, comme nous, mangeant notre pain, couchant sous notre toit, « partageant tout avec nous, » « frère aîné au milieu de ses nombreux frères ! Quel dogme pour la raison humaine ! quelle réalité à croire et à confesser ! Il le faut pourtant; là est la condition essentielle du salut, et jamais l'homme ne pourra rentrer en grâce et atteindre aux splendeurs divines qui lui sont rendues, s'il n'a foi au Sauveur que le Ciel lui envoie, et dont il tire sa sainteté, sa grâce et sa gloire. Mais comment croire à l'incompréhensible réalité de l'Incarnation ? Comment nous persuader que Dieu a une

¹ Hebr. II.

chair semblable à la nôtre et que son sang est notre sang? Nous le saurons à un infaillible signe, répond saint Thomas; et ce signe, c'est la douleur. Tout homme qui traverse l'existence, la traverse « la couronne d'épines à la tête, le lambeau sanglant de pourpre sur l'épaule, » et si les siècles contemplant de génération en génération cet être toujours plaintif et toujours torturé, demandent « que sont ces plaies » et quelle est cette victime? la réponse ne change pas : *voilà l'homme!* « Sortons pour voir l'homme dans tout le naturel de sa destinée. Le voilà! Ah! oui le voilà! C'est bien celui que le proconsul romain montrait au peuple il y a dix-huit siècles, les épaules couvertes de sang et de pourpre, les mains liées sur son sceptre de roseau, la tête ornée d'épines tressées en couronne : je le reconnais. Les siècles ne t'ont pas changé, mon fils! tu portes le même manteau, le même sceptre, la même couronne, et si la croix ne t'attend plus, c'est que tu n'as pas cessé d'y être attaché! » Oui, si l'on est mon semblable et mon frère, l'on portera mes plaies, l'on versera mes larmes et l'on subira mon perpétuel martyre! O Jésus, je vous reconnais donc pour mon frère, vous que je vois dans mon propre supplice et couvert de mon propre sang²!

¹ Lacordaire. — ² Oportuit ad veritatem incarnationis manifestandam quod carnem similem aliis hominibus sumeret, scilicet passibilem et mortalem; si enim impassibilem et immortalē carnem suscepisset, visum fuisset hominibus qui talem carnem non noverant quod aliquod phantasma esset et non veritas carnis. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LV, n° 11.) — Conveniens fuit quod pœnalitates in nostra carne susciperet.. propter fidem Incarnationis adstruendam. Cum enim natura humana non aliter esset nota hominibus nisi prout hujusmodi corporalibus defectibus subjacet, si sine his defectibus Filius

Jésus-Christ était médiateur entre Dieu et l'homme, chargé d'une double mission : s'abaisser jusqu'à l'homme afin d'élever l'homme jusqu'à Dieu : *Unus mediator Dei et hominum Christus*, dit l'Apôtre, et, précisant l'objet de cette médiation, il dit ailleurs : *propter vos egenus factus est cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis*. C'est en ce sens que l'Église appelle l'Incarnation un admirable commerce, *admirabile commercium* ; c'est ce commerce, cet échange qui fut le point de départ de toutes nos grandeurs. Jésus-Christ prit tout ce qui était à nous, et nous donna en échange tout ce qui était à lui. *O admirabile commercium !* « Cet office de médiateur, dit saint Thomas, exigeait qu'il eût à la fois de nous notre chair passible et mortelle, de Dieu la force et la gloire ; car ainsi il anéantissait en lui notre douloureux patrimoine, la souffrance et la mort, et il nous introduisait dans les richesses du sien, la résurrection, la béatitude et la vie ! »

L'expiation qu'il venait subir pour nos crimes est une nouvelle et plus saisissante raison des douleurs de la nature passible et mortelle qu'il lui plut d'adopter. La profondeur dernière de la Rédemption c'est un Dieu expiant pour l'homme, l'innocent pour le coupable, le Roi pour l'esclave, la suprême Béatitude pour l'être déchu et flétri. Ce dernier terme du mystère, saint Paul le revêt d'une formule qui ajoute encore à sa formidable obscurité : *pro nobis peccatum fecit* : Jésus-Christ substitué aux pécheurs, devient comme le grand et universel pécheur du monde tout entier. Mais s'il est

Dei humanam naturam assumpsisset videretur non fuisse verus homo. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XIV, art. 1.)

¹ D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LV.

pécheur, et, comme porte le texte sacré, *péchê*, comment échapperait-il à la douleur, solde naturelle et inévitable du péché ? comment pourrait-il remplir son rôle de pécheur substitué à tous les autres, s'il ne subissait pas la pénalité du péché ? Aussi, conclut saint Thomas, *pœna consequens humani generis peccatum est mors et aliæ passibilitates vitæ præsentis. Oportuit igitur ut carnem passibilem et mortalem Deus assumeret absque peccato, ut sic patiendo et moriendo pro nobis satisfaceret, et auferret*¹.

Mais le péché enlevé, et la Rédemption accomplie, restait au Verbe incarné une essentielle et difficile mission : *illuminer la vie*, comme parle saint Paul ; instruire l'homme, faire avec douceur, patience et force l'éducation divine de ce fils de Dieu. Or, si tout est rude et ardu dans cette éducation, un point y est singulièrement âpre et rebutant pour l'homme : l'apprentissage de la douleur². La douleur le circonvient, l'enveloppe, le submerge ; du berceau à la tombe, elle le poursuit sans relâche de ses funèbres visions, et l'homme la rencontre toujours comme une étrangère et une inconnue ; il ne sait ni l'accueillir ni la féconder ; il pousse à son approche un cri désespéré, et ce cri n'est qu'une expression d'impuissance et de stérilité. Oh ! qui apprendra à l'homme à souffrir ? qui fertilisera ce champ aride et maudit de la douleur ? qui fera recueillir

¹ D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LV. — ² Per hoc quod carnem passibilem et mortalem habuit efficacius exempla virtutis, passiones carnis fortiter superando et eis virtuose utendo. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LV.) — Propter exemplum patientiæ quod nobis exhibet, passiones et defectus humanos fortiter tolerando... (*Sum. theolog.* p. III, quæst. XIV, art. 1.)

à l'homme une moisson bénie sur un sol où ne croissent, pour lui que les épines qui le déchirent? Qui?... le Christ « Homme de douleurs. » Tout fut révélé d'un seul coup à l'homme, tout lui fut dit sur sa vie présente et sa destinée, quand son Dieu, revêtu de sa nature, s'offrit à lui sous les sanglants stigmates de la douleur; et quand ce Dieu, mettant à nu devant son regard une chair en lambeaux et une âme torturée, put lui dire : Je suis Dieu; je suis la vie, la gloire, la béatitude — et je souffre ! je souffre pour t'instruire et te consoler. Voilà les deux fins des divines douleurs. Par elles Jésus-Christ nous instruit : par elles il nous console. L'homme ne connaissait pas le prix de la douleur; il la maudissait sans la comprendre; il la subissait sans la savoir ennoblir et féconder : la douleur du Verbe incarné le détrompe et lui révèle, au lieu d'une ennemie, une protectrice; au lieu d'une malédiction, un trésor éternel et une bénédiction divine. Et quelle suavité à l'homme de souffrir avec son Dieu, vêtu de la même pourpre, orné de la même couronne, cloué à la même croix ! Ah ! s'écrie saint Paul, « nous n'avons pas un Pontife incapable de compatir à nos maux. » « C'est pour se faire miséricordieux qu'il devait en tout être semblable à ses frères ¹. » « Ayant lui-même tout éprouvé ², » des douleurs humaines, « il en a acquis une grande puissance de consolation. » « N'est-il pas vrai que de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point pour lesquels votre compassion soit plus tendre que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions que vous avez autrefois senties. Vous avez perdu un ami, j'en ai perdu un autrefois : dans cette rencontre de

¹ Hebr. — ² Hebr.

douleurs ma pitié en sera plus grande parce que Je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables ! Ah ! consolez-vous, vous qui languissez parmi les douleurs ; mon Sauveur n'a épargné à son corps ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme ni la tristesse ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu ! qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit du haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre. C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie des infirmités de notre Pontife. Ah ! « nous n'avons pas un pontife qui ne sente pas nos infirmités. » Il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul, et pourquoi ? « C'est qu'il a passé comme nous, répond-il, par toutes sortes d'épreuves : *tentatum per omnia absque peccato*. Il a tout pris, à l'exception du péché. Il sait, il sait par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature ¹. »

Enfin Jésus-Christ est notre espérance. C'est lui qui fut montré au monde dès l'heure de la ruine au paradis terrestre, c'est lui que les justes de l'ancienne loi appelaient de leurs vœux, c'est vers lui que se tourne la terre entière, et nous n'avons d'espérance qu'en lui. Mais quelle est notre espérance et qu'appellent tous nos vœux ? Le jour de l'affranchissement et de la délivrance, répond saint Paul, « le jour de notre manifestation comme enfants de Dieu ², » le moment béni de notre résurrection et de notre gloire, « de la rédemption de nos corps. » « Car, nous le savons, si cette maison terrestre que nous habitons présentement tombe en ruine.

¹ Bossuet, *Serm. p. la Noël*, 2^e point. — ² Rom. VIII.

nous en avons une autre construite par Dieu et non pas faite de main d'homme, demeure éternelle dans les cieux ¹. » Voilà, comme disait Job au sein de ses affreuses souffrances, « voilà l'espérance qui repose en mon sein ². » C'est la nôtre, c'est l'espérance qui nous fortifie, nous anime, nous soutient. C'est cette espérance aussi que Jésus-Christ enflamme par le spectacle du triomphe qui suit sa grande lutte, et de l'immortalité qui couronne les impuissances apparentes et les détresses de sa mort. Il vient à l'humanité triste et découragée : « ne tremble pas, c'est moi ³ ! » Touche ces plaies, regarde cette chair tout à l'heure si brisée et si sanglante, maintenant si éclatante et si pleine de vie. *Ego sum !* Moi le supplicié d'hier, et le triomphateur d'aujourd'hui. O Seigneur, ô maître, nous vivrons dans cette espérance, votre glorieuse résurrection nous révèle notre splendide avenir. « Si nous souffrons avec vous, nous ressusciterons avec vous. » Nous le savons, nous le voyons ⁴, « vous reformerez nos corps si chétifs et si humbles et vous les rendrez éclatants à l'imitation de votre corps glorieux ⁵. »

2. Mais ce n'est pas seulement « par la douleur qu'il plut à Dieu de consommer l'auteur de notre salut, » ce

¹ Corinth. v. — ² Job. xix. — ³ Matth. xiv. — ⁴ Rom. viii. — ⁵ Philipp.— Per hoc ad spem immortalitatis magis erigimur quod ipse de statu carnis passibilis et mortalis mutatus est in impassibilitatem et immortalitatem carnis; quod etiam de nobis sperare possumus qui carnem gerimus passibilem et mortalem. Si vero a principio carnem impassibilem et immortalem assumpsisset, nulla daretur occasio immortalitatem sperandi his qui in seipsis mortalitatem et corruptibilitatem experientur. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. lv.)

fut encore par la mort : *ut pro nobis gustaret mortem*, dit l'Apôtre aux Hébreux. Tel était le décret du Très-Haut, de telle manière devait s'opérer la rédemption du genre humain. La question n'est plus de savoir si le Verbe incarné aurait pu sauver le monde par le moindre de ses actes ou la plus légère humiliation, ce qui est incontestable absolument parlant, mais si son Père avait ou non décrété que sa mort devait consommer son œuvre en terminant sa carrière passible et mortelle. Or il en est ainsi, Dieu exigeait la mort du coupable, ou de l'innocent qui se substituerait au coupable : *ut gratia Dei pro omnibus gustaret mortem* ¹. Cherchons avec saint Thomas les raisons multiples et profondes de cet éternel décret du Très-Haut : il y en a qui regardent la gloire de Dieu ; les autres se rattachent au salut de l'homme.

La mort de Jésus-Christ est l'holocauste d'un Homme-Dieu, c'est-à-dire l'acte de religion le plus élevé et le plus complet, et d'où Dieu tire ses honneurs les plus magnifiques. Par l'holocauste la créature proclame dans une perfection entière le domaine souverain du seul Roi, la vie impérissable du seul Être éternel, l'indépendance du seul Maître, en un mot toutes les perfections, les puissances et les gloires du seul Dieu infini. Par l'holocauste la créature s'efface, recule, dis-

¹ Si loquimur de redemptione generis humani quantum ad quantitatem pretii, sic quælibet passio Christi etiam sine morte suffecisset ad redemptionem humani generis propter infinitam dignitatem personæ. Si autem loquamur quantum ad deputationem pretii, sic dicendum est quod non sunt deputatæ ad redemptionem humani generis a Deo Patre et Christo aliæ passiones Christi absque morte. (D. Thom. *Quodlibet* II. quæst. 1. art. 2).

paraît dans son néant, et par là, laissant Dieu à sa vie et à sa puissance, proclame avec une divine énergie que seul Il est l'être par soi, la domination indépendante, la souveraineté éternelle. Et si dans l'holocauste d'une pure créature, se retrouve déjà le reflet de ces grandeurs, que dire de l'holocauste de l'Homme-Dieu ? Un Dieu s'abaissant devant un Dieu ; et, pour la gloire du Très-Haut son Père, se consumant, mourant, disparaissant dans les ombres du trépas, « poussé » par la main souveraine de Dieu « jusqu'à la poussière de la mort ¹ ? » Tel fut le premier effet de la mort du Verbe incarné sur la gloire de son Père, elle lui consacrait l'hommage du plus parfait holocauste.

Saint Thomas nous en découvre un second sublime encore. Dans la mort de son Fils, Dieu se révèle par son côté le plus admirable et le plus cher à nos cœurs, la charité. « Dieu est charité, » l'être essentiellement bon et la bonté elle-même, la bonté qui se donne, qui se livre, qui se sacrifie : Voilà Dieu ! voilà, selon la belle remarque de Bossuet, en quoi se résume tout ce que nous devons croire de Dieu ; le point de départ de tous nos mystères, et en même temps le centre où tous les articles de notre symbole viennent aboutir. *Nos credimus caritati quam habet Deus in nobis* ² » Or où cette charité paraîtra-t-elle dans un éclat plus extraordinaire qu'à la croix ? où saurons-nous mieux que là cette vérité à la fois si étonnante et si délicieuse : « Dieu m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi ³ ? » Où la charité du Père et l'amour du Fils nous donneront-ils d'eux-mêmes un plus irrécusable témoignage et de plus hautes garanties ? C'est au Calvaire, en face du Fils de Dieu

¹ Psal. XXI. — ² I Joan. II. — ³ Galat. II.

expirant, que je comprends, que je goûte ces paroles : « Personne n'a plus d'amour que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime ¹. » Ces paroles me rassurent sur toute la réalité de ma divine histoire; aimé jusqu'à la mort par un Dieu, que me sera-t-il refusé ensuite, et jusqu'où ne puis-je pas prétendre? *Commendat charitatem suam Deus in nobis... quoniam Christus pro nobis mortuus est : multo igitur magis nunc justificati in sanguine ipsius salvi erimus* ².

Saint Thomas conclut à une autre glorification encore le la souveraine Majesté de Dieu. Voici son raisonnement. Plus l'acte de vertu commandé est parfait et héroïque, plus l'obéissance qui le fait accomplir a de prix. Or Dieu ne pouvait ordonner à son Christ une œuvre plus excellente que de se dévouer jusqu'à la mort pour la gloire de son Père et le salut de ses frères; par suite, en obéissant, « en obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix, » Jésus-Christ pratiquait la plus sublime et la plus sainte des obéissances, et honorait son Père à un degré et dans une perfection infinis ³.

La rédemption du genre humain s'obtenait du même coup et dans une surabondante plénitude. Et d'abord par la mort du Christ le péché de l'homme était effacé, la sentence de condamnation déchirée et anéantie, le

¹ Joan. — ² Rom. — ³ Præceptum Dei est ad homines de operibus virtutum: et quanto aliquis perfectius actum virtutis exequitur, tanto magis Deo obedit. Inter alias autem virtutes, præcipua charitas est ad quam aliæ referuntur. Christus igitur dum actum charitatis perfectissime implevit, Deo maxime obediens fuit; nullus est enim actus charitatis perfectior quam quod homo pro amore alicujus etiam mortem sustineat. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. xv, n° 14.)

démon désarmé, la mort vaincue « et dévorée par la vie. » Il avait été dit à l'homme : *tu mourras de mort!* sentence terrible qui ne cessa plus de s'exécuter. L'homme mourait et il mourait de l'éternelle et irrémédiable mort, jusqu'à ce que le Verbe incarné eût par sa mort détruit la mort en y jetant des flots de vie et d'invincibles influences de résurrection et d'immortalité. Dieu, dans les mystérieux décrets de sa justice, vouait la mort de l'humanité coupable : la voici qui tout entière meurt dans son chef, dans son Premier-né, dans son Rédempteur ; la justice est satisfaite, les décrets sont obéis et la sentence exécutée ; il ne reste plus pour l'humanité graciée que de renaître à une nouvelle et impérissable vie, la vie de la grâce, puis la vie de la gloire¹.

La mort de Jésus-Christ nous devenait en second lieu l'appui le plus ferme de notre foi. Si nous réunissons par la pensée tous nos dogmes et en regard les textes de nos Ecritures, nous arrivons à cette conclusion qui peut nous paraître étrange, que c'est la mort de Jésus-Christ qui est comme le pivot sur lequel roulent toute notre foi et toutes nos espérances. L'histoire humaine entière, ainsi que l'explique si profondément saint Paul, se résume en deux actes : une mort, une résurrection ; mourir, revivre. Si Jésus-Christ n'était pas mort et ne pouvait par suite prétendre à la résurrection, « notre foi serait vaine, — nous serions encore

Conveniens fuit Christum mori ad satisfaciendum pro humano genere quod erat morti adjudicatum propter peccatum. — Est autem conveniens satisfaciendi pro alio modus cum aliquis se subjicit pœnæ quam alius meruit. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quest. I, art. 1.)

dans nos péchés, — nous serions les plus misérables des hommes, » car à nous non plus la résurrection ne réserverait pas ses gloires. Jésus-Christ mourut donc et prit un soin jaloux de constater solennellement et juridiquement sa mort afin de poser à notre foi entière son inébranlable fondement.

En suivant cette même idée et en la creusant davantage, nous trouvons une nouvelle convenance de la mort de Jésus-Christ. L'homme devait mourir. Sans doute, c'est bien avant tout de la mort propre et naturelle qu'il s'agit dans la divine sentence : *tu mourras!* La lettre néanmoins cache un sens plus profond. Avant la mort naturelle, qui sépare violemment l'âme du corps et livre celui-ci à la dissolution de la tombe, une autre mort spirituelle devait opérer une autre séparation et un autre anéantissement. Le péché d'Adam avait séparé en deux parties l'être humain, la partie supérieure, amie de Dieu, obéissante à ses lois, désireuse de sa gloire, et la partie infime, le *corps de mort* ¹, qui, dans la région des sens, est en révolte perpétuelle contre Dieu, méprise à la fois ses pouvoirs comme son amour, ne veut que la terre, dédaigne le ciel, et « sème dans la chair pour moissonner la corruption. » Voilà cet ensemble de pourriture et de perversité que saint Paul appelle *notre vieil homme* ². Il doit périr. Le christianisme entier s'arme contre lui de tous ses dogmes, de tous ses préceptes et de chacun de ses sacrements; *ut destruat corpus peccati* ³. Comment mourra-t-il ? quel est le mystère de cette mort ? Nous sommes tous compris dans la mort du Christ. « Nous sommes crucifiés avec lui, afin que soit détruit en nous le corps du péché. » « Vous êtes morts, »

¹ Rom. — ² Rom. — ³ Rom.

s'écrie l'Apôtre, « ensevelis avec Jésus-Christ. » Ainsi la mort du Christ continuellement sous le regard du chrétien ne cesse plus de lui redire ce mot avec une implacable énergie : « vous êtes morts ! » « sachant bien ceci, que notre vieil homme a été cloué à la croix avec Jésus-Christ ¹. » Aussi cette mort du Christ plane-t-elle sur le monde sans que jamais Dieu ait permis aux révolutions humaines d'en chasser le souvenir et d'en anéantir le signe sacré. Elle fait le fond de nos mystères : le baptême la figure, la pénitence tire d'elle toute son efficacité, l'Eucharistie n'est que le linceul qui recouvre la victime mystiquement expirée, et l'autel est le calvaire dressé dans le monde et continué à travers les siècles. Tout se fait au signe de la croix, tout se sanctifie par le souvenir de la mort, et la parole de l'Apôtre dite pour l'ancien peuple se vérifie pour nous dans sa dernière profondeur. « presque tout dans la loi se purifie par le sang, et sans l'effusion du sang nul pardon ne s'accorde ². » La croix qui a sauvé le monde domine le monde : toutes les générations qui passent, la contemplent et trouvent dans cette vue la sainteté, la force et la vie.

La mort de Jésus-Christ devient aussi la grande école de l'héroïsme chrétien. « Dieu est mort ! que toute sagesse se taise, que tout front s'incline, que tout temple s'écroule, que toute politique se transforme, que toute la terre tressaille et joigne les mains : Dieu est mort ! Comme la cause était inouïe, l'effet pareillement fut inouï. On avait vu des révolutions d'empires, des

¹ Conveniens fuit Christum mori ut corporaliter moriendo similitudini peccati, id est pœnalitati, daret nobis exemplum moriendi spiritualiter peccato. (D. Thom.) — ² Hebr.

trônes changer de maîtres... Peut-être encore avait-on vu des révolutions de l'esprit, quelques sages incliner la pensée d'une génération. Je ne sais s'il en fut ainsi, je l'accorde si vous le voulez; je crois à cette puissance de l'homme. Mais il se fit par cette parole : Dieu est mort ! une révolution que l'homme n'avait pas encore faite, et qu'il n'a point imitée depuis, une révolution dans le cœur humain. L'homme n'aimait pas Dieu, il aima Dieu; l'homme n'aimait pas l'homme, il aima l'homme; l'amour fut fondé sur la terre, et lui qui n'y était qu'une passion y devint une vertu. Au culte de la beauté sensible succéda le culte de l'éternelle beauté, qui est en Dieu et qui de Dieu descend invisiblement sur les âmes. Il y eut des âmes, un royaume des âmes, un service des âmes, une vie et une mort en faveur des âmes. La mort changea de physionomie par l'amour, et ces deux choses étroitement embrassées firent du cœur de l'homme, où leur union s'opérait, un miracle qui subsiste et qui est devant nous. Le Dieu mort se suscite, après dix-huit siècles, des apôtres, des martyrs, des vierges, des serviteurs de son humanité dans la nôtre, et si vous demandez à tous les possédés de cette folie d'où leur vient l'idée et le courage de leurs vertus, ils vous répondront avec la simplicité de la certitude : Dieu est mort pour nous ! Ce sépulchre où fut Dieu contient leur âme, et chacun de leurs dévouements répond à une plaie du Dieu qui souffrit et mourut. Quiconque a détourné la tête du drame sanglant, est demeuré ce qu'il était, un homme d'orgueil et de volupté; quiconque le regarde après tant de siècles, y puise une vertu de transformation qui l'incline à devenir humble, doux, chaste, ami de Dieu et serviteur de ses frères, détaché de ce monde qui passe comme une figure, et l'œil

ouvert avec une sereine joie sur l'aube blanchissante de l'éternité ¹. »

Trois vertus jaillissent du Calvaire, trois fleurs s'y épanouissent arrosées du sang divin : le détachement, l'humilité, la force. L'homme contempla la Victime dépouillée du Calvaire, le Dieu-Homme, hôte étranger sur la terre ; qui disait : « je m'en vais à mon Père ² ; » qui disait encore : « le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ³ ; » qui, au jour suprême de l'expiation, à la veille de son grand triomphe, rejeta tout, repoussa du pied la terre, et s'élança sur la croix, isolé et nu, après avoir abandonné jusqu'à son disciple et jusqu'à sa mère, et livré sa tunique et ses vêtements à la cupidité furieuse de ses bourreaux. L'homme vit ce détachement de son Dieu, et ce spectacle lui suscita les magnanimes désirs du dénûment volontaire : *j'ai tout jeté, je regarde tout comme fumier et ordure pour faire la conquête de Jésus-Christ* ⁴.

L'humilité entra par la même issue dans son cœur. Son Dieu mourait dans la honte, exposé devant un peuple d'insulteurs sur un gibet d'infamie ; comment, lui, pécheur et néant, se draperait-il complaisamment dans la pourpre de la gloire humaine ? Quelle âme peut supporter ce contraste ? quel cœur n'y ressent point contre lui-même de puissantes indignations ? C'est l'orgueilleux que l'Apôtre mène au pied de la croix, en face des ignominies du Dieu qui y expire, c'est lui qu'il

¹ Lacordaire, *LXVI^e Conf.* — ² Joan. xiv. — ³ Luc, ix. —

⁴ Philipp. iii, 8. — Erant homines propter superbiam mundanæ gloriæ amatores. Ut igitur hominum animos ab amore mundanæ gloriæ in amorem divinæ gloriæ transmutaret, voluit mortem sustinere. (D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lb. IV, cap. lv, n^o 17.)

interpelle : Orgueilleux, *qui vous a donc à ce point fasciné... Vous qui devant vos yeux avez vu Jésus-Christ cloué à la croix*¹ ? « Ah ! s'écrie saint Bernard, te courberas-tu enfin, homme orgueilleux, en contemplant les méantissements de ton Roi ? Ton Maître obéit jusqu'à la mort et la mort de la croix, apprendras-tu à obéir, cendre et poussière ? »

Enfin la mort du Dieu fait Homme communiqua à l'humanité entière une prodigieuse force contre les terreurs de la mort. Et c'est là, d'après saint Paul, l'une des fins principales que Jésus-Christ se proposait en se livrant au trépas : *ut per mortem... liberaret eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti*². « Il est mort afin de délivrer ceux que l'appréhension de la mort tenait captifs durant toute leur vie dans une honteuse « servitude. » En dehors de Jésus-Christ, des lumières et des forces que sa divine mort communique, l'homme n'ose pas mourir et ne sait pas mourir. Ou il tremble, ou il abuse ; ou il recule lâchement, ou il se précipite avec l'aveuglement et l'inconscience de la brute. Il lui faut donc deux divines influences, l'une pour oser mourir, l'autre pour savoir mourir, et ces influences de force et de lumière ont toutes deux jailli du Calvaire, où le Dieu fait Homme a daigné passer par les douleurs et les épouvantements de la mort.

L'homme y a reçu l'intrépidité de la mort, et il l'a reçue pour la première fois. Jusqu'à la divine mort du Calvaire, l'homme, même juste, même saint et ami de Dieu, reculait épouvanté devant la mort, et faisait entendre à son approche des plaintes déchirantes. Abraham devant la mort qui le menace en Égypte, sent ses forces

¹ Galat. — ² Hebr.

défaillir ; Ézéchias pousse dans son attente des soupirs douloureux et exhale sa tristesse et ses angoisses dans une élégie lugubre ; il jette un regard consterné sur la terre d'où le trépas le chasse, sur la vie qu'il abandonne, et un autre regard plein d'épouvante sur les obscures régions où il va s'engager. Le nom que ces justes donnent à la mort témoigne de leurs appréhensions poignantes ; ce nom peint l'horreur du sépulcre sans un rayon de joie, sans un seul cri de délivrance et de triomphe. Tous assurément ont foi en l'immortalité ; tous « confessent et saluent de loin la patrie d'en haut » où ils se rendent ¹, et Job en face de la plus affreuse mort pousse ce cri d'espérance et de foi qui a traversé les siècles comme un témoin irrécusable de la croyance des anciens justes à la vie future et à l'immortalité ; mais c'est le même Job aussi qui traduisait avec une étonnante énergie l'appréhension de tout homme à mourir : « Donnez-moi quelque relâche, ô mon Dieu, que je puisse un peu pleurer ma douleur avant que je m'en aille, pour ne plus revenir, à cette terre de ténèbres, couverte des ombres de la mort, région de misère et d'obscurité où plane l'ombre du trépas. » Et si l'âme des justes connaissait ces défaillances, où pouvaient descendre dans les pusillanimités de cette « servitude » ceux que la foi en l'avenir et l'espérance d'une autre vie n'illuminaient et ne soutenaient pas ? Quelles défaillances ! quelles terreurs ! quelles lâchetés souvent ! quelles appréhensions toujours ! Et pourtant rien de grand ne se fait, rien de généreux et de fécond, aucun dévouement puissant, aucune résistance noble et fière, aucune lutte pour le bien, aucun salut de la famille

¹ Hebr.

comme de la patrie, aucune grandeur des individus comme des nations sans la force qui sait à une heure donnée, braver et subir la mort. » Où cette force fait défaut, la décadence s'inaugure, et bientôt une lâcheté suprême amène de suprêmes catastrophes et d'irréremédiables ruines. C'est l'invariable histoire de l'individu, de la famille, de la société. « Tout ce qui est généreux, tout ce qui arrive à la perfection d'une mémoire sans ombre, se signale là ultérieurement et finalement. Malheur au siècle qui ne comprend plus le don de la mort ! Malheur aux princes, aux hommes d'État, aux écrivains, aux prêtres, aux nations qui ne songent plus qu'à mourir dans leur lit, qui se préparent de loin, dans des lâchetés cachées, ce qu'ils appellent une mort tranquille ! Infortunés, que leur reste-t-il de la science du bien et de la science de la gloire ? Que leur reste-t-il de ce qui est dans l'âme du dernier soldat épargné par le sort, et qui, mourant loin des fanfares et des silences des batailles, regrette, en priant Dieu, de n'être pas tombé au champ de l'honneur ? » Mais l'homme n'arrive pas seul à cet héroïsme. Sans doute on ne peut nier chez certains individus et même à certains points de l'histoire, dans des classes entières, le mépris de la mort. Le Romain mourait au poste de la gloire et du dévouement ; l'ilote mourait las de la vie et heureux de sa délivrance ; l'esclave entraîné dans l'arène, et obligé, pour les plaisirs de César, de s'égorger ou de se laisser dévorer par les bêtes, mourait froidement, sans secousses, sans terreur visible et, passant devant l'estrade de ses bourreaux couronnés, pouvait sans émotion dire le mot suprême : *Cæsar, morituri te salutant !* Mais cette insensibilité en face de la mort

1 Lacordaire, *LXVI*• Conf.

n'est pas l'héroïsme, c'est l'abrutissement. L'homme las de jouissance ou de supplice, fait au spectacle de la mort, ou dégoûté des satiétés de la vie, peut mourir ; il meurt comme meurt la brute inconsciente, sans soupçonner la grandeur de cet acte suprême et sans en recueillir les magnifiques trophées. Le chrétien seul a vu le secret de la mort à la lumière que projetait sur elle le Calvaire. Seul il a compris les richesses de gloire enfermées dans l'horreur d'un tombeau. « Si la mort est le chef-d'œuvre de la justice de Dieu, elle ne l'est pas moins de son amour. Dieu en nous l'imposant comme un supplice, nous l'a donnée aussi comme une faculté sublime, par où nous pouvons recouvrer l'innocence et la surpasser. Immortels, nous n'étions capables du bien que dans la mesure de la vie ; mortels, nous aimons, nous obéissons, nous servons jusqu'à la mort, et le sacrifice volontaire de tout notre être nous fait une grandeur qui n'a pas son modèle en Dieu, et qu'un jour peut-être Dieu nous enverra jusqu'à souhaiter de se l'approprier. Dieu donc, au lieu de désespérer l'homme dans un châtement qui n'eût fait que l'avilir, lui créa ce magnifique supplice de la mort qui ouvrait à son cœur des voies plus larges, et préparait à la terre des vertus impossibles jusque-là ¹. »

3. Une dernière question nous reste à traiter. Il convenait que Jésus-Christ mourût ; mais pourquoi l'igno-

¹ Lacordaire, *LXVI^e Conf.* — Conveniens fuit Christum mori ut moriendo nos a timore mortis liberaret. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. 1, art. 1.) — Fuit expediens Christum mori propter perfectæ virtutis exemplum. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 19.)

minieuse et cruelle mort de la croix lui fut-elle destinée par la divine Sagesse et la divine Justice ?

La croix se dresse au milieu des siècles, entre le ciel et la terre. Or cette croix est : 1^o le grand livre des révélations ; 2^o un résumé sublime de toutes les harmonies de la rédemption ; 3^o un centre où les prophéties viennent aboutir.

Dieu, en élevant la croix aux regards de l'homme et en faisant expirer sur elle, dans les plus affreuses souffrances, son propre Fils, Dieu faisait au monde de formidables ou touchantes révélations. La première sur sa justice, sa sainteté, sa grandeur infinie, et sur l'infinie malice du péché. Cette Majesté souveraine une fois outragée par le péché de l'homme, il n'est plus resté d'autre ressource contre la justice, que la croix, c'est-à-dire le plus cruel et le plus ignominieux des supplices ! Comprends, ô homme, comprends enfin ce qu'est le péché ! Et l'amour de Dieu ne se révèle pas à la croix d'une façon moins éclatante que la justice. La croix est le monument de l'amour d'un Dieu, sa marque, sa garantie infaillible. Qui a été aimé jusque-là ? Quel cœur paternel s'est condamné pour un fils d'adoption au sacrifice du fils propre et naturel ? Et ayant été aimés jusqu'à cette extrémité inouïe, quel doute nous peut rester encore sur les sentiments de Dieu pour nous ¹ ? C'est à la croix encore que l'homme apprend sa valeur. Il ne se con-

¹ *Per hoc homo cognoscit quantum Deus hominem diligit et per hoc provocatur ad eum diligendum in quo perfectio humanæ salutis consistit. Unde Apostolus dicit (Rom. v, 8) : « Commendat charitatem suam Deus in nobis quoniam cum inimici essemus, Christus pro nobis mortuus est. » (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIV, art. 3.)*

naît pas lui-même, et dans la déplorable ignorance ou il est du prix de son âme et des grandeurs de sa destinée, il se livre aux mille riens de la terre et prostitue sa noblesse dans les bassesses de la vie d'ici-bas. Or quel langage lui tient la Croix? quelle révélation lui fait le Calvaire? Ah! sans doute, la révélation de ce qu'il vaut par la vue de ce qu'il a coûté, et coûté à un Dieu: *O homo tanti vales!* Mais la victime du calvaire a dit un mot formidable que la croix ne cesse plus de répéter à travers les siècles: *ego sum via*¹! La croix est placée sur la route de l'éternité comme l'indication du vrai et unique chemin qui mène à la gloire et à la béatitude. Nul n'arrive que par elle à la patrie d'en haut? et tous ceux qui, effrayés de son austère et sanglante apparition, se détournent et cherchent dans les plaisirs de la *voie large* l'oubli des leçons du calvaire, aboutissent après les fleurs d'un jour aux abîmes sans fin. *Ego sum via!* « Prenez donc votre croix, suivez Jésus, et vous parviendrez à la vie éternelle. Jésus vous a précédés portant sa propre croix et mourant pour vous sur elle, afin que vous portiez aussi votre croix et que vous aspiriez aussi à mourir sur elle. Tout est dans la croix, et tout consiste à mourir. Il n'est point d'autre chemin qui conduise à la vie et à la véritable paix intérieure, que le chemin sacré de la croix et d'une continuelle mortification. La croix, c'est le salut; la croix, c'est la vie; la croix, c'est le rempart contre tous nos ennemis; la croix, c'est la source des célestes douceurs; la croix, c'est le courage de l'âme; la croix, c'est la joie du cœur; la croix, c'est la consommation de la vertu; la croix, c'est la perfection de la sainteté². » Mais si la croix est l'effrayante école

¹ Joan.— ² Imit.— *Convenientissimum fuit Christum pati*

de la sainteté, elle est la douce aurore de l'espérance. La croix se dresse entre la colère divine et nous, qu'avons-nous à craindre? *Un Dieu interpelle en notre faveur, un Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* Quelle puissance d'intercession peut-il manquer à Jésus, Fils de Dieu, expirant sur une croix, et s'offrant pour nous sauver aux vengeances de son Père? Quelle prière peut rester stérile, sortie d'une telle bouche et d'un tel cœur, et à un tel moment? Oh! Qu'elle a donc raison de chanter dans l'ivresse de sa joie et l'inébranlable fermeté de son espérance, l'Église catholique, Épouse du Dieu qui expire au calvaire :

Salut, ô Croix, notre unique espérance¹

C'est de la croix que nous sont venus tous nos biens. C'est elle qui nous a réconciliés, elle qui nous a sacrés par l'onction de la grâce sanctifiante, elle qui nous a ouvert les splendeurs de notre éternelle patrie. *Christus per passionem suam non solum hominem a peccato liberavit, sed etiam gratiam justificantem et gloriam beatitudinis ei promeruit*¹.

mortem crucis, propter exemplum virtutis; dicit enim Augustinus: Sapientia Dei hominem ad exemplum, quo recte viveremus, suscepit. Pertinet autem ad vitam rectam ea quæ non sunt metuenda, non metuere. Sunt autem homines qui quamvis mortem ipsam non timeant, genus tamen mortis horrescunt. Ut ergo nullum genus mortis recte viventi homini metuendum esset, illius hominis cruce ostendendum fuit. Nihil enim erat inter omnia genera mortis illo genere execrabilius et formidolosius. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 4.)

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 3. — Fuit expediens Christum mori propter sacramentum salutis nostræ.—

Dans la croix venaient se réunir les harmonies les plus profondes et les plus belles de la Rédemption. Au paradis terrestre, un arbre s'élevait, et sur cet arbre le fruit mystérieux de la vie et de la mort. L'homme devait, en passant devant ce fruit, s'incliner sous l'autorité du mystère ; et lui, dont l'intelligence planait en reine absolue sur l'univers, il brisait là l'essor de sa science et de sa pensée. De ce fruit dépendait sa destinée tout entière. Le respectait-il, et en lui, la suprême domination du Très-Haut : en récompense, la vie, le bonheur présent, l'immortalité à venir, tous les biens de l'ordre temporel, toutes les richesses infiniment plus précieuses de la grâce et de la gloire, devenaient son patrimoine assuré. L'homme mangea du fruit de l'arbre ; il en mangea en outrageant Dieu par l'orgueil qui s'égalait à sa Majesté suprême, par la désobéissance qui foulait aux pieds ses ordres, par la volupté qui sacrifiait le devoir au plaisir. Le fruit de l'arbre consumma sa ruine. O miséricorde ! O sagesse ! Devant ce fruit, au pied de cet arbre, s'entr'ouvraient les immenses perspectives des conseils divins dans la rédemption du monde. Dieu, « dans la plénitude des temps, » plantait un autre arbre et y suspendait un nouveau fruit devant le regard de l'homme : Arbre merveilleux de la vie et de la mort ; arbre d'où dépendra pour toute la suite des générations la perdition ou le salut : *positus in ruinam*

Fuit expediens Christum mori propter fidei spei et charitatis augmentum. — Fuit expediens Christum mori propter perfectæ virtutis exemplum. Hoc exemplo docemur non solum pro Christo pati, sed etiam pro proximis animas ponere ; unde I Joan. II. « Quemadmodum Christus animam suam pro nobis posuit, ita et nos debemus pro fratribus animas ponere. » (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. XIX.)

aut in resurrectionem. Le fruit divin qui y est appendu est le fruit du mystère, *sacramentum pietatis*. Nul homme ne le peut connaître, nulle science l'analyser, nulle pensée le contenir, la foi s'incline devant ses profondeurs infinies et adore sans avoir compris. A la croix, Dieu a renversé tous les rôles pour mieux confondre l'enfer. L'homme s'était perdu en mangeant le premier fruit ; il se sauvera en mangeant le second. « Il en vivra ; » ce fruit sacré sera sa force, sa santé, sa vie. Quiconque refusera de manger « du fruit de vie, » mourra. Toute terre où ne croîtra plus l'arbre de la croix, et ne se mangera plus la chair de la victime qui s'y immole pour le salut du monde, sera une terre de malédiction et de mort. Les individus, comme les peuples, comme l'humanité tout entière, deviendront, en mangeant « du fruit de l'arbre, » « comme des Dieux, » transfigurés par cette manducation divine en êtres spirituels, immaculés, divins ¹.

L'élévation de la sainte Victime entre le ciel et la terre, cette croix dressée dans les airs et dominant le monde, annonce la puissance du grand Roi qui y monte comme sur un trône sublime, et l'universalité de la Rédemption, où tous les peuples, toutes les générations et tous les siècles trouveront également leur salut ². Ce n'est

¹ Hoc genus mortis maxime conveniens erat satisfactioni pro peccato primi parentis, quod fuit ex eo quod contra mandatum Dei pomum ligni vetiti sumpsit. Et ideo conveniens fuit quod Christus ad satisfaciendum pro illo peccato seipsum pateretur ligno affigi. (D. Thom. *Sum. theol.* p. III, quæst. XLVI, art. 4.) —

² Hoc competit universali salvationi totius mundi; unde Augustinus dicit quod figura crucis a medio contactu in quatuor extrema partita, significat virtutem et providentiam ejus qui in ea pependit, ubique diffusam. Etiam Chrysostomus dicit quod in cruce

plus le Dieu d'Israël, « connu seulement de la Judée, adoré et servi par un seul peuple, aperçu de quelques privilégiés, c'est « le Dieu de tous, riche envers tous, » le Dieu que la terre entière va étreindre dans l'embrasement d'un immortel amour. Il apparaît du haut des airs, du sommet du Golgotha à toutes les âmes de bonne volonté ; il les attire toutes à lui ; et au lieu de Marie, de Jean et des quelques saintes femmes, elles viennent par troupes innombrables, contemplant sa beauté sous son diadème de douleurs, se sentent défaillir de componction et d'amour, et commencent ces pleurs vivifiants du repentir qu'avait annoncés le prophète, et dont les siècles futurs garderont l'héritage : *plangent eum planctu quasi super unigenitum.*

Durant sa vie mortelle, Jésus-Christ avait purifié non-seulement la créature spirituelle, mais la chair de l'homme, et non-seulement cette chair, mais la création physique elle-même, par la plénitude et l'extension de sa sainteté. La terre qui l'avait porté devint sainte et vénérable ; les eaux qui, au baptême, l'avaient reçu dans leur sein, à ce contact divin, s'étaient trouvées purifiées ; il avait répandu sur le monde les plus puissantes influences de vie et de beauté : maintenant ce sont les cieux que, du haut de sa croix, il semble bénir et consacrer. Si la terre buvait son sang, l'air retentissait de ses dernières paroles et portait aux hommes son dernier cri ¹.

expansis manibus moritur, ut altera manu veterem populum, altera eos qui ex gentibus sunt, trahat. (D. Thom. *Sum theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 4.)

¹ In excelso ligno et non sub lecto passus est, ut etiam ipsius aeris natura mundetur... dicit Theophilactus : Exaltari audiens

Mais un sens plus profond, une harmonie plus haute nous est révélée. Le Christ est dans les hauteurs, parce que l'Église, en son nom, ne cessera plus de crier au monde : *sursum corda*. « En haut les cœurs ! » Tout désormais s'élève pour l'homme régénéré ; sa pensée n'est plus aux méditations terrestres, elle s'attache au Dieu « qui a été élevé de terre, » et « attire tout à lui dans les hauteurs ; » son cœur a pris son essor vers les biens célestes ; « sa vie entière se passe dans les cieux. » Il ne touchera plus la terre que d'un pied fugitif ; il n'en regardera plus les faux plaisirs ; il n'en recherchera plus les richesses ; il est « cloué à la croix avec Jésus-Christ ; » il est « élevé de terre, » et règne par avance dans les cieux. *Per hoc quod in alto moritur ascensum nobis parat in cœlum* ¹.

La croix est dressée dans un lieu élevé, comme la chaire du sublime et infailible Docteur. Tous les peuples se réuniront au pied de cette chaire ; tous écouteront et recevront la divine parole ; l'enseignement de la croix transformera le monde, et la parole de l'Écriture trouvera son accomplissement : « tous les peuples seront les auditeurs et les élèves de Dieu. »

Enfin la croix réalisait les anciennes figures. Dès l'Éden et à travers toute l'histoire du peuple de Dieu, la croix apparaît sous le voile de l'image, et laisse déjà s'échapper d'elle de premières influences de grâce et de salut. Au paradis terrestre, un arbre s'élevait, et, comme nous venons de le voir plus haut, cet arbre contenait dans son fruit la vie et la mort de l'homme, et décidait

suspensionem intelligas in altum ut sanctificaret aerem qui sanctificaverat terram ambulando in ea. (D. Thom. *Sum. theolog* p. III quæst. XLVI, art. 4.)

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III quæst. XLVI, art. 4.

seul de toute sa destinée. Les choses n'ont plus changé. L'arbre véritable, la croix, a été dressé sur le monde, et son fruit béni, Jésus-Christ, décide seul des destinées de l'homme, de l'individu comme des nations. Au déluge, les eaux couvrent la terre et le bois sauveur flotte au-dessus d'elles, donnant refuge au juste contre la tempête où s'abîme la multitude des pécheurs. Les eaux de l'iniquité couvrent le monde et submergent dans le crime et la perdition les *filis d'incrédulité* pour lesquels *le mot de croix est folie* ¹ : les autres, ceux qui par la foi et l'amour s'attachent au bois protecteur, sont portés, sans s'y engloutir, sur l'océan des choses terrestres, sur les eaux déchainées du péché, à travers l'affreuse tempête des vengeances divines, et abordent sans naufrage à la montagne de l'éternité. Une tendre victime s'offre à nos regards qui gravit péniblement la colline du sacrifice, chargé du bois de son holocauste, Isaac, que la main paternelle va frapper. Qui ne voit dans cette figure Jésus-Christ livré à la mort par son Père, et gravissant, chargé de sa croix, la montagne du Golgotha ? Le serpent d'airain élevé en l'air par Moïse au milieu de l'aride solitude du désert, nous laisse entrevoir le mystère de la croix par un côté nouveau. Le désert, la foule prévaricatrice et livrée pour son crime aux brûlantes morsures des serpents : voilà le monde avec ses aridités et ses désolations, avec ses crimes et son incrédulité impie, avec les serpents qui y mordent et y dévorent les âmes sous tous les noms et de toutes les manières. La foule est languissante et désespérée ; tout souffre, tout est brûlé du poison, tout expire. Alors s'élève la croix, et sur cette croix, Celui qui vint à nous *revêtu d'une*

¹ Joan.

chair semblable à la chair du péché. La multitude se divise dès lors en deux classes : ceux qui lèvent leurs yeux mourants sur la Victime du Calvaire, et qui, par ce regard, sentent renaître leurs forces et se dissiper les mortelles influences du venin dont ils allaient mourir ; ceux qui, reniant la croix et refusant d'y placer leur espérance, gardent leurs crimes inexpiés et n'ont plus à attendre, après les souffrances de cette vie, que les morsures effroyables du feu éternel. Quand, au même désert, Moïse touchait le rocher de sa verge pour en faire jaillir d'interminables eaux, il devenait la figure du Dieu qui, par sa croix, ouvrit sur le monde les sources jaillissantes de la grâce et de la gloire, torrents impétueux, fleuves profonds et vastes qui inondent la terre, s'élançant jusqu'aux cieux pour y sanctifier et y glorifier les anges, et, circulant dans la création tout entière, *la remplissent tout entière de toute la plénitude de Dieu.* Dans le désert encore, admirable figure de ce monde, une croix, que Moïse forme de ses bras étendus, s'élève sur la montagne, tandis que dans la plaine les enfants de Dieu livrent contre les fils des hommes un combat sanglant et désespéré. Voilà la grande lutte qui compte l'âge même du monde ; lutte sans trêve ni merci entre les deux cités, les deux peuples, les deux humanités différentes, justes et pécheurs ; les justes qui combattent pour rester purs et libres, pour garder leur foi et conquérir leur héritage, les pécheurs qui s'interposent entre eux et la terre promise, jurant de leur en fermer l'issue et de les retenir captifs dans leurs rangs maudits. La croix de la montagne décide de toutes les péripéties de la lutte. Sitôt qu'elle se déforme, les fils de Dieu sont en fuite ; sitôt que Moïse, soutenant avec constance ses bras étendus, la reforme et la fait planer sur le champ

du combat, les fils de Dieu sont vainqueurs. Qui sont les vainqueurs dans nos sociétés contemporaines si tristement défaillantes ? qui est debout au milieu de tant de ruines ? qui se tient ferme lorsque tout croule, trônes, dynasties, gouvernements, nationalités, principes, droit public, honneur et vertu ? qui reste victorieux au sein de l'universelle défaite ? qui ? les fils de la croix. Qui ? ceux que le malheur des temps et l'apostasie du grand nombre forcent de désigner sous le nom de *parti catholique*, réunion de ce qui reste encore d'hommes de conviction et de cœur. Or ces hommes-là triomphent : ils triomphent là même où un trop superficiel regard les croit vaincus. Ils triomphent de la force brutale du césarisme que la Révolution traîne à sa suite et introduit dans la nouvelle Europe, fille de ses œuvres. Ils triomphent du rire de l'impiété comme de la fureur aveugle des bêtes fauves qui s'appêtent à se ruer sur eux. Ils remplissent leurs sanctuaires, chantent leurs hymnes, dressent leurs autels et leurs calvaires, parcourent en rangs pressés les stations de leurs pieux pèlerinages, et jettent à tous les échos les refrains intrépides de leurs cantiques. Voilà les vainqueurs et les maîtres de l'avenir. Si le monde doit compter encore des siècles ajoutés aux siècles, ils rompront les rangs ennemis et se frayeront, la croix en tête, une route victorieuse et libre vers une terre de promesse. L'avenir reverra une Europe chrétienne et saura qu'elle est la conquête de la croix du Christ, Fils de Dieu ¹.

¹ Hoc genus mortis pluribus figuris respondet. De diluvio aquarum humanum genus arca lignea liberavit : de Egypto Dei populo recedente Moyses mare virga divisit et Pharaonem prostravit et populum Dei redemit : idem Moyses lignum in aquam

III

CONVENANCES DU TEMPS

L'incrédulité oppose ici volontiers une difficulté qu'elle croit sérieuse et qui ne fait que montrer son esprit habituel d'irréflexion et son impuissance à creuser toute doctrine profonde et à embrasser tout point de vue vaste et élevé. Elle dit : ou la Rédemption était nécessaire au salut du genre humain ou elle ne fut qu'un magnifique superflu. Si elle n'était pas nécessaire, à quoi bon ? Si le Verbe incarné était indispensable au salut de l'humanité, pourquoi tarder tant de siècles, et tant de siècles laisser dans le tombeau le Lazare qu'il importait de rappeler à la vie ?

Nous pourrions d'abord, comme le remarque si judicieusement saint Thomas, récuser ici la compétence du tribunal de la raison humaine. Pour juger du détail, il est de toute nécessité de connaître l'ensemble : pour blâmer la pose de telle assise, il faut avec l'architecte posséder l'harmonie générale du plan, en connaître la disposition entière ; sans quoi, tout jugement sur la disproportion des parties devient impertinent et ridicule¹

misit et amaram aquam in dulcedinem commutavit : Ligneæ virgæ de spiritali petra salutaris unda profertur : ut Amalech vinceretur, circa virgam Moyses expansis manibus extenditur : lex Dei arcæ Testamenti creditur ligneæ, — ut his omnibus ad lignum crucis quasi per quosdam gradus veniatur. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 4.)

¹ Congruitas non plene a nobis potest cognosci qui non

Suivons néanmoins l'incrédulité dans cette mise en accusation de la Sagesse et de la Bonté divine. Où l'incroyance montre son peu de fond et d'étendue, c'est même à poser la question. Elle dit : Pourquoi Jésus-Christ est-il venu si tard? et elle ne s'aperçoit pas qu'une question préalable doit être débattue : Pouvait-il venir plus tôt? et que cette question modifie étrangement la thèse, indique à la discussion une toute autre route et réclame une nouvelle solution.

Jésus-Christ pouvait-il paraître plus tôt dans l'humanité, pour y opérer son œuvre de réparation et de salut? Saint Thomas répond hardiment : Non; et il le prouve par les solides et profondes raisons que voici,

I. — La chute de l'humanité est avant tout une chute d'orgueil. Adam convoite la science et la puissance de Dieu : il veut tout connaître comme Dieu; tout pouvoir comme Dieu. Cet orgueil inoculé dans les veines de l'humanité déchuë, se fit jour par deux perpétuelles manifestations; comme son ancêtre, le genre humain aspire à se substituer à Dieu; en dehors de Dieu il prétend savoir et il prétend pouvoir. Il *sait* le chemin de la sagesse, de la vertu, de la destinée : il *peut*, seul et sans appui, parcourir la route de cette destinée d'un pas robuste et sûr. Si cette disposition de l'humanité nous étonne, étudions-la en nous-mêmes, et reconnaissons ce qu'ont été les pères dans ce que nous apparaissent les fils. Écartons tout ce que la foi catholique rallie d'âmes dociles et

omnium temporum proportiones cognoscimus. (D. Thom. *in Magist. Sent.* dist. I, quæst. 1, art. 4.)

croycantes, et regardons *le monde*, c'est-à-dire l'ensemble des intelligences « sans Christ, et sans Dieu, ¹, » et qui « marchent selon la vanité de leur sens ². » Que prétendent tous ces hommes sans foi ? Que veut et proclame à l'heure qu'il est le Rationalisme ? une seule chose qui résume tout son symbole : *Quis noster Dominus est ?* « qui est notre Maître ? » Ne lui dites pas : tu as besoin, pour parvenir à la vérité, d'un secours étranger et plus haut que toi ; il le nie : seul, par les lumières de la raison, il franchit toute la lumineuse route de la vérité. Ne lui dites pas : ton cœur est inconsistant, ta volonté débile, tes forces insuffisantes ; seul tu ne peux pratiquer la vertu dans sa plénitude, comme seul non plus tu ne peux dans sa plénitude connaître la vérité. Il le nie. Ne lui dites pas : l'homme est un être déchu, une ruine de lui-même, un débris de son ancienne splendeur. Non ! tel que nous le voyons, l'homme est dans sa perfection native, digne de la terre, et fait pour la terre ; tout ce qui lui a été proposé de perfection et de destinées surnaturelles vient d'un mysticisme insensé qui rêve de chimériques grandeurs et lève des yeux abusés vers un impossible idéal. Enfin, et c'est là l'erreur la plus obstinée du Rationalisme contemporain, si vous lui parlez de la nécessité d'une rédemption pour l'homme déchu, il se récrie sur l'injure que vous osez faire à la nature humaine et proteste qu'elle n'a que faire de Jésus-Christ. Il consentira peut-être à l'admirer comme un sage ; mais il se sent blessé dans sa dignité et dans sa vertu, si on prétend le lui imposer comme un Sauveur. Voilà où en sont, après dix-huit siècles de christianisme, une multitude d'intelligences qui, pour

¹ Ephes. — ² Ephes.

en venir à cette orgueilleuse négation, ont dû apostasier de précédentes professions de foi et étouffer de précédentes lumières. Étonnons-nous après cela que, durant les siècles qui précédèrent Jésus-Christ, le double orgueil de prétendre tout savoir et tout pouvoir sans le secours d'en haut ait été le grand mal dont l'humanité était travaillée tout entière. Où doivent tendre les efforts de Dieu? Sans aucun doute à faire tomber l'orgueil de l'homme, cette incurable suffisance qui lui fait refuser le remède par la négation insensée de sa maladie. Dieu y dépensera de longs siècles, et y emploiera deux principaux moyens : il fera passer l'humanité sous deux états différents qui tous deux lui montreront son impuissance personnelle et par suite l'absolu besoin qu'elle a de son Dieu. La loi naturelle la laissera à son ignorance ; la loi écrite à sa faiblesse. Elle croit savoir : Dieu la laisse sous la loi de nature ; et sous cette loi, non pas certes par le vice de la loi, mais par la perversité du péché qui domine et envahit tout, elle tombe dans la plus épouvantable dégradation ; en dépit des lumières naturelles qui ne cessent de briller, elle s'enveloppe d'une nuit obscure, où se confondent dans le chaos toutes les idées du vrai et du bien, et se perdent les dogmes les plus essentiels et les plus fondamentales notions. « Leur cœur insensé, dit l'Apôtre, s'est chargé de ténèbres. » « Ils marchent dans la vanité de leur sens, ayant l'intelligence couverte de ténèbres ; étrangers à la vie divine par l'ignorance qui est en eux et leur vient de l'aveuglement de leur cœur ¹. » Après cette terrible expérience, l'homme sait que sans le secours de Dieu il n'a pas sur ses devoirs

¹ Ephes.

et sa destinée les lumières dont il a besoin. Mais un second orgueil lui reste encore : posées ces lumières, il se tient assuré de marcher seul à leur clarté dans la route de la vertu jusqu'au seuil de l'éternité triomphante. Dieu lui donne ce qu'il se borne orgueilleusement à demander : des lumières sans la force ; une loi qui montre le chemin mais n'y porte pas. L'homme voit sa route, mais il marchera seul. C'est la loi écrite, laquelle, dit saint Paul, « donne la connaissance du péché ¹. » Par des décisions multiples et précises, l'homme connaît tous ses devoirs et aussi la sanction que Dieu met à ses lois, et aussi la destinée qui terminera le temps de l'épreuve : il se met en marche, refusant obstinément l'appui de son Dieu. Où il aboutit, et en quelles chutes il se brisa, l'histoire du peuple juif le proclame avec la plus implacable énergie : c'est à ce peuple orgueilleusement attaché à sa prétendue justice, comme la gentilité à sa prétendue science, que l'Apôtre répète les foudroyants anathèmes du prophète : « Il n'y a pas un juste parmi eux ; non, pas même un ! » « Tous ont dévié, tous sont devenus inutiles, » inutiles comme le serait la pierre qui refuserait de se laisser tailler par le sculpteur et placer par l'architecte dans l'ensemble de l'édifice. L'Écriture a un mot profond pour désigner la situation respective de Dieu et de l'humanité : l'humanité orgueilleusement obstinée à ne vouloir ni demander ni même accepter son pardon ; Dieu non moins miséricordieusement obstiné à lui prouver sa chute, sa maladie incurable, son irrémédiable perte, si elle refusait plus longtemps le Libérateur : *Conclusit omnia sub peccato* ². « Dieu a tout enfermé dans le péché. »

¹ Rom. x — III, 27. — ² Galat. III.

En la poursuivant toujours, Dieu forçait l'humanité dans toutes ses retraites, et bientôt l'enfermait dans son propre péché et dans l'impuissance qui en était la suite, comme en un filet d'où elle ne pouvait plus seule s'échapper. Ce fut le moment décisif : après de longs siècles de résistance, le genre humain poussa enfin vers Dieu un cri de détresse. Du sein de la gentilité partit cette remarquable parole, avec complet de l'impuissance de l'homme et de la puissance de Dieu : *Il faut qu'un Dieu vienne lui-même nous enseigner*¹. Quant à Israël, la voix de ses prophètes se faisait de jour en jour plus éclatante, et plus passionnées aussi les aspirations de ses justes vers « l'Agneau dominateur, » « le Désiré des collines éternelles, » « l'Ange du grand conseil, » et « le Dieu fort. » L'humanité était vaincue : elle députait ses sages et ses saints vers le Très-Haut, d'où elle confessait enfin que lui devait venir son salut.... *Ils envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, voilà que celui que vous aimez est malade.* Dieu attendait cet aveu et cette humble demande, sa réponse fut l'Incarnation. *Ce qu'entendant, Jésus leur dit : cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu afin que le Fils de Dieu en soit glorifié..... j'irai et le guérirai*².

¹ Platon. — ² Joan. xi. — Homo per superbiam peccaverat, unde oportebat quod per humilitatem repararetur; ad quam exigebatur ut defectum suum cognosceret in virtute et in cognitione. Defectus autem cognitionis innotuit homini tempore legis naturæ, quo tempore, multi, lumine naturalis rationis non obstante, in pessimos errores idolatriæ prolapsi sunt et in nefandissima opera. Defectus autem virtutis proprie innotuit homini tempore legis scriptæ; quia tunc per legem eruditus nondum tamen peccati jugum excutere potuit. Et ideo oportuit quod post ista duo tempora quasi præparatoria Deus homo fieret et in

II. — L'humanité grandit et se forme comme chacun de ses membres ; elle a ses jours d'enfance, puis ses années de jeunesse, auxquelles succède « la plénitude des temps, » l'âge viril, l'épanouissement complet de ses forces, et le moment de ses grandes œuvres. Vouloir intervertir les temps, imposer à l'enfance les travaux de l'âge viril, exiger d'elle la maturité du jugement, la hauteur des vues, l'énergie de la volonté qui caractérisent l'homme parvenu à la plénitude de son être, c'est méconnaître les lois de la plus vulgaire sagesse, ou plutôt s'obstiner follement dans l'impossible. Voudrait-on mettre au compte de la Sagesse infinie, ce que la courte sagesse humaine trouverait inadmissible et insensé ? Dès lors quelle conduite devait être celle de Dieu à l'égard du genre humain ? Sans doute, comme un bon père et un sage instituteur, Dieu respectera ses forces naissantes, lui épargnera des fardeaux impossibles à ses épaules d'enfant, lui taira des leçons encore incompréhensibles, et, se mettant au niveau de son enfantine raison, lui balbutiera *les premiers éléments* des hautes sciences dont l'étude devra remplir les jours de la maturité. Et quelle science que celle à laquelle l'homme devait être un jour initié par son Dieu ! A quelles hauteurs le Verbe fait chair allait l'élever ! A travers quelles immensités il l'allait transporter ! quels abîmes il lui devait faire franchir ! A cette humanité faible et pusillanime il devait révéler des secrets formidables, découvrir des vérités dont la profondeur fait frémir, et surtout imposer le joug sanglant des

solo Deo spes salutis haberetur. (D. Thom. in *Magist. sentent.* dist. I, quæst. 1, art. 4.) — Vid. etiam, *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LV, n° 9 ; — *Sum. theolog.* p. III, quæst. 1, art. 5.

plus douloureux sacrifices. Au monde plongé dans la volupté, il allait présenter une croix teinte de son sang, pour en faire le mémorial et le résumé de la vie que ses disciples devraient mener sur la terre. Au monde fasciné par l'amour des richesses, il devait offrir les repoussantes détresses de la pauvreté ; il devait dire : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ! bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! » Ah ! que deviendra l'humanité, si, de suite, d'un seul coup, sans préparation, elle reçoit de son Dieu ces révélations terribles, et est subitement jetée vive dans les sanglantes immolations de la vie chrétienne ? Non, la sagesse divine ne pouvait exposer l'homme au danger de fuir une Rédemption trop énergique pour ses forces. Médecin prudent autant que bon Père, Dieu ne pouvait imposer au mal un remède qui, pour être trop violent et trop hâté, n'aurait eu d'autre effet que de tuer le malade en le voulant guérir. Dieu mit des siècles à disposer le monde à sa divine Rédemption ; et durant ces siècles de préparation, il multiplia et varia avec une admirable sagesse les leçons qui servaient de préface à l'Évangile de son divin Fils. *La loi fut notre pédagogue dans le Christ.... Dieu, autrefois, de bien des manières et sous des formes très-variées, parla à nos pères dans les prophètes.* Chaque mystère a son reflet, chaque dogme chrétien son annonce, chaque vertu héroïque, chaque immolation de la loi nouvelle, sa préparation douce et tempérée, dans la loi ancienne. Si le martyr doit faire tout le fond de la vie de l'Église et de la vie chrétienne, Dieu, de temps en temps, en fera passer une rapide image devant les yeux de l'ancienne humanité. Si la foi est la base du salut, Abraham en donnera l'esquisse glorieuse et en montrera l'énergique beauté. Si l'épreuve

doit être le douloureux héritage des amis du Dieu anéanti et crucifié, les patriarches et surtout les prophètes viendront tour à tour en exposer les premières rigueurs. Dans chaque parole des saints de la loi ancienne, et entre tous du Psalmiste, véritable héraut de l'Évangile, on pressent la loi plus parfaite, les enseignements plus sublimes, l'éducation plus complète et plus élevée que Dieu lui-même viendra donner au monde dans la plénitude des temps¹.

III. — Dans les raisons qui précèdent, le Docteur Angélique considère surtout les besoins du genre humain et l'admirable condescendance de Dieu à y conformer l'ordre de sa providence et toute l'économie des temps. Mais une cause plus auguste, et qui regardait la personne même du Verbe incarné, devait retarder sa venue

¹ *Naturalis ordo est ut ab imperfecto ad perfectum veniatur. Perfectissimum autem in operibus Dei est ipsa Incarnatio per quam creatura Deo unitur in unitate personæ; et ideo oportuit ut non in principio humani generis sed postmodum versus finem sæculorum compleretur, ut sic « prius esset quod animale est, deinde quod spirituale est. » Et hanc causam Augustinus assignat in lib. LXXXIII Quæst. dicens : « Sicut absurdus esset qui juvenilem tantum ætatem vellet esse in homine, evacuarot enim pulchritudines quæ cæteris ætatibus suas vices atque ordines gerunt : sic absurdus ipse est qui universo humano generi unam ætatem desiderat ; nam et ipsum tanquam unus homo, suas ætates agit ; nec oportuit venire divinitus magistrum, cujus imitatione mores optimos formaretur nisi in tempore juventutis. » Et ideo dicit Apostolus ad Gal., III, homines sub lege quasi sub pædagogo parvulos custoditos donec veniret qui per prophetas promissus erat. (D. Thom. in *Magistr. Sentent.* dist. I, quæst. 1, art. 4.)*

parmi nous. Saint Thomas s'exprime ainsi. « A l'arrivée l'un grand monarque, il convient que des hérauts le précèdent et disposent tout à son approche, afin que les peuples le reçoivent avec plus de vénération et de respect : ainsi fallut-il qu'avant la venue de Dieu sur la terre, de multiples apprêts rendissent les hommes plus attentifs à cette divine apparition. Ces apprêts, ce furent les promesses et les annonces qui disposèrent l'humanité à la foi et au désir du Rédempteur : la foi que soutenaient les précédentes prophéties, le désir qu'enflammaient les précédentes promesses. » Telle fut donc la préparation qui, durant les siècles de l'attente, disposa la terre à recevoir avec foi et amour son Rédempteur et son Roi. Dès l'Éden Jésus-Christ est montré à l'homme. Quand la prévarication amène le châtiment, dans ce châtiment même la réparation se fait apercevoir ; dans la sombre nuit qui s'étend sur le monde, l'œil consolé entrevoit dans le lointain la faible lueur qui grandira de siècle en siècle pour devenir le plein midi du Soleil de justice. Abraham « tressaille » en contemplant par la foi et l'espérance « ce jour du Seigneur ; » Moïse porte avec joie, par avance, « l'ignominie du Christ, » et s'enivre des austères voluptés de sa croix ; les Patriarches passent tous, « saluant de loin » la Patrie dont la Rédemption future dote l'humanité rachetée ; tous les justes jettent au ciel et à la terre les cris de leur attente et les témoignages de leurs désirs enflammés. Mais Dieu voulait pour son Fils une préparation plus prochaine encore et de plus éclatants apprêts. Des envoyés arrivent coup sur coup à la terre, chargés de parler aux hommes du Dieu Sauveur dont la venue se rapproche. A chacun de ces hérauts est confiée une révélation spéciale. L'un parle au monde des grandeurs divines du

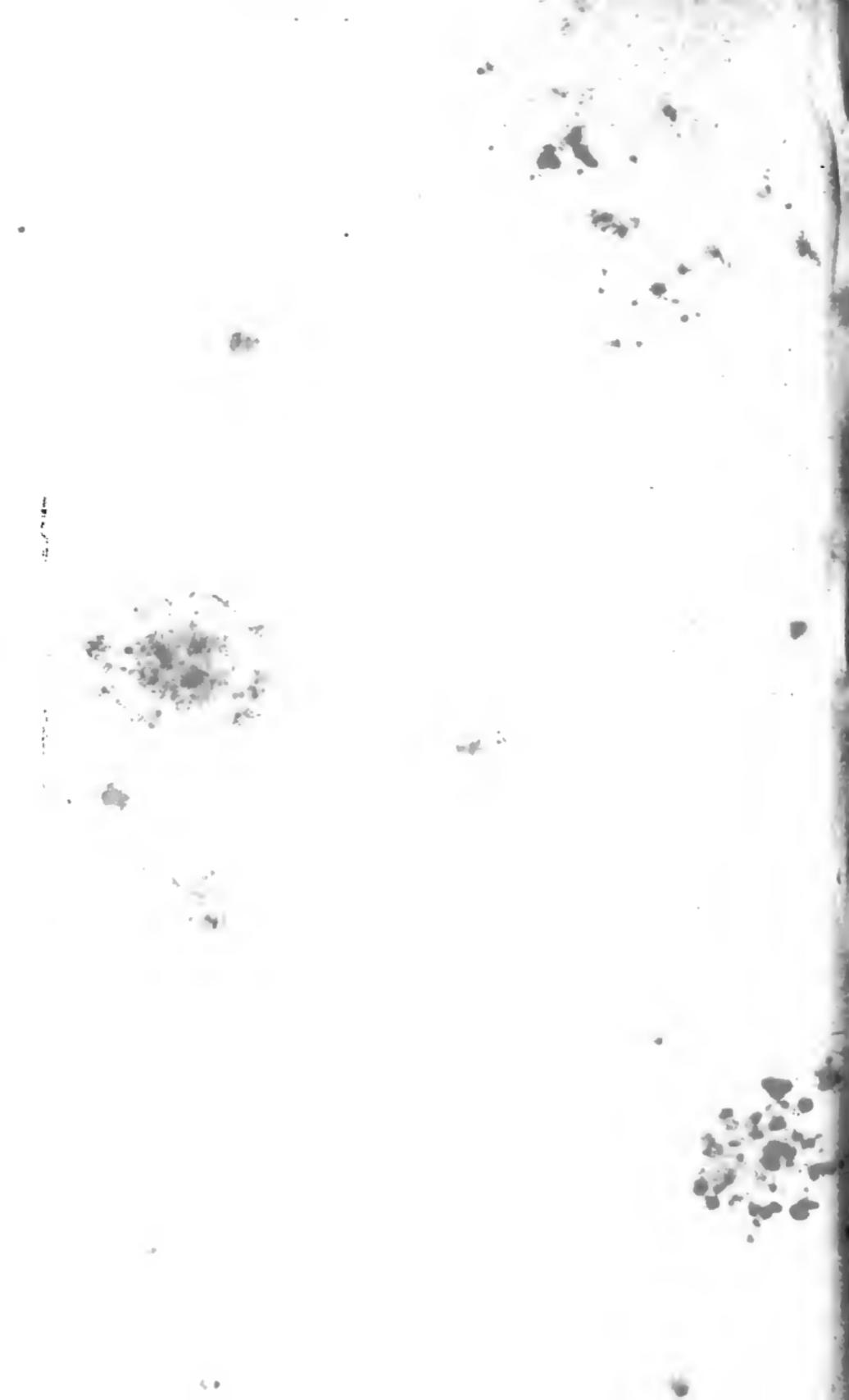
Roi qui va paraître : un autre révèle ses mystérieux anéantissements. Il en est qui entrevoient le Calvaire ; d'autres, le Thabor ; d'autres, la montagne de l'Ascension, d'autres, perçant plus avant encore dans le secret des siècles, la formidable et glorieuse scène du second avènement. Rien n'est oublié de la physionomie divine du Messie promis ; on connaît ses charmes ravissants, sa grâce et son amabilité exquises, sa douceur, sa charité, ses œuvres de miséricorde, ses inépuisables pardons ; on sait où il naîtra ; on connaît le temps précis de cette extraordinaire naissance ; on nomme Bethléem ; on désigne la tribu de Juda ; de son berceau à sa croix douloureuse, on peut suivre pas à pas tout le long de sa carrière le Dieu Rédempteur. Et ce n'est pas la Judée seule qui reçoit les messages célestes ; elle ne les reçoit immédiatement du Ciel qu'à charge de les faire parvenir aux autres peuples ; tel est le but de ses migrations et de ses dispersions successives ; voilà pourquoi nous retrouvons le juif partout, et partout gardien fidèle de ses messages. Rome connaît les merveilles à venir ; les Gaules et jusqu'aux sauvages forêts de la Germanie en gravent sur le granit la prophétie glorieuse ; de l'orient à l'occident, tout est dans l'attente ; la terre entière réclame son Sauveur : le Verbe de Dieu, le Roi et le Rédempteur du monde peut venir.

Il ne devait venir ni dans les siècles trop voisins de la chute, parce que sa venue sans annonce ni préparation eût trouvé l'humanité obstinée dans sa perdition, inattentive à la visite de son Roi, insensible à ses avances et ingrate à tous ses bienfaits ; ni non plus dans des siècles trop reculés et trop proches de la fin des temps, parce qu'il n'eût plus trouvé dans l'humanité qu'un cadavre en putréfaction et d'informes débris

inaptes à l'œuvre de la réparation et du salut. C'est le nouveau point de vue que développe saint Thomas. Telle est la faiblesse de l'humanité, qu'elle ne conserve pas longtemps l'efficacité du remède qui la sauve et la plénitude de la santé et de la vie qui lui sont rendues. Mais quoi ! faut-il admettre que venu trop vite, et traversant ainsi, de son premier à son second avènement trop de siècles, sa mémoire bénie s'efface des cœurs, sa parole s'affaiblisse, son amour s'altère, ses bienfaits se méconnaissent, sa divine Personne perde droit aux hommages de ses peuples et à la gratitude de ceux qu'il a sauvés ? Hélas ! oui, et c'est le Sauveur lui-même qui nous fait entrevoir cette étonnante éventualité, ce prodige d'insensibilité et d'ingratitude : *Croyez-vous, disait-il un jour douloureusement, que le Fils de l'homme revenant trouve encore de la foi sur la terre ?* Ainsi est faite l'humanité déchuë ; tout en elle vieillit et s'use, « tout se déforme, » tout dépérit, son cœur comme le reste, ses sentiments comme ses jours. Cette condition particulière où se trouvait le monde que le Verbe venait sauver, dictait à la Sagesse divine le temps même où devait s'opérer la Rédemption ; et le prophète annonçait « cette plénitude des temps » marquée dans les décrets éternels, quand il chantait : *Votre œuvre, ô Dieu, donnez-lui le jour au milieu des temps.* « Le milieu des temps, » voilà le moment favorable pour la venue du Verbe incarné. Il s'est dépeint sous l'emblème du soleil qui dès l'aube s'élançe à l'horizon, y monte sans repos jusqu'à son plein midi, puis descend lentement dans sa gloire et laisse à la terre, tout le reste du jour, un éclat affaibli, mais généreux et vivifiant encore. Telle sera la course divine que

fournira le Soleil de justice à travers les âges. Durant les siècles d'attente, il montera graduellement au firmament de l'Église, éclairant et échauffant déjà le monde sous le nuage de la figure et au travers du voile de la prophétie. Il apparaît ensuite dans tout son éclat et darde sur les âmes les plus brûlants rayons. Puis, dans cette humanité déchuë où tout se refroidit et s'incline vers la tombe, la divine Lumière s'inclinera elle-même peu à peu dans les intelligences et dans les cœurs ; les temps annoncés par la triste parole du Sauveur : *pensez-vous que le Fils de l'homme revenant trouve encore la foi sur la terre*, inaugureront une nouvelle et rapide décadence ; le monde vivra son dernier âge, et le second avènement sera proche. Ce sont les paroles mêmes du Docteur Angélique : « au moment où la charité d'un grand nombre se refroidira, alors viendra, avec le second avènement, la vision de la foi et l'état de la gloire qui succédera à l'état actuel de l'Église¹. »

¹ Si hoc maximum remedium Incarnationis in principio sæculorum fuisset, procedente tempore, effectus ejus in homines minus carus fuisset, refrigescente caritate : et ideo a principio generis humani indita est mentibus hominum lex naturalis per quam homines Deo subjecti essent : postmodum vero invalescente consuetudine peccatorum, lex naturalis adeo tenebrata est in pluribus ut jam non videretur ad regimen humani generis sufficere, et ideo tunc additum est aliud remedium, scilicet vetus lex, et ea quæ ad ipsam pertinent : quæ etiam processu temporis in hominum cordibus debilitatâ, oportuit aliud perfectius remedium per Incarnationem apponi usque ad tempus illud cum multorum charitas refrigescet, et tunc succedet per secundum adventum visio fidei et status gloriæ statui præsentis Ecclesiæ, et ideo dicit Dionysius (*Eccles. hierar.*) quod sicut se habet hierarchia legis ad nostram hierarchiam, ita se habet nostra ad cœlestem. (D. Thom. in *Magistr. Sentent.* dist. 1, quæst. I, art. 4.)



CHAPITRE TROISIÈME

LES RÉCITS DE LA NAISSANCE

« Et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire comme le Fils unique la reçoit du Père, plein de grâce et de vérité. » Approchons, comme Moïse, l'âme saisie de respect et le cœur plein de désirs : « j'irai et je verrai cette grande vision. » Les récits que nous formeront les Évangiles et que nous expliquera saint Thomas, embrassent toutes les circonstances qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent la naissance temporelle du Verbe incarné. Nous les commençons à l'ambassade de l'archange Gabriel à Marie, et nous les terminons au moment où le Verbe incarné, après le rapide éclat et les premières douleurs de sa naissance, se fixe à Nazareth, dans la chaumière d'un pauvre artisan, et s'y anéantit pour de longs jours.

L'ANNONCIATION

Une ambassade est envoyée à l'humble Vierge qui habite Nazareth et qui, sous l'anéantissement de sa vie

d'ouvrière, cache d'incompréhensibles grandeurs. Cette habitante d'une chétive bourgade, c'est la Reine du ciel, la dominatrice de la terre, l'associée du Très-Haut dans la plus sublime de ses œuvres. Depuis les jours de l'Éden, les oracles divins l'ont fait entrevoir au monde, Adam et Ève ont élevé vers elle, du fond de leur exil, des regards suppliants et des prières ardentes; les Patriarches l'ont entrevue dans les splendeurs de sa gloire; les Prophètes l'ont chantée à l'envi; David l'a contemplée sous ses vêtements d'or assise sur un trône à la droite du Roi; Isaïe s'est élevé jusqu'à l'ineffable mystère de sa virginité féconde; la terre entière, instruite d'avance par toutes ces voix d'en haut, attendait et confondait dans une commune espérance la Vierge qui devait enfanter, et le Fils de la Vierge qui devait sauver le monde.

Au moment où commence le premier des récits que les textes sacrés nous font parcourir, les Cieux se sont ouverts, un ambassadeur du Très-Haut a touché la terre, un Archange est aux pieds de Marie, traitant avec elle de la Rédemption du monde, lui communiquant les plans divins et attendant son consentement dans le silence du respect.

Voici les quatre études que saint Thomas nous présente sur cette grande et toute divine scène: 1° Raisons de cette ambassade angélique; 2° Circonstances de cette ambassade; 3° Sa nature et ses objets; 4° Ses résultats.

I. — Pourquoi cette ambassade d'un archange à Marie? Pour répondre, saint Thomas considère à la fois le mystère même de l'Incarnation, la Vierge Marie auquel ce

mystère est annoncé, le Verbe et la nature humaine qui l'accomplissent par leur ineffable union.

1. La dignité du mystère réclamait d'abord cette ambassade du ciel à la terre, de Dieu à l'homme. Ce mystère, c'est la présence et l'incorporation du Verbe dans l'humanité. Et que venait opérer parmi nous le Verbe ? Il l'expliquera lui-même à la Samaritaine, charnelle encore, qui l'interroge sur l'œuvre du Messie et le vrai culte qu'il introduira dans le monde. « Femme, crois-moi, l'heure vient, et c'est maintenant que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » C'est donc la religion de l'esprit et du cœur, l'hommage de l'intelligence par la foi, de la volonté par l'amour, que le Verbe incarné devait inaugurer dans le monde ; « l'esprit succédait à la lettre, » « et ce qui est spirituel à ce qui était charnel » et terrestre. L'œuvre s'opère en Marie qui, la première, en fait la glorieuse expérience. Le Verbe n'agira pas avec elle comme avec une matière inerte et inconsciente, il ne lui empruntera pas sa chair virginale et son sang très-pur, sans qu'elle en ait conscience, y ait adhéré, et, selon la belle parole de saint Augustin, sans qu'avant de le concevoir dans la réalité de la chair, elle ne l'ait enfanté dans le secret de l'intelligence et du cœur. Oh ! le beau et touchant mystère ! Dès avant l'heure où elle conçut le Verbe incarné dans ses chastes entrailles, son âme bienheureuse était pleine de Lui. Plus que les patriarches, plus que les prophètes, plus que tous les justes de l'ancienne loi, elle vivait de sa vie, respirait de son souffle, et « ressentait le travail d'un enfantement » tout spirituel et tout céleste « jusqu'à ce qu'en elle fût formé le Christ. » Ainsi dès avant l'enfantement divin, à la première

annonce de la venue du Verbe dans la chair, son œuvre est déjà consommée avec une perfection à jamais incompréhensible dans l'âme de la très-sainte Vierge Marie ¹.

2. La mission que Dieu confiait à Marie exigeait d'elle une plénitude d'intelligence et de volonté dans la promesse que Dieu lui demandait et qu'elle donnait à Dieu de remplir cette mission tout entière. Quelles œuvres recélaient les mystérieuses paroles de l'ange ! Œuvres à la fois grandes et douloureuses. Le message de l'ange constituait Marie reine et martyre. Une carrière d'extraordinaires honneurs, d'exaltations inouïes, s'ouvrait devant elle, mais aussi le Calvaire lui offrait ses sombres perspectives et la croix se dressait sanglante sous son regard. Dieu l'engagera-t-il inconsciente dans cette destinée où rien n'aura plus les proportions ordinaires, mais où tout se fera immense et comme infini ? Non : sa sagesse ne s'y pourrait résoudre. Marie saura tout, et pourra dire d'elle-même : *Le Seigneur a fait en moi de grandes choses*. C'est dans la plénitude de son intelligence et de sa volonté qu'elle prononcera le *fiat* qu'attendent le ciel et la terre et dont le salut de l'homme doit jaillir. Marie était la coopératrice et le témoin de

¹ Dicendum quod congruum fuit B. Virgini annuntiari quod esset Christum conceptura, primo quidem ut servaretur congruus ordo conjunctionis Filii Dei ad Virginem : ut scilicet prius mens ejus de ipso instrueretur quam carne cum conciperet. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxx, art. 1.) — Saint Thomas dit encore dans son *Commentaire sur le Maître des Sentences* : « Cum mens sit Deo vicinior quam corpus, non decebat ut Dei Sapientia ejus uterum inhabitaret sine hoc quod mens ejus cognitione summæ sapientiæ resplenderet ; et ideo non deceuit eam ignorare quod in ea fiebat sed oportuit hoc sibi annuntiari. » (Dist. III, quæst. III, art. 1.)

l'œuvre divine : elle devait soutenir dans ses mystérieuses faiblesses le Verbe fait chair ; elle devait à la face du monde, porter témoignage de la réalité du mystère accompli en elle. Comment coopérer à une œuvre qu'on ignore ? Comment attester une réalité dont on ne peut avoir soi-même la conviction ? Il fallait, dit saint Thomas, que Marie pût être le témoin assuré du mystère après qu'une révélation divine lui en eût apporté la connaissance et la certitude : *Ut posset esse certior testis hujus sacramenti quando super hoc divinitus esset instructa*¹.

La sanctification et par suite la glorification de la sainte Mère de Dieu, demandaient à leur tour cette pleine connaissance du grand mystère auquel elle devait coopérer. Qui nous dira les richesses de grâce et de gloire accumulées dans ce simple mot qu'elle répond à l'ange : *Ecce ancilla Domini* ? Qui nous révélera jusqu'où l'élevèrent dans les plus hauts sommets de la sainteté les sentiments de foi, d'espérance, d'amour, d'humilité, de zèle, de force et dévouement magnanime, qui se pressèrent dans cette bienheureuse âme au moment où elle prononça son *fiat* ? Qui peut douter que ce seul instant, où elle pratiqua toutes les vertus à fois et à un degré de perfection incompréhensible, augmenta ses mérites et prépara sa gloire dans une proportion que le regard humain ne saura jamais apprécier ?

5. La troisième raison regarde à la fois le Verbe et la nature humaine que le Verbe vient prendre et exalter. L'incarnation nous est représentée dans toute la suite des Écritures divines comme l'union du Verbe avec

¹ D. Thom. *Sun. theolog.* p. III, quest. xxx, art. 1.

l'humanité ; mystérieux et virginal mariage que Dieu préméditait dès les siècles de l'éternité et qu'il réalise dans la plénitude des temps. « Le royaume des cieux, est-il dit dans l'Évangile, est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. » Un livre entier, le livre du Cantique des cantiques, a été destiné par l'Esprit-Saint à représenter les chastes transports, les délices inénarrables de cette divine union; commentaire de ce mot des Proverbes : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » C'est dans le même sens que saint Paul, étendant à chaque fidèle le glorieux mystère qui s'opéra dans la nature humaine entière, disait de l'âme chrétienne : « chaste vierge que j'ai fiancée au Christ... » et encore : « voici les épouses de cet Homme » Dieu « qui est ressuscité d'entre les morts. »

Or voici la conséquence de ce mystère des noces du Verbe avec la nature humaine par rapport au point qui nous occupe. Dieu traitait avec une nature intelligente et libre, il traitait avec elle de l'union de son Fils ; il ne prétendait pas en user avec elle comme avec une esclave sans volonté, mais bien comme avec un enfant dont il attendait, demandait, la libre acceptation. Marie, dans le sein de laquelle ce divin mariage se devait consommer, est mandataire et représentant de l'humanité entière quand l'ambassadeur céleste vient à elle pour lui présenter l'offre de Dieu, et obtenir son acquiescement. « L'ambassade angélique, dit saint Thomas, indiquait qu'il s'agissait d'un mariage spirituel entre le Verbe et la nature humaine. L'annonciation était l'attente du consentement de la Vierge mandataire de toute la nature humaine. ¹ »

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxx, art. 1. — Et

II. — Pesons chacune des circonstances du mystère de l'Annonciation : toutes sont remplies des plus profonds enseignements, et les creuser, c'est creuser dans les entrailles mêmes du dogme catholique. Nous pouvons réunir ces diverses circonstances sous trois chefs : circonstances de temps ; circonstances de lieu ; circonstances de personnes.

1. *Sexto mense*, « au sixième mois. » Les temps nouveaux commencent : une nouvelle date les inaugure. Qu'importent au récit divin les pompeuses dates de l'histoire humaine ? Rome avait vécu des siècles, et comptait ses années par ses victoires. La Grèce remplissait ses olympiades des héroïsmes de sa valeur guerrière et des gloires de son génie. Que d'époques fameuses rappelaient ces sociétés illustrées par l'éclat des armes ou le prestige de l'esprit ! Mais Dieu n'abaissait pas ses regards sur des trophées qui ne sont devant lui que néant : Dieu ne connaissait qu'une date dans le cours des âges ; il n'en faisait annoncer qu'une à la terre, celle de la conception de son Fils. « Dans le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de la Galilée nommée Nazareth à une Vierge donnée pour épouse à un homme dont le nom était Joseph, de la maison de David ; et le nom de la Vierge était Marie. »

encore : « In Conceptione Christi est factum quoddam matrimonium per invisibilem conjunctionem divinæ et humanæ naturæ. Sed in matrimonio requiritur consensus qui per verba nuntiorum requiritur et reconciliatur. Ergo et decuit ut Deus per angelum suam consensum exquireret Virginis, de qua humanam naturam assumeret in unitate personæ. » (D. Thom. *In Magistr. sentent. dist. III, quest. III, art. I.*)

2. C'est vers la Galilée que l'ange prend son vol ; la Galilée, pays obscur et méprisé. « Quelque chose de bon peut-il sortir de la Galilée ? » Quand on voudra jeter à Jésus la suprême insulte, on l'appellera *Galiléen* ; on dira à Pierre, pour le convaincre de sottise et d'impiété : « Et toi aussi tu étais avec le *Galiléen*. » Quel choix pour la patrie d'un Dieu sur la terre ! Mais ce Dieu est le Dieu anéanti, le Dieu fait pauvre, fait victime, « fait péché, » « fait malédiction : » aucune situation ne lui sera trop humble ; aucun pays ne lui apportera trop d'ignominies. Il vient guérir l'homme qui a voulu, par la désobéissance et la révolte, s'emparer sacrilègement de la gloire divine et du radieux empire de la toute science et de la pleine lumière ; il expiera cet orgueil en se choisissant pour patrie terrestre un coin de terre sans honneur, dans un pays méprisé, et il descendra jusqu'à être tourné en dérision par le peuple sur lequel tous les peuples jettent à flots le rire et le mépris.

« L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de la Galilée nommée Nazareth. » Tout est mystère, tout est enseignement dans les œuvres de Dieu et l'économie de ses plans. La Vierge vers laquelle l'ange est député habite *Nazareth* « la séparée, » « la sanctifiée, » « la florissante, » car tels sont les sens que présente ce mot. Voici le Rédempteur annoncé par l'ange, dépeint dans ses trois grandes prérogatives : la séparation, la sainteté, le triomphe. Le Verbe apparaîtra dans la chair de l'homme, « la chair semblable à la chair du péché, » « il sera en tout ce que sont ses frères, » mais néanmoins l'abîme de l'infini les sépare : il est Dieu, il est Fils du Très-Haut, « vrai Dieu de vrai Dieu, » « Homme parfait, » mais aussi « Dieu parfait. » Jésus-Christ, sainteté

infinie, trouvera dans *Nazareth* « la sainte ou la sanctifiée, » la patrie qui lui convient par son côté le plus grand et le plus incommunicable, la sainteté parfaite, infinie, substantielle. Enfin *Nazareth* est la cité « du triomphe. » Et que vient faire le Verbe, Fils du Très-Haut, dans la terre déchue de l'homme, sinon triompher, triompher des ennemis de son Père : le démon, le péché, la mort, le monde, et fonder sur leurs ruines l'empire impérissable de la vérité, de la vertu et de la gloire ?

3. Pénétrons dans l'humble demeure où de si grandes choses vont se dérouler à nos yeux et où nos oreilles vont entendre de si ineffables paroles. Voici les objets augustes qui s'offrent à nous : un ange, un ange aux pieds d'une Vierge, apparaissant sous une forme sensible, et vraisemblablement la forme humaine.

Pourquoi un ange envoyé à Marie, et quel est cet ange ? A la première de ces deux questions, saint Thomas fait d'abord cette réponse générale que Dieu, qui se sert des anges comme ses ministres et ses ambassadeurs auprès des hommes, n'avait aucune raison de déroger ici à sa conduite habituelle. S'il ne pouvait convenir qu'un homme fût instruit du mystère ¹ avant celle qui devait dominer l'homme à une si prodigieuse hauteur, il n'en était pas de même de l'ange déjà dans la gloire et inondé des clartés de la vision bienheureuse. Sans doute, par dignité, Marie était la Reine des anges, et Gabriel le montre bien par le respect profond avec lequel il l'aborde et les mots dont il la salue ; mais par nature, Marie, comme son divin Fils, était placée durant

¹ D. Thom *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxx, art. 2, ad secundum.

les jours de l'exil, *un peu au-dessous des anges*. De plus, si Dieu a décidé qu'il n'instruirait pas Marie immédiatement par lui-même dans une illumination intime, mais qu'il convenait de lui envoyer un messenger sensible, un ambassadeur, qu'elle pût voir et écouter, quelle autre créature qu'un ange convenait à un tel objet et à une telle destination ? Qui devait parler à l'angélique Marie, que le plus pur et le plus radieux des anges ? quelles lèvres que celles d'un ange et de la Reine des anges pouvaient être assez virginales pour traiter du virginal mariage du Verbe avec la nature humaine, et de la très-pure et très-immaculée Personne du Fils de Dieu incarné ? Mais de plus hauts mystères nous ouvrent leurs perspectives. Dieu avait résolu de reproduire pour le salut de l'homme la scène qui avait mauguré sa perte. Au paradis terrestre, au moment suprême, le dernier de l'innocence et du bonheur de l'homme, nous trouvons une vierge, un ange, une conférence, où s'agitent les plus graves débats et se joue la destinée entière de l'humanité. Ève reçoit la visite de l'ange déchu et convient follement avec lui des moyens de conquérir, en reniant Dieu et son joug, la grandeur et la science infinies. A son tour, Marie, la réparatrice du monde qu'Ève a perdu, recevra un ange, un envoyé du Très-Haut, et traitera avec lui de la rançon et de la délivrance du genre humain que le Verbe vient racheter. « Pour confondre l'audace de notre

¹ Conveniens fuit Matri Dei annuntiari per angelum divinæ Incarnationis mysterium, ut in hoc etiam servaretur divina oratio secundum quam mediantibus angelis divina ad hominem perveniant. — Hoc congruebat virginitati Matris Dei. (D. Thom. p. III, quest. xxx, art. 2.)

ennemi, Dieu fait tourner à notre salut tout ce que le diable a employé à notre ruine ; il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve ; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née ; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort qui en était la punition ; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit, et pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'Eucharistie qu'un manger salubre répare le mal qu'un manger téméraire avait fait. De là vient que nos anciens pères, voyant par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence. Si tel est le dessein de Dieu que tout ce qui a eu part à notre ruine doive coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en notre délivrance..... L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie ; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge ; Ève était vierge encore, et Marie est vierge ; Ève encore vierge avait son époux, et Marie la Vierge des vierges avait son époux ; la malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ; » un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez comme des dieux, » lui dit-il ; l'ange de lumière établit Marie dans une véritable gran-

deur par une sainte société avec Dieu : « le Seigneur est avec vous, lui dit Gabriel ; » l'ange de ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau ? » l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance. « Ne craignez point, Marie, » lui dit-il, et, « rien n'est impossible au Seigneur. » Ève croit au serpent, et Marie à l'ange : de cette sorte, dit Tertullien, une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie « répare, en croyant à Dieu, ce qu'Ève a gâté en croyant au diable : *quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit*. Et pour achever ce mystère, Ève séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu ; et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu ¹. »

L'ange est *Gabriel* dont le nom signifie *force de Dieu*. L'Incarnation était l'œuvre par excellence de la puissance de Dieu. Pour la création du monde, « il avait dit une parole, et tout avait été créé ; il avait envoyé un ordre, et tout avait jailli du néant ; » sa sagesse et sa puissance « s'étaient jouées » dans les magnificences et les immensités de l'univers ; » et, « les cieux sont l'œuvre du bout de ses doigts. » Mais ici il n'est plus question que « d'un bras étendu, » raidi par le fardeau à soulever et les obstacles à vaincre ; c'est « la puissance de sa force, » c'est « la suréminente grandeur de son pouvoir » qui se déploient dans le grand œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption du monde par le Verbe fait chair ; tout ce qui est associé à cet immense ouvrage, tout ce qui s'y emploie, dans quelque mesure et à quelque titre que ce puisse être, *sera fort*. Les premiers mots qui vont

¹ Bossuet, 3^e sermon p. l'Annonciation. 1^{er} point.

être dits à Marie, première associée à l'œuvre divine, seront ceux-ci : *Marie, ne tremble pas !* Celui qui les prononce porte lui-même un nom qui symbolise la force, le courage, l'intrépidité invincibles, Gabriel signifie : *la force de Dieu*. Un des Pères d'Éphèse, creusant plus avant encore dans les significations du mot Gabriel, et y trouvant une nouvelle richesse dans un nouveau sens, lui fait exprimer l'idée de *Dieu et homme ; Gabriel idem sonat quod Deus et homo*. Quoi qu'il en soit de ce détail, toujours est-il que Gabriel est depuis longtemps dans le grand secret de Dieu et employé durant le cours des siècles aux messages qui concernent l'Incarnation. Il apparaît à Daniel, lui déroule la suite des temps, lui marque le moment précis de la venue du Verbe de Dieu dans la chair, et lui découvre la sanglante iniquité du Calvaire où le monde trouve son salut, et la nation déicide et impénitente, son irrémissible perdition. Qu'était Gabriel dans la hiérarchie angélique ? Les auteurs se livrent ici à des conjectures dont notre plan ne comporte pas l'exposé. Le sentiment de saint Thomas est que Gabriel n'appartient pas aux ordres les plus élevés, ni non plus aux plus inférieurs, il était l'ange le plus parfait et le plus sublime dans l'ordre des archanges ¹.

Saint Thomas se demande s'il n'eût pas été plus noble et plus divin, et par suite plus en rapport avec les splendeurs de l'Incarnation, que Marie, au lieu de recevoir son message d'un ange, sous une forme corporelle, eût été instruite par Dieu lui-même dans une soudaine et complète illumination. Non ; l'apparition d'un messager divin sous une forme sensible était plus en harmonie avec le mystère dont Dieu découvrait la prochaine

¹ *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxx, art. 2, resp. ad quartum.

réalisation. Le mystère, c'était la venue de Dieu sur la terre, c'était l'invisible devenu visible ; l'inaccessible se rapprochant de sa frêle créaturé, se plaçant sous son regard, partageant sa demeure, et lui faisant entendre sa voix. Dieu allait apparaître *corporellement*¹, comme s'exprime saint Paul ; c'est *corporellement* aussi que l'ange l'annonce à la terre². Sans doute encore c'est l'âme de Marie dont Dieu devait faire sa demeure la plus aimée, mais sa chair virgine jouait un rôle prépondérant dans la suite et l'économie du mystère, c'est par la chair de Marie que Dieu allait nous devenir visible, le corps de Marie recevait ainsi dans la plus large mesure l'onction de la grâce et de la gloire divines ; ce très-saint corps ne peut être oublié dans la joie du message ; l'Annonciation lui réserve sa part de chastes et délicieuses jouissances ; les yeux de Marie contemplent la ravissante beauté de l'Archange, et son oreille est charmée de la mélodie de sa voix³. De plus, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, Marie était *témoin*. C'est sur son affirmation souveraine qu'allait reposer la certitude de ces événements précurseurs, aussi intimes et aussi secrets qu'ils étaient extraordinaires ; Dieu ménage à Marie, son témoin, le moyen de perception le plus en harmonie avec la nature de l'homme sur la terre ; il lui envoie une révélation visible et palpable dont ses sens comme son intelligence constatent la réalité⁴.

¹ Coloss. — ² Venerat angelus annuntiare incarnationem invisibilis Dei ; unde etiam conveniens fuit ut ad hujus rei declarationem invisibilis creaturæ formam assumeret in qua visibiliter appareret. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. xxx, art. 3.) — ³ Sensus corporei erant visione angelica refovendi. (D. Thom., *id.*, *ib.*) — ⁴ Congruit certitudini ejus quod annuntiabatur, ea enim quæ

L'ange apparut donc à Marie sous une forme sensible ; mais quelle fut cette forme ? Sans doute la forme humaine. C'est le sentiment de saint Thomas ; et l'Évangile, qui, en décrivant l'entrée et la sortie de l'ange, emploie les expressions qui conviennent à la nature humaine et la caractérisent, semble nous l'insinuer. Mais élevons-nous, sans plus tarder, à une haute doctrine que saint Thomas fait jaillir de ces mots du texte sacré : *L'ange fut envoyé à une Vierge donnée pour épouse* ¹..... C'est d'une femme que naîtra le Sauveur du monde : c'est d'une vierge : c'est d'une vierge épouse.

D'une femme : ... *natum ex muliere* ², dit saint Paul. Ce qui précède nous a montré un profond conseil de Dieu dans la rédemption du genre humain. Tout pour l'humanité se résume dans ses deux ancêtres, Adam et Jésus-Christ. L'homme naît à la terre par le premier ; il naît au ciel par le second ; il reçoit du premier une vie déjà puissante sans doute, puisque c'est une vie d'intelligence et de cœur, mais une vie passagère et périssable, *factus in animam viventem* ³ ; il reçoit du second une vie divine, indéfectible et immortelle. Le premier le précipite dans un abîme de maux, le second l'élève avec lui jusqu'au plus haut sommet de la gloire et du bonheur. Tout se résume de même pour l'humanité en deux femmes, Ève et Marie ; la première dont nous naissons à la vie passible, la seconde qui, en nous donnant l'auteur de la vie, nous procure du même coup la grâce et la gloire. Ainsi tout s'harmonise, et le sceau de l'œuvre divine est dans une magnifique unité. D'au-

sunt oculis subjecta certius apprehendimus quam ea quæ imaginamur. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxx, art. 3.)

¹ Luc, I. — ² Galat. — ³ Genes.; — I Cor.

tres raisons sont exposées par saint Thomas. Il fallait que Jésus-Christ naquit à la manière ordinaire, afin de donner aux âmes fidèles d'inébranlables garanties sur la réalité de sa présence dans la chair de l'homme, et le plus éclatant démenti aux blasphèmes de l'hérésie, qui ne veut voir en lui qu'une chair fantastique et sans vérité : mais d'autre part les prérogatives les plus divines devaient séparer sa naissance de la naissance honteuse des pécheurs, et le montrer « séparé des coupables, et plus élevé que les cieux. » Il naîtra donc d'une femme, mais cette femme sera vierge. Une raison singulièrement belle et touchante nous est insinuée en quelques mots du Docteur Angélique. *Ne sexus femineus contemneretur, congruum fuit ut carnem assumeret de femina*¹. Rappelons-nous ies jours de l'Éden. L'homme régnait sur l'univers dans la plénitude de sa grandeur naturelle et la dignité bien autrement haute que lui conférait la grâce ; mais l'homme était seul. Or Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne semblable à lui. » Ces mots, en donnant à la femme sa place véritable et en lui traçant sa mission, lui posaient au front sa couronne d'épouse et de mère, et lui conféraient le respect et l'amour de l'époux auquel la sagesse et la bonté divines l'avaient donnée. Mais « l'homme ne comprit pas... » et ici, comme en tout le reste, « il descendit au niveau des bêtes sans raison, » hélas ! et plus bas qu'elles ! Il jeta la fange à celle qu'il devait honorer, et écrasa sous une tyrannie sanglante celle qu'il devait chérir. « L'homme, historiquement parlant, a accumulé contre sa compagne tout ce qu'il a pu imaginer de duretés et d'incapacités. Il en a fait une

¹ *Sum. theolog.*, p. III, quæst. xxxi. art. 4, resp. ad primum.

captive, il l'a couverte d'un voile et cachée à l'endroit le plus secret de sa maison, comme une divinité mal-faisante ou une esclave suspecte. Il l'a attachée aux travaux les plus pénibles comme une servante ; il lui a refusé l'instruction et les plaisirs de l'esprit. Que n'a-t-on pas fait encore contre elle ? On l'a prise en mariage sous la forme d'un achat ou d'une vente ; on l'a déclarée incapable de succéder à son père et à sa mère, incapable de tester, incapable d'exercer la tutelle sur ses propres enfants, et retournant elle-même en tutelle à la dissolution du mariage par la mort. Enfin la lecture des diverses législations païennes est une révélation perpétuelle de son ignominie, et plus d'une, poussant la défiance jusqu'à l'extrême barbarie, l'a contrainte de suivre le cadavre de son mari, toute jeune et toute vivante, et de s'ensevelir dans son bûcher '... » L'histoire entière de la femme avant le christianisme se résume en deux mots : mépris et cruauté. Elle n'est plus nulle part la compagne de l'homme suivant le décret divin, elle est son esclave ; elle n'a plus son cœur, elle n'obtient de lui qu'une domination dure et inclemente et souvent la plus sauvage inhumanité. Le monde en était là quand « l'homme nouveau, » « le second Adam, » *naquit de la femme*², la femme bénie entre toutes, pleine de grâce, Reine de la terre et du ciel, et élevée tout à coup, par le privilège de sa maternité divine, sur le plus haut trône après celui de Dieu. Ainsi fut relevée la femme qu'avait abaissée et flétrie le paganisme ; ainsi fut complétée l'œuvre entière de la régénération de l'humanité. L'homme était relevé, puisque le Verbe incarné naissait Homme ; la femme,

1 Lacordaire, *VXXIV^e Confér.* — 2 Galat.

puisqu' Marie lui donnait l'être dans le temps : *Quia sexus masculinus est nobilior quam femineus, ideo humanam naturam in masculino sexu assumpsit. Ne tamen sexus femineus contemneretur, congruum fuit ut carnem assumeret de femina*¹. Mais toutes les richesses de cette doctrine ne sont pas épuisées. Dieu dit au paradis terrestre : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui une compagne. » Le regard divin s'arrêtait-il à l'homme ? Adam concentrait-il toutes les vues miséricordieuses du Très-Haut, et remplissait-il la plénitude de la parole divine ? Non ; les Pères nous découvrent tous un profond mystère dans la création du premier homme, et, par une conséquence nécessaire, de la première femme ; et c'est l'Écriture elle-même qui les a mis sur la voie de la belle doctrine qu'ils nous exposent. Parlant d'Adam, saint Paul l'appelle « l'image de l'Autre qui doit venir, » *qui est forma futuri*. Quand Dieu créait Adam, il avait le regard fixé sur le Verbe incarné dont Adam n'était que l'esquisse et l'image : En créant Ève, il songeait à Marie. Reprenons maintenant la parole divine : *il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne*. Oh ! le profond et le touchant mystère ! Non, « il n'était pas bon que l'homme fût seul ! » Qui, dans l'exil si froid, sur le sol si aride et si dévasté de ce monde, reposera les yeux et le cœur du Verbe fait chair ? de celui dont on dira au jour de ses suprêmes douleurs et de ses anéantissements : « Voilà l'homme. » Où cette nature humaine d'une si exquise et si divine délicatesse trouvera-t-elle un refuge contre les aspérités de l'exil ? Écoutez-la pousser une plainte

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxi, art. 4, resp. ad prim.

déchirante : *Hei! mihi quia incolatus meus prolongatus est!* Elle le confesse douloureusement : « le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Tout est crime autour de lui ; tout est haine ; tout est amertume et souffrance ; « ses yeux cherchent qui le console, et ne le découvrent point. » Oui vraiment, c'est de l'Homme-Dieu son Fils, « de l'Homme » par excellence et en lequel se résume et se concentre la création entière, que Dieu se préoccupa quand il dit : *il n'est pas bon que l'homme soit seul!* Créons-lui un cœur où il se puisse reposer, une âme immaculée où il puisse se plaire, une céleste créature dont l'amour cicatrise les blessures que lui font la haine et les insultes de toutes les autres. *Faisons-lui une compagne* : voilà dans sa plus grande profondeur le sens de de cette parole de l'Éden et de cette autre de saint Paul qui la précise et lui donne son sens le plus sublime : *il naquit de la femme.*

Mais, pour que « la femme » pût s'acquitter auprès du Verbe incarné de la mission de consolatrice et de soutien, pour qu'elle pût lui faire goûter les seules joies qui s'épanouirent pour lui au milieu des souffrances de l'exil et des détresses de l'expiation, il fallait qu'elle fût vierge, et vierge immaculée. Écoutons l'admirable Bossuet : « Pour moi, quand je considère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles ; quand je regarde l'incompréhensible ainsi renfermé et cette immensité comme raccourcie, quand je vois mon Libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois, à part moi : Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré

qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature. C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis, me retournant au Sauveur : Béni enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que votre Mère soit violée. Ah! que si Satan l'osait aborder pendant que, demeurant en elle, vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère! Mais, ô béni enfant, par qui les siècles ont été faits, vous êtes devant tous les temps, quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux, mais vous-même vous formiez ses membres; c'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devait être tirée; ah! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan, détournez ce malheur par votre bonté, commencez à honorer votre mère, faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est devant elle... Le Fils de Dieu, longtemps avant que d'être homme, aimait Marie comme sa mère; il se plaisait dans cette affection, il ne cessait de veiller sur elle, il détournait de dessus son temple les malédictions des profanes, il l'embellissait de ses dons, il la comblait de ses grâces, depuis le premier instant où elle commença le cours de sa vie, jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée ¹. » Saint Thomas, on le sait, frappé de ce que le décret de la transmission du péché originel a d'absolu et d'universel, n'osa pas défendre en celle qu'il aimait si tendrement et dont il

¹ Bossuet, *1^{er} Sermon sur la Conception.*

expose les grandeurs avec tant de magnificence, le glorieux privilège de l'Immaculée Conception, et néanmoins, chose étrange! il n'y aurait qu'à prendre ses textes pour l'établir solidement. Les preuves qu'il fait servir à prouver l'exemption en Marie de tout péché actuel, ont une lucidité et une force merveilleuses à défendre le privilège de l'Immaculée Conception ¹. Quant à la perpétuelle virginité de Marie, et à la convenance absolue pour Jésus-Christ de naître d'une mère vierge, il l'établit par des arguments sans réplique. Le premier tire sa force de la dignité de Dieu le Père. Qui devait être Père du Verbe fait chair, que celui qui, dans les siècles éternels, l'engendrant de son sein, lui disait : « Aujourd'hui je t'ai engendré; » et encore : « Tu es mon Fils? » A qui ce nom de Père du Verbe Incarné pouvait-il être jamais communiqué? Et le Verbe lui-même, l'Intelligence infinie, l'infinie Pureté, comment aurait-il pu recevoir le corps auquel il se devait unir de l'impure effervescence de la chair? Si l'Église pousse un cri d'étonnement en le voyant consentir à descendre dans un sein virginal, comment admettre que sa dignité com-

¹ Beata Virgo fuit electa divinitus ut esset Mater Dei. Et ideo non est dubitandum quin Deus per suam gratiam eam ad hoc idoneam reddidit : non autem fuisset idonea Mater Dei si peccasset aliquando : tum quia honor parentum redundat in prolem secundum illud, Proverb. xvii, 6 : *Gloria filiorum patres eorum.* Unde et per oppositum ignominia Matris ad filium redundasset : tum etiam quia singularem affinitatem habuit ad Christum qui ab ea carnem accepit ; tum etiam quia singulari modo Dei filius qui est Dei sapientia, in ipsa habitavit non solum in anima sed etiam in utero... ut sic in ea impleatur quod dicitur : *tota puera es, amica mea, et macula non est in te.* (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxvii, art. 4.)

portât aucun contact avec la souillure des générations ordinaires? Mais, de plus, c'eût été contredire le but même de sa venue sur la terre ; « Il était l'agneau qui venait enlever les péchés du monde. » Il venait tout élever, tout purifier, tout spiritualiser : s'il descend pour ce grand œuvre jusqu'à l'abaissement de la chair, au moins doit-il rester en deçà de ses souillures. Enfin, sa naissance d'une vierge préfigurait et inaugurait le résultat tout divin de sa venue parmi nous. Ce résultat, saint Jean nous le marque en ces mots : « Tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné la puissance d'être faits enfants de Dieu, à ceux... qui ne sont pas nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » Tout change dans le monde à l'apparition de Jésus-Christ, une nouvelle naissance, qui échappe aux grossières opérations de la chair, qui est toute spirituelle, qui dépend uniquement de la puissance de Dieu, porte l'homme jusqu'à l'ineffable qualité « d'enfant de Dieu. » Cette naissance, en dehors de la chair et du sang, la génération virginale de Jésus-Christ en annonce les chastes splendeurs. *Oportebat caput nostrum insigni miraculo secundum carnem nasci de Virgine, quo significaret membra sua de Virgine Ecclesiâ secundum Spiritum nascitura*¹.

Si Dieu, en faisant naître son Fils d'une Vierge, avait en vue sa gloire, il avait en vue aussi notre propre exaltation. La virginité de Marie fit pousser à l'Église sa plus radieuse fleur, la virginité volontaire ; et, par la perfection de la tige, nous pouvons juger de la valeur et de la beauté de son fruit. La virginité de Marie, source et premier type de toutes les autres virginités, a été

¹ D. Thom., p. II, quæst. xxviii, art. 1.

magnifiquement célébrée par nos docteurs, que saint Thomas rappelle et résume. Ils ont d'abord remarqué qu'elle a été la première. Avant Marie, cette céleste vertu était inconnue ou méprisée. Les vierges du paganisme cachèrent sous l'apparente blancheur d'une virginité de commande, les plus honteuses souillures. Israël ne connaissait qu'une grâce, celle de la fécondité dans le mariage : rester vierge était à la fois une douleur et une honte. Qui donc mit au cœur de Marie cette résolution magnanime d'implanter parmi les fanges de ce monde ce lis sans tache de la virginité ? Qui lui persuada, seule au milieu des filles d'Israël, de s'y obliger par un vœu ¹ ? Qui lui fit mettre la virginité si étrangère et si inappréciée au-dessus de tous les autres dons ? Ah ! c'est l'œuvre de la droite de Dieu, c'est la divine influence du Verbe sur celle qui sera sa mère ; et Marie pourra chanter de sa virginité comme de sa maternité divine : *Il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est le Tout-Puissant !* La première dans l'ordre des temps, la virginité de Marie est la première encore dans l'ordre de la perfection. Réunissons par la pensée les fleurs innombrables qu'a, depuis Marie, poussées la virginité dans l'Église : à elles toutes, elles n'ont pas l'éclat et la beauté de celle de la Vierge divine ; elles n'étincellent

¹ Perfectionis opera magis sunt laudabilia si ex voto celebrentur. Virginitas autem in Matre Dei præcipue debuit pollere. Et ideo conveniens fuit ut virginitas ejus ex voto esset Deo consecrata... Non creditur antequam desponsaretur Joseph absolute virginitatem vovisse, sed licet eam in desiderio habuerit super hoc tamen voluntatem suam divino commisit arbitrio. Postmodum vero, accepto sponso, secundum quod mores illius temporis exigebant, simul cum eo votum virginitatis emisit. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxviii, art. 4.)

pas d'une aussi éblouissante blancheur, et ne remplissent pas le ciel et la terre d'un aussi suave parfum. Mais il nous faut monter plus haut encore, et jusqu'au monde angélique, pour chercher nos termes de comparaison. La virginité de Marie surpasse celle des anges, et par les plus frappants côtés. C'est la nature qui fait les anges vierges, c'est la grâce qui fait vierge Marie; chez les anges, c'est une nécessité; chez Marie, un acte héroïque de la volonté libre. Les anges n'eurent pas même sur notre divine Mère l'avantage de leur nature, exempte des émotions et des concupiscences de la chair, purs esprits comme ils sont; Marie, dans une chair mortelle, renfermait une nature plus qu'angélique et, si l'on peut s'exprimer ainsi, elle était plus ange que les anges mêmes. Élevons-nous encore plus haut. La virginité de Marie fut un rayon et un reflet de l'infinie pureté de Dieu. C'est cette idée sublime que rendent ainsi deux grands docteurs: *Prima virgo Trias est*, avait dit saint Grégoire de Nazianze; *Secunda virgo Maria est*, ajoute saint Ambroise. Aussi quelle puissance eut la virginité de Marie! puissance de fécondité, puissance de clarté et d'illumination. C'est la virginité de Marie qui attira par ses charmes le Verbe Fils de Dieu; jamais le Verbe ne fût entré dans l'humanité par la vulgarité grossière de la génération habituelle, il ne voulait pour trône qu'un sein virginal, et, chez Marie, la virginité et la maternité divines ne se séparent point, ce sont deux fleurs d'une même tige, deux rayons d'un même astre. Divinement féconde par l'enfantement du Verbe, Marie le fut encore en devenant la mère véritable de toutes les virginités qui jaillirent de la sienne, et puisèrent en elle leur vie, leur force et leur beauté. La puissance d'illumination accompagne en Marie la puissance de

fécondité. S'il est vrai que *Bienheureux sont les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu*, jugeons des clartés dont a été inondée l'âme de la plus pure des Vierges.

« L'Ange fut envoyé à une vierge... donnée pour épouse à un homme dont le nom était Joseph. » La mère du Verbe Incarné devait être une Vierge. Mais pourquoi doit-elle être *une vierge donnée pour épouse*? A quoi bon ce mariage pour Marie? Saint Thomas nous développe diverses raisons de convenance qu'il réunit sous trois chefs : Convenance par rapport au Verbe incarné, par rapport à sa divine Mère, par rapport à nous. L'honneur du Verbe incarné l'exigeait. Tous les Pères et les écrivains ecclésiastiques ont fait cette remarque que Jésus-Christ, qui laissa la haine recueillir contre sa Personne les insultes les plus atroces comme les plus variées, ne permit néanmoins jamais aux blasphémateurs de jeter leur fange sur sa virginale pureté. Mais quel prétexte n'eussent-ils pas trouvé à des insinuations odieuses si sa Mère, sans époux reconnu, lui eût donné naissance, l'eût allaité et élevé? Le monde ne pouvait de suite atteindre à la sublimité du mystère du Dieu fait homme, né d'une Vierge : il importait donc que, jusqu'au jour de la complète révélation, un voile de pudeur fût jeté sur les divines opérations que la corruption humaine eût blasphémées, faute de les pouvoir comprendre. D'ailleurs, la présence d'un homme, d'un juste, chef de la sainte famille, se rattachait à ce que l'Incarnation a de plus intime et de plus profond : l'anéantissement du Verbe fait chair. En attendant qu'il devint « l'homme de douleurs, » Jésus-Christ devait être le résumé de toutes les faiblesses de l'homme, comme il était la caution et l'expiateur de ses crimes. Mais où la faiblesse de l'homme apparaît-elle dans une plus saisis-

sante réalité qu'à son berceau, sous ses langes, au milieu de ses détresses, de ses impuissances et des cris de ses premières douleurs? Le Christ sera donc tout d'abord *un petit enfant* : « un petit enfant nous est né, » avait chanté le prophète ; un enfant abandonné à tous les besoins et à toutes les défaillances des autres ; *participavit eisdem*. Dans cet état, de deux choses l'une : ou le miracle interviendra pour soutenir cette défaillance et pourvoir à ces besoins, ou le cours ordinaire des choses sera suivi, et l'enfant avec sa mère seront confiés au dévouement et à la force d'un père et d'un époux qui veillera sur eux, travaillera pour eux, écartera d'eux tout danger, et conservera, au travers de péripéties et de difficultés sans nombre, ces deux fragiles et précieuses vies. Car ce ne fut pas seulement de soutien que le Verbe anéanti daigna ressentir le besoin, ce fut aussi de défense. Venu pour expier, il se livra dès sa naissance aux fureurs de la persécution et au double effort du monde et du démon ; Joseph dut l'arracher aux sanglantes immolations d'Hérode, et en même temps dissimuler au démon la réalité et la nature du mystère de l'Incarnation. Dans toute la suite de l'Évangile, le démon nous apparaît inquiet au sujet du Juste né à Bethléem, ne connaissant ni sa génération éternelle ni le mystère de sa naissance d'une vierge, mais soupçonnant plus qu'un homme dans Celui qu'avaient chanté les anges et adoré les Mages. Tout lui eût été révélé d'un coup, si Joseph, véritable époux de la Vierge, n'eût dérouter ses investigations et déjoué ses calculs ¹.

Marie, presque aux mêmes titres que Jésus, avait besoin du juste Joseph, comme protecteur et même

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxix, art. 1.

comme sauveur. Joseph sauvait son honneur et jusqu'à sa vie. Devenue mère sans que la synagogue grossière eût pu croire ni comprendre la merveille toute virginale de son enfantement, Marie eût été infailliblement lapidée. D'ailleurs, comment supposer cette frêle et timide vierge de seize ans, au plus, abandonnée seule aux détresses d'une vie indigente, aux malveillances d'un peuple naturellement cruel, et aux implacables haines des persécuteurs de son Fils ?

A nous aussi il fallait ce chaste et virginal mariage. Saint Joseph devenait par là un irrécusable témoin qui, devant les siècles et le monde, attesterait la vérité sur la merveilleuse fécondité de Celle qu'il avait prise pour épouse sans altérer l'éclat de sa virginité ².

Ajoutons avec saint Thomas une raison plus profonde et plus belle. Le mariage, si grand, puisque Dieu en a fait l'image de l'union de son Verbe avec la nature humaine, devait être néanmoins un continuel objet de mépris et d'accusations pour d'impurs hérétiques. Dieu le venge des hontes dont on prétend l'avilir en présentant aux vénérationes de tous les siècles le très-réel et très-saint mariage de saint Joseph et de Marie. *Mater Domini fuit desponsata et virgo, quia in persona ipsius et virginitas et matrimonium honoratur contra hæreticos alteri horum detrahentes* ³.

¹ Per hoc redditur immunis a pœna. Secundo per hoc liberatur ab infamia. Tertio ut ei a Joseph ministerium exhiberetur. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. xxix, art. 1.) — ² Testimonio Joseph comprobatur est Christum ex virgine natum... ipsa verba virginis matris magis credibilia redduntur suam virginitatem ass. rentis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxix, art. 1.) — ³ D. Thom. *Comment. in Matth.*

.III. — Cette étude, sur les circonstances du mystère de l'Annonciation, nous a éloignés peu à peu de l'Ange et des paroles de son message ; il nous faut y revenir maintenant. La mission qu'a reçue Gabriel comprend trois parties correspondant aux trois effets que Dieu veut en obtenir. Saint Thomas s'exprime ainsi : « L'Ange se proposait trois choses dans son ambassade à Marie : d'abord, en préparant son âme, rendre la vierge attentive aux grands mystères dont il était révélateur ; puis ensuite lui en dérouler toute la suite et les circonstances ; enfin incliner sa volonté à l'obéissance et obtenir d'elle le consentement demandé . »

1. Dans cette étude nous devons tour à tour jeter les yeux sur l'Ange et sur Marie. L'ange parle le premier, et ses paroles ont pour but de disposer l'humble et timide vierge à l'annonce des grandes choses que Dieu opérera tout à l'heure en elle. C'est là le but de cette étonnante et toute nouvelle salutation : *Je vous salue, Marie* ; et la suite. Qu'est-ce à dire ? Un ange aux pieds d'une pauvre femme d'Israël ! et cet ange emploie avec elle les formules du plus profond respect et des louanges les plus magnifiques ! Quel renversement de toutes choses ! l'humanité aveuglée adorait les anges, se prosternait devant eux, leur vouait un culte et implorait leur protection toute-puissante. En Israël leur apparition et leurs messages apportaient dans les âmes la terreur et l'effroi : Daniel tombe devant l'Ange, la face contre terre, et l'ange doit arrêter sur ses lèvres l'acte de l'adoration qui ne se rend qu'à Dieu. C'est que les anges, jusque-là, ne se montraient qu'en maîtres, et l'homme, inférieur à eux par nature, et indigne par son péché de leur vertu éclatante, sentait d'instinct que

devant ces nobles et puissantes créatures il devait se courber dans l'humilité de son néant. Mais, voici qu'un ordre nouveau s'inaugure : l'humanité va être en Jésus-Christ exaltée « au-dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de toute Domination, » elle commence en Marie à recevoir les prémices de ces honneurs infinis ; le peuple angélique tout entier, représenté par Gabriel, tombe aux pieds de la Vierge et la salue, saisi devant elle de crainte et de respect. L'humble Vierge demeure interdite devant « une pareille salutation ; » son âme se fait attentive ¹ ; l'Ange peut dès maintenant lui faire pressentir les sublimités de son message. C'est le sentiment de saint Thomas que les premières paroles de la Salutation angélique, outre l'extraordinaire profondeur de sens que nous développerons plus loin, renferment une insinuation de tout le mystère de la Maternité divine et de l'incarnation de l'Homme-Dieu. Trois sublimes effets allaient sortir de cette conférence entre l'Ange et la Vierge. Marie allait devenir mère par l'opération surnaturelle et divine de l'Esprit-Saint : l'Ange le lui fait entendre en ces mots : *Vous êtes pleine de grâce*. Le fils auquel elle devait donner naissance était Dieu : l'Ange ajoute : *Le Seigneur est avec vous*. Enfin la maternité divine conférait à Marie une dignité incomparable et des honneurs sans limite et sans mesure : *Vous êtes bénie, dit Gabriel, ô Marie, entre toutes les femmes* ² !

¹ Intendebat angelus... reddere mentem ejus attentam ad tantæ rei considerationem, quod quidem facit eam salutando quadam nova et insolita salutatione. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxx, art. 4.) — ² In qua quidem salutatione præmisit idoneitatem ejus ad conceptum in hoc quod dixit : « gratia plena, »

Étudions notre divine Mère à ce début de la scène qui se déroule dans le réduit caché de Nazareth et que le ciel contemple avec tant d'amour. Quelle différence profonde entre Ève et Marie; l'une devant l'ange de de l'enfer, l'autre devant l'ange du ciel! Ève n'est pas renfermée dans le silence des âmes saintes; elle nous apparaît déjà, au point où la parole divine la prend pour nous la faire connaître, comme ces vierges dont parlera saint Paul, imprudentes, bavardes et curieuses, *verbosæ et curiosæ, loquentes quæ non oportet*. Elle se complait à converser avec l'ange de ténèbres. Oh! Ève bien plus que Marie aurait dû être remplie de trouble aux étranges ouvertures que lui fait le serpent! Bien plus que la Vierge de Nazareth, il lui fallait poser la question qui l'eût sauvée : *quæ est ista salutatio?* Elle n'y songe pas, elle se montre pleine de confiance, d'assurance et de laisser-aller: elle suit pas à pas le tentateur, s'enfonçant complaisamment avec lui dans la profondeur du gouffre où il l'entraîne; elle ne paraît s'étonner, ni se troubler, ni s'inquiéter de rien, jusqu'à entendre, sans le frémissement de l'indignation, ni la pensée de la fuite, l'affreux blasphème, qui blesse sa foi, détruit sa confiance, et tourne en révolte sa précédente charité. Quel ravage ont déjà produit dans l'âme d'Ève les premières paroles de Satan! La voici follement confiante dans un avenir que le tentateur a fait resplendir à ses yeux; elle se tient assurée d'usurper les honneurs divins; elle tressaille à la pensée satanique de devenir « Dieu! » Marie est troublée par Gabriel dans son long

expressit Conceptum in hoc quod dixit : « Dominus tecum; » et prænantia vit honorem consequentem cum dixit : « Benedicta tu in mulieribus. » (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxx, art. 4.)

et profond silence, et interrompue dans le cours d'une incessante méditation. Un ange même peut troubler le calme de cette âme : mais combien plus encore la Salutation angélique déconcerte son humilité ! Marie ne s'est jamais entretenue que « de sa bassesse ; » jamais elle n'a vu en elle « qu'une servante » indigne de fixer sur soi le regard du Très-Haut ; stupéfaite dès qu'on lui apprend qu'elle est « pleine de sa grâce, » et favorisée de sa présence. Ève s'habitue à cette exorbitante et sacrilège prétention d'occuper les sublinités du trône de Dieu ; Marie ne peut se faire à l'idée d'obtenir de lui un seul regard et une simple pensée. Il nous est facile, en suivant cette explication, de pénétrer dans le secret du trouble de Marie : *Quæ cum audisset turbata est et cogitabat qualis esset ista cogitatio*. Ce trouble vint-il de sa chasteté inquiète ? Bien que ce sentiment ait eu de hauts patronages, en vérité, il nous réprime étrangement à admettre. Quoi ! la Vierge qui ne connaît pas les honteuses émotions de la concupiscence, peut s'émouvoir de la présence d'un ange ! Mais d'ailleurs les anges n'étaient pas des étrangers pour la Reine des anges. Dès longtemps sans doute elle était familière avec ces frères d'en haut dont elle surpassait la pureté et aimait la présence, et qui mettaient eux-mêmes leurs délices à contempler ses perfections et à glorifier ses grandeurs. On peut dire sans doute que Marie ayant déjà fait à Dieu le vœu de virginité et pouvant entrevoir dans les paroles de l'Ange l'annonce et l'offre de la divine Maternité, songe de suite à sa promesse de demeurer vierge, et se trouble, faute de connaître encore le moyen merveilleux par lequel Dieu conciliera ces deux prérogatives. Cette explication n'est certes pas à dédaigner ; toutefois nous aimons mieux l'autre, qui rend plus heureusement

compte de ce que le trouble de Marie eut d'immédiat et de spontané. Avant l'annonce explicite du mystère, Marie est déjà toute troublée. De quoi troublée? Assurément des louanges si nouvelles et si excessives dont Gabriel la comble. Elle se demande, dans le trouble et la confusion, « ce que peut vouloir dire *un pareil salut.* »

2. Le but de l'Ange est atteint, l'âme de Marie est en suspens, et son trouble même, l'inquiétude où elle est jetée, lui font attendre avec plus d'attention et d'impatience le reste du message divin. L'ange va dérouler dans son sublime et formidable ensemble l'œuvre que le Très-Haut médite depuis les siècles et que sa puissance se décide à réaliser. Quelle œuvre! Saint Paul en face d'un tel abîme pousse un cri de stupéfaction et de terreur; « il tombe aux pieds du Père de Notre Seigneur Jésus-Christ ¹; » il supplie Dieu « d'illuminer les yeux de son cœur pour pouvoir comprendre ²; » il veut « qu'on s'enracine, qu'on se fonde dans la charité, pour pouvoir saisir » toute cette immensité, « cette étendue, cette largeur, cette sublimité, cette profondeur ³. » Si Paul tremble devant la seule vue du mystère, que sera-ce de la timide Vierge de Nazareth appelée à y coopérer si intimement? Si Paul est saisi de stupeur, que doit ressentir Marie ⁴? L'ange a pénétré le secret de cette angoisse: *Ne tremblez pas, ô Marie!* Et comme Dieu seul

¹ Ephes. — ² Ephes. — ³ Ephes. — ⁴ *Fuerat beata Virgo turbata in sermone sed non in visione angeli. « Cum assueta his visionibus foret, Evangelista non visioni sed sermoni attribuit turbationem... venit Gabriel archangelus blandus in specie sed terribilis (in sermone. » (D. Thom. Opuscul. LIII, art. 1.)*

est fort, seul soutien solide, seule force infinie, c'est Lui, c'est son infinie puissance, qu'il fait apparaître à la Vierge épouvantée de sa faiblesse et de l'immensité de l'œuvre qu'elle entrevoit : *Vous avez trouvé grâce devant Dieu.*

Trois parties composent la révélation de l'ange, et embrassent dans son ensemble le mystère du Verbe fait chair : La réalité du mystère ; la grandeur du mystère ; le mode divin du mystère. La réalité : Dieu véritablement uni à la nature humaine : deux natures en une seule personne divine : le Verbe vraiment fait chair : Jésus-Christ tout ensemble « vrai Dieu et vrai homme. » La grandeur : Jésus-Christ le Fils de la Vierge, Dominateur du ciel et de la terre, Médiateur suprême entre Dieu et l'homme, Pacificateur universel, Pontife éternel de grâce et de gloire, Fondateur de l'immense et indestructible empire des enfants de Dieu. Le mode : « La chair et le sang ni le désir de la chair, ni la volonté de l'homme » n'interviendront dans la naissance temporelle du Verbe ; l'opération de l'Esprit-Saint en sera le principe actif et la chair virginale de Marie en fournira la matière immaculée. Reprenons ces divers points du dogme, en suivant une à une les paroles de l'ange ¹.

Ecce concipies in utero. Voilà bien le *Verbe fait chair* : voilà le Fils de Dieu incorporé à l'humanité. Il ne vient pas à nous comme un monarque d'une inabor-

¹ Angelus intendebat eam instruere de mysterio Incarnationis quod in ea erat implendum ; quod quidem facit prænuntiando conceptum et partum, dicens : « Ecce concipies in utero, etc. ; » et ostendendo dignitatem prolis conceptæ, cum dixit : « Hic erit magnus, etc. » et etiam demonstrando modum conceptionis, cum dixit : « Spiritus Sanctus superveniet in te. » (D. Thom. *Sum. theoloq.* p. III, quæst. xxx, art. 4.)

dable grandeur, d'un accès impossible, étranger sur son trône et dans sa gloire aux pauvres qui n'ont vu que de loin son inaccessible éclat. Il est *né de la femme* et, selon toute la force du texte, *formé de la femme*. L'hérésie au cœur trop resserré, à l'intelligence trop courte pour embrasser la charité d'un Dieu et croire aux « excès » de son amour, jettera un œil défiant sur la Personne du Verbe incarné. Qu'elle ait devant elle un homme, elle ne pourra le nier ; mais elle niera la *réalité* de ce qu'elle voit. L'humanité du Christ sera fantastique. Et, quand l'hérésie aura honte de cette effronterie et devra se rendre à l'évidence, elle se réfugiera dans un autre mensonge, elle prétendra que le corps du Sauveur, formé au ciel, n'a fait ensuite que traverser Marie comme un rayon de lumière traverse le cristal. Écoute l'Ange, hérésie menteuse et persécutrice éternelle, acharnée « à dénouer le Christ, » à déchirer l'harmonieux ensemble qui le fait ce qu'il est, vrai Dieu et vrai homme ! *Concipies in utero*, « vous concevrez dans votre sein. » Si l'esprit humain s'est élevé contre la réalité de l'Incarnation, combien plus s'est-il rué avec fureur contre le dogme de la divinité du Christ. La première hérésie n'eut qu'un moment, celle-ci traverse les âges, ralliant à elle toutes les intelligences dévoyées et tous les cœurs impurs. De chaque siècle s'est échappé le cri déicide du prétoire : *Non volumus hunc regnare super nos!* « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » Le nôtre a hurlé ce blasphème plus haut que tous les autres, et comme le seul moyen de briser le sceptre du Christ est de nier sa divinité, c'est elle que l'impiété humaine a poursuivie et poursuit encore de ses plus implacables fureurs. Mais la parole tombée du ciel il y a dix-huit siècles, dans la pauvre chaumière de Naza-

reth, est debout, ferme et inébranlable, et des siècles de blasphèmes n'ont fait que la consolider. L'ange disait à Marie : *Vocabitur Filius Dei*, « il sera appelé le Fils de Dieu, » et le monde a répondu à l'Ange en se frappant la poitrine et en pleurant de ses négations impies : *Vraiment oui ! Celui-là est le Fils de Dieu !* Et cette grande parole qui affirme la divinité du Fils, venge en même temps la dignité de la Mère. Marie, qui donne naissance à un Dieu, est bien véritablement *la mère de Dieu, Théotocos*. Toutes les impudences de Nestorius ne prévaudront pas contre cette conclusion de la foi qui est celle du bon sens et de la plus vulgaire logique. Et à quel point d'honneur la maternité divine éleva Marie ? Nul autre que l'œil de Dieu ne peut mesurer de tels abîmes et de si incommensurables hauteurs. Mère de Dieu, un Dieu lui obéissait : *et erat subditus illis*¹ ; un Dieu la vénérait : un Dieu l'aimait. Ce Dieu fait chair, fait enfant, il fut donné à Marie, après avoir formé d'elle-même, par l'opération de l'Esprit-Saint, son très-saint corps, de le nourrir de son lait, de le couvrir de ses soins, de lui prodiguer toutes les caresses de l'amour. Et lui, ce Fils de l'Éternel, « Dieu de Dieu, » « vrai Dieu de vrai Dieu, » rendait à sa mère, avec une effusion et des tendresses à jamais ineffables, ces chastes embrassements et ces caresses bénies. Ces divines et délicieuses choses s'épanouissaient pour Marie dans les paroles de l'Ange : « Voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils... et il sera appelé le Fils de Dieu. »

Après la réalité de l'incarnation et l'affirmation de la divinité du fils de Marie, vient, dans les paroles de

¹ Luc.

l'Ange l'annonce de sa grandeur : *Celui-là sera grand !* Ici encore les siècles ont répondu à la prophétie de Gabriel par l'affirmation solennelle de son accomplissement. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* Le Christ triomphe, le Christ domine, le Christ est roi ! Le grand œuvre de Dieu est accompli. Venu en ce monde pour transformer le monde, il l'a transformé ; pour renverser le mur de séparation qui désunissait l'homme de Dieu, le ciel de la terre, il l'a renversé ; pour illuminer les âmes des plus étincelantes clartés, il les a illuminées ; pour fonder sur la terre la vérité et l'amour, il les a fondées. La terre a cru et la terre a aimé ; des peuples, les uns ont accepté le Christ Roi et ont trouvé dans sa vérité et dans sa grâce la force qui les a transfigurés et la vie qui leur a fait traverser les siècles, les autres se sont faits ses persécuteurs, et, brisés un à un par le sceptre qu'ils refusaient de reconnaître, ils ont disparu tous de la scène de l'histoire, les uns comme les autres, ou par la régénération dans la foi, ou par la ruine dans l'apostasie, ont affirmé la vérité de la parole de l'ange : *Celui-là sera grand !* Une grandeur spéciale au Verbe fait chair, c'est d'être le médiateur universel, le trait d'union qui unit toutes choses, le centre où toutes les parties de l'œuvre divine viennent aboutir. Jésus-Christ, dit l'apôtre, *est la raison d'être de tout* ; tout se soutient par lui, et l'histoire humaine entière n'a pas, pour qui l'étudie, d'autre fin conducteur que ce dogme du Dieu-Homme, « principe et fin » de toutes choses, raison dernière des événements qui se déroulent à travers les siècles, et devenu, par son incarnation qui lui fait réunir en soi la nature humaine et la nature divine, *tout en tous, — Omnia in omnibus.* Cette puissante unité de l'histoire qui ramène à Jésus-

Christ toutes les phases que l'humanité traverse, l'Ange l'énonce en ces mots : *Le Seigneur lui donnera le trône de David son père, et il régnera dans la maison de Jacob pour toujours, et son règne n'aura point de fin.* La première moitié de la vie du genre humain se dépense à préparer le Christ, l'autre jouit de sa venue, subit glorieusement sa conquête, et prépare à son tour les splendeurs de son second avènement. Jacob et les patriarches, David, les prophètes et la loi écrite n'ont fait que disposer le trône où les âges chrétiens viennent l'adorer, « en attendant que tous, dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, nous arrivions à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge du Christ dans sa plénitude : » *Son règne n'aura point de fin.*

En troisième lieu, dit saint Thomas, l'Ange montre le mode dont se fera l'enfantement divin ; *intendebat instruere... demonstrando modum conceptionis* ¹. Marie avait fait vœu de virginité, et cette Vierge bénie, illuminée de clartés si vives et si au courant des désirs et des volontés de son Dieu, savait à n'en point douter que ce vœu était agréé par Celui qui l'avait amenée à le former. Comment donc s'accomplira le mystère annoncé par l'ange ? *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* Marie ne doute pas comme doutait Zacharie ; le mystère, elle le confesse ; l'accomplissement, elle y croit ; elle cherche humblement le *comment*, — *quomodo fiet istud ?* Ceux à qui viendrait l'étrange et malencontreuse idée que cette question de Marie était au moins inutile, puisque Dieu se chargeait de toute l'œuvre, n'ont pas même entrevu la grandeur de la scène qui se déroule à Nazareth. Dieu daigne se choisir en Marie une coopé-

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæsi. xxx, art. 4

ratrice et une associée pour la plus vaste de ses entreprises ; il lui envoie un ambassadeur comme à celle que le ciel et la terre allaient saluer du nom de reine ; il lui confie ses desseins, il la fait entrer dans le secret de ses conceptions, le devoir de Marie est désormais de les bien saisir, pour les réaliser puissamment. Qu'est-ce qu'un associé d'une grande et difficile entreprise qui ne se soucierait pas d'en pénétrer l'idée et d'en comprendre à fond l'exécution ? Tel ne sera pas la *vierge prudente* : chargée d'une œuvre immense, elle en veut connaître les conditions et les moyens, *quomodo fiet istud ?*

L'Ange répond : « L'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi ce qui naîtra de vous, étant saint, sera appelé le Fils de Dieu. » Admirable réponse ! On ne sait qu'y admirer le plus, de l'angélique pudeur qui y répand un si délicat parfum, ou de la profondeur des sens qu'elle enferme, et de la plénitude qui y embrasse le mystère entier de l'Incarnation. Remarquons ces mots : *obumbrabit tibi*, « la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre. » « L'ombre » voilera de si divines opérations. La raison de l'homme n'y pénètre pas ; l'œil de l'homme n'en surprend pas le secret ; le Verbe descendra dans la chair « comme la goutte de rosée se dépose » invisible et silencieuse « sur la terre. » « Quand la nuit sera au milieu de sa course, » « quand tout sera plongé dans le silence, le Verbe de Dieu descendra de ses royales demeures. » Mais d'autres sens encore se cachent sous ce mot « d'ombre, » *obumbrabit tibi*. L'ombre, c'est l'abri, c'est la protection, c'est le rafraîchissement, le repos et la joie. Au sein d'une nature desséchée et brûlante, le frais ombrage répare les forces épuisées et ramène au cœur la joie que la lassitude en

avait bannie. *Je me suis assise*, dit la Bien-aimée du cantique, *à l'ombre de Celui que j'ai désiré, et son fruit est doux à ma bouche* C'est Marie que nous entendons, et c'est, en Marie, la nature humaine tout entière, assise, après des siècles de lassitude par un soleil de feu, sous l'ombrage réparateur de l'Incarnation. « L'ombre de la vertu du Très-Haut » apporte à Marie et au monde le plus délicieux repos ; et *le fruit*, le fruit de la Vierge, le Fils de Marie, *est doux à notre bouche*.

« Jesu, dulcis memoria,
 Dans vera cordis gaudia ;
 Sed super mel et omnia
 Ejus dulcis præsentia ! »

L'ombre se proportionne à l'élévation de la lumière ; elle s'amointrit à mesure que le soleil est plus haut : autre mystère. Quand la « plénitude des temps fut venue, » et que la Charité divine, à son sommet le plus élevé, en son plein midi, nous eut aimés « à l'excès, » le Verbe vint à nous sous l'ombre de l'humanité qui le voile, ombre amoindrie, « forme d'esclave, » *Verbe abrégé*, comme avait dit Isaïe.

Marie sait tout. Elle sait que Dieu va se faire homme ; qu'il tirera d'elle le corps qu'il va s'unir : que cet enfantement n'obéira pas aux lois ordinaires de la nature, mais sera dû « à la vertu du Tout-Puissant. » Elle tremble, elle est stupéfaite, mais l'Ange lui dit : *Ne tremblez pas, ô Marie !* Il lui restait une obscurité, l'Ange vient de l'éclaircir. O Marie, le ciel et la terre attendent dans l'angoisse votre réponse, et Dieu daigne la réclamer. Le monde pécheur, « exilé, enfant d'Ève, » crie vers vous ; les anges vous supplient, l'univers est « dans le gémissement » de l'attente : O Marie parlez !

3. Gabriel a terminé sa mission qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait un triple objet : rendre la Vierge attentive à l'annonce du grand mystère ; lui dévoiler ce mystère dans toutes ses profondeurs ; enfin revenir au ciel porteur de son consentement. *Tertio intendebat animum ejus inducere ad consensum.*

Le grand mot que Dieu et les hommes attendent de Marie est son *fiat*, « qu'il me soit fait selon votre parole, » *FIAT secundum verbum tuum* : C'est ce mot libérateur, d'où Dieu fait dépendre le salut du monde, qui tient en suspens la création entière, et arrête un instant encore le Verbe dans son palais des Cieux. Où Marie nous sera-t-elle montrée jamais plus grande qu'à cet instant solennel ? Quelle puissance ! Quelle majesté ! Recevoir l'ambassade céleste, traiter avec le Très-Haut du rachat du monde, et dire une parole que Dieu attend et d'où il fait dépendre l'œuvre qu'il médite depuis l'éternité et qu'il met toute sa puissance à accomplir ! Le *fiat* de Marie est tout ensemble une parole de grandeur ; une parole de martyre ; une parole d'aspiration et de brûlant désir.

Ce mot établit un rapport saisissant entre la Vierge de Nazareth et le Dieu de la création. Dieu est en face de l'immobile et silencieux abîme du néant. Sans le mot créateur, sans le *fiat* de sa puissance, tous les êtres possibles resteront à jamais enfouis dans cet infranchissable sépulchre. Mais la parole créatrice s'est fait entendre, le néant s'est entr'ouvert, des milliers de mondes en ont jailli pour s'enivrer de gloire, de beauté et de vie. Voilà le Jéhovah de la création. Cette grandeur et cette puissance, il les communique à Marie. Jusqu'à son *fiat*, rien n'est fait. Le monde est enseveli dans son

crime, « mort dans son péché ¹, » dit l'Apôtre ; « blessé qui dort au fond d'un sépulcre ², » dit le prophète ; l'humanité « est sans Christ, sans Dieu en ce monde, » tout est mort, tout est pourriture, tout est chaos, tout est néant ; l'univers « semble vivre et il est mort ³. » Marie dit une parole : *fiat !* Tout change, tout se crée, tout s'organise dans le monde surnaturel et divin, Dieu descend, le Médiateur pacifie le ciel et la terre, le salut de l'homme est assuré, l'attente des siècles est remplie, la terre est pleine de l'océan de la grâce, et le ciel de l'océan de la gloire. Un seul mot de Marie « et tout a été créé ⁴. »

Mais que ce mot est grand encore par un tout nouveau côté ! C'est le mot suprême du martyr ; c'est la parole qui voue celle qui le prononce aux exigences implacables de la justice divine, et qui « la cloue » sans pitié « à la croix du Fils » que cette parole lui fait enfanter. Ne nous représentons pas l'âme de Marie ignorante et fermée ; dès sa conception immaculée, Marie est inondée des lumières surnaturelles et divines : elle sait infini-

¹ Ephes. — ² Psal. — ³ Apoc. — ⁴ Sciendum quod (Incarnationis) Sacramentum tunc primum consummatum fuit cum virgo diceret : *fiat!*... Notandum quod huic verbo alludit Bernardus in hunc modum. (O Maria), expectat angelus responsum tuum. Tempus enim est ut revertatur ad eum qui misit illum. Exspectamus et nos, Domina, verbum miserationis quos miserabiliter premit sententia damnationis. Hoc supplicat ad te, o Pia Virgo Maria, flebilis Adam cum misera sobole sua, hoc Abraham, hoc David, hoc cæteri sancti flagitant, hoc totus mundus expectat... O Domina, responde verbum quod expectat terra, inferi et superi. Ipse quoque omnium Rex et Dominus quantum concupivit decorem tuum tantum desiderat responsum tuum (D. Thom. *Opuscul.* llll art. l.)

ment plus que les Patriarches et les Prophètes du mystère de la croix ; plus qu'Abraham elle connaît l'immolation exigée du Très-Haut ; plus que Moïse elle a porté par avance « l'ignominie du Christ ; » plus qu'Isaïe elle a eu devant les yeux la terrible et poignante vision de « l'homme de douleurs, » « frappé pour nos crimes, broyé pour nos iniquités, livide, sanglant, couvert, comme un lépreux, de plaies brûlantes de la tête jusqu'aux pieds. » D'ailleurs c'était dans la plénitude de sa volonté, selon l'enseignement de saint Thomas et des théologiens, que son consentement devait être donné ; mais cette plénitude de volonté entraînait à son tour une plénitude de connaissance : Marie devait savoir pleinement ce à quoi l'engageait sa parole, et ce que renfermait pour elle le *fiat* qu'elle prononçait à la face de la terre et du ciel. Or que renfermait ce *fiat*, sinon toute une vie de douleurs couronnée par l'épouvantable drame du Calvaire ? Marie embrassa toutes ces sombres perspectives ; elle vit la longue suite de ses douleurs, et, se dévouant avec d'inexprimables ardeurs au salut du monde, elle dit de toute la force de son magnanime cœur : *fiat*, « qu'il soit fait ! »

Et ainsi le mot de Marie devient le mot de l'aspiration et du désir. Comme Marie résume en elle toute la force des martyrs, elle renferme en son âme tous les désirs et les aspirations véhémentes des patriarches, des prophètes et des justes de l'ancienne loi. David laissait fréquemment échapper de son âme et de sa lyre ce cri de l'espérance et du désir : *fiat ! fiat !* C'est le cri qui s'échappe de toute l'ancienne alliance ; mais quel retentissement plus profond eut le cri de l'âme de la Vierge ! quelle portée eut son *fiat !* puisqu'il alla, jusque dans l'inaccessible abîme du sein du Père, chercher le Verbe

et l'amener parmi nous ¹. L'histoire de notre délivrance et de notre glorification se circonscrit ainsi entre deux grandes et divines clameurs : le *fiat* de la Vierge à Nazareth, le *consummatum est* de Jésus à la croix.

IV. — La grande parole est dite, il ne nous reste plus qu'à contempler les merveilles qui en sont la suite, et les prodiges divins qu'elle multiplie. « Écoutez la parole de Marie : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. » Qui est ce qui parle ici ? c'est l'humilité, c'est l'obéissance. Elle ne s'élève pas de sa nouvelle dignité, elle ne se laisse pas emporter à la joie, elle déclare seulement son obéissance. Et aussitôt les cieus sont ouverts, tous les torrents des grâces tombent sur Marie ; l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute ; le Verbe se revêt de son sang très-pur, et il emprunte d'elle ce sang pour le lui rendre un jour en la croix. Celui qui se donne à tous les hommes veut que Marie le possède seule neuf mois tout entiers ; c'est qu'il aime converser avec les humbles. Le Père la couvre de sa vertu ; et la faisant la mère de son Fils unique, il la tire au-dessus de toutes les créatures pour l'associer en quelque façon à sa génération éternelle. Ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein parce qu'il

¹ In hoc verbo tria commendabilia de Beata Virgine tanguntur : mysterium humilitatis, desiderium caritatis et mysterium credulitatis... Cum magna devotione promissum angeli optat adimpleri. Quod autem optando desiderabat, secundum promissum angeli voluntatem Dei in se adimpleri, ex caritate processit ; unde Bernardus : Maria vehementia desiderii, fervore dilectionis, puritate orationis fontem attingit sublimem. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 1.)

est si grand et si immense qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge ¹. »

Voilà la merveille des merveilles ; voilà le prodige « nouveau » qu'avait annoncé le prophète : « la femme environnera un homme. » Voilà « les grandes choses que le Tout-Puissant a faites en Marie, » comme le chantait elle-même dans son divin cantique la Vierge glorieuse et bénie. « Ces grandes choses, » laissons saint Thomas nous en dérouler toute la suite avec la précision merveilleuse de son génie et le poids de son autorité. Elles se rapportent au Verbe, à Marie, à nous.

1. A peine le *fiat* du consentement est-il prononcé que les merveilles se produisent. 1^o Le corps du Verbe incarné est formé du plus pur et du plus virginal sang de Marie, et il est formé de Marie par l'effet d'une puissance surnaturelle et divine, par l'opération ineffable du Saint-Esprit ². 2^o Le corps de Jésus-Christ ne subit pas dans le sein virginal l'imperfection, ni l'action successive du temps. Dès le *fiat* de Marie, dès l'opération de l'Esprit-Saint, la conception est parfaite, le Verbe est uni à un corps organisé, complet, parfait. Le prophète chantait : *imperfectum meum viderunt oculi tui* ³. Cet *imperfectum*, le corps très-saint du Verbe ne le connut jamais. « Dès l'annonce de l'ange, dit

¹ Bossuet, 3^e sermon pour la fête de l'Annonciation, second point. — ² Ad supernaturalem modum generationis Christi pertinet quod activum principium in generatione illa fuerit virtus supernaturalis divina, sed ad naturalem modum generationis ejus pertinet quod materia de qua corpus ejus conceptum est sit conformis materite quam alie subministrant ad conceptionem prolis. — ³ Psal. CXXXVIII.

saint Grégoire, dès la venue de l'Esprit-Saint, à l'instant, le Verbe descend en Marie; à l'instant, il y est fait chair: » paroles que saint Thomas développe et précise ainsi: « Cette instantanéité convenait à la puissance infinie de l'Esprit-Saint par l'opération de qui l'humanité du Verbe était conçue. La puissance de l'action est en raison directe de la force de l'agent, d'où il suit qu'un agent d'une puissance infinie peut en un instant réduire la matière qu'il met en œuvre à la forme voulue. » Il ne pouvait convenir à l'humanité du Verbe Fils de Dieu d'être tributaire des faiblesses, des imperfections et des retards des conceptions ordinaires¹. 3° Dès le premier instant de la conception, l'âme très-sainte de Jésus-Christ fut unie à son corps. Cette âme était à ce premier instant de son union dans la plénitude de ses facultés en acte. La raison, la volonté, le cœur, l'imagination, tout en Jésus-Christ jouissait de son plein épanouissement². 4° L'union hypostatique se fit dès ce premier

¹ Non enim erat congruum ut corpus humanum assumeret nisi formatum. Si autem ante formationem perfectam aliquod tempus conceptionis præcessisset non posset tota conceptio attribui Filio Dei quæ non attribuitur ei nisi ratione assumptionis. Ideo in primo instanti... fuit perfecte formatum corpus Christi et assumptum. Et per hoc dicitur ipse Filius Dei conceptus, quod aliter dici non posset. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, art. 1.) —

² Dicendum quod ad hoc quod conceptio ipsi Filio Dei attribuat, ut in symbolo confitemur dicentes: *Qui conceptus est de Spiritu Sancto*, necesse est dicere ipsum corpus Christi, dum conciperetur, esse a Verbo Dei assumptum. Ostensum est autem supra quod Verbum Dei assumpsit corpus, mediante anima, et animam mediante spiritu, id est intellectu. Unde oportuit quod in primo instanti conceptionis corpus Christi esset animatum anima rationali. (D. Thom. *Sum. theolog.*, p. III, quæst. xxxii, art. 2.)

instant de la conception. Dès ce premier instant, la grâce inonda l'humanité du Verbe, « l'huile » de la divinité la sacra de son ineffable onction, et les mystérieuses noces du Fils de Dieu avec la nature humaine se célébrèrent dans le virginal sanctuaire du sein de Marie ¹. 5° Dès lors Jésus-Christ, dans son humanité, fut rempli de toute la plénitude des grâces divines ². 6° Dès lors, saint lui-même et sanctificateur du monde, Jésus-Christ mérita le salut, la sanctification, la glorification du genre humain, et pour lui-même l'incompréhensible honneur et l'inénarrable béatitude dont le Père dota ce Fils bien-aimé ³. 7° Dès le premier moment

¹ Dicendum quod, sicut supra dictum est, proprie dicimus Deum factum esse hominem; non autem proprie dicimus quod homo factus sit Deus; quia scilicet Deus assumpsit sibi id quod est hominis; non autem præextitit in quod est hominis, quasi per se subsistens, antequam susciperetur a Verbo. Si autem caro Christi fuisset concepta antequam susciperetur a Verbo, habuisset aliquando aliquam hypostasim præter hypotasin Verbi Dei quod est contra rationem Incarnationis, secundum quam ponimus Verbum Dei esse unitum humanæ naturæ et omnibus partibus ejus in unitate hypostasis. Nec fuit conveniens quod hypostasim præexistentem humanæ naturæ vel alicujus partis ejus Verbum Dei sua assumptione destrueret. Et ideo contra fidem est dicere quod caro Christi prius fuerit concepta, et postmodum assumpta a Verbo Dei. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxiii, art. 3.) — ² Abundantia gratiæ sanctificantis animam Christi derivatur ex ipsa Verbi unionem: ostensum est autem supra quod in primo instanti suæ conceptionis corpus Christi animatum fuit et a Verbo Dei assumptum. Unde consequens est quod in primo instanti suæ conceptionis Christus habuerit plenitudinem gratiæ sanctificantis animam et corpus ejus. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxiii, art. 1.) — ³ Est duplex sanctificatio: una quidem adultorum qui secundum proprium actum sanctificantur; alie

de sa conception, l'âme bienheureuse de Jésus-Christ jouit de la vision béatifique¹. 8° Enfin, comme conséquence de tout ce qui précède, le Verbe incarné, dès le premier instant de sa conception, rendit à son Père des hommages et des honneurs infinis; dès le sein maternel il commença son ministère d'action de grâce et de louange; il fut pontife de religion aussi bien que rédempteur du monde. Dans le temple immaculé où il s'enferme avant d'apparaître aux hommes, il prie pour eux, il leur mérite le pardon et l'accès auprès de son Père; « il offre... des supplications et des prières, » et nul autre que l'œil de Dieu ne pénétrera l'ineffable perfection de ce culte et de ce sacerdoce dont le Verbe incarné s'est acquitté au premier instant de sa conception, à cet instant où le prophète lui prête ces paroles : *ecce venio ut faciam voluntatem tuam* : « Voici, mon Père, que je viens pour remplir votre volonté. »

autem puerorum qui non sanctificantur secundum proprium actum fidei, sed secundum fidem parentum vel Ecclesiæ. Prima autem sanctificatio est perfectior quam secunda, sicut actus est perfectior quam habitus, et quod est per se eo quod est per aliud. Cum ergo sanctificatio Christi fuerit perfectissima, quia sic sanctificatus est ut esset aliorum sanctificator, consequens est quod ipse secundum proprium motum liberi arbitrii in Deum fuerit sanctificatus; qui quidem motus liberi arbitrii est meritorius. Unde consequens est quod in primo instanti suæ conceptionis Christus meruerit. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxiv, art. 3.)

¹ Non fuit conveniens ut Christus in sua conceptione acciperet gratiam habitualement tantum absque actu : accepit enim gratiam non ad mensuram. Gratia autem viatoris, cum sit deficiens a gratia comprehensoris, habet mensuram minorem respectu gratiæ comprehensoris. Unde manifestum est quod Christus in primo instanti conceptionis accepit non solum tantam gratiam quantam

2. Quant à Marie, le consentement qu'elle donne à l'Ange devient, par la maternité divine qu'il lui confère le point de départ de ses plus sublimes grandeurs. En Marie tout suit le privilège de la maternité divine, tout s'y rattache comme à son centre. On oppose parfois, par un jeu d'hypothèse, la virginité de Marie à sa maternité; on a tort : Marie n'était la vierge immaculée que pour devenir la Mère du Verbe incarné et ne fut cette Mère bienheureuse que comme Vierge immaculée. Elle ne pouvait renoncer à sa virginité par la raison péremptoire que la maternité divine entraînait la virginité, ne devant s'accomplir que dans un sein vierge et immaculé. Mère de Dieu, Marie se trouve élevée à d'incommensurables hauteurs au-dessus de toute créature. Rien n'approche, dans l'ordre créé, de la plénitude de la grâce qui lui est départie; rien n'approche non plus de la gloire qui est l'épanouissement de cette grâce; Marie forme un ordre à part, tout prend pour elle des proportions uniques; tout revêt une perfection spéciale, et la conduit à des honneurs qu'elle seule obtint jamais. Le sommet de grandeur divine le plus élevé qu'une créature puisse atteindre est bien assurément l'union hypostatique avec Dieu : union qui des deux natures fait une personne unique : c'est la grandeur à laquelle fut portée la nature humaine quand le Verbe daigna se l'unir dans l'unité de personne. Cet ordre est tellement suréminent, qu'il touche aux der-

comprehensores habent, sed etiam omnibus comprehensoribus majorem. Et quia gratia illa non fuit sine actu, consequens est quod actu fuerit comprehensor, videndo Deum per essentiam elarius ceteris creaturis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quæst. xxxiv, art. 4.

nières profondeurs de la divinité, et va se perdre en elle. La grandeur propre et incommunicable de Marie, c'est de se rapprocher le plus qu'il est possible de l'inaccessible élévation de la nature humaine dans l'union hypostatique. Quels liens entre le fils et la mère ! Qui est plus *de la mère* que le fils ? qui est plus *du fils* que la mère ? Qui donc se rapproche plus du Verbe incarné que celle qui lui donna sa naissance dans la chair ? Suarez ne craint pas d'avancer que la maternité divine appartient à l'ordre hypostatique, à cause des relations si intimes qui unissent Marie à Jésus. Mais étendons encore ce point de vue déjà si vaste. Par la maternité divine, Marie entre en des relations ineffables avec les trois personnes de la très-sainte Trinité, elle est transportée jusque dans l'inaccessible monde qui est Dieu même ; elle fait, pour ainsi parler, partie des divines choses qui s'y accomplissent ; elle devient dans la réalité et par grâce, ce qu'Ève rêvait d'être dans la folie sacrilège de son orgueil. *Le voilà devenu comme l'un de nous !* disait Dieu à Adam avec une ironie sanglante. C'est à ce sommet effrayant de grandeur que le même Dieu élève par le privilège de la maternité divine l'humble vierge de la Judée. Dieu peut dire d'elle : *La voilà devenue comme l'un de nous.* Un Père de l'Église a bien osé appeler Marie *le complément de la Sainte Trinité*. Marie est Mère de Dieu, nous n'avons plus à le démontrer, mais entrons dans le détail de cette mystérieuse union du Fils et de la Mère. Jésus-Christ associait sa Mère à tous ses sentiments, à toutes ses pensées, à tous ses désirs, à toutes ses aspirations divines. Chaque opération de l'âme de Jésus avait son contre-coup dans l'âme de Marie ; ensemble les deux âmes priaient, ensemble elles adoraient le

Père; et leurs deux voix formaient la même prière; leurs deux amours se confondaient dans de communes ardeurs; ensemble Jésus et Marie s'immolaient pour le salut du monde; ensemble ils s'offraient à Dieu comme victime, et la même charité faisait d'eux un unique holocauste. Jésus possédait par nature ce qu'il donnait à Marie par communication et par grâce. Entre la Mère et le Fils tout ainsi devenait commun et les liens les plus ineffables les unissaient l'un à l'autre.

Marie est fille du Père. Trois choses, dit saint Thomas, constituent la filiation : l'origine, la ressemblance, l'identité de substance. Si tous nous venons de Dieu, quelle distance sépare néanmoins notre origine de celle de Marie! Nous venons de Dieu sans doute, mais hélas! nous venons aussi du péché. En même temps que Dieu forme notre âme du souffle de son amour et de sa vie, le poison s'y inocule par la chair qui y est jointe, « l'iniquité nous enfante, et notre mère nous conçoit dans le péché; » et à peine notre âme subit-elle le contact de cette chair viciée, qu'elle en prend l'infection et en contracte la souillure, comme une eau pure s'altère dans le vase sali et fétide où elle est versée. Marie sortit tout entière de la main divine; rien ne se mit entre Dieu et elle; « le péché n'entra pas, » pour le déformer et le rendre méconnaissable, dans le chef-d'œuvre de l'Ouvrier. Et comme Dieu se complut dans ce chef d'œuvre de sagesse, de bonté et de puissance! Avec quel paternel amour il orna des plus splendides parures cette bien-aimée enfant de son cœur! Quelle profusion de grâces! Quelle magnificence et quelle variété de privilèges! C'est tout ornée de parures, tout étincelante d'or et de pierreries, tout embaumée des plus délicieux parfums, que le

prophète la contemplant dans le sanctuaire de sa gloire. « La reine est assise à votre droite, ô Dieu! sous son vêtement d'or, ornée des parures les plus variées; » et encore : « Le roi est épris de votre beauté, » ô Reine, ô fille chérie du Père. Le Père aime en sa fille le reflet et la ressemblance de ses propres perfections et de son infinie beauté; fille du Père parce qu'elle fut créée par lui dans l'innocence et avec les soins du plus vigilant amour, Marie l'est donc encore par la ressemblance que sa sainteté suréminente et la plénitude de la grâce met entre elle et la divinité. Saint Thomas définit la grâce sanctifiante « une participation créée de la nature divine. » La grâce imprime en nous un cachet divin, elle nous fait refléter Dieu, étinceler de la lumière même de Dieu, elle nous transfigure en sa ressemblance, si bien que nous sommes avec limite et mesure et par participation ce que Dieu est sans mesure infiniment et par lui-même. Si tel est le mystère de la grâce en chacun de nous, que sera-t-il en Celle qui *est pleine de grâce*? Inondée des flots pour ainsi dire infinis de la grâce, plongée et comme ensevelie dans la lumière divine, qui nous dira l'éclat qu'elle en tire et la ressemblance avec Dieu qu'une telle effusion de la grâce imprime en elle? Si le simple fidèle, par l'effet de la grâce sanctifiante, peut se dire l'image de Dieu, quelle perfection revêtira cette image en Marie qui ne reçoit pas la grâce dans la mesure ordinaire, mais sans mesure, sans proportion et comme infiniment? Que Marie est donc bien la fille du Père sous ce second rapport, la ressemblance! Elle l'est aussi sous le troisième, et d'une façon plus spéciale et plus incommunicable encore. Tout à l'heure nous la pourrions en quelque manière comparer aux autres saints et aux anges, ici tout rapprochement devient impos-

sible, Marie toute seule, par le privilège de sa Maternité divine, entra profondément en communication de la substance du Père. Son Fils, Dieu et homme, se fait en elle un médiateur et comme un *trait d'union* ineffable. Par son Fils auquel elle tient du plus profond de son être, puisque ce Fils est la chair de sa chair et le sang de son sang, Marie touche à Dieu aussi parfaitement qu'il peut être donné à une créature d'y toucher. Son Fils, qui est de sa substance, est en même temps de la substance de Dieu : tout à la fois fils du Père selon sa génération éternelle, fils de Marie selon sa naissance temporelle et sa venue dans la chair. Par Jésus-Christ, son fils, Marie touche donc à Dieu le Père et communique à sa substance autant que le peut faire un être créé.

Mère de Dieu, fille de Dieu, Marie est nommée encore épouse de Dieu; et ce titre se confirme aussi magnifiquement que les deux autres. L'Ange ne le lui donnait-il pas implicitement quand il lui disait ces mystérieuses paroles : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi ce qui naîtra en vous, étant saint, sera appelé le Fils de Dieu? » Sous d'autres et très-sublimes rapports, Marie est dite *l'épouse de Dieu*. L'union et le don mutuel de soi, la fécondité, l'éducation des enfants, le commerce des biens et la réciprocité des dévouements et des services : voilà le fond des unions de la terre. La mystérieuse union qui fait de Marie *l'épouse de Dieu* ne repose pas sur d'autres bases et n'obéit pas à d'autres conditions. L'amour et le don mutuel de soi, ne furent-ils pas admirables entre Marie et son Dieu? Elle s'était donnée à lui tout entière dès l'aube de sa raison et de sa vie, et son existence fut un perpétuel don d'elle-

même. Quant à Dieu, en dehors de l'union hypostatique, à quelle créature se donna-t-il comme il se donna à Marie ? qui fut comme Marie toute pénétrée de la divinité, « couverte de son ombre, » pleine de sa vertu ? qui nous dira l'union que l'ange laisse entrevoir sous ces deux paroles : *gratia plena* et *Dominus tecum* ? La fécondité de cette épouse de Dieu tient en quelque manière à l'infini, elle touche à la fécondité du Père puisque Marie engendra dans le temps Celui que le Père engendra dans l'éternité. Comme Dieu encore et avec Dieu Marie engendre les élus, elle est bien véritablement *la Mère des vivants*. Ève, si en cela elle n'eût été la figure de Marie, n'aurait porté ce nom que par une sanglante ironie, elle qui fut bien plutôt une source de désolation et de ruine, et *la mère des morts*. Mais elle préfigurait Marie qui est la mère commune de tous les élus de Dieu. Marie les enfante tous à la vie divine dont elle est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'intarissable source, *gratia plena*. Et ceux qu'elle enfante ainsi divinement, elle les élève pour Dieu, les instruit de ses leçons maternelles, les soutient de ses conseils, les fortifie de sa protection souveraine, et les vivifie à travers tous les siècles de la vertu toujours vivante de ses exemples.

Enfin la réciprocité des dons et des services entre Dieu et Marie, surpasse en douceurs intimes tout ce que la langue des anges en pourrait dire. Du Père, Marie reçoit la fécondité divine et la puissance sur le Fils même de Dieu. Par Marie, Dieu reçoit le plus ineffable des dons : un Fils, son égal, Dieu comme lui, infini comme lui, éternel comme lui, et comme lui digne d'honneurs et de louanges infinis, et néanmoins abaissé à ses pieds, son inférieur, son sujet, pontife de sa

gloire, victime de sa volonté souveraine, holocauste de son infinie Majesté. C'est par Marie qu'un Dieu est adoré, servi, prié par un Dieu; c'est par elle que le Père reçoit ces hommages parfaits comme lui-même, et voit par toute la terre et au plus haut des cieux s'organiser ce culte divin d'où il tire les seuls honneurs qui soient dignes de lui, et d'où jaillit la glorification parfaite de toutes ses perfections et de toutes ses grandeurs. Du Fils, Marie reçoit le titre d'où naissent tous ses privilèges et toutes ses grandeurs, la maternité divine. Mère du Christ, elle possède « les inscrutables richesses du Christ : » que peut-il manquer désormais à qui possède « Celui qui tient enfermés en soi tous les trésors ? » Le Verbe reçoit de Marie un être nouveau qui lui permettra d'accomplir la mission que lui confie son Père; et de multiplier les prodiges inouïs dont l'ensemble forme le mystère de la Rédemption. C'est par sa naissance de Marie que la sainte humanité du Verbe peut pratiquer les vertus dans une perfection infinie et mériter des honneurs dont nulle intelligence créée ne comprendra jamais la sublimité. De l'Esprit-Saint Marie reçoit la mystérieuse puissance qui la fait Mère du Verbe incarné, mais en retour elle devient entre ses mains l'instrument apte et docile à ses plus divines opérations et ses plus merveilleux ouvrages¹. Ces principes une fois posés, laissons

¹ *Conceptionem corporis Christi tota Trinitas est operata. Attribuitur tamen hoc Spiritui Sancto triplici ratione. Primo quidem quia hoc congruit causæ Incarnationis quæ consideratur ex parte Dei. Spiritus enim Sanctus est amor Patris et Filii. Hoc autem ex maximo Dei amore provenit ut Filius Dei carnem sibi assumeret in utero virginali. Secundo quia hoc congruit causæ Incarnationis ex parte naturæ assumptæ; per hoc enim datur*

aller nos pensées, élevons surtout nos cœurs vers ces immensités incommensurables des perfections et des gloires de Marie : aucun horizon ne se laisse voir dans cet océan, aucune limite dans ce ciel ; la raison éperdue s'y abîme, l'imagination ne s'y peut plus soutenir, et l'âme ravie de tant de grandeurs, ivre de tant de beautés et de splendeurs si divines ne trouve plus que ces paroles d'un serviteur de la divine Vierge : « O grandeur inconcevable de Marie ! O sainteté ineffable ! tu me ravis, tu m'arraches les larmes des yeux, tu m'ôtes les paroles du cœur, la pensée de l'esprit ; je te révère et ne puis plus !.... »

3. Telles sont sur Jésus-Christ et sur Marie les conséquences magnifiques du *fiat* que Marie dit à l'Ange et du consentement qu'elle donne à son Dieu. Sur nous-mêmes cette parole déborde en flots de bénédiction ; nous tirons d'elle toutes nos richesses du temps et de l'éternité. C'est elle qui termine nos longues misères et inaugure nos brillantes destinées et notre divine fortune. « Nous étions morts par nos péchés. » C'est la parole de Marie qui députe vers nous le Dieu qui nous rappelle à

intelligi quod humana natura assumpta est a Filio Dei... ex sola gratia. Tertio quia hoc congruit termino Incarnationis : ad hoc enim terminata est Incarnatio ut homo ille qui concipiebatur esset sanctus et filius Dei. Utrumque horum attribuitur Spiritui Sancto. Nam per ipsum efficiuntur homines filii Dei secundum illud Galat. iv, 6 : « Quoniam estis filii Dei misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra clamantem : abba, Pater. » Ipse est etiam spiritus sanctificationis. Sicut ergo alii per Spiritum Sanctum sanctificantur spiritualiter ut sint filii Dei adoptivi, ita Christus per Spiritum Sanctum est in sanctitate conceptus ut esset Filius Dei naturalis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxii, art. 1.)

la vie. Nous étions exilés, elle nous redonne la patrie perdue. Nous étions maudits pour nos révoltes par un Père las enfin de notre obstination à l'outrager ; c'est Marie qui ouvre les premières ouvertures à notre réconciliation. Nous étions « sans Christ, » elle nous le donne ; « sans Dieu, » elle l'apaise et le rend propice ; « étrangers à la vie d'Israël, » à la vie sainte, à la vie des élus de Dieu, cette parole bénie nous y élève ; « sans l'espérance des testaments, » cette parole nous en ouvre les infinies richesses. Nous étions pauvres, cette parole nous fait riches des trésors du Ciel ; nous étions hommes, cette parole nous fait dieux ! *Cælum innovavit, mundum purificavit, paradisum aperuit et sanctorum animas de inferno liberavit*¹.

II

L'AVE MARIA

Nous ne pouvons, dans une étude comme celle que nous avons entreprise et dont la doctrine de saint Thomas compose tout le fond, ne nous pas appesantir plus encore que nous ne l'avons fait sur les paroles de l'Ange à Marie. Depuis dix-huit siècles ces paroles sont le patrimoine de la foi et de la piété chrétiennes ; depuis près de huit cents ans des milliers de cœurs les méditent et des milliers de lèvres les répètent chaque jour. Ces paroles venues du ciel, dictées par Dieu à son ambassadeur renferment le plus beau, le plus solide et le plus complet traité des vertus, des prérogatives et des

¹ D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 1.

gloires de Marie, et, comme s'il leur manquait un titre à notre admiration et à notre étude, le prince de la théologie catholique, celui que l'on a pu nommer *l'Ange de l'École*, y a consacré la puissance de son génie et nous en a laissé, dans un de ses opuscules, le plus admirable des commentaires qui en aient été faits. Avec lui nous ne suivrons d'autre ordre dans cette étude que la suite même des paroles de l'Ange; scrutant avec soin chacune d'elles et en retirant l'or et les pierreries dont elles sont l'inépuisable mine.

I.— *Ave...* Nous le disions plus haut, ce mot consacre une subite et immense révolution dans la destinée de la nature humaine. Jusqu'à ce mot l'homme porte le poids de son remords avec le souvenir de sa chute; il se fait justice à lui-même et recueille sur son front flétri la moisson de honte que sa folie orgueilleuse a semée au paradis de l'Éden. Il fuit Dieu dont il ne peut plus supporter l'approche; il tombe aux pieds de l'ange qu'il adore et qu'il redoute, et dont il confesse par sa terreur la puissante supériorité. Dans tout le cours de l'ancienne alliance, nous rencontrons l'homme abaissé devant l'ange, brisé par le double sentiment de la honte et de la terreur. L'homme semble voir toujours l'épée flamboyante que tenait à la porte de l'Éden l'ange chargé d'en interdire l'entrée et d'en chasser sans pitié les coupables. Telle est même l'erreur de l'homme sur la nature des anges et son illusion en face de la splendeur de ces frères d'en haut restés innocents et fidèles, qu'il se jette à leurs pieds, croyant adorer la majesté même du Très-Haut.

Une triple prééminence de l'ange sur l'homme déchu

expliquait, dit saint Thomas, la nature de ces rapports qu'ils avaient entre eux¹. L'ange d'abord est une nature spirituelle, miroir plus limpide, image plus saisissante de la nature divine : l'homme est corps en même temps qu'il est âme, constitué par là même, et abstraction faite de sa chute, « un peu au-dessous de l'ange. » Mais si son origine accuse quelque infériorité et met entre lui et l'ange quelque distance, la chute rendit cette distance incalculable : l'ange était resté dans les sublimités de sa nature : l'homme gisait au fond d'un abîme de misères. Il était devenu « chair » jusque dans son âme : tout en lui avait pris la ressemblance de la terre, *de terra terrenus* ; ses pensées, ses affections, ses désirs, ses aspirations intimes se courbaient vers les hontes des voluptés des sens, des cupidités de l'or et des frivolités de la vie : aigle dont une flèche meurtrière avait brisé le vol, et qui était lourdement retombé sur un sol fangeux. L'ange, en second lieu, n'est plus *voyageur*, il est éternisé dans la gloire, il habite la patrie ; il est aux pieds de Dieu plongé dans la divine extase de la vision béatifique et inondé de délices et de splendeurs : l'homme est l'hôte de l'exil, il traverse l'épreuve chargé du lourd fardeau de la déchéance, loin de son Père, loin de sa patrie dont son péché le chasse et où la Rédemption ne l'a pas encore replacé. La malédiction antique pèse toujours sur son front déshonoré et l'héritage éternel lui est inaccessible sans le Médiateur qui n'a point encore paru. Enfin, en rapprochant de l'ange l'homme même que la grâce justifie et élève jusqu'à la vie divine, il reste une différence de dignité assez grande pour mettre celui-ci aux pieds du premier.

¹ D. Thom *Opuscul. VIII.*

L'ange est tout éclat, toute splendeur, toute pureté, sans que rien ne voile sa gloire, n'atténue sa grandeur et n'altère sa beauté; l'homme « renferme le trésor » de sa vie déforme « dans un vase d'argile, » dans une nature qui garde, au sein de la réhabilitation les traces profondes de l'ancien péché. L'ange est un être vierge et neuf, l'homme un être anciennement déformé et dont la beauté refaite laisse voir quelques vestiges de la plaie qui l'avait hideusement défiguré¹.

Tel était l'homme, même juste, que l'ange, dans ses ambassades, rencontrait sur la terre et voyait se jeter plein d'une mystérieuse terreur à ses pieds. Mais voici que tout à coup les rôles changent, les situations se renversent; une créature surgit du sol désolé de ce monde, qui n'a du monde que la réalité de la nature humaine, mais qui, dans cette nature, porte tous les trésors d'une sainteté, d'une grâce, d'une gloire élevées à l'infini. Le peuple angélique pousse un cri d'étonnement : *Qui est celle-ci qui s'élève du désert ?* et il se jette à ses pieds dans la personne de son mandataire Gabriel. Et si les situations sont renversées, c'est que l'ordre de dignité est renversé comme elles. C'est l'ange qui est l'inférieur, c'est Marie qui est la Reine. La triple suréminence que l'ange avait sur l'homme, Marie l'a sur l'ange. En Marie plus de grâce. L'ange est plongé dans l'océan de la grâce, il lui en est fait la plus magnifique dispensation; mais l'océan même de la grâce entre

¹ Quod antiquitus non reverebatur hominem angelus sed homo angelum, ratio est, quia angelus erat major homine et hoc quantum ad tria. Primo quantum ad dignitatem... Secundo quantum ad familiaritatem ad Deum... Tertio proeminerebat propter plenitudinem splendoris gloriæ divinæ. (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

en Marie, s'identifie en elle, et c'est, pour ainsi parler, Marie qui devient l'océan de la grâce, *gratia plena*. Le Fils qu'elle porte en elle est l'auteur de la grâce, il en est l'inépuisable source; et ce qu'il est par nature, il fait que sa Mère le devient par communication. D'où il suit que de Marie la grâce tombe sur l'ange dont elle est, par son Fils, l'illuminatrice et la Reine. En Marie, union plus étroite avec Dieu. Nous avons vu les relations si mystérieusement intimes de Marie avec les trois Personnes divines : qui des anges se rapproche d'une semblable intimité? Quel ange peut être jamais appelé *le complément de la très-sainte Trinité*? quel ange est fils du Père au même titre que Marie est sa fille? Et que dire de la maternité divine qui confond sa chair avec la chair du Dieu-Homme, qui mêle son âme à l'âme du Verbe Incarné, et son cœur à son cœur? Enfin en Marie plus de gloire. Sans doute son état de *voyageuse* en retardera quelque temps l'épanouissement visible; au même titre que son Fils elle pourra en ce sens être dite *un peu au-dessous des anges*; mais le texte du Psalmiste continuera aussi pour elle en lui attribuant par grâce la domination que son Fils possède par nature : *Vous l'avez couronné d'honneur et de gloire et vous avez tout mis à ses pieds, le ciel comme la terre, l'ange comme l'homme* !

¹ Quod autem ingressus angelus dixit : *Ave!* quod sonat *sine væ*, hoc significat quod per fluxum gratiæ liberatur anima ab omni væ. Est enim triplex væ quod per peccatum incurrit homo, videlicet, væ culpæ, pœnæ et miserix. Apocal. viii : « Vidi alterum angelum volantem per medium cœli voce magna clamantem et dicentem : væ, væ, væ! habitantibus terræ. » Væ propter culpam quam commiserunt; væ propter pœnam quam meruerunt; væ propter miseriam quam incurrerunt. Ab hoc triplici væ liberamur per gratiam. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 1.)

II. — *Salut, ô pleine de grâces!* « Voyez l'immensité de la grâce en Marie. Certes, elle fut immense cette grâce, puisque Marie en fut toute remplie. Un vaisseau d'une capacité immense ne saurait être rempli que par un immense objet. Marie fut ce vaisseau d'une capacité sans mesure, puisqu'elle a pu contenir Celui qui est plus vaste que les cieux. Quel est celui dont la grandeur surpasse l'étendue des cieux? Sans aucun doute Celui dont Salomon a dit : « Si le ciel et le ciel des cieux ne peuvent vous embrasser, combien moins cette demeure que je vous ai bâtie? » Ah! ce n'est pas la demeure qu'avait bâtie Salomon qui pouvait contenir Dieu dans son enceinte, mais bien la demeure dont celle de Salomon n'était que la figure. C'est vous, ô Marie, qui êtes plus étendue que les cieux, vous qui avez porté dans votre sein Celui que les cieux ne peuvent contenir. Vous êtes plus grande que le monde, puisque Celui que l'univers ne saurait comprendre vous l'avez renfermé dans vos entrailles. Oh! combien grande fut la capacité de cette bienheureuse âme! et si la grâce l'a remplie tout entière, jugez de l'immensité de cette grâce! »

Mais, en suivant avec saint Thomas le cours de ce fleuve immense de la grâce en Marie, nous en apprécierons mieux la plénitude, la richesse et la beauté. Voici de quelle façon large et puissante le Docteur Angélique traite la question de la grâce en la Très-Sainte Vierge : il l'étudie dans son triple jaillissement : du sein de Dieu dans l'âme de la Bienheureuse Vierge ; de l'âme de Marie sur sa chair immaculée ; enfin de Marie sur le monde qui reçoit d'elle la plénitude dont il est inondé.

¹ Saint Bonaventure, *Miroir de la Vierge*,

1. L'âme de Marie se fait l'océan même de la grâce, « tous les fleuves se rendent à l'océan, » toutes les grâces, tous les dons, tous les privilèges, tous les fruits de l'Esprit-Saint, tous les trésors de la munificence divine ont leur rendez-vous commun dans l'âme de la Bienheureuse Vierge¹. La grâce, dit saint Thomas, a dans l'âme deux missions et y accomplit deux œuvres : elle en chasse tout péché : elle y amène toute vertu². Plus l'effusion de la grâce est abondante et généreuse dans l'âme qui la reçoit pour y coopérer, plus ce double travail acquiert de puissance et de perfection. Dans les saints, ce travail est déjà merveilleux sans doute et l'âme du saint est la plus belle des créations de Dieu ; mais néanmoins il reste des taches encore dans ce soleil, quelques légers nuages apparaissent à ce firmament ; seule, la Reine des saints et des anges a pu mériter les glorieuses paroles que lui consacre l'Esprit-Saint : *Vous êtes toute belle, ô ma Bien-Aimée, et il n'y a pas de tache en vous*³. Marie fut à la fois exempte de la faute originelle et de tout péché actuel jusqu'au plus léger. Quant à son immaculée conception que l'Église ne cesse de croire et d'honorer, dont la piété de tous les âges chrétiens fit comme un dogme anticipé sous la garde du plus délicat et du plus dévoué des amours, notre siècle eut cette gloire singulière de la voir consignée dans l'immuable dépôt de la foi. Le 8 décembre 1854, l'infaillible parole du Souverain Pontife laissait tomber sur le monde catholique ivre de joie l'une de ces sentences

¹ Dicitur Beata Virgo plena gratia. — ² Gratia Dei datur ad duo scilicet ad bonum operandum et ad vitandum malum et quantum ad ista duo perfectissimam gratiam habuit Beata Virgo (D. Thom. *Opuscul. VIII.*) — ³ Cantiq. iv.

contre lesquelles « les portes de l'enfer ne prévalent pas, » et que les siècles en passant trouvent toujours debout. « Nous déclarons, Nous prononçons et définissons que la doctrine qui tient que la Bienheureuse Vierge Marie dans le premier instant de sa Conception, a été, par un privilège spécial du Dieu Tout-Puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ le Rédempteur du monde, préservée et exemptée de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles. C'est pourquoi, si quelqu'un avait la présomption, ce qu'à Dieu ne plaise, de penser contrairement à Notre définition, qu'il apprenne et qu'il sache que, condamné par son propre jugement, il a fait naufrage dans la foi et a cessé d'être dans l'unité de l'Église¹. » Sans doute la conception de Marie ne fut pas divine comme le fut celle de son Fils; Marie ne naquit pas d'une vierge, et « la vertu du Très-Haut ne couvrit pas de son ombre » celle qui fut sa mère, mais c'est une tradition constante dans l'Église que Marie, conçue comme les autres enfants d'Adam, bénéficia néanmoins de la splendeur du miracle : Anne était stérile, et la Bienheureuse Vierge, tout en subissant les lois de la chair, y faisait autant qu'il était possible, une large exception. Sans doute encore, ce n'est pas d'elle-même et par elle-même que Marie pouvait échapper à la corruption commune et voir se briser à ses pieds le flot de de l'iniquité originelle : « Impossible de poser un autre fondement » à cette grâce comme aux autres « que le fondement posé et qui est Jésus-Christ²; » Jésus-Christ seul pouvait la préserver, par l'imputation anticipée de

¹ Bulle *Ineffabilis*. — ² I Cor.

ses mérites, de la tache originelle que sa naissance en Adam lui eut fait infailliblement contracter ; mais, remarquons-le soigneusement, la Rédemption de Marie fut, non pas *libératrice*, mais bien *préservatrice*. La grâce du Rédempteur veillait avec une sollicitude jalouse sur celle qui devait être conçue ; et à ce moment connu de Dieu où le poison originel entre en l'homme et où le démon prend possession d'une vie que le péché de la race entière lui livre, à ce moment-là même, la grâce saisit Marie, l'enveloppa, la transporta hors d'atteinte de l'ennemi jusque dans « le royaume du Fils de Dieu¹, » dans la grâce, dans la sainteté, dans l'amour. « Bien que le torrent de l'iniquité originelle soit venu rouler ses ondes impures sur la conception de la Vierge sacrée avec autant d'impétuosité que sur la conception de toutes les autres filles d'Adam : arrivé là, il ne passa pas outre, mais s'arrêta court comme autrefois le Jourdain du temps de Josué. Le fleuve retint son cours par respect pour l'arche d'alliance et le péché originel retira ses eaux par respect pour le vrai Tabernacle de l'éternelle alliance². »

Ce premier privilège en entraîne d'autres aussi magnifiques que multipliés : En Marie, comme en Dieu même, « les abîmes appellent les abîmes, » et « tous les fleuves » de la grâce débordent avec impétuosité dans cet océan. La mesure des grâces départies à Marie dépasse la mesure des grâces accordées au plus élevé des saints et au plus sublime des anges. Dès le premier moment de sa conception immaculée, cette mesure toute extraordinaire dépasse ce que le plus élevé des saints et

¹ Coloss. 1, 13. — ² Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, chap. vi.

le plus sublime des anges a reçu et acquis dans tout le cours d'une longue et éminente sanctification. Au point où les autres finissent, Marie commence ; « cette cité de Dieu est bâtie sur les hauteurs. » Où les montagnes ont leurs sommets elle a ses fondements. C'est trop peu affirmer encore, à quelque sublimité que les affirmations qui précèdent nous aient portés. Avec de respectables autorités on peut dire que la grâce accordée à Marie dès le premier moment de sa conception surpasse celle de tous les hommes et de tous les anges réunis ¹. La seule âme de Marie forme un ciel plus radieux, plus vaste, plus orné, émaillé d'astres plus splendides, remplis de plus magnifiques décors que le ciel qu'habitent et font resplendir les élus et les anges.

Ouvrons maintenant l'écrin qui renferme ces bijoux, découvrons, pour les compter et les contempler un à un, ces trésors accumulés en Marie, qui tous sortent de cette première grâce dont nous venons de parler. De la grâce sanctifiante reçue par Marie dès le premier instant de sa conception, jaillissaient les vertus infuses, tant celles que la théologie appelle infuses *par elles-mêmes* que celles qu'elle nomme infuses *per accidens*. Marie est comme le réservoir de toutes les vertus à la fois, ou plutôt l'abîme

¹ Quanto aliquid magis appropinquat principio in quodlibet genere, tanto magis participat effectum illius principii. Unde Dionysius dicit *Cæl. hierarch. c. iv*, quod angeli qui sunt Deo propinquoires, magis participant de bonitatibus divinis quam homines. Christus autem est principium gratiæ secundum divinitatem quidem auctoritative, secundum humanitatem vero instrumentaliter... Beata autem Virgo propinquissima fuit Christo secundum humanitatem quia ex ea accepit humanam naturam. Et ideo præ cæteris majorem debuit a Christo gratiæ plenitudinem obtinere. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxvii, art. 5.)

où toutes atteignent une profondeur incommensurable. Car, non seulement Marie posséda toutes les vertus, mais elle les eut et les pratiqua dans une perfection que l'œil de l'homme ni celui de l'ange n'appréciera jamais ¹. « L'Église a eu et a encore dans ses saints une admirable variété de vertus ; la plénitude en est à Marie, et c'est à elle que l'on peut justement appliquer ces paroles de l'Écclésiastique : « Mon partage est dans la plénitude des saints. » Oui vraiment, son partage a été dans la plénitude des saints, puisqu'en Elle brillent à la fois toutes les vertus qu'ont fait apparaître les saints. » Son partage, commente saint Bernard, est dans la plénitude des saints, puisqu'elle eut la foi des Patriarches, l'esprit des Prophètes, le zèle des Apôtres, la constance des Martyrs, la sagesse des Confesseurs, la chasteté des Vierges, la fécondité des Mariés, et avec elle l'intégrité des Anges. » Aux vertus se joignent dans l'âme de Marie toutes les grâces que la théologie désigne sous le nom de grâces *gratis datae*. Marie ne les mit pas toutes ni toujours en acte, mais elle en possédait en elle tout le fonds, et, comme parle l'École, l'habitude. Écoutons saint Thomas : « Il n'y a pas à douter que Marie n'eût reçu à un degré éminent le don de sagesse, la puissance du miracle, la grâce de la prophétie comme les eut le Christ. Non pas néanmoins que, comme le Christ, elle dût faire usage de chacun de ces dons ; ils devaient se manifester en elle d'une manière et à un degré compatible avec sa condition. Le don de sagesse, elle en usait dans ses contemplations, suivant ce mot de l'Évangile : « Marie conservait tous ces discours, et les méditait dans son

¹ Beata virgo omnium virtutum opera exercuit... Beata virgo in exemplum omnium (D. Thom. *O. u. cul.* VIII.)

cœur ; » mais il ne lui servait pas à enseigner en public, ce que son sexe ne comportait pas. Ainsi encore, le pouvoir des miracles ne se manifesta pas en Marie, car la doctrine ne devait se fonder que sur les miracles de Jésus-Christ.... Quant à la lumière prophétique, Marie la laissa paraître dans son cantique, *Magnificat* ¹. » Aux vertus infuses, aux grâces *gratis datæ* Marie joignait les dons du Saint-Esprit qui rendent plus facile et plus doux le jeu des vertus, les fruits du Saint-Esprit et les béatitudes qui font de l'âme « l'arbre chargé de fleurs et de fruits » dont a parlé le saint Psalmiste. Enfin la Vierge Bienheureuse ne connut pas les soulèvements et les émotions impures de la concupiscence ; plus élevée que la région des tempêtes et des nuages, cette montagne ne connut jamais que la sérénité d'un ciel pur. Cristal limpide, eau transparente, jamais le moindre souffle n'y imprima de ride et n'en agita la surface immaculée. Comment aurait envahi l'âme de la Vierge sans péché, ce triste et honteux reste du péché ? Et comment les mouvements désordonnés de la concupiscence pouvaient-ils troubler et souiller le sanctuaire où le Verbe de Dieu daignait résider ? Cette concupiscence, œuvre du péché, était devenue par là un odieux spectacle aux regards du grand Roi, et elle ne pouvait en aucune manière être laissée sur le passage glorieux qu'il allait parcourir. Tel est le premier jaillissement de la grâce en Marie : de sa source première et infinie qui est l'Homme-Dieu Rédempteur, la grâce inonde sur l'âme de sa divine mère. — De son âme, cette grâce déborde sur sa chair virginale pour la couvrir et la pénétrer, c'est le second jaillissement dont nous parle saint Thomas.

¹ *Sum. theol'og.* p. III, quest. xxvii, art. 5.

2. Quels effets produisit la grâce sur la chair de Marie¹ ? Trois effets magnifiques. Elle la purifia ; elle la féconda ; elle la glorifia. Elle la purifia dans sa conception immaculée ; elle la féconda dans sa maternité divine ; elle la glorifia dans sa miraculeuse assomption. Nous venons de le voir, la Bienheureuse Vierge fut entièrement délivrée des tristes et honteuses sollicitations de la concupiscence. Exempte de la faute originelle et de ses suites, l'intérieur de Marie ne ressemble pas au nôtre où tout est dans le trouble et la confusion, où l'âme est opprimée par la chair, où la raison déjà affaiblie doit subir encore la honteuse et terrible pression des sens, où la partie supérieure « voit encore le bien, mais ne sait plus comment l'accomplir, » où tout enfin pousse ce cri désespéré : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » L'intérieur de la Vierge immaculée est plein d'harmonie et de convenance : c'est un royaume où l'ordre le plus parfait ne cesse jamais de maintenir à chacun sa place, ses devoirs et ses droits. Dieu règne sur l'intelligence ; l'intelligence dans le plein et puissant usage de ses facultés gouverne en maîtresse absolue la région des sens ; et à leur tour les sens par leur soumission et leur sévère attitude maintiennent la chair dans une inaltérable et angélique sérénité. C'est un enseignement des mieux établis que Marie dès sa Conception immaculée eut le plein usage de sa raison ; sa raison fut dès lors complètement en acte, et sa connaissance

¹ Fuit gratia plena quantum ad redundantiam animæ ad carnem vel corpus. Nam magnum est in sanctis habere tantum de gratia quod sanctificet animam ; sed anima beatæ Virginis ita fuit plena quod ex ea refudit gratiam in carnem, ut de ipsa conciperet Filium Dei. (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

s'exerça sur les plus sublimes objets, sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur les grands mystères qui proclament dans l'humanité la puissance, la sagesse et la bonté divines. Et remarquons-le avec Suarez, l'usage de la raison en Marie n'était point sujet aux intermittences de ce sommeil et de ces lassitudes où la nôtre s'endort si souvent; Marie put toujours dire d'elle-même ces paroles de la fiancée du Cantique : « Je dors, mais mon cœur veille. » Ainsi le règne de la raison sur les sens n'était jamais en Marie un seul instant interrompu ou affaibli. Telle est la doctrine : mais comment nous représenter la réalité que cette doctrine affirme? Comment peindre l'extérieur de la Vierge toute pure, toute sainte, tout immaculée... cet angélique visage dont la beauté, dit saint Thomas, chassait le vice bien loin de l'émouvoir. Cette démarche si noble et si simple, si sereine et empreinte d'une si divine modestie; cette voix si mesurée et si harmonieuse; ces paroles si contenues et si douces, ces gestes si remplis de gravité et de tempérance, tout ce dehors enfin, mélange exquis de pudeur, de sainteté, de modestie, de douceur, d'affabilité et de mansuétude? Les anges en la voyant si divinement belle ne purent retenir un cri d'étonnement et d'admiration : *Quæ est ista?* « qui est celle-ci? »

Le second travail de la grâce en Marie fut de la rendre la virginale Mère du Verbe Incarné. Quel travail! La grâce alla prendre le sang très-pur de la Vierge et de ce germe immaculé elle forma l'humanité du Fils de Dieu¹. Ce que fut cette œuvre, combien excellente, combien

¹ Sic ergo familiarior cum Deo est beata Virgo quam angelus quia cum ipsa Dominus Pater, Dominus Filius, Dominus Spiritus sanctus scilicet tota Trinitas. (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

divine, combien *infinie*, qui le révélera à la terre? Qui le fera comprendre à une intelligence créée? Les théologiens ne craignent pas d'appeler *infinie* la divine maternité; « impossible, dit saint Thomas, que quelque chose de plus grand se soit fait. » Dieu pouvait augmenter la sainteté de Marie, pour grande et prodigieuse qu'elle fût, mais, comme le dit saint Thomas, lui conférer une dignité plus haute que celle de la Maternité divine, Dieu ne le pouvait. Marie forme un ordre à part dans l'univers; elle est à elle seule une création merveilleuse dont rien n'approche au ciel comme sur la terre. Grand Dieu! à quelles affirmations nous force l'étude de la divine Maternité! Marie n'est pas Dieu sans doute, mais la chair de Marie est devenue la chair de Dieu! Et quand la langue a prononcé ces mots : *De quâ natus est Jesus*, le regard cherche une élévation plus sublime, une immensité plus infinie, et ne la rencontre pas!

De la chair du Christ, le prophète avait chanté : *Nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem*, « Vous ne laisserez pas votre Saint connaître la corruption » du tombeau. « Le Dieu qui a ressuscité le Christ, qui ressuscitera aussi nos corps mortels à cause de la grâce résidant en nous¹, » ce Dieu aura-t-il laissé le très-saint corps de la Vierge Marie « connaître la corruption » du sépulcre? N'y aura-t-il pas eu sous ce rapport, comme il y en eut sous d'autres plus importants encore et plus sublimes, quelque illustre exception à la commune loi qui condamne nos corps à la pourriture avant les splendeurs de la résurrection glorieuse? Pourquoi la dissolution de nos corps dans la tombe? *Propter peccatum*, répond saint Paul, « à cause du péché qui a infecté ces corps. » Mais

¹ Rom. VIII

Marie conçue sans péché et qui vécut sans péché, sera-t-elle comprise dans une loi qui ne frappe le corps qu'à cause du péché? Ne sera-t-elle pas ce que fut primitivement Adam avant sa révolte, « inexterminable? » Et si ce mot ne peut avoir toute son extension puisque Marie mourut comme mourut son Fils, du moins comme son Fils n'échappa-t-elle point à la dissolution de la tombe¹? Oui, répond avec foi et amour une tradition universelle et constante dans l'Église, oui, Marie échappa à la pourriture du sépulcre, et Dieu ne laissa la chair trois fois sainte qui était devenue la chair du Fils de Dieu « connaître la corruption. » « La Bienheureuse Vierge, dit saint Jean Damascène, fut docile à la parole divine, fut remplie de l'Esprit-Saint, conçut sans passion, sans concupiscence, à la parole de Gabriel, le Fils même de Dieu, l'enfanta sans douleur et se consacra à lui tout entière : Comment deviendrait-elle la proie de la mort? Comment resterait-elle captive dans la tombe²? » « Nous tenons d'une tradition antique qu'au temps où la Bienheureuse Vierge *s'endormit*, tous les apôtres dispersés dans le monde se trouvèrent transportés miraculeusement à Jérusalem... Après trois jours, les apôtres ouvrirent le tombeau, mais n'y trouvèrent plus le dépôt sacré. Ne voyant que le linceul qui avait enveloppé le corps de Marie, et qui répandait une odeur délicieuse, ils refermèrent le tombeau, sous une seule impression et avec une conviction unique, c'est que Celui à qui il avait plu de s'incarner dans le sein virginal de

¹ Ab hac maledictione immunis fuit beata Virgo quia cum corpore assumpta est in cœlum. Credimus enim quia post mortem resuscitata fuerit et portata in cœlum. (D. Thom. *Opusc. VIII.*)

— ² S. J. Damascène, *De Dormitione B. Virgin.*

Marie, de se faire homme et de naître, n'avait pu permettre, Lui, le Verbe tout-puissant de Dieu, après l'avoir délivrée de toute souillure durant la vie, que son corps devînt après la mort la proie du tombeau. Tous demeurèrent persuadés que Dieu avait transporté ce corps immaculé dans les splendeurs de la gloire, avant le jour de la commune et universelle Résurrection ¹. » Ainsi la troisième œuvre de la grâce en la chair immaculée de Marie fut de la préserver de la corruption de la tombe et de la faire jouir par une faveur anticipée des splendeurs de la résurrection.

3. De Marie la grâce déborde sur la création entière; le ciel et la terre sont illuminés par les feux de cet astre, et inondés des flots de cet Océan. « Marie a ouvert à tous les hommes le sein de sa miséricorde afin que tous reçoivent de sa plénitude ². » Qu'un saint est déjà une grande et sublime chose sous le rapport qui nous occupe ³ ! Voyez saint Paul, par exemple : son âme est vaste comme le monde ; dans son cœur l'humanité tient à l'aise, *non angustiamini in cordibus nostris* ! Ses pouvoirs s'étendent d'une extrémité à l'autre de la terre ; le rayonnement de cet astre traverse les siècles et nous illumine encore de ses feux. Que d'astres s'allumèrent à ce foyer ! Que d'intelligences ont tiré de cette intelligence les trésors de la vérité ! Que de cœurs se guéri-

¹ S. J. Damascène, *De dormitione B. Virgin.* — ² S. Bernard, — ³ *Fuit plena gratia quantum ad refusionem in omnes homines. Magnum enim est in quolibet sancto quando habet tantum de gratia quod sufficit ad salutem multorum; sed quando haberet tantum quod sufficeret ad salutem omnium hominum de mundo hoc esset maximum, et hoc est in Christo et in Beatâ Virgine.* (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

rent et se transfigurèrent au contact de ce cœur ! Que de vertus sont filles de cette vertu ! Paul est comme le germe sacré de toute une immense moisson ; son âme verse sur le monde des flots de lumière et de grâce que le cours des siècles ne parviendra pas à tarir. Et si l'influence de saint Paul sur le monde a une telle puissance et une si merveilleuse fécondité, que dire de celle de Marie ? Comment représenter cet Océan sans limite étendant sur tout l'univers ses flots profonds, baignant tous les rivages, arrosant toutes les contrées, illuminant les anges, sanctifiant la terre, répandant sur l'Église souffrante du purgatoire, la consolation, l'allègement et la paix, touchant les pécheurs des émotions du repentir, fortifiant les justes, élevant les saints jusqu'aux cimes héroïques de la vertu ? Mais reprenons dès son origine et suivons dans ses grandes phases l'œuvre immense de Marie. Après l'ascension du Sauveur, Marie fut laissée à l'Église comme consolatrice, lumière soutien, force, défense de l'Église. Si l'Apôtre des nations trouvait dans « la sollicitude de toutes les Églises » et les feux dévorants du zèle, un poignant et sublime martyre, que ne ressentait pas Marie ? De quelles flammes n'était-elle pas consumée ? De quelles « éternelles douleurs » la perte des âmes ne frappait-elle pas son âme ? Oh ! comme elle accompagnait de sa pensée ardente chacun des apôtres dans les lointaines expéditions de l'Évangile ! Comme chaque joie du triomphe vibrait dans son âme ! Comme chaque désastre de l'armée sainte frappait cette âme d'un contre-coup douloureux ! Comme

¹ In omni periculo potes salutem obtinere ab ipsa Virgine gloriosa... In omni opere virtutis potes eam habere in adiutorium. (D. Thom. *Opuscul.* VIII.)

Moïse sur la montagne, elle étendait les bras et persévérait dans une invincible prière. Serait-il téméraire d'affirmer que Marie, par sa supplication, aidait plus que tout le reste à la victoire du Christianisme naissant? En elle, les apôtres, les disciples, les premiers fidèles trouvaient ce que n'ont plus cessé d'y trouver tous les âges de l'Église, une mère tendre, une consolatrice, une avocate, un soutien, un refuge assuré contre tous les dangers et toutes les détresses. Dès lors retentissait dans les cœurs ce cri que nos lèvres ne laissent pas de redire : *Auxilium Christianorum!* Nous chantons encore : *Sedes sapientiæ!* exprimant par cette parole une autre mission de Marie dans l'Église. Dès l'origine, l'influence doctrinale de Marie fut considérable et ne cessa plus de l'être. Sans aucun doute, la mission « d'annoncer l'Évangile à toute créature » revenait aux apôtres, et l'inspiration divine qui illuminait leur intelligence et conduisit leur plume nous sont les garanties les plus hautes de la vérité et de la divinité de leur prédication. Mais qu'il y a place encore pour Marie! ou plutôt que sa présence et son concours apparaissent naturels, nous allions presque dire nécessaires. N'avait-elle pas porté le Soleil de Justice, été « le siège de la Sagesse, » et Dieu « n'avait-il pas placé » dans le sein de Marie comme dans un étincelant « Soleil, sa tente ¹ » et son pavillon? Et si Paul pouvait dire : « Dieu même étincelle dans nos cœurs ², » que ne pouvait pas dire Marie en qui ce Dieu s'était incarné et sur qui il avait dardé ses premiers et plus puissants rayons? Que n'avait point pénétré des mystères de Dieu celle que le péché d'origine n'avait point aveuglée, que la lumière divine enve-

¹ Psal. — ² II Corinth.

rapportait tout entière, et qui, plus que tous les autres, rapportait « ce qui s'était accompli dès le commencement, ce qu'elle avait vu de ses yeux, ce qu'elle avait contemplé, ce que ses mains avaient touché du Verbe de vie¹ ? » N'en doutons pas, Marie répandit sur l'Église naissante et ceux qui la fondaient les plus vives lumières; outre le récit des évènements qu'elle seule avait vus et dont elle était ainsi témoin unique, que de révélations sublimes, quel torrent de lumière ne s'échappèrent point de la Vierge « couronnée d'étoiles, » c'est-à-dire rayonnante de la vérité d'en haut? Et en même temps qu'elle était la lumière de l'Église, elle en était la plus puissante défense. Forte de toute la force que lui communiquait son Fils « terrible comme une armée rangée en bataille, » Marie était la terreur de l'enfer, quand celui-ci livrait à l'Église naissante le plus effroyable des combats. L'antique parole s'accomplissait : « Dieu mettait des inimitiés entre satan et la Femme : satan cherchait à la mordre au talon, mais Elle lui écrasait la tête. » Telle fut au commencement, telle continua d'être à travers les siècles cette intervention de Marie dans les luttes de l'Église, que le peuple chrétien n'a pas reculé devant cette louange si extrême, si excessive : O Marie, *par qui toutes les hérésies sont détruites dans tout l'Univers !* Vraiment oui ! car Marie elle-même n'est-elle pas la réfutation vivante de toutes les hérésies ? Toutes se concentrent vers ce point unique, *dissoudre le Christ, — Solvere Christum.* Or Marie à elle seule, avec son enfantement, ses titres, sa mission, ses grandeurs, suffit à établir contre les premières sectes la réalité de la nature humaine en Jésus-Christ ; contre Nestorius l'unité de la

¹ I Joan. I.

Personne ; contre Eutychès la distinction des natures ; contre Arius la divinité : *Hæreses sola interemisti in universo mundo*

Mais, si le rôle de la femme est par excellence la consolation de la souffrance et le service du besoin, telle est aussi la plus brillante auréole au front de notre Mère : *Consolatrix afflictorum!* « Tous reçoivent de sa plénitude: le captif, son rachat; le malade, sa guérison; l'âme triste, la grâce qui la console; le pécheur, son pardon; le juste, ses grâces; l'ange, ses joies¹. » Elle est la patronne de tous les âges; elle répond au sourire du petit enfant et fait planer sur la tête du vieillard ses dernières espérances et ses suprêmes joies; elle est la protectrice de tous les états: vierge, épouse, mère, veuve, elle répand sur toutes les conditions de la vie, avec la splendeur de ses exemples, la rosée de ses maternelles bénédictions. Marie est à la fois la mère du pauvre et la mère du riche, la reine du plus illustre monarque comme du plus humble artisan; elle accueille le tribut du génie et elle ouvre son cœur à la simplicité ignorante; elle embrasse avec d'inexprimables tendresses ses enfants fidèles, mais sait aussi laisser le troupeau pour courir après la brebis perdue: bonne pour tous, indulgente pour tous, souriante à tous, et, comme le Dieu qui l'a faite sa plus ressemblante image, « riche envers tous. » C'est en Marie que les vertus trouvent, après Jésus, leur plus parfait modèle; c'est d'elle que partent tous les héroïsmes et tous les dévouements. Sa virginité a enfanté l'innombrable famille des vierges; sa constance a soutenu les martyrs; sa charité a peuplé le monde des plus invincibles dévouements, et a multi-

¹ S. Bonaventure.

plié sous les pas de la douleur les anges chargés de la secourir. Et ce n'est pas seulement la plainte solitaire qui tient attentive; « la Consolatrice des affligés, » Marie, suit d'un regard vigilant, et avec une anxiété maternelle, les vicissitudes des peuples; elle combat pour ses nations fidèles, brise à la fin les efforts de l'enfer et des apostats qui se sont vendus à l'enfer; et combien des coups qu'elle a frappés retentissent encore dans l'histoire? O Dieu! que de protections, que de délivrances inattendues ont sauvé les nations chrétiennes, étonné l'impiété, terrifié l'enfer et rendu l'Église ivre de gloire et de joie! !

III. — *Le Seigneur est avec vous...* Comment Dieu est-il avec Marie? Il y est plus qu'en aucune autre créature, l'humanité du Verbe exceptée; il y est d'une si excellente manière, dans une profondeur, avec une efficacité, des puissances, des délices si exceptionnelles et si extraordinaires, qu'il sera à jamais impossible de le comprendre et de l'exprimer.

Quel est ce Seigneur qui est en Marie? C'est le Seigneur de l'univers, *Domini est terra et plenitudo ejus*; et il fait Marie reine de tout son vaste empire : *Astitit Regina a dextris tuis*, « la Reine est assise sur un trône à votre droite. » C'est le Seigneur tout-puissant, et il a déployé magnifiquement sa puissance en Marie; il s'est plu « à faire en elle de grandes choses. » « Et voilà, s'écrie saint Bonaventure, voilà pourquoi, ô Marie, vous êtes toute-puissante avec lui, toute-puissante par lui, toute-puis-

¹ Unde, *Cantic.* iv « mille clypei, » id est remedia contra pericula « pendent. »

sante auprès de lui; et vous pouvez vous écrier: *ma puissance est en Jérusalem*. Jérusalem, c'est l'Église qui triomphe au ciel et combat sur la terre; et c'est vraiment en effet au ciel et sur la terre que Marie exerce sa souveraine domination. » Le Seigneur qui est en Marie, c'est le Seigneur très-riche : *en lui sont tous les trésors*. Venant à Marie, c'est avec toutes ses richesses qu'il y vient, entrant en elle, faisant d'elle sa demeure et son partage, c'est tout son immense patrimoine dont il lui donne la jouissance. Marie sera dès lors la dispensatrice des grâces et la trésorière universelle de l'Église : *tout par Marie*, comme dit un docteur. « Le Seigneur est avec vous : » c'est le Seigneur de l'éternité; mais si Marie est sa demeure, « le lieu de son repos, » le trône où il siège, comment Marie ne serait-elle pas immuable, inébranlable comme lui? Le Seigneur qui est en Marie est encore le Seigneur très-bon, très-juste, très-véridique, très-glorieux. Très-bon, il communique à Marie ses infinies miséricordes, il en remplit toute son âme; et c'est cette miséricorde qui, de Marie, se répand sur le monde. De Jésus nous disons : *Nous n'avons pas un pontife qui ne sache point compatir* : De Marie, fidèle image de Jésus, nous pouvons dire en toute assurance : *Nous n'avons pas une mère qui ne sache pas compatir*. Très-juste, le Seigneur remplit de sa justice l'âme de sa Mère. « Où serait la justice, demande saint Bernard, si ce n'était en Marie, de qui est né le Seigneur de Justice? » Très-véridique, il a rempli Marie de sa vérité; très-illustre et très-glorieux, il a couvert Marie de sa gloire et l'a rendue étincelante de son propre éclat.

Saint Thomas étend encore cette doctrine. Le Seigneur n'est pas seulement présent à Marie par sa grâce et sa gloire, les trois divines Personnes ont été en Marie

et y ont manifesté leur présence par les plus ineffables opérations. Le Père était en Marie pour produire en elle, dans le temps, le Fils qu'il engendre dans l'éternité. Le Fils était en Marie, tirant d'elle ce corps qu'il voulait s'unir afin de se rendre notre semblable et notre frère. O délicieux mystère ! O admirable commerce ! *admirabile commercium* ! Jésus, selon son humanité, reçoit tout de sa Mère, et en retour il donne tout à sa Mère. Il prend d'elle l'humanité, il verse sur elle les richesses de la divinité ; elle est sa Mère, il lui devient le plus tendre, le plus dévoué des fils, et en même temps le plus magnifique des bienfaiteurs, *Dominus tecum*. L'Esprit-Saint était en Marie : il entrait au plus profond de son âme pour la sanctifier ; il pénétrait sa chair pour la rendre féconde : *Superveniet in te*.

Et quand le grand mystère de l'enfantement divin fut accompli, la parole de l'ange : *Dominus tecum*, se vérifia sous un nouveau et très-doux rapport. Pendant trente années, le Seigneur du ciel et le Rédempteur de la terre « fut avec Marie » sa divine Mère, sous le même toit, dans la même humble chaumière, dans l'intimité de la même existence. Oh ! qui nous soulèvera le voile qu'il plut à Dieu de jeter sur le mystère de la vie cachée de Nazareth ? Qui nous dira les entretiens de la Mère et du Fils ? les épanchements délicieux de ces deux cœurs, l'ineffable commerce de ces deux âmes ? Jésus disait un jour à ses Apôtres, dans l'effusion de sa tendresse : *tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai appris* ². A sa Mère que n'a-t-il pas appris ? Il ravit saint Paul au troisième ciel, et l'Apôtre y entendit « de mystérieuses paroles que la langue humaine ne peut redire. » Il se plai-

. Joan. xv.

sait, durant les jours de sa vie mortelle, à accueillir les âmes, et à les instruire dans des entretiens solitaires, des vérités éternelles et des secrets de Dieu : quels ont été, durant ces années cachées de Nazareth, les entretiens de Jésus et de Marie ? qui nous en découvrira les objets ? qui nous en fera toucher les divines profondeurs ¹ ?

IV. — *Vous êtes bénie parmi les femmes.* Saint Thomas, pour mettre cette bénédiction de Marie dans son relief et son éclat, en rapproche, par contraste, la triple malédiction que la chute fit peser sur l'humanité. La première coupable ayant été la femme, c'est elle aussi qui fut la première frappée : *tu enfanteras dans la douleur !* Ève avait empoisonné l'existence de l'homme en le faisant tomber dans la prévarication, elle avait été ainsi cause que d'Adam la contagion se répand dans la famille humaine tout entière, dont Adam était la souche et l'ancêtre, la justice divine place le châtement où le péché avait établi son premier siège. La faute originelle s'empare, pour la souiller, de la conception de l'homme ; une douleur vengeresse accompagnera son enfement : *tu enfanteras dans la douleur.* La naissance de l'homme s'annoncera par deux cris de douleur, le premier, poussé par sa mère, le second par lequel il salue lui-même une vie que la souffrance ne cessera plus de poursuivre et de dévaster. Étrange mystère, et que peut seule éclaircir la parole de l'Eden ! Le berceau de

¹ Excellit angelos in familiaritate divina, et ideo, hoc designans angelus dixit : « Dominus tecum, » quasi dicat : ideo exhibeo tibi reverentiam quia tu familiarior es Deo quam ego, nam Dominus est tecum. Dominus, inquit, Pater eum Filio, quod nullus angelus nec aliqua creatura habuit. (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

l'homme est à la fois le théâtre de la joie et la proie de la douleur; on y accueille avec bonheur l'être qui apparaît à la vie, et cet être lui-même se montre baigné de larmes, et il arrache à celle qui le met au jour des plaintes déchirantes, monument éternel, indestructible preuve que l'homme, créature de Dieu, vient à la vie comme à un bienfait insigne; mais en même temps que, fils du péché, il naît coupable et entre dans la vie comme en un lieu d'expiation. Un seul enfantement fut « béni entre tous; » une seule femme ne connut pas « l'enfantement dans la douleur : » tout fut joie dans l'enfantement de Marie, tout ayant été sainteté dans sa miraculeuse et divine conception.

La seconde malédiction prononcée par Dieu au paradis terrestre regarde plus particulièrement l'homme, complice de la femme et cause de la perte du genre humain. *La terre sera maudite dans ton travail. Ce n'est qu'au prix de tes sueurs que tu en arracheras ta nourriture durant tous les jours de ta vie.* Ah ! qu'elle pesa lourdement sur l'homme, cette parole de justice et d'expiation. Voyez l'homme, roi détrôné, antique dominateur de l'univers, orgueil et délices de la création qui se travaillait et s'épuisait à le servir; tous les êtres sont devenus pour lui indifférents et hostiles; la terre lui montre un invincible mauvais vouloir; insensible à ses besoins, sourde aux cris de sa détresse, elle ne lui donnera pas même son morceau de pain qu'il ne l'achète de ses sueurs et de ses angoisses de chaque jour. Et ce n'est là que la première misère de l'homme déchu. Peu importe après tout que son corps se courbe vers la terre, si son âme se tenait haute vers les cieux, si sa sueur était noble et son travail le travail d'un fils immortel de Dieu. Mais non, « l'homme, alors même qu'il fut

comblé d'honneurs, ne le sut pas comprendre, il s'abaissa au niveau des bêtes sans raison. » La vie de labeurs qui l'écrase et brise son corps, tient son âme dans un abaissement honteux. L'homme, sans plus se souvenir de ses destinées éternelles, borne à la terre tout son horizon; il s'y enferme, il s'y absorbe, il y vit côte à côte avec la bête de somme qui le sert, sans avoir d'autres aspirations qu'elle, ni connaître d'autres jouissances, ni craindre d'autres dangers, ni prévoir un autre avenir. Malédiction terrible qui fait de la créature sortie si belle et si grande des mains de Dieu, ce que saint Paul appelle avec une sanglante vérité *l'homme animal*. Avec Marie, cette malédiction disparaît : une humanité nouvelle surgit toute spirituelle, toute céleste, dégagée des honteux liens de la vie terrestre et animale, et noblement en marche vers la patrie d'en haut. Marie, libre des préoccupations d'ici-bas, effleure à peine d'un pied angélique le sol de l'exil, et son âme vit dans les cieux. Avec Marie commence la méditation des choses éternelles et « la contemplation de ce qui ne se voit pas » des yeux du corps. Avec Marie, l'humanité devenue céleste, de charnelle qu'elle était jusque-là, reprend vers l'infini l'essor qu'avait brisé la chute d'Adam et d'Ève; « après avoir porté l'image de l'homme terrestre, elle porte la ressemblance de l'homme céleste, » elle redevient fille de Dieu, héritière du ciel, concitoyenne des saints. Les choses terrestres l'occupent sans la captiver, la vie présente est un chemin qu'elle traverse, mais où elle ne se fixe plus ¹.

¹ Secunda maledictio data est homini scilicet quod in sudore vultus vesceretur pane suo. Ab hoc immunis fuit beata Virgo. (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

La troisième malédiction, commune à l'homme et à la femme, termine la vie humaine par la douloureuse tragédie de la mort et jette à la pourriture du tombeau le corps qu'a souillé le péché. La Vierge toute pure ne pouvait connaître cette malédiction. Son tombeau, comme celui de son Fils, fut glorieux, et, par une dernière grâce, couronnement de toutes les autres, son corps, nous l'avons vu, fut enlevé à la corruption du sépulcre et revêtu sans retard des splendeurs de la résurrection.

Ici se terminent les paroles de l'Ange et commencent, dans l'*Ave Maria*, celles d'Élisabeth. Nous les joignons ici comme saint Thomas les joint dans l'opuscule qu'il consacre à la Salutation angélique et dont a été tiré tout ce que nous venons d'exposer.

V. — *Le fruit de vos entrailles est béni*. Posons avant toutes choses cette grandiose et féconde doctrine des deux humanités, résumant en elles l'histoire entière du temps, et préparant celle de l'éternité. Deux humanités ont traversé les siècles, désignées par ces deux appellations caractéristiques que leur donne l'Écriture, de *Fille de Dieu* et *Fille de l'homme*. L'une terrestre, en Adam, l'autre céleste, en Jésus-Christ; l'une fille de la terre, *de terra terrenus*, l'autre fille du ciel, *de caelo caelestis*; l'une qui, mise à l'épreuve dans son chef Adam, succombe et se perd; l'autre qui est réhabilitée, purifiée, glorifiée par son chef Jésus-Christ.

Or deux fruits furent tour à tour présentés au monde. L'un qui, devenu un fruit de mort, constitua l'humanité pécheresse, charnelle, maudite: l'autre, qui reste un fruit de vie, engendre et nourrit pour la gloire éternelle une

humanité régénérée, déifiée, destinée à la béatitude sans mesure et sans terme de la vie même de Dieu.

A la triple malédiction apportée au monde par le fruit qui tue l'humanité coupable, correspond une triple bénédiction dont le second fruit, celui dont il est dit : *benedictus fructus ventris tui*, fait jouir l'humanité régénérée et guérie. Contemplons donc tour à tour ces deux fruits, suivons les péripéties de deux scènes : assistons à la ruine du genre humain, quand il mange son fruit de mort, et à sa résurrection, quand il goûte de son fruit de vie ¹.

1. Ce qu'Ève cherche dans le fruit qu'elle couve d'un avide regard, c'est la satisfaction d'un satanique orgueil. Prêtant l'oreille aux perfides mensonges du tentateur, elle rêve, en mangeant du fruit défendu, *de devenir comme Dieu*. Elle devient comme la bête ! « au niveau de l'animal sans raison. » Dieu la couvre, elle avec le complice de sa prévarication, *de peaux de bêtes*, et les chargeant de son ironie implacable, il les montre au ciel et à la terre : *voilà Adam et Ève devenus comme l'un de nous !* Le fruit fatal a porté le ravage dans tout l'homme, il a obscurci son intelligence, gâté son cœur, rendu sa volonté languissante, rempli sa chair d'infirmités et de souffrances, et jeté son immortelle et puissante vie à la dissolution de la tombe. C'est le fruit de mort.

Marie offrit au monde le fruit de vie : *benedictus*

¹ « *Benedictus fructus ventris tui.* » Peccator aliquando quærit in aliquo quod non potest consequi sed consequitur illud justus. Sic Eva quæsit fructum et in illo non invenit omnia quæ desideravit : beata autem Virgo in fructu suo invenit omnia quæ desideravit Eva. (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

fructus. Chose admirable! le fruit que la virginité de Marie a germé, accomplit dans la plus sublime réalité les promesses qui, dans la bouche du tentateur, n'étaient qu'une sacrilège imposture; il fait de nous des *Dieux*. Jésus-Christ nous transfigure en venant à nous, en se mêlant à nous. Écoutons-le nous annoncer lui-même les merveilles de cette divine manducation. « Voici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mangera ne meure point. Je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Et ma chair est le pain que je donnerai pour la vie du monde... Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que moi je vis par mon Père, celui qui me mange vivra aussi par moi. » Il aura mon intelligence et ma pensée en lui; il se revêtira de mes sentiments; il possédera mon cœur, mon âme, ma divinité; ma chair communiquera à la sienne des influences de résurrection et de vie; il portera ma ressemblance; on l'appellera magnifiquement *un autre moi-même*; on dira de lui qu'il est *un Dieu en fleur*; il pourra prononcer de lui cette ineffable parole : *Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi!* et cette autre : *ma vie, c'est le Christ*. Voilà l'homme devenu *comme Dieu*. Le fruit divin de la Vierge accomplit tout ce que le fruit de l'Éden, en dépit des mensongères espérances de Satan, ne pouvait opérer. L'homme descendu jusqu'à la brute par la manducation coupable du premier fruit, s'élève par le second jusqu'à la ressemblance, la vie et l'intimité de Dieu. *Benedictus fructus ventris tui Jesus!*

¹ Eva propter esum fructus non est facta similis Deo sed dissi-

2. La seconde aspiration d'Ève en face du fruit défendu fut une aspiration de volupté. Elle se dit que « ce fruit si beau à voir devait être délicieux à manger. » Le mystère d'iniquité se développe, les ruines s'accroissent, le péché dévaste tout un nouveau côté de l'être humain. L'orgueil en avait foudroyé les hauts sommets et porté la désolation dans la région de l'intelligence; voici maintenant les sens assaillis et subjugués à leur tour. Les premiers frémissements de la plus basse des convoitises se font sentir, le feu impur s'allume : Ève veut manger du fruit! « Voilà donc le terme. *Comedit*, l'homme mangea. La révolte commence par la déification de la raison, elle se termine par le règne du ventre! *Comedit*, c'est le mot par lequel l'Écriture achève le récit de la première révolution morale de l'humanité, mot fastidieux dans sa bassesse, et qui se retrouve au fond de tout ce qui finit¹. » Mais là n'est pas seulement pour l'homme le crime et la perte finale; là est encore une source amère de déceptions et de douleurs. Ève convoite le fruit de l'arbre, elle le saisit avec la fureur de la passion, elle le mange croyant y trouver la douceur exquise follement rêvée, il ne lui apporte qu'un dégoût profond, une satiété honteuse, la tristesse, les cuisants remords, une amertume affreuse et le désespoir; Ève fuit Dieu, et voudrait dans l'épaisseur du feuillage se dérober à elle-même sa propre ignominie.

Quand apparut, appendu à l'arbre de la croix, le fruit né de la Vierge Marie, une révolution immense s'opéra dans le cœur de l'homme, révolution qui transforma le

milis : hoc invenit beata Virgo et omnes Christiani. (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

¹ Lacordaire,

monde et fit jaillir une nouvelle humanité des fanges où l'autre avait disparu tout entière. Le prophète avait annoncé que la terre s'approcherait de la croix, contemplerait le fruit que l'amour et la justice y tenaient suspendu, et se sentirait éprise pour lui de la plus véhémente passion. La voici baignée des douces larmes du repentir, le cœur enflammé de dilection; elle regarde le fruit, elle le convoite avec d'inexprimables ardeurs de désir: « Qu'il est beau à voir; et qu'il doit être délicieux à goûter! » Elle le saisit et le mange; trouvant en lui tous les charmes, plaçant en lui ses plus chères délices, et protestant qu'elle ne veut plus vivre que pour lui et de lui².

3. Contemplons à sa naissance l'un des plus furieux penchans du cœur humain : l'amour et la recherche ardente de la beauté. Quel cours impétueux suit ce torrent ! quelles ruines il accumule ! quels nobles cœurs, quelles âmes grandes et généreuses il traîne aux précipices et brise dans des abîmes de honte et de douleur ! Passion fatale, passion indomptable, qui passe en les ravageant sur les familles, et qui cause dans l'immensité même des royautes et des empires les plus effroyables bouleversements. L'homme pourra tout vaincre, mais où est sa cuirasse et son glaive contre les entraînements du cœur et les fascinations de la beauté ? Le cœur humain c'est Ève levant sur le fruit

¹ Genes. — ² In fructu suo Eva desideravit delectationem. Sed non invenit quia statim cognovit se nudam et habuit dolorem; sed in fructu Virginis suavitatem invenimus et salutem. Joan. vi. Qui manducat meam carnem habet vitam æternam. (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

de l'Éden un imprudent regard, et jugeant *qu'il est d'un ravissant aspect*. Qu'elle fut terrible la succession de ce regard séduit par la beauté séductrice ! comme nous le pouvons suivre à travers l'histoire humaine à la trace des désastres sanglants qu'il accumule ! Les fils de Dieu jettent sur les filles des hommes le même regard de convoitise : il en jaillit les monstrueuses débauches que le déluge engloutit dans ses eaux vengeresses. Comme Ève, David contemple le fruit perfide en se disant que le goûter doit être délicieux : il tombe dans le double abîme de l'adultère et de l'homicide, et commence une vie de douleur et d'expiation dont les siècles répètent les déchirants échos.

L'homme se perdait par la dangereuse vue et l'amour invincible de la beauté terrestre : Que fit Dieu ? Il présenta au regard de l'homme un fruit nouveau, un fruit céleste, une angélique et divine beauté. Il dit : « Je prendrai ces cœurs au filet qui capture les fils d'Adam¹. » ce filet, c'était la beauté mortelle et périssable : Il dit encore : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi². » Du haut de ma croix, du haut de l'arbre, je me donnerai à contempler à la terre : elle verra ma beauté, elle sera éprise de mes charmes, elle se laissera emporter aux entraînements du saint amour, *omnia ad me traham !* Oh ! que le fruit de la Vierge a été contemplé et aimé³ ! que d'âmes l'ont cueilli dans l'extase du plus doux et du plus fort des amours ! que d'âmes ont tout abandonné pour la conquête de la beauté divine, et ont répété avec saint Paul : *J'ai tout jeté ; je*

¹ Osée. — ² Joan. XII. — ³ *Fructus Evæ erat pulcher aspectu sed pulchrior fructus Virginis in quem desiderant Angeli perspicere.* (D. Thom. *Opuscul. VIII.*)

regarde tout comme fumier et ordure, pour parvenir à la conquête de Jésus-Christ! Que d'âmes qui traversent la vie n'ayant qu'un désir et une espérance : « mourir pour s'en aller rejoindre Jésus-Christ¹. »

¹ Saint Thomas ne nous fournit pas le commentaire du reste de la Salutation angélique. Nous l'ajouterons brièvement, ne pouvant nous résigner à briser l'harmonie d'un si divin cantique, et à détacher de si précieux joyaux de la couronne d'une mère.

Sainte Marie..... Marie : que de richesses dans ce nom ! quelles significations profondes et touchantes, douces ou sublimes ! Marie c'est l'*astre illuminateur*. N'est-ce point de Marie comme des légères nues de l'aurore qu'a surgi « la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ? » N'est-ce point Marie qui répand sur les âmes le radieux éclat de ses exemples, et la bienfaisante lumière de sa charité — Marie, c'est la *Reine*. — « La Reine est assise à la droite du Roi. » Partout nous la voyons avec son Fils, unie à lui dans la gloire du Ciel et dans les hommages de la terre. Les mystères les unissent, les fêtes les célèbrent ensemble, les prières des fidèles les confondent dans la même foi, la même espérance et le même amour. Reine du Ciel, Marie y reçoit les hommages des Anges ; Reine de la terre, toute la terre recourt à son pouvoir et se soumet à ses lois. — Marie, c'est l'*Océan d'amertume*. C'est la mère de douleur, qui « se tint au pied de la croix, » fut la compagne intrépide de la Passion de son Fils, et s'abreuva comme lui aux eaux amères de la tribulation. — Marie, c'est l'*Étoile de la mer*. L'étoile : Marie étincelle ; elle est le plus radieux reflet de la lumière divine ; elle renferme en elle le Soleil de justice, Marie brille au firmament du ciel dont elle fait la gloire, elle brille au ciel de l'Eglise dont elle est par son divin Fils l'astre illuminateur. C'est l'*Étoile de la mer*, la mer de ce monde, mer sombre et orageuse, où notre esquif se perd dans les écueils sans l'étoile qui éclaire sa route et rend aux flots la sérénité.

Mère de Dieu. Un fils aimant refuse-t-il quelque chose à sa mère ? Et Jésus dont il est dit : « il lui était soumis. » devien-

III

LA VISITATION

« Marie, dit saint Thomas, fit trois choses après la visite de l'Ange et le mystère de la divine conception : elle se rendit au pays des montagnes : elle salua Elisabeth : elle célébra magnifiquement le Seigneur. *Beata Virgo post conceptionem tria legitur fecisse : Videlicet quod montana conscendit, quod Elisabeth salutavit, quod Dominum magnificavit.* » Après l'explication de la lettre, le Docteur Angélique s'arrête à la signification morale de cette triple démarche : *Per primum significatur virtutum perfectio, per secundum fraterna dilectio, per tertium laus et exultatio* ; « la première de ces démarches annonce

dra-t-il rebelle aux désirs de sa Mère parce qu'elle est dans la gloire, et qu'il l'a magnifiquement glorifiée ? Un docteur appelle Marie *omnipotentia supplex*. Que c'est bien elle ! Elle prie puisqu'elle est créature ; mais sa prière est toute-puissante étant la prière de la mère d'un Dieu.

Priez pour nous. Du fils de Marie, du Médiateur de Dieu et des hommes, il est écrit : *il intercède pour nous, — interpellat pro nobis.* Quel bonheur d'avoir un pareil intercesseur ! « nous n'avons pas un Pontife qui ne puisse pas compatir. » Il compatit notre Jésus, il compatit « aux ignorances et aux errements de ses frères, » à toutes nos détresses, à toutes nos misères, à tous nos besoins. Est-ce tout ? Oh ! non. L'ingénieuse miséricorde de notre Dieu, pour nous garantir plus encore l'accueil et le pardon, après avoir placé entre sa justice et nous la médiation de Jésus, met entre Jésus et nous la médiation plus douce et plus accessible encore, s'il est possible, d'une mère. Qui se défiera de sa

la perfection des vertus ; la seconde prêche la dilection fraternelle, la troisième est tout entière louange et exultation. »

Nous adoptons cette division si simple et si féconde et à l'aide de laquelle nous rendons si complètement compte du beau mystère de la Visitation.

I. — Le voyage et ses circonstances en ouvrent l'étude. Que signifie ce voyage de Marie, et quelles en sont les mystérieuses significations ? Marie personnifie l'Église dont la mission sera, dans le monde et à travers les siècles, de répandre Jésus-Christ. Grand et sublime mystère ! Les Pères nous représentent l'Église comme l'extension, la continuation de Jésus-Christ, sa forme visible, « son corps, » comme dit saint Paul. Remplie de Jésus-Christ, l'Église n'a plus d'autre pensée ni d'autre but que de répandre « ce parfum » qui l'embaume,

mère ? Qui tremblera devant elle ? Pauvre pécheur, enfant rebelle, tu redoutes même Jésus parce qu'il est Dieu et juge ? Viens à ta mère, et supplie-la d'intercéder pour toi. *Priez pour nous !*

Pauvres pécheurs, Jésus aimait tant les pécheurs ! avec quelle tendresse il les accueillait, les purifiait, les renvoyait absous ! Comme il était doux à la Madeleine pénitente ! avec quelle effusion il criait aux âmes malades : *Venez tous à moi !* Oh ! n'en doutons pas, Marie reçut dans la plus large mesure ces sentiments de miséricorde et de compassion. Quand tous les hommes lui furent donnés pour fils, c'étaient des pécheurs qu'elle recueillait, qu'elle adoptait et qu'elle promettait d'aimer et de secourir avec la plus inépuisable charité.

Maintenant et à l'heure de la mort. « Maintenant, » au sein des dangers, des douleurs, des faiblesses ; « à l'heure de la mort : » heure formidable du suprême danger, de la suprême douleur, de la suprême faiblesse.

et cette lumière qui resplendit. Descendue du Calvaire, elle entreprit dans le monde entier un voyage qui n'aura d'autre terme que la fin des temps. C'est ce voyage qui remplit son histoire et dont les vicissitudes diverses forment le tissu de sa merveilleuse existence. Chaque siècle la voit passer; chaque génération reçoit d'elle la visite de grâce et de salut, et entend de sa bouche dans un sublime *Magnificat* le récit des merveilles que Dieu opère en elle, des miséricordes dont il comble son peuple fidèle, et des gloires qu'il tient en réserve pour l'avenir. La visitation de la très-sainte Vierge est ainsi tout d'abord la prophétie vivante de la mission dans le monde de la sainte Eglise de Jésus-Christ. Autre touchante circonstance. Marie visite une parente à laquelle son grand âge et sa fécondité inattendue rendent plus nécessaires les attentions délicates et le dévouement de l'amitié. Le voyage de Marie est un voyage de charité; sa visite à Élisabeth préfigure l'une des œuvres les plus admirables de l'Église catholique dans l'humanité accablée des maux de la déchéance : la visite et le service de la douleur. Le service de la douleur ! qui jamais eut même la pensée d'organiser un service de la douleur ? Le monde connaît le service de la richesse ; il peut atteindre jusqu'à l'héroïsme du service de la gloire ; l'homme de cœur, le brave, peut connaître le service de son prince et le dévouement à sa patrie, les âmes vulgaires se plient sans peine au service de l'amitié ; mais le service de la douleur ! se rendre jusqu'à elle par les plus âpres sentiers du dévouement et de l'immolation volontaire, passer auprès d'elle de longs et terribles jours, sentir sa rebutante étreinte, et ne lui adresser que de limpides sourires et des paroles de paix et d'amour ; user à son service ses forces vives et flétrir

les grâces de son printemps, ah! l'Église catholique toute seule a donné au monde le merveilleux spectacle de cette *Visitation*. Elle seule a créé des vierges, qui, sur les pas de la Reine des vierges, par les chemins les plus rudes, dans les régions les plus ingrates, à travers les désolations et les dégoûts de toute sorte, vont à la recherche de la douleur, quelque nom qu'elle prenne, sous quelque forme qu'elle se montre, et de quelques hideuses plaies qu'elle soit couverte. Un troisième mystère explique le voyage et la visitation de Marie. Saint Paul, touché de la charité divine, la comparait à un feu véhément qui brûlait toute son âme; il parlait d'un aiguillon qui pressait sa course, et ne lui permettait aucun repos : *La charité de Jésus-Christ me presse*¹ ! s'écriait-il. Et poussé sans relâche par cet impitoyable aiguillon, il remplissait le monde de ses courses puissantes, incapable d'arrêter ou même de ralentir jamais ses pas. Telle est la Vierge, et plus brûlante, et plus pressée encore de l'aiguillon de l'amour. Ah ! qu'elle aussi peut dire : *la charité de Jésus-Christ me presse* ! Si David, pressé de l'inspiration divine, ne trouve plus de repos qu'il n'ait fait jaillir de son âme le chant qui l'opprime, et donné au monde *le Verbe* qui le remplit et veut s'échapper de ses lèvres et de son cœur, *Eructavit cor meum verbum bonum* ! Combien plus sublime encore est le tourment de Marie ! Combien plus impérieux, plus violent chez elle le besoin de donner au monde *son Verbe*, la Parole incarnée qui remplit son sein virginal, et brûle déjà de voler au salut de ses frères et d'inaugurer les œuvres de la Rédemption². Marie part donc, elle

¹ II Corinth. — ² Ex hoc patet vehemens Virginis desiderium circa salutem hominis : tum quia salutis humanæ gratiam quæ-

part *avec précipitation*, remarque l'Évangéliste, tant Jésus est pressé! tant il lui tarde de commencer un apostolat qui remplira sa vie mortelle, se perpétuera dans son Église, et se consommera dans son sacerdoce d'Eucharistie et de gloire durant toute l'éternité.

Saint Thomas fait en quelques mots un fécond commentaire de cette parole qu'ajoute saint Luc : *in montana* : « elle partit pour le pays des montagnes. » Le voyage de Marie dans le pays « des montagnes, » c'est le voyage des âmes vers le sommet de la perfection. David avait chanté : « l'âme a disposé en elle les sommets les plus élevés : ils s'en iront de vertus en vertus : et ils parviendront à la vue de Dieu en Sion. » La « Montagne » où se rendent les âmes pleines de la grâce de Jésus-Christ, c'est Dieu, sa protection infinie, sa gloire sans limite et sans fin : *abiit in montana*. Tandis que l'Ange regagnait les hauteurs, Marie se met à sa suite à gravir les montagnes. Voilà l'âme sainte. A peine a-t-elle conçu le Verbe par le mystère de la grâce, qu'elle part intrépidement pour les hauteurs de la vertu; elle se rend à *la cité de Juda*, de la louange, de la confession; son âme glorifie Dieu, sa prière l'exalte, ses œuvres l'honorent. Or, continue le Docteur Angélique, remarquez trois choses dans cette ascension au pays des montagnes : l'on y descend les vallées de la crainte et de l'humble défiance de soi-même; l'on y gravit les cimes ardues et fatigantes des vertus chrétiennes, on y atteint le sommet de l'amour et de la divine charité¹.

rebat, tum quia quæsitam inveniebat, tum etiam quia inventam omnibus refundebat. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 1.)

¹ *Erurgens Maria abiit in montana cum festinatione.* — Ub

II. — Marie entre chez Elisabeth. Aussitôt les merveilles s'y multiplient, les grâces s'y accumulent, le soleil de justice darde partout sa vivifiante lumière répandant dans les âmes la sanctification et le salut ; Elisabeth est illuminée des clartés de la prophétie, l'enfant qu'elle porte tressaille, confesse le Christ qui le vient visiter, et s'initie miraculeusement à son rôle de précurseur et de héraut.

Contemplons, en les séparant, toutes ces merveilles : les unes s'exercent sur Jean, les autres sur Elisabeth

1. Le tressaillement de Jean dès le sein maternel à la voix de Marie et aux approches de Jésus, renferme un profond mystère : c'est le réveil et le tressaillement du monde à la venue du Rédempteur. Le monde est enfermé dans ses antiques ténèbres, enchaîné dans ses séculaires impuissances, souillé de ses crimes, sans mouvement, sans voix, sans prière. Mais à peine la grâce de la Rédemption se fut-elle posée sur lui, qu'il indique par des commotions puissantes, par les tressaillements de la joie, qu'il reconnaît, qu'il confesse, qu'il accepte avec foi, espérance et amour le Dieu qui le vient purifier et mettre à la lumière et à la vie. Illu-

licit glossa : *Accepto Virginis consensu cœlestia petit angelus, quem Virgo sequitur quæ in montana progreditur. Sic anima quæ Verbum Dei concepit virtutum cacumina aggressu amoris conscendit, ut civitatem Judæ, id est confessionis et laudis arcem penetret, et usque ad perfectionem fidei, spei et caritatis, quasi tribus mensibus in ea commoretur. — In hoc autem ascensu sunt tria : videlicet vallis timoris et humilitatis, ascensus laboris et difficultatis, cacumen amoris sive caritatis ; unde Bernardus : Virtus vult cum humilitate doceri, cum labore acquiri, cum amore possideri. » (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 3.)*

mination, joie, sainteté, tels sont les trois dons qu'apportent chez Elisabeth Jésus et sa Mère; tels sont les effets de la Rédemption dans le monde; l'Évangile l'illumine, le retire de ses douleurs, lui confère la sainteté.

A cette grandiose exposition s'en ajoute une autre plus restreinte, mais belle et profonde encore. Toute la vie de Jean se résume dans cette scène de la Visitation. Que devait-il être? une seule chose, le héraut, le précurseur, l'annonce du Verbe incarné. Quelle était sa mission, et quelle œuvre allait remplir toute sa vie? Montrer le Christ; désabuser les intelligences de leurs illusions, fortifier les cœurs en face des sublinités austères de la perfection évangélique, en un mot, selon ce qu'avait annoncé Isaïe, « préparer les voies » au Messie et à sa Rédemption. Ce qu'il accomplira dans la Judée, il le fait dans le secret d'une famille et l'étroite enceinte d'une maison; son tressaillement est à la fois le cri du héraut, l'action de louange de l'âme juste, la confession des œuvres, l'accomplissement du plus grand des devoirs, qui est, pour l'homme sur la terre, de croire, d'espérer, d'aimer.

Quatre dons sublimes sont faits à Jean. Dès avant sa naissance il jouit de la plénitude de sa raison: son tressaillement n'est pas le mouvement inconscient d'un être sans raison, c'est l'exultation d'une foi qui confesse et d'un amour qui a compris. Mais de plus, dès le sein de sa mère, Jean est prophète: il annonce le salut prochain du monde, et commence la parole en laquelle se résumera toute sa vie: *Ecce Agnus Dei!* il désigne le Christ à la foi et à l'adoration des peuples, « il est la voix de celui qui crie dans le désert. » « Il sent la présence du Maître, et commence à faire l'office de son précurseur, si ce n'est encore par la voix, c'est parce

soudain tressaillement ¹. » A la jouissance de sa raison, au don de prophétie, se joignit une grâce plus haute : la sanctification ; ou plutôt c'est celle-ci qui explique et amène en l'âme de Jean les deux premières faveurs : Jean est purifié de la tache originelle ; « L'Agneau qui efface les péchés du monde ² » fait sur son précurseur l'essai victorieux de sa puissance. C'est l'inestimable bien qu'apportent aux âmes Jésus et Marie. Quand Jésus visite une âme, le péché s'évanouit, le démon terrifié prend la fuite, la mort recule, la vie rentre en possession du domaine dont le péché l'avait chassée. Et, la grâce sanctifiante entrée dans l'âme, les vertus infuses y pénètrent à la suite, Jean possède dans sa plénitude la sanctification dont le Dieu Rédempteur vient faire au monde « l'inénarrable don ³. »

Magnifique envers Jean, la grâce divine apportée par Jésus et Marie l'est encore envers la bienheureuse Elisabeth. N'en doutons pas, elle reçut une si pleine effusion de la grâce que son âme à l'instant s'éleva aux plus hauts sommets de la sanctification. La grandeur de sa sainteté se manifeste au dehors par les sentiments qu'elle exprime et le saint transport dont elle est animée. La charité la dévore, l'Esprit-Saint, le Père de la grâce, la jette en une douce et puissante ivresse : *Elle crie, elle pousse un grand cri : — Exclamavit voce magna* ⁴. Le grand cri, dit quelque part saint Jean Chrysostome, est l'annonce d'une grande âme et d'une grande vertu. Son grand cri est le cri de son humilité profonde, de sa surprise, et aussi de sa joie. « Ce grand cri de sainte Elisabeth marque tout ensemble sa surprise et sa joie ⁵. »

¹ Bossuet, *Élévations*. — ² Joan. 1. — ³ II Corinth. — ⁴ Luc. — ⁵ D. Thom.

Mais cette surprise et cette joie nous ouvrent elles-mêmes les plus vastes perspectives sur de nouveaux mystères. Elisabeth est revêtue tout à coup des splendeurs de la prophétie : l'avenir se déroule devant elle et les siècles lui livrent leur plus grand secret. Quelle sera l'œuvre prodigieuse des siècles? Ah! sans doute ce triomphe tout divin qui, dans une victime agonisant sur un gibet, montre le Dieu du ciel et le Dominateur de la terre. Elisabeth voit s'illuminer devant elle ce prodige de la force de Dieu; *Verbum crucis virtus Dei est*. Dans la jeune fille pauvre et humble, elle salue sa Reine et la Reine du monde. Dans l'enfant que Marie porte en son sein, elle adore le Dieu Rédempteur. Oh! qu'il fut sublime cet acte de foi, d'adoration et d'amour!

Et il est plus complet encore que nous ne l'avons exposé; il embrasse plus de choses et pénètre plus avant. Elisabeth connaît et vénère la merveille de la Conception divine; elle sait que ce fruit béni, est le fruit d'une virginité immaculée et que le sein de Marie n'est béni qu'à cause qu'il a, sans diminution de pureté, donné naissance au Verbe incarné sous l'ombre du Tout-Puissant et par l'opération de l'Esprit-Saint: *Béni le fruit de vos entrailles*: le regard d'Elisabeth perce jusqu'au mystère de la Maternité divine: *Et d'où me vient que la Mère de mon Seigneur vienne à moi?* Avec la même profondeur, elle définit d'un mot le mode adopté par Dieu pour le salut du monde; la foi dans le mystère; la foi dans le Dieu fait homme et fait Rédempteur. Saint Paul s'absorbera dans cette pensée et cette doctrine unique, et consacrerà à l'établir la puissance et la sublimité de son génie inspiré. *Justificati gratis per gratiam ipsius, per redemptionem quæ est in Christo Jesu, per fidem in sanguine ipsius*. C'est le grand dogme et la

fondamentale vérité qu'Elisabeth reconnaît et proclame quand elle dit à Marie : *Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru!* Et cette parole renferme de plus un souvenir du passé. Ève ne crut pas. La parole de Dieu la trouva infidèle, et ce fut la source première de la perte de tout le genre humain; la chute qui nous ruina fut avant tout une chute d'orgueil et d'incrédulité. D'où devait venir le remède, sinon d'un acte de foi? C'est l'acte sublime de la foi de Marie qu'Elisabeth proclame et dont elle fait dépendre l'accomplissement des merveilles qui sauvèrent le monde en élevant Marie jusqu'aux cieux. *Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, car elles s'accompliront toutes les choses qui vous ont été dites par le Seigneur.*

III. — Et Marie dit : « Mon âme glorifie le Seigneur!¹ » « Que dirai-je de ce divin cantique? Sa simplicité, sa hauteur qui passe mon intelligence, m'invite plutôt au silence qu'à parler. Si vous voulez que je parle, ô mon Dieu, formez-vous même mes paroles². » Quelle entreprise, quelle tâche écrasante que d'expliquer de si divines paroles, alors même que l'on se sent soutenu et éclairé par les écrits de la tradition et que l'on trouve dans le Docteur Angélique comme le résumé de tout ce que les Pères en ont dit de plus élevé et de plus beau³!

L'âme de Marie, dans un triple élan de la grâce qui la possède, chante tour à tour trois choses dans son divin cantique. Elle se chante elle-même; elle chante l'histoire du monde régénéré et transfiguré : elle chante Israël et ses espérances accomplies.

¹ Luc. I — ² Bossuet, *Élévat.* — ³ D. Thom. *Caten. aurea, in Luca. II, cap. I.*

1. Quelle sublimité dans les premiers mots du cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur!* Bossuet y voit le prodige de l'humilité en Marie. Si nous embrassons la scène entière, il ne nous sera pas malaisé de saisir ce sentiment de Bossuet. Elisabeth vient d'exalter Marie ; Marie paraît seule dans la salutation et les félicitations pleines d'enthousiasme de cette grande et sainte âme ; sans doute elle exaltait Dieu dans Marie, mais c'est Marie surtout dont la gloire semble rayonner à ses yeux. Marie parle, et du premier mot elle s'élève au-dessus de sa sainte cousine de toute la hauteur des cieux. Marie va droit à Dieu : source première et unique des merveilles dont l'âme d'Elisabeth est transportée. Dieu seul ! tout disparaît devant sa puissance, tout n'est rien devant lui ! *Mon âme glorifie le Seigneur.* Le texte porte : *Magnificat* ; derrière le sens que l'on donne ordinairement à ce mot : glorifier, exalter, s'en cache un autre plus grandiose et plus profond. Marie, dans la véhémence de son désir et la sublimité de sa mission, aspire à *grandir Dieu*, non pas en lui-même sans doute, comment accroître ce qui est infini ? mais dans la gloire qu'il retire de sa création et les honneurs que lui rendent les mondes. Ah ! dans ce sens, n'est-il pas très-véritable que Marie a rendu Dieu *grand* ? *Magnificat Dominum.* Par Marie le Verbe se fait homme, il descend d'un trône dont la hauteur infinie lui défendait l'infériorité de la prière et de l'adoration. Maintenant qu'il est homme, il adore Dieu ; il rend ses hommages à Dieu ; il élève jusqu'à Dieu toute la création raisonnable, lui prête son intelligence, son cœur, sa voix, et tire d'elle des accents divins pour glorifier le Très-Haut. Voilà comment, en un sens, on dit de Marie qu'elle *maquifie Dieu*, en lui donnant, par sa Maternité divine,

Celui par qui lui est venu un accroissement d'honneurs et de louanges à jamais incompréhensibles.

Mais la gloire n'est pas l'apanage unique de la Maternité divine : elle ne fait pas oublier l'infinie douceur que Marie trouva dans son union avec le Dieu devenu son fils. Oh ! quelle langue angélique nous révélera les effusions de tendresse, les flots de dilection qui, jaillis des deux cœurs de Jésus et de Marie, se répondaient l'un à l'autre dans le flux et le reflux d'un perpétuel amour ? Qui nous fera pénétrer dans l'âme de Marie, à ce moment où, hors d'elle-même, dans l'extase de la joie, elle chante le bonheur qu'elle goûte à posséder son Dieu en elle-même et à être inondée des délices de son amour ? *Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur : « Mon Sauveur. »* Oh ! oui, Marie, dites hardiment *mon Sauveur* : car à quel autre fut-il plus sauveur qu'à vous, ô vierge immaculée, vous, qu'il délivra de la souillure originelle avant que vous en ayez ressenti la honteuse atteinte ; vous qu'il *remplit de grâce*, vous qu'il orna de tous les dons, et dota magnifiquement de tous les privilèges !

Marie a prononcé à peine ces premiers mots, que l'esprit de prophétie qu'elle possédait à un degré suréminent se fait jour et répand sur l'avenir les plus merveilleuses clartés. *Voici*, s'écrie-t-elle, *que toutes les générations m'appelleront Bienheureuse*. Grand Dieu, quelle scène ! quelle prophétie ! quelles splendeurs ! Faudrait-il plus que cette partie de l'entrevue de Marie avec Élisabeth pour donner au christianisme entier la plus inébranlable preuve de divinité ? Car enfin qui parle ? quelles sont ces deux femmes ? où tiennent-elles ce langage ? Il y a dix-huit siècles, deux femmes, deux juives, se rencontrent dans un coin obscur et méprisé

du monde : une pauvre jeune fille et une femme que l'âge courbe vers la tombe et que le plus profond oubli doit naturellement ensevelir. Qui les connaît ? qui les entend ? qui croirait, en les entendant, à autre chose qu'à l'exaltation de la plus étrange folie ? L'une d'elles, la plus jeune, vierge de quinze ans, annonce qu'un éclat extraordinaire la doit revêtir dans le cours des siècles : elle voit le monde à ses pieds, les générations en passant lui jeter leurs clameurs de triomphe, le ciel et la terre se réunir dans une même louange, un même culte, et un même amour, *toutes les générations !...* Quand un Alexandre aura conquis un monde ; quand un César et un Auguste l'auront possédé dans l'éclat d'une suprême majesté et d'une incomparable puissance ; quand Socrate et Platon auront fait, dans les royaumes plus vastes et plus profonds de la sagesse, de de plus nobles conquêtes encore, et quand ils se seront couronnés de lauriers plus précieux ; quand le génie ou la force auront remué le monde et imposé à leur génération le tribut d'une admiration bruyante ; le silence se fera bientôt sur leur tombe ; leur mémoire passera à travers les siècles amoindrie et décolorée, et sauf un classique et froid souvenir, patrimoine ignoré d'un infiniment petit nombre, nul dans les générations qui vont suivre n'en connaîtra les œuvres et n'en pourra même dire les noms. Voyez l'obscur vierge de Nazareth ; l'heure qui suivit sa parole à Elisabeth la devait ensevelir dans l'oubli : les siècles ont passé, et la parole est là, debout, immense, inébranlable ! Dix-huit cents ans de gloire et d'une gloire à laquelle rien n'a jamais pu se comparer, ont couronné Marie des plus divines splendeurs ; la terre l'est venue prendre dans sa chaumière ignorée, la terre entière, dans l'ivresse d'un

indicible amour, l'a proclamée sa Reine, l'a placée sur le plus beau trône après le trône inaccessible où siège Dieu. Et tout regard se lève vers elle, toute bouche la chante et l'implore, toute génération qui se lève ajoute son tribut d'honneurs et d'amour au tribut de toutes les autres qui l'ont précédée : la prophétie a son plein accomplissement, *toutes les générations l'appellent bienheureuse*. Quelle gloire ! quel culte ! quels hommages ! quel amour ! Son histoire embrasse l'histoire entière du monde. Les *générations qui l'appellent bienheureuse* ont commencé leur acclamation quand ont commencé les siècles, et l'on peut dire de sa gloire ce que le prophète chantait de la gloire même du Christ Jésus son fils : *pas un peuple qui n'en ait entendu le bruit, pas une contrée qui n'en ait entrevu l'éclat*. On parle de Marie dès les jours de l'Éden ; elle traverse l'histoire de l'ancien peuple sous le voile d'or de la prophétie et la magnificence des figures ; les patriarches entrevoyaient son jour, les prophètes la chantaient tout entière, dans sa vie de la terre et sa vie glorieuse des cieux ; ils la voyaient tour à tour Vierge Mère à Nazareth, et Reine étincelante dans l'éternité. Et cette lumière n'arrêtait pas ses rayons à la Judée, les autres peuples en entrevoyaient parfois des lueurs, affaiblies sans doute, mais reconnaissables encore. La tragédie grecque parlait de la chaste vierge qui devait enfanter le Rédempteur du monde ; Virgile consacrait sa poésie à chanter la Vierge dont la venue devait ramener sur la terre l'âge d'or des anciens jours, et la sauvage Germanie élevait des autels et sculptait des statues à la « Vierge qui devait enfanter. » Et ce n'étaient là que les lueurs incertaines encore du crépuscule : plus heureux nous jouissons des splendeurs du plein midi. Oh ! Dieu, que la Vierge rayonne ! qu'elle domine !

qu'elle règne! qu'elle est vénérée! qu'elle est aimée! Quels peuples ne l'ont pas prise pour patronne, n'ont pas mis à ses pieds leurs gloires ou leurs détresses, et ne l'ont pas triomphalement portée sur leurs étendards? Quelles cités ne lui ont dressé des autels et bâti des sanctuaires? Quelle génération n'a pas laissé quelque imposant témoignage de sa foi et de son amour? Comptons, si nous le pouvons, le nombre de ses basiliques; suivons, si nos forces y suffisent, la route de tous ses pèlerinages. Quelles scènes! Un signe se donne; un cri est poussé. des milliers d'hommes se lèvent, des foules s'accumulent et s'acheminent, l'ivresse dans le cœur et le cantique enflammé sur les lèvres, au sanctuaire que Marie a daigné se choisir et nous désigner. Tout se met au service de Marie. La poésie lui dédie ses plus ravissantes inspirations, la musique ses accents les plus suaves, l'architecture ses plus majestueuses créations, la peinture et la sculpture ses chefs-d'œuvre les plus admirés. Là n'est point encore le plus brillant joyau de sa couronne. Si le génie s'est mis à son service et s'est inspiré d'elle pour ses plus belles créations, que dirons-nous des cœurs qui ne s'épanouissent plus que pour elle, des dévouements qui la servent, des héroïsmes qui reproduisent sa vie, suivent ses exemples et s'immolent aux œuvres qu'elle impose à leur obéissance et qu'elle réclame de leur amour? Que de vierges qui l'accompagnent dans le secret du temple et le silence d'une éternelle prière et d'une incessante contemplation! Que d'autres qui, sur son ordre, parcourent toutes les routes du dévouement et se mettent au service de toutes les douleurs! Que d'Ordres fondés en son honneur! Que de Congrégations qui n'ont d'autre but que de glorifier ses grandeurs et d'imiter ses vertus! Et dans le monde,

combien de cœurs qui se détachent des liens terrestres pour lui vouer un amour profond ; combien de lèvres qui s'ouvrent à sa prière ; combien d'existences empreintes de ses exemples, et embaumées de ses parfums !

Et pourquoi « toutes les générations » appelleront-elles Marie « Bienheureuse ? » Pourquoi cette immense gloire dont tous les siècles apportent à l'humble fille de Juda le perpétuel tribut ? Ah ! *c'est qu'il a fait en elle de grandes choses Celui qui est le Puissant*. Quelles sont ces « grandes choses » faites en Marie ? C'est demander quelle fut « la grande chose de Dieu, » son œuvre par excellence, celle en laquelle il a déployé sa puissance infinie ? Et quelle est-elle sinon l'Incarnation de son Verbe ? Un Dieu dans la chair de l'homme, procurant au Très-Haut les honneurs seuls dignes de lui : voilà « la grande chose ! » Or c'est en Marie qu'elle s'accomplit, lorsque le Verbe prend d'elle cette nature humaine qu'il veut s'unir. Et que fit encore de grand en Marie « Celui qui est le Tout-Puissant ? » Il fit d'elle la Vierge immaculée ; il arrêta le flot de la corruption universelle ; d'une race souillée il fit surgir la plus virginale innocence ; du milieu des désolations du désert il fit apparaître la plus ravissante des créations : *fecit mihi magna qui potens est*. Si un Dieu fait homme fut la grande œuvre de Dieu, l'homme fait Dieu¹ fut encore de sa puissance et de sa bonté une prodigieuse manifestation : l'humanité « pleine de Dieu, » comme parle saint Paul, l'homme pénétré dans tout son être des splendeurs de la divinité, l'homme devenu *divin*, et reflétant Dieu dans la plus merveilleuse des ressemblances. Or cette

¹ *Factus est homo ut nos faceret deos.*

œuvre eut en Marie son premier et son plus parfait accomplissement. Voilà donc pourquoi, « toutes les générations l'appelleront bienheureuse, » et comment « celui qui est le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses. » Marie, en chantant ses grandeurs, ne fait ainsi qu'exalter le Dieu grand, puissant et bon, qui les a toutes opérées en elle.

2. Le regard de Marie s'étend encore, et embrasse, en même temps que la gloire dont Dieu la comble, l'avenir de tout le christianisme dont son enfantement divin est l'aurore et la première manifestation. Cette histoire de tous les siècles, Marie la contemple par ses hauts sommets : miséricorde sur tous : effets terribles de réprobation sur quelques-uns qui méprisent l'amour d'un Dieu et rejettent le salut d'un Christ-Sauveur.

Sa miséricorde. Ce mot laisse entendre trois choses : la miséricorde est un mélange de bonté, de pitié, d'amour ; et telles sont les trois sources jaillies du cœur de Dieu et ouvertes sur le monde. La bonté éclate dans la création ; la pitié dans la longue patience avec laquelle Dieu supporte l'humanité devenue pécheresse ; l'amour dans l'incompréhensible démarche que tente vers l'homme le Verbe incarné. L'acte créateur fut un acte de pure bonté : Dieu se suffisait infiniment à lui-même ; il trouvait dans le commerce des trois Personnes dont se compose son indivisible nature, une félicité et une gloire infinies auxquelles l'hommage des mondes ne pouvait ajouter. S'il les tire du néant et communique à d'innombrables êtres le bienfait de la vie, c'est l'effet d'une bonté entièrement désintéressée. Cette bonté ne se retira pas de la terre quand la terre en révolte se couvrit d'iniquités et de ténèbres : elle devint alors la pitié : Dieu,

dit saint Paul, laissait tomber sur l'humanité déchue « des trésors de patience, » et tentait par mille efforts « d'amener l'homme à la pénitence » et au salut. C'est le but que sa commisération miséricordieuse poursuit dans toute la suite des siècles qui vont de l'Éden au Calvaire ; c'est le terme où toutes ses œuvres viennent aboutir ; c'est pour prendre la misère humaine en pitié qu'il sanctifie les patriarches, se choisit un peuple auquel il communique les plus vives lumières et confie les plus riches dépôts ; c'est dans le même but qu'il disperse ce peuple parmi les nations infidèles, et fait surgir du milieu de lui les prophètes qui lui prêchent la pénitence et lui montrent de loin le Messie qui doit sauver le monde. Aux jours de ce Messie, cette bonté et cette pitié de Dieu devinrent le plus incompréhensible des amours ; l'amour incarné, l'amour faisant le don de soi, s'immolant sans réserve et disant à ceux qu'il aime cette ineffable parole : *mes délices sont d'être avec les enfants des hommes !*

Après l'amour, Marie chante la *puissance* de ce Dieu qui a fait en elle de si grandes choses. *Il a fait par la force de son bras une œuvre de puissance : il a dissipé les superbes et les pensées de leur cœur ; il a déposé les puissants de leur trône et il a exalté les humbles ; il a comblé de biens les affamés et il a renvoyé vides les riches.* Toute l'histoire de nos dix-huit siècles chrétiens est dans ces mots ; voilà l'œuvre prodigieuse du Dieu-Homme. Il a d'abord *dissipé les superbes, déposé les puissants de leur trône et il a exalté les humbles.* Il a brisé les empires persécuteurs de son Église ; il a changé les trônes et les dynasties et fait passer en des mains nouvelles le sceptre de la pensée comme celui de la force, Platon s'est vu détrôner comme César. Le christianisme naissait

à peine que Paul s'écriait triomphant : *où sont les sages ? où les écrivains ? où les chercheurs de sagesse humaine¹ ?* Et rien ne répondait plus à ce cri que la voix des chrétiens confessant la vraie sagesse et répétant le *Credo* catholique. Le christianisme comptait un siècle de vie, et déjà le monde romain se voyait envahi tout entier par la *multitude* des adorateurs du Christ Roi et Dieu ; trois siècles, et le gigantesque empire de Rome croulait sous l'effort victorieux de la foi ; cinq siècles, et le monde était refait ! d'idolâtre, adorateur du vrai Dieu ; de prostitué aux plus monstrueuses débauches, chaste et pur dans sa vie intime, dans son foyer domestique, dans sa vie sociale, ses mœurs, ses coutumes, ses lois. La vertu couronnait de clartés merveilleuses une nouvelle humanité que la force de l'Évangile tenait courbée aux pieds de Dieu, et vouait à d'austères devoirs. « Les superbes étaient dissipés, et les puissants renversés de leur trône. » Les petits, les humbles, les pauvres, les déshérités, « le rebut du monde, » avaient été appelés à la délivrance et à la gloire ; ils occupaient les trônes laissés vides et formaient au Roi des pauvres un cortège et une cour.

Marie ajoute : *Il a dissipé les pensées de leur cœur.* Par ces mots, la Vierge illuminée des clartés de la prophétie, nous fait pénétrer plus avant encore dans les mystères de l'œuvre divine. Dieu, dans la conquête du monde, le renversement des empires, et la fondation sur leurs ruines du seul et universel empire chrétien, Dieu bouleversa toutes les idées de l'homme, dérouta tous ses calculs, prit le contre-pied de sa sagesse et le revers de ses moyens. L'apôtre, développant ce trait de l'œuvre

¹ I Corinth.

divine qu'insinue Marie, disait aux Corinthiens : « Ce qui était insensé dans le monde, Dieu l'a pris pour confondre les sages ; ce qui était faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les forts ; ce qui était sans gloire et méprisé dans le monde, ce qui y était néant, Dieu s'en est emparé pour détruire ce qui avait la puissance. » C'est ainsi que Dieu « dissipa les pensées des superbes, » de ces génies et de ces forts que saint Paul appelle « les princes de ce monde. » Ils attendaient Dieu dans la magnificence de sa gloire, et il leur envoie son Fils sous les livrées de la pauvreté et les ignominies incompréhensibles d'une vie méprisée et d'une mort dans les supplices. Ils jetaient les yeux vers un conquérant dont les bruyants exploits et les vastes conquêtes soumettraient le monde au sceptre matériel de la force, et douze pauvres se présentent, seuls, sans armes, sans éclat, sans prestige, sans crédit ni soutien d'aucune sorte. Quand Virgile chantait son âge d'or, présent du Fils de la Vierge, il entendait l'abondance des biens terrestres, la profusion des plaisirs et l'éclat de l'orgueil : or, Dieu présentait aux adorations de la foi comme à l'acquiescement de la volonté et à l'amour du cœur, la sanglante étreinte d'une croix ! Ainsi Dieu « dissipait les pensées des superbes, » et Marie, à la clarté de la prophétie, voyait deux humanités naître de ce plan de Dieu, l'une adoratrice fidèle, exécutrice intrépide de l'idée divine, saisissant la croix, y plaçant ses espérances et jusqu'à ses délices, suivant les pas du Dieu pauvre, pratiquant ses vertus et s'enivrant des voluptés de son martyre ; l'autre orgueilleuse et obstinée à mépriser cette pauvreté divine et à repousser ces divines leçons ; la première comblée par Dieu de richesses et de gloires ; la seconde laissée dans la superbe igno-

minie de ses haillons et les tortures de son inextinguible faim : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes*. Remarquons ces deux admirables mots par lesquels Marie désigne les deux races nées de la foi ou de l'incrédulité, de Dieu ou du monde. La famille sainte est la famille *des affamés*, — *esurientés*. Le Dieu qui les venait rassasier d'une nourriture toute divine, leur disait aux jours de sa vie mortelle, et ne cesse de leur dire du fond de ses tabernacles : *beati qui esuriunt... quoniam saturabuntur* ; ils sont rassasiés de gloire, de paix, de joie, d'espérance. Les autres sont ces riches superbes dont parlait David et que caractérise saint Jean : « Ils n'ont plus rien trouvé dans leurs mains, ces hommes aux grandes richesses. » « Tu te dis riche et tu prétends n'avoir besoin de rien, et tu ne vois pas que tu es pauvre et dénué¹. » Une autre explication de ces mots est plus large encore et aussi juste. Ces *affamés* dont parle Marie, c'est la race humaine tout entière, laissée en proie par la déchéance à tous les dénuements de la pauvreté et à toutes les tortures de la faim. Une triple faim torture l'homme. Faim de la vérité : en dehors du *pain de vie* et sans la *lumière qui est la vie*, l'âme vide de toute croyance et livrée aux inanités du doute, subit d'inexprimables malaises. Faim de bonheur : l'homme le poursuit avec l'avidité du famélique qui se jette sur une proie qu'il ne peut atteindre ; le bonheur le tente aussi persévèrement qu'il le fuit. Faim de vie : l'homme sent en lui-même un immense besoin de vie ; il a horreur du néant, il recule épouvanté devant l'abîme entr'ouvert du sépulcre, et tout l'y précipite et l'y engloutit. Voilà les misérables *affamés* dont

¹ Apoc

Dieu s'approche et sur lesquels il laisse tomber ces miséricordieuses paroles : *dimittere eos jejunos nolo*, « je ne veux pas les renvoyer à jeun. » C'est leur rassasiement divin que Marie leur annonce, elle qui possède en son sein Celui qui se nomme « le vrai pain de la vie. » *Il a rempli de biens les affamés.* Il les a remplis de vérité, de vie, de gloire ; sa doctrine leur a largement dispensé la vérité : « il leur a tout dit ! » Ses sacrements ont fait couler pour eux au milieu des aridités du désert d'interminables flots de vie divine ; enfin les espérances leur ont ouvert les parvis de la gloire éternelle, *esurientes implevit bonis.*

Mais ceux-là seuls qui reconnurent humblement leur détresse et acceptèrent avec reconnaissance les dons de la munificence divine furent rassasiés. Les « riches » qui se complaisaient dans leur satiété illusoire furent renvoyés dédaigneusement à jeun, *divites dimisit inanes.* Ils croyaient à une triple satiété, celle de la vérité, celle de leurs plaisirs et de leurs richesses. celle de leur vie. Leur vérité s'est trouvée erreur et folie : *Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus sæculi ? dicentes se esse sapientes stulti facti sunt ;* leurs richesses sont retournées au néant, et de leurs plaisirs, ils n'ont reçu que de cruelles meurtrissures ; ce qu'ils appelaient leur vie s'est évanoui dans la dissolution de la mort, *divites dimisit inanes.*

3. Si la miséricorde et les œuvres de la puissance embrassent le monde, elles se sont néanmoins concentrées dans un peuple élu pour s'y exalter dans de plus sublimes manifestations. Israël est l'Élu de Dieu, « son Fils, » l'objet de ses complaisances et le terme où il fait aboutir tous les événements de l'histoire humaine, d'Abraham à Jésus-Christ

Suscepit Israël puerum suum, « il porta dans ses bras Israël son enfant. » Admirable parole, et qui résume de la manière la plus précise toute la conduite de Dieu sur le peuple élu ! « Il le porte ; » c'est un *enfant* ; il n'est pas parvenu « à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ ; » il faut le *porter* ; « Dieu porte Israël son enfant ; » il le suit pas à pas ; il dirige sa démarche encore chancelante ; il accompagne les Patriarches dans leurs rudes pèlerinages et leur figurative existence ; il marche avec Israël à travers les aridités du désert et les combats de la conquête, et se fixe avec lui dans les délices et le repos de la terre de promesse ; il lui promulgue sa loi, détermine les moindres détails de son culte, dispose les péripéties de son histoire, et l'illumine de la clarté de ses prophètes. -

Mais Marie pénètre au fond de cette miséricorde spéciale sur Israël ; elle en voit et en révèle le grand et ineffable secret. Une antique promesse est au-dessous de tant de protection et d'amour. Une parole fut dite à la terre, et Israël en est le dépositaire et le gardien, parole d'espérance, de grâce et de gloire qui désigne à tous les siècles un Rédempteur futur. Le Fils de Dieu doit naître de ce peuple selon sa génération temporelle, *factus est ei ex semine David secundum carnem* ¹... *Nusquam ange'os apprehendit sed semen Abrahæ apprehendit* ². Dans tous les soins qu'il prodigue au peuple juif, dans toutes les faveurs dont il le comble, *il se souvient*, comme le chante Marie, *de sa miséricorde : il accueille Israël son serviteur suivant la promesse qu'il en fit à nos pères, à Abraham, à sa postérité pour toujours*. « Jésus-Christ est la fin de la loi ³. » C'est Lui que son Père regarde dans tout ce qu'il

¹ Rom. I. - ² Hebr. — ³ Rom.

opère en Israël ; ainsi se trouvent rattachés en Jésus-Christ tous les âges du monde ; ainsi l'Église se fait universelle, partagée en deux époques, dont l'une attend, préfigure et annonce Jésus-Christ, et l'autre, « dans la plénitude des temps, » le voit naître, l'accueille et en jouit.

« Unissons-nous au saint cantique où Marie a chanté notre délivrance future : disons avec saint Ambroise : « Que l'âme de Marie soit en nous pour être ravis de joie en Dieu notre Sauveur, » Comme Marie, mettons notre paix à voir tomber toute la gloire du monde, et le seul règne de Dieu exalté, et sa volonté accomplie¹. »

« Et Marie demeura environ trois mois chez Élisabeth, et elle retourna dans sa maison. » Elle y demeure dans la retraite ; elle s'y enferme dans la contemplation et le silence, elle y attend dans la prière le grand et ineffable moment où daignera se montrer au monde Celui qu'elle enferme en son sein virginal.

IV

NAZARETH

Quelle fut cette vie de Nazareth pour Marie et Joseph ? quels événements la remplissent ? Prévoyons-le hardiment, la croix s'y montre, la tribulation l'habite, on y suit, dans la douleur, la voie que le Dieu Victime vient ouvrir à l'humanité coupable et déchue pour

¹ Bossuet. *Élev.*

remonter les sommets de la grâce et de la gloire d'où le plaisir défendu l'a fait tomber.

Joseph est dans l'anxiété, le doute et le trouble ; Marie dans une attente courageuse et paisible de la providence de son Dieu. L'Ange ne lui ayant pas commandé de révéler à son saint époux le secret de l'Annonciation, de l'enfantement divin, elle en a gardé en elle-même le précieux dépôt ; Joseph ignore et médite en lui-même.

« Or la génération du Christ était ainsi : Marie, sa mère, étant donnée pour épouse à Joseph, avant qu'ils se fussent unis, il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit. Et Joseph son époux étant un homme juste, et ne voulant pas la diffamer, résolut de l'abandonner secrètement. Or, pendant qu'il méditait cette pensée dans son esprit, voilà que l'ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie ton épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Et elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est Lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Et tout ceci s'est fait en accomplissement de ce que le Seigneur a dit par son prophète, disant : Voilà que la Vierge portera dans son sein et enfantera un Fils, et ils lui donneront le nom d'Emmanuel qui signifie *Dieu avec nous*. Et Joseph se réveillant de son sommeil fit ainsi que l'Ange du Seigneur lui ordonna, et prit son épouse ¹. »

Le grand mystère s'accomplissait : le Verbe naissait d'une vierge, selon sa vie temporelle ; et dans le sein virginal de Marie, *il était conçu du Saint-Esprit*. Que ce soit l'Esprit-Saint auquel, dans les conseils du Très-Haut, ait été confiée l'œuvre de former de Marie l'huma-

¹ Matth

nité du Verbe, saint Thomas nous en donne les raisons suivantes: L'Esprit-Saint c'est l'amour, *amor est* ; c'était à lui d'opérer dans le mystère destiné à manifester au monde l'immense amour de Dieu pour l'homme. La Rédemption est la grâce par excellence : or l'Esprit-Saint est Père de la grâce : *Spiritui Sancto attribuitur gratia*. Les phénomènes de notre propre nature nous révèlent la troisième raison. Il y a en nous, dit le Docteur Angélique, deux verbes : l'un intime, silencieux, enfermé dans le secret de l'âme ; l'autre qui sort de nous, qui, au moyen de la parole dans laquelle il s'incarne, pour ainsi parler, se produit au dehors et se manifeste à tous. Notre premier verbe figure le Verbe dans le sein du Père ; le second, le Verbe se présentant au monde et s'y rendant visible par l'Incarnation. Or en nous cette manifestation, cette *Incarnation* du Verbe par la parole se fait par l'intermédiaire de l'esprit ; ainsi en fut-il en Dieu pour le mystère de l'Incarnation du Verbe où c'est l'Esprit-Saint qui fut employé. *Verbum cordis non conjungitur voci nisi mediante spiritu ; et ideo recte incarnatio Verbi per quam nobis visibile apparuit, mediante Spiritu Sancto facta est* ¹.

Mais Joseph ignorait ces merveilles, et la grossesse de sa sainte Épouse le jetait dans un étonnement et une admiration où l'anxiété ne faisait pas défaut ;

¹ In nobis est duplex verbum : verbum cordis et verbum vocis. Verbum cordis est ipsa conceptio intellectus quæ occulta est hominibus, nisi quatenus per vocem exprimitur, sive per verbum vocis. Verbo autem cordis comparatur Verbum æternum, ante Incarnationem, quando erat apud Patrem et nobis absconditum ; sed verbo vocis comparatur Verbum Incarnatum quod jam nobis apparuit et manifestum est. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. 1, *lec. 1*.)

dubio... anxius. Mais que furent au fond ce trouble et cette anxiété? les auteurs se partagent; saint Thomas rapporte leurs opinions diverses et semble, au moins dans son *Commentaire sur saint Matthieu*, ne pas se prononcer, mais les accepter toutes également. De toutes voici la plus belle. Saint Joseph connaissait l'enfantement du Messie par une Vierge, il savait la prophétie d'Isaïe: *Voici qu'une vierge concevra...* il appréciait l'extraordinaire vertu de Marie, et dans sa méditation ardente et continuelle il ne pouvait ne pas rapprocher l'oracle d'Isaïe de ce qu'il avait sous les yeux. Manifestement « la Vierge concevait; » les temps étaient accomplis; et lui, si humble, si petit à ses propres yeux, il se voyait avec une sorte de terreur inquiète mêlée à ces ineffables événements; la Mère du Messie était son épouse, elle habitait son toit et partageait son existence; Joseph se sentit pressé de se soustraire, comme indigne, et partagea l'humble défiance avec laquelle Pierre dit à Jésus: « Retirez-vous de moi, je ne suis qu'un pécheur! » C'est ici que commençait le trouble de son âme et l'obscurité de ses calculs. Comment renvoyer cette timide vierge? A qui confier ce trésor? qui initier à d'aussi sublimes et aussi inaccessibles secrets? Mais quoi! Renvoyer Marie n'était-ce pas la livrer, victime sainte et innocente, à la sanguinaire justice des pharisiens, incapables de croire à la conception divine, et trop empressés à verser le sang pour en laisser jamais échapper l'occasion? Ainsi Joseph n'osait garder une semblable épouse, et la renvoyer lui paraissait rencontrer trop d'obstacles et de dangers: de là son trouble et ses poignantes anxiétés... *cum nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam* ¹.

¹ Ad hoc est triplex responsio. Prima est secundum Chrysos-

Saint Thomas relève ici deux vertus du saint époux de Marie : la sagesse et la clémence. Saint Joseph médite : les merveilles qui s'accomplissent le trouvent attentif, il délibère en lui-même, il ne veut s'arrêter qu'au plus sage parti. Son action ne se laisse pas emporter à la précipitation et à l'imprudence; il cherche à

tomum quod duplex est justitia. Una enim est justitia quæ est virtus cardinalis quæ dicitur justitia specialis; alia est justitia legalis quæ includit omnem virtutem et pietatem et clementiam, et hujusmodi. Quando ergo dicitur quod Joseph justus erat, intelligendum est de justitia generali, ut justitia accipiatur pro pietate. Unde quia justus erat, id est pius, noluit eam traducere. Alia est responsio Augustini qui dicit quod duplex est peccatum, scilicet peccatum occultum et peccatum manifestum : peccatum enim occultum non est publice arguendum, sed aliter ei est remedium adhibendum. Suspicio ergo adulterii quam habuit Joseph erat suspicio peccati occulti et non manifesti, quia I. se solus sciebat; et iterum si alii scirent eam gravidam non possent opinari nisi quod de ipso esset et ideo crimen ejus non debuisset propalasse. Tertia vero responsio est Rabani, quod etiam Joseph fuit justus et pius. In hoc enim quod pius, non voluit crimen propalare, sed in hoc quod voluit eam dimittere, apparuit Justus.

Secundum autem Hieronymum et Origenem non habuit suspicionem adulterii. Noverat enim Joseph pudicitiam Mariæ : legerat enim in Scriptura quod *Virgo concipiet*, Isaï, vii et cap. xi, 1. Noverat etiam Mariam de David generatione descendisse ; unde facilius credebat hoc in ea impletum esse quam ipsam fornicatam fuisse. Et ideo indignum reputans se tantæ cohabitare sanctitati, voluit occulte dimittere eam, sicut Petrus dixit : « Exi a me Domine, quia homo peccator sum. » Unde nolebat eam traducere; id est ad se ducere, et in conjugem accipere se indignum reputans : vel, secundum aliorum sententiam, ignorans finem, ne tanquam reus haberetur, si celaret et secum eam teneret. (D. Thom. *Comment in Matth.* cap. 1.)

sauvegarder à la fois tous ses devoirs. A la sagesse il joint la clémence; il repousse avec horreur l'idée de livrer son épouse à l'ignominie et au supplice. Aussi mérite-t-il de voir ses anxiétés dissipées par un message divin ¹. Ce message, étudions-le un instant.

Marie seule avait la force de porter d'abord l'annonce de l'écrasant mystère de l'Incarnation; aucune créature ne pouvait y être initiée avant que quelque signe de l'accomplissement n'en vint faciliter la croyance. Gabriel viendra donc à elle subitement, brusquement, assuré de trouver dans la Vierge de Nazareth un esprit attentif et une foi en éveil. Pour Joseph, l'admirable Providence attend: elle attend qu'il se soit troublé, que son esprit ait cherché la solution du mystère, et que son âme ait un pressant besoin de se reposer dans la foi. Alors, quand les voies sont ouvertes, un nouveau message découvre à l'âme la plus sainte après Marie, le plus formidable en même temps que le plus délicieux des secrets de Dieu. Le message se fait durant le sommeil, dans une vision de la nuit. Joseph, dit saint Thomas, est trop l'homme juste et fidèle pour avoir besoin d'une apparition plus éclatante et plus prodigieuse. *Quia apparitio corporalis est miraculosa, talis apparitio sibi non compete-
bat, cum ipse crederet et esset fidelis* ².

Dans les paroles de l'Ange, il ne nous est pas difficile de voir renfermées les grandeurs de saint Joseph. Ce saint Patriarche nous y apparaît couronné de sa triple auréole: il est époux de Marie, il est père de Jésus, il est chef de la Sainte Famille.

¹ Duo commendantur hic de Joseph, scilicet sapientia et clementia. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. 1.) — ² D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. 1.

« Ne crains pas de prendre Marie ton épouse. » Saint Thomas se demande si le mariage de la très-sainte Vierge avec saint Joseph peut être considéré comme un vrai et réel mariage; il répond affirmativement, et donne de son affirmation la raison suivante. La vérité d'une chose répond à la manière dont elle atteint à la perfection qui lui est propre. Or la plus haute perfection du mariage, il la faut placer, non pas dans le commerce de la chair, mais dans l'union des âmes et dans ce commerce spirituel de deux cœurs qui s'enchaînent l'un à l'autre, et de deux existences qui s'enlacent et se donnent mutuellement: l'autre union, celle de la chair, saint Thomas l'appelle *perfectio secunda*, perfection seconde et inférieure. Ce principe posé, il conclut ainsi: « Si l'on prend garde à la perfection première du mariage, il est indubitable que le mariage de la très-sainte Vierge avec saint Joseph fut un parfaitement vrai mariage, *omnino verum matrimonium* ¹. « C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature: je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde... Ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques, et il me semble que je vois deux astres qui

¹ Dicendum quod quantum ad primam perfectionem omnino verum fuit matrimonium Virginis Matris Dei et Joseph quia uterque consensit ad copulam conjugalem; non autem expresse in copulam carnalem, nisi sub conditione, si Deo placeret. Quantum ad secundam perfectionem... illud matrimonium non fuit consummatum. Habuit tamen illud matrimonium etiam secundam perfectionem quantum ad prolis educationem. (D. Thom. Sum. theolog. p. III, quæst. xxix, art. 2.)

n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin, que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables en cela même qu'elles sont plus saintes. »

Que les conséquences de cette doctrine sont fécondes et glorieuses au bienheureux Joseph ! Époux de Marie, il jouit de sa dot et partage les inestimables richesses de sa sainteté et de sa gloire. *L'homme ne séparera pas ce que Dieu a uni.* Le mariage des deux ne fait plus « qu'un seul. » Comprenons à quelle hauteur cette notion si exacte et si vraie élève l'époux de Marie. Tout sera commun entre elle et lui : ces deux cœurs se sont donnés, ces deux âmes s'unissent, ces deux existences n'en font qu'une, et l'axiome connu n'a pas pour Marie et Joseph d'odieuse exception : *Omnia quæ sunt uxoris sunt etiam viri.* Il partage avec elle ses titres les plus augustes : Marie est mère de Dieu, Joseph est appelé son père. Marie règne sur le ciel et la terre, Joseph est patron et protecteur de l'Église entière. Marie est pleine de grâces, [sous ce nom de « juste, » l'Écriture attribue au bienheureux Patriarche les plus hautes vertus. Marie fut immaculée dans sa conception, les plus sérieux auteurs ne font pas difficulté d'admettre que saint Joseph fut sanctifié dès avant sa naissance, et que Jésus ne refusa pas à celui qu'il devait nommer son père, le privilège qu'il avait accordé à plusieurs de ses saints. Marie possède les splendeurs réunies de la nature, de la grâce et de la gloire, nous n'en pouvons douter, si Marie, trésorière du Ciel, laisse tomber les plus larges faveurs sur la terre, son époux en recevra les prémices et ne verra pas de limites aux largesses d'une épouse si aimante, si dévouée et si riche Mais quoi ! faut-il donc

des raisonnements bien longs et bien compliqués pour attribuer à saint Joseph les privilèges et les grâces les plus sublimes ? Possédant celle qui « était pleine de grâce, » quelle grâce lui pouvait manquer ? Plongé dans cet océan immense, comment n'aurait-il pas été couvert de ses flots ? Maître du cœur de Marie, quel désir pouvait n'être pas rempli, quelle prière pouvait rester sans effet, quelle intercession sans puissance ?

L'Ange ajoute : « Ne crains pas de prendre Marie, *ton épouse*.... Elle enfantera un Fils. » Qui nous empêche d'appeler l'époux de Marie père du Fils que sa virginité conçoit et enfante ? Ou plutôt comment échapper à cette douce et glorieuse nécessité ? Marie elle-même tranche la question, s'il y en a une : *Voilà*, dit-elle un jour à Jésus, *que votre père et moi, dans la douleur, nous vous cherchions*. La foule ne peut avoir d'autre pensée ni donner à Joseph d'autre nom : *putabatur filius Joseph. Nonne filius fabri ?* « N'est-ce pas là, disait-elle en voyant Jésus, le *fil*s du charpentier ? » Enfin, le ciel juge comme la terre ; l'Ange remet entre les mains de Joseph tous les droits et tous les devoirs paternels. Dieu même dépose en lui les délicatesses et les héroïsmes de l'amour paternel. « La puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance que Joseph a un cœur de père, et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main, car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. C'est cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur ? C'est que le vrai père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans

l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son fils unique, a fait en quelque sorte couler dans son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son fils. C'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle, et il ose bien commander à Celui qu'il reconnaît pour son maître ¹. *

La conséquence de tout ce qui précède est aussi incontestable qu'elle est sublime : saint Joseph était le chef de la sainte Famille. Le ciel correspond avec lui dans tous les événements où il doit se conduire comme chef, et faire usage de sa puissance paternelle. Si l'inquiétude envahit son âme et l'obscurité lui dérobe son chemin, un ange lui est envoyé, qui le rassure, l'éclaire, lui dévoile l'avenir et lui trace la voie qu'il lui faut tenir. C'est Joseph, comme le chef de famille, qui imposera à l'enfant qui doit naître de Marie, le nom de Jésus; Joseph commandera les pérégrinations de la sainte Famille, donnant seul à Jésus et à Marie le signal du départ et celui du retour; c'est lui qui choisira la résidence et fixera la patrie. Et comme si ces faits éclatants nous pouvaient laisser encore quelque doute, l'Évangile nous apprend de l'Enfant-Dieu, à Nazareth, *qu'il leur était soumis*, à Joseph d'abord, puis à Marie. O sublime, o touchant mystère! O étonnante dignité de notre race! O grandeur incommensurable de Joseph! Le Créateur des mondes, le Dieu indépendant et dominateur obéit à sa créature; saint Joseph lui donne des ordres, dirige

¹ Bossuet, *Panégyr. de saint Joseph*.

ses démarches, règle sa vie et pose à l'Intelligence et à la Volonté infinies la borne du commandement !

Mais si Joseph commandait comme chef de la sainte Famille, avec quelle perfection et quelles délices il obéissait aux ordres de ce Dieu dont il devait soutenir la vie terrestre et diriger les premiers pas ! C'est par cette réflexion que saint Thomas termine son étude sur le sujet qui nous occupe. *Possumus notare quatuor quæ sunt necessaria ad obediendum*. L'obéissance de saint Joseph revêt quatre qualités admirables et devient ainsi le guide et le soutien de la nôtre.

L'obéissance doit être ordonnée, elle doit poursuivre un but raisonnable et le poursuivre dans un ordre et par des moyens convenables. L'obéissance à Dieu marche invariablement à un but unique : quitter le mal et faire le bien. Saint Joseph, après la vision de l'Ange, montre bien cette première qualité de son obéissance, quand *il sort de son sommeil, — Exurgens a somno*. En second lieu, l'obéissance doit être prompte : « Ne différez pas de jour en jour, ne tardez pas, » est-il dit dans l'Écclésiastique. Aussi l'Évangile remarque-t-il de saint Joseph « qu'il fit de suite ce que l'Ange lui avait ordonné. » La troisième qualité de l'obéissance est d'être ponctuelle. Le vrai obéissant s'attache aux circonstances du commandement pour les accomplir toutes avec une scrupuleuse fidélité. Joseph agit en tout *comme il lui avait été commandé*. Enfin, la véritable obéissance est discrète. Ce n'est pas en aveugle qu'il faut obéir, mais en gardant la grande et inviolable règle de la vie chrétienne : *rien contre Dieu*; en ne se soumettant au précepte qu'après en avoir bien reconnu la légitimité : *fecit sicut præcepit ei angelus* ¹.

¹ D. Thom. *Comment. in Matth*

V

BETHLÉEM

Bethléem! nom de joie, d'espérance, de triomphe, nom béni qui embrasse à la fois nos gloires et nos suavités. Là se résument toutes les richesses; là se concentrent tous les mystères; là viennent aboutir tous les plans divins; là se déploie la force du Tout-Puissant, se manifeste sa sagesse, se verse à torrents sa miséricorde infinie.

Mais là aussi notre raison confondue est écrasée sous ce mystère; « la majesté nous opprime; » l'abîme nous circonviert et nous engloutit. Et en même temps qu'elles sont vastes et profondes, nos méditations à la crèche de Bethléem se multiplient et défient par leur nombre et leur variété, l'amour de nos cœurs et la force de notre esprit. Où tourner nos regards? où fixer nos réflexions au milieu des merveilles que Dieu déploie devant nous? tout est profondeur, tout est mystère, tout sollicite notre méditation et tout la désespère. La naissance d'un Dieu dans la chair de l'homme, quel plus incompréhensible mystère? Et les circonstances que Dieu y accumule, les manifestations qui la révèlent, les prodiges qui l'annoncent au monde, nous sont comme autant d'abîmes où notre faible entendement s'engloutit : *manifeste magnum est pietatis sacramentum, quod manifestum est in carne, justificatum est in spiritu, apparuit angelis, prædicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria.* Divisons avec saint Thomas « ces inscrutables richesses du Christ, » pour y jeter un regard plus sûr et plus fructueux, et en mieux apprécier la valeur. Étudions d'abord le mys-

tère de la naissance, puis ensuite les signes par lesquels il plut à Dieu de la manifester.

I.— Trois choses arrêtent tout d'abord notre esprit dans le mystère de la naissance : le lieu, le temps, le mode. En ces trois mots se résument les enseignements du Docteur Angélique et les merveilles de Dieu.

1. Pourquoi naître à Bethléem ? Saint Thomas nous l'explique ainsi. C'est le Dieu humble et pauvre qui vient guérir l'orgueil de l'homme. Ah ! l'orgueil veut la grande ville, le faste de l'opulente cité, l'illustration du génie et le prestige de la gloire. Le Dieu expiateur choisira Bethléem, la bourgade, le coin ignoré d'une terre couverte de la dérision et du mépris du reste du monde. Il naîtra à Bethléem, et c'est Jérusalem qu'il choisira pour mourir : double humiliation et double leçon divine. L'obscurité de la bourgade ensevelit ses langes sous le mépris de la terre ; l'illustration de la ville sainte donnera aux ignominies de sa mort une profondeur nouvelle, et un éclat immense à la honte de son gibet ¹. « A l'inverse de l'orgueil humain qui veut pour lieu de naissance de grandes et illustres cités, le Christ voulut pour y naître une bourgade inconnue, et pour y mourir une cité illustre ². » D'ailleurs, ce choix de Bethléem

¹ Christus voluit nasci in Bethleem primo ad vitandam gloriam : propter hoc elegit duo loca : unum in quo nasci voluit scilicet Bethleem ; alium in quo passus fuit, scilicet Hierusalem. Et hoc est contra illos qui volunt nasci in sublimibus locis, et nolunt pati in loco honoris. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. II.) — ² D. Thom. *Sum. theclog.*, p. III, quæst. xxxv. art. 7

se rattachait au vaste ensemble du plan divin qui était d'unir les deux lois dans le Christ, et de faire de ce Dieu - Homme le centre de toute l'histoire humaine. Le Christ, vraiment notre frère, de notre race, de notre chair et de notre sang, voulut avoir comme nous la suite de ses ancêtres, *quorum patres, et ex quibus est Christus secundum carnem*. L'un des plus illustres est David, à qui fut renouvelée tant de fois dans l'extase de l'inspiration divine la promesse que le Messie naîtrait de son sang. Or David était de Bethléem. Jésus-Christ, né à Bethléem, se proclame « Fils de David; » il est donc bien réellement de notre sang, il est de la famille humaine, et bien réellement aussi à Bethléem, patrie de David, patrie du Christ, s'unissent les deux Testaments¹. Une troisième raison dictait ce choix à la Sagesse divine. Dieu voulait triompher du monde par la faiblesse, et soutenir l'œuvre immense qu'il fondait par son Christ sur le vide et le néant. La grande cité n'imposera pas sa foi à la bourgade, ce qui serait la marche naturelle et humaine, mais, par un renversement complet des choses, la bourgade l'imposera à la grande cité : la lumière ne descendra pas de Rome ou d'Athènes sur Bethléem, mais elle remontera du lieu le plus humble et le plus obscur jusqu'aux plus hauts sommets. « Ce que Rome connaît, qui dans le monde peut ne le pas connaître ? » s'écriait saint Léon. Il rendait compte du cours naturel des choses ; le complet renversement, c'est que Rome connaisse, accueille, croie ce que Bethléem annonce et affirme². Ah ! voilà le miracle ! Sans

¹ Ideo in Bethleem in qua natus fuit David nasci voluit, ut ipso loco nativitatis promissio ei facta impleta ostenderetur. (D. Thom. *Sum theol.* p. III, quæst. xxxv, art. 7.) — ² Bethleem

doute, toute l'illustration d'Athènes ou de Rome ne put étendre les conquêtes et prolonger le règne d'un Socrate et d'un Cicéron : néanmoins leur parole s'accrut merveilleusement de l'éclat de ces cités fameuses, et fut emportée au loin dans le même essor que prenaient leur puissance et leur splendeur. La terre n'avait pas le droit d'ignorer ce que ces reines de l'intelligence et de la conquête avaient appris. Dieu enlèvera à sa parole jusqu'à l'ombre d'un appui humain. Un jour on dira au monde : Sois attentif ! Dieu est là, et il parle. Et quand le monde posera la grande et décisive question : *Ubi est Deus eorum?* « où donc est ce Dieu, » une bourgade lui sera montrée, et dans cette bourgade un petit pauvre ! un juif et un pauvre ! De Bethléem, d'une bourgade juive partiront des voix d'ignorants et de pauvres..., et le monde croira, le monde s'inclinera, le monde dira dans la certitude de sa foi et l'ardeur d'un immense amour : « Voilà Dieu ! » Dans Bethléem il reconnaîtra « la cité du grand Roi ; » dans la crèche, le trône du Fils de l'Éternel, dans l'enfant pauvre, l'Emmanuel, « le Dieu avec nous ; » dans la doctrine partie de si bas, l'illumination et le salut de l'humanité ! Voilà le grand et inimitable triomphe de la puissance de Dieu. Enfin le nom de Bethléem nous découvre de profondes et magnifiques harmonies. Le Dieu qui y naissait devait dire à la terre : *Je suis le pain de vie* ¹ ! et sous ces paroles mystérieuses se cachait le plus grand des mystères

elegit ad confirmationem suæ doctrinæ, et ostentationem suæ veritatis. Si enim natus fuisset in aliqua magna civitate virtus suæ doctrinæ potuisset adscribi humanæ virtuti. (D. Thom. *Comment. in Matth. cap. II.*)

¹ Joan.

après celui du Dieu fait homme, le mystère de l'homme fait dieu; élevé jusqu'à la vie divine, jusqu'à la participation ineffable de la nature de Dieu, *divinæ consortes naturæ* ¹. C'est la vie que «le Pain descendu du ciel» vient donner au monde; voilà la nourriture céleste qui fait croître pour la gloire l'humanité régénérée et purifiée par le sang de la Rédemption. Bethléem sera donc dans une vérité ineffable *la maison du pain*, et réalisera avec une perfection suprême la signification de son nom ².

Jésus-Christ se choisit deux résidences, Bethléem et Jérusalem. Bethléem fut son lieu de naissance pour les raisons que nous venons d'énumérer: Jérusalem, comme Roi et Pontife, lui fut sa ville royale et le temple où il offrit son grand sacrifice. Dans Jérusalem il est Roi. C'est là que par sa passion il conquiert les peuples; c'est là, comme l'avait prédit un prophète, qu'il règne du haut «du bois» de sa croix; dans Jérusalem il est Prêtre. C'est là qu'il s'acquitte des deux parties de son sacerdoce, le culte de Dieu et le salut des hommes. Ici encore apparaît d'une façon éclatante l'union des deux Testaments, et l'unité parfaite qui fait du premier la préparation du second, et du second l'achèvement et la perfection du premier. David était né à Bethléem, et avait choisi Jérusalem pour le siège de sa royauté, et le centre de tout le culte judaïque ³.

¹ Jacob. — ² *Competit mysterio quia Bethleem interpretatur domus panis; et Christus est ille « panis vivus qui de cœlo descendit.»* (D. Thom. *Comment. in Matth. cap. II.*) — ³ Sicut David in Bethleem natus est, ita etiam Jerusalem elegit ut in ea sedem regni constitueret, et templum Dei ibi ædificaret; et sic Jerusalem elegit ut esset civitas simul regalis et sacerdotalis. Sacerdotium autem Christi et ejus regnum præcipue consummatum est in ejus passione. — Ideo convenienter Bethleem elegit

2. Si le regard de Dieu s'était choisi Bethléem pour y naître, sa providence ne laissa pas au caprice du hasard le moment et l'heure d'un pareil événement. Saint Paul nous parle fréquemment de la « plénitude des temps. » C'est que, dit saint Thomas, Jésus-Christ, le Maître et le Créateur des temps, désigna lui-même l'époque où devait s'accomplir son œuvre par excellence, son Incarnation et sa Rédemption. Tout, dans l'histoire humaine, se rapporte à cette date sacrée. Les événements se groupent autour d'elle comme leur centre d'attraction ; les empires se succèdent, la physionomie du monde s'altère, se recompose, se modifie, au hasard pour le regard incroyant et superficiel, avec une admirable suite pour qui étudie l'histoire humaine au flambeau de la foi.

De tous les empires et les royaumes, un seul immense empire s'est formé : le monde obéit à une unité puissante : jamais peut-être l'organisation d'un vaste corps social n'atteignit ce degré d'harmonie dans la plus irrésistible centralisation. César est l'âme du monde ; il en relie seul les parties diverses, il les façonne toutes à sa pensée souveraine ; Rome donne au monde ses lois, ses mœurs, ses coutumes, sa langue ; elle s'ouvre des accès faciles dans toutes les contrées soumises ; ses voies qu'elle perce traversent les plus inaccessibles solitudes comme les plus vivantes cités ; Rome et César sont partout à la fois. L'œuvre préparatoire, poursuivie silencieusement par la Providence est accomplie : cette unité matérielle, fruit de la force, effort *de la bête*, servira merveilleusement à la diffusion de l'Évangile et

nativitati, Jerusalem vero passioni. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxv, art. 7, ad primum.)

à la fondation de l'empire universel du Christ. Jésus-Christ renversera César et son bestial empire, et sur ces ruines déshonorées il bâtit sa royauté divine qui relèvera l'humanité des fanges sanglantes où la domination païenne l'avait précipitée. Le Christ s'emparera de la Rome idolâtre, en fera sa capitale, et de là enverra à tous les peuples, non plus les proconsuls et les armées de la servitude,¹ mais ses apôtres et ses fidèles, porteurs de sa doctrine, de ses miracles, de son salut et de sa liberté⁴.

Saint Thomas veut encore, dans cette prodigieuse unité qui ne donne plus qu'une seule tête, une volonté unique, une seule puissance au monde entier, voir quelque grandiose figure, et comme une préparation providentielle du Prince de toute la création et de tous les siècles, qui vient réunir le ciel et la terre, et sur la terre, tous les peuples, toutes les conditions, tous les âges, tous les sexes, dans une domination unique qui ne connaîtra de limite ni dans l'espace ni dans le temps². Jésus-Christ était de plus *le Prince de la paix*, c'est là la douce et glorieuse idée que s'étaient faite de son règne les prophètes inspirés; et saint Paul se plaît à résumer *dans sa divine paix* toute l'œuvre qu'il est venu accomplir : *Ipse est pax nostra... faciens pacem*. Or, dit saint Thomas, le Dieu de la paix ne devait pas naître au milieu de l'agitation, des troubles politiques, des bruits de guerre; il établit par toute la terre, avant que d'y descendre, le majestueux silence de la paix³.

¹ Congruerat ut in illo tempore quo unus princeps dominabatur in mundo Christus nasceretur. (D. Thom. p. III quæst. xxxv, art. 8, ad primum.) — ² Congruerat ut in illo tempore quo unus princeps dominabatur in mundo Christus nasceretur qui venerat congregare suos in unum, ut esset « unum ovile et unus pastor. » — ³ Tempore illo quo totus orbis sub uno principe vivebat, maxi-

Les prophètes, en nous annonçant le temps de la naissance du Verbe incarné, nous découvrent un autre mystère. Jésus-Christ naît quand le sceptre est violemment arraché de Juda, la domination de l'ancien peuple est brisée, sa mission se termine, tout vieillit en lui, et, dit saint Paul, « ce qui vieillit fait prévoir la proximité de la fin. » Une autorité nouvelle et plus haute va être substituée à celle de Moïse, la domination si exclusive et si restreinte de la loi ancienne va faire place à la domination de la nouvelle, vaste comme le monde et ayant pour durée la durée même des temps ¹.

Saint Thomas abandonnant les sommets de cette intéressante question descend au détail et se demande pourquoi Jésus-Christ voulut naître au milieu de la nuit et dans la saison de l'hiver. Le Verbe est « la lumière du monde ; » le Christ est illuminateur. Il vient, comme l'avait chanté Zacharie, « illuminer les nations assises à l'ombre de la mort. » La nuit plane sur le monde quand y descend le Fils de Dieu : nuit de crime, d'infidélité, de tempêtes et de souffrances. Son œuvre bénie sera de chasser les ténèbres, d'illuminer le chaos, de ramener sur la terre, avec la clarté du jour, l'espérance, la joie, la sécurité et la vie. Au moment où Jésus naît, l'hiver a dépouillé la nature, tout est froid, triste et nu : c'est l'annonce de l'Évangile, où seront béatifiées les larmes, exaltée la pauvreté, et déifiées les souff-

ma pax fuit in mundo. Et ideo decebat ut illo tempore Christus nasceretur qui « est pax nostra. »

¹ Christus regis alienigenæ tempore nasci voluit ut impleretur prophetia Jacob... Quando lex sub potestate regis iniqui tenebatur nascitur Christus, quia magna et desperabilis infirmitas medicum artificiosiore quærebat. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quest. xxxv. art. 8, ad primum et ad secundum.

frances. L'enfant de Bethléem est lui-même « sans éclat et sans beauté ; » il se montre « comme la racine aride » et le rameau desséché. Il vient souffrir, il vient mourir ; toute sa vie sera dévorée par les douleurs de l'expiation ; les scènes riantes, les parfums et les fleurs, les gaietés souriantes de l'été ne conviennent pas à la crèche, et répugnent à la sinistre physionomie de l'expiation¹.

3. Il fut dit à Ève prévaricatrice : « Tu enfanteras dans la douleur ; » et, depuis cette sentence, le cri par lequel l'homme s'annonce à la vie est un cri de douleur. C'est la douleur maternelle qui l'enfante à l'existence comme c'est un soupir d'agonie qui l'en retire ; la douleur est sa première mère et son premier tombeau. Mais Marie, que ne put regarder cette malédiction puisqu'elle fut exempte du péché originel, l'immaculée Marie, connut-elle « l'enfement douloureux, » terrible châtiment du premier péché ? A Dieu ne plaise ! Comme elle avait conçu sans concupiscence, elle enfanta sans douleur. Un miracle, « la vertu du Très-Haut, » la rendit mère, un second miracle déposa son fils dans ses bras et sur son cœur sans atteinte à sa virginité : elle conçut, elle enfanta vierge : « le rayon qui traverse le cristal, le traverse sans le briser. » « Il convenait, dit saint Thomas, que le Christ fût conçu et enfanté par une vierge. Il est le Verbe du Père : il devait en être de lui comme du verbe qui est son image. Ce verbe intérieur, nous le concevons et nous le produisons au-dehors sans

¹ *Asperitatem hiemis elegit ad nativitatem ut ex tunc carnis afflictionem pateretur pro nobis.* (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxv, art. 8, ad tertium.)

corruption ni déchirement ; il fallait de même que le Verbe de Dieu fût conçu et enfanté par une opération toute miraculeuse et dégagée des grossières infirmités de la nature. Ainsi parle un docteur : « Notre verbe, quand nous l'enfantons, ne corrompt pas notre intelligence ; de même le Verbe de Dieu, dont l'enfantement fut miraculeux, n'altéra pas la virginité de sa mère. De plus, le Verbe incarné venait guérir toutes les infirmités, purifier toutes les corruptions : son enfantement virginal annonce d'avance cette mission sainte, et préfigure ce qui s'opérera dans l'humanité, « chaste Vierge fiancée au Christ, » mais vierge féconde « qui fructifie pour Dieu. » De plus encore Jésus-Christ venait en ce monde afin d'y combattre la chair et le sang, d'y inaugurer une vie céleste, pure, dégagée des sens et de peupler la terre d'anges, émules de leurs frères des cieux : la merveille s'annonce à son propre berceau ; il naît à l'infirmité de la chair, mais il naît à la manière des anges, sans faire soupçonner à sa mère les ignominies et les souffrances de la nature. *In illo partu nullus fuit dolor, sicut nec aliqua corruptio* ¹. Saint Thomas ajoute aux précédentes une dernière et profonde raison. Dès sa naissance Jésus-Christ nous apparaît le Dieu de la résurrection et de la vie ; il nous montre quelque reflet des propriétés splendides du corps parvenu à la gloire : Il sort du sein maternel comme il traversera sans la rompre la pierre de son tombeau ; et il nous préfigure ainsi la gloire de nos corps ressuscités ².

Mais laissons là ces questions qui, toutes belles qu'elles puissent être, doivent peser à notre cœur et

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxi, art. 6. —

² D. Thom. *Opuscul.* LIII, art. 4.

coûter à notre impatience, puisqu'elles retardent la contemplation de la crèche et la vue « du petit enfant qui vient de nous être donné. »

« Un petit enfant ! » Fleur gracieuse, charmant bouton de rose, enchâssé dans son berceau, et étalant des charmes qu'aucun autre charme ne rendra jamais. Mais que dire de l'Enfant-Dieu ? que raconter de ses charmes divins ? comment nous élever jusqu'à cette incompréhensible beauté ? Saint Thomas s'arrête à quatre fleurs délicieuses parmi toutes celles qui s'épanouissent à la crèche « du petit enfant : » l'innocence, l'humilité, l'amabilité, la mansuétude : douceurs divines, charmes inénarrables, que la crèche nous présente dans une perfection infinie¹.

Oh ! qu'il est pur l'Enfant-Dieu ! il est la sainteté substantielle, *sanctus et sanctificans*. Voilà bien « le Pontife saint, innocent, immaculé, sans contact avec les pécheurs ; » voilà bien « l'Agneau immaculé. » Que tout respire en lui le parfum virginal ! il est la fleur sortie d'une tige immaculée ; sa mère est vierge ; il est vierge lui-même, l'auteur et le consommateur de la virginité ; le sein où il repose est le sein d'une vierge, le Père nourricier qui l'environne de sa protection est vierge, les Anges vierges entourent sa crèche et chantent au plus haut des cieux le cantique céleste et tout virginal qu'ils ont appris dans le sein de Dieu. *Voluit esse virginem de qua immaculatâ immaculatus procederet omnium maculam purgaturus.*

Qu'il est humble aussi l'Enfant-Dieu ! Il est plus pauvre que les plus pauvres. « Il n'y avait pas de place à l'hôtellerie pour des gens de cette sorte² ! » Il est né dans l'étable

¹ D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 4. — ² Luc.

des animaux ; il a été couché dans l'auge où ils mangent ; son père est un pauvre ; sa mère est dans un complet dénûment, et lui « n'a pas où reposer sa tête ! » O humilité ! ô humilité ! « Repassons sur ces paroles de l'Ange : « Vous trouverez un enfant dans les langes, sur une crèche. » Vous connaîtrez à ce signe, que c'est le Seigneur. Allez dans la cour des Rois, vous reconnaîtrez le prince nouveau né par ses couvertures rehaussées d'or et par un superbe berceau dont on voudrait bien faire un trône ; mais pour connaître le Christ qui vous est né, ce Seigneur si haut que David son père, tout roi qu'il l'a appelé *son Seigneur*, on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché et les pauvres langes où est enveloppée sa faible enfance. C'est-à-dire qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre, des infirmités comme les vôtres, une pauvreté au-dessous de la vôtre. Qui de vous est né dans une étable ? Qui de vous pour pauvre qu'il soit donne à ses enfants une crèche pour berceau ? Jésus est le seul qu'on voie délaissé jusqu'à cette extrémité, et c'est à cette marque qu'il vous est reconnu. S'il voulait se servir de sa puissance, quel or couronnerait sa tête ! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules ! quelle pierreries enrichiraient ses habits ! « Mais, poursuit Tertullien, il a jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire empruntée, indigne de lui et des siens : ainsi en la refusant il l'a méprisée ; en la méprisant il l'a proscrite ; en la proscrivant il l'a rangée avec les pompes du démon et du siècle ¹ »

« En troisième lieu, dit saint Thomas, nous trouvons dans l'Enfant-Dieu la plus exquise beauté : « Il est le

¹ Bossuet, *Élév.*

plus beau des enfants des hommes; » plus beau que les anges; beau de toute la beauté de la divinité jointe à l'humanité. « Ah! quelle délicieuse contemplation, s'écrie saint Bernard, et plus suave que toutes les suavités, voir fait Homme le Créateur des hommes¹! » Quels charmes lui ont été refusés? quelles grâces lui manquent? Il venait pour conquérir les cœurs, le prophète avait chanté ses triomphes, et c'est à sa beauté divine, aux irrésistibles attraits de son amabilité et de sa grâce qu'il les attribuait : *specie tua prospere procede et regna!*

« Un petit enfant nous a été donné. » O délicate attention de la miséricorde divine! Dieu nous est terrible dans sa majesté souveraine et sa formidable justice : O homme, rassure-toi, il t'est né un Sauveur, homme comme toi, et « capable de compatir à tes maux. » L'homme tremble encore; si la communauté de nature apaise sa terreur, la vue de son Dieu ne dissipe pas entièrement ses appréhensions et ne triomphe pas de toute son inquiétude. Mais voici qu'on nous met entre les bras un « tout petit Enfant. » Comment trembler encore? qui redoute un enfant? « Nous trouvons dans ce petit Enfant la miséricorde et le pardon à leur degré le plus haut². Le Christ est un tout petit Enfant, un rien l'apaise! Qui ignore la facilité avec laquelle un enfant pardonne et oublie?

Mais la leçon doit accompagner la contemplation; le spectacle de la crèche nous est donné comme la lumière de nos pas et l'exemple de notre vie. C'est par cette réflexion que le Docteur Angélique termine son

¹ D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 4. — ² *Invenimus in hoc parvulo summam placabilitatem.* (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 4.)

étude sur la naissance de l'Enfant-Dieu. Jésus, dit-il, nous est né tout petit enfant afin que nous imitions son humilité, que nous nous laissions gagner par ses charmes, et que sa mansuétude nous redonne la confiance et nous approche de lui¹.

II. — De nouvelles questions surgissent. Faut-il que le Dieu qui vient de naître demeure entièrement inconnu sans que rien n'apprenne à la terre que son Sauveur lui est donné? Faut-il, au contraire, que la manifestation de la crèche soit si éclatante, que le monde entier tressaille, se lève et s'en vienne faire au Dieu nouveau-né l'ovation d'un immense et universel triomphe? Si la sagesse divine suit le milieu entre ces deux voies, révélant la crèche aux hommages de l'homme, mais écartant du Dieu pauvre et humble les bruyantes acclamations du triomphe, quels seront les témoins admis? De qui le Dieu qui vient de naître recevra-t-il les premiers hommages, et sur qui versera-t-il ses premières clartés²?

1. La naissance du Verbe incarné ne sera ni tout à fait obscure ni tout à fait éclatante, c'est un demi-jour qui se lève sur le monde, assez clair pour guider les âmes de bonne volonté et les amener à reconnaître

¹ D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 4. — ² Sicut fuisset in præjudicium salutis humanæ si omnibus hominibus Dei nativitas innotuisset, ita etiam. et si nulli nota fuisset. Utroque enim modo tollitur fides : tam scilicet per hoc quod aliquid est totaliter manifestum, quam etiam per hoc quod a nullo cognoscitur a quo possit testimonium audiri. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III quæst. xxxvi, art. 2, ad primum.)

leur Dieu dans l'Enfant de la crèche, assez obscur pour laisser place à la liberté humaine et conserver à l'homme le mérite de sa foi.

Le berceau du Dieu nouveau-né fut obscur, humble et caché. Dans la première raison que saint Thomas nous en donne, il part de ce texte de saint Paul : *Si cognovissent nunquam Dominum gloriæ crucifixissent*, « s'ils l'avaient connu, jamais ils n'eussent crucifié ce Roi de gloire. » Apparaître, comme il le fera dans son second avènement, dans une si éclatante lumière, avec une majesté si formidable, que les hommes subjugués et terrassés, comme saint Paul sur le chemin de Damas, n'eussent pu opposer la moindre résistance, mais eussent dû tomber aux pieds du Triomphateur et lui dire dans l'égarément de leur effroi : *Seigneur que voulez-vous que je fasse?* — c'était rendre impossible la Rédemption telle que Dieu la voulait et en avait dès les siècles de l'éternité tracé le plan. Reconnu fatalement de tous, le supplice de l'Homme-Dieu et son sanglant holocauste devenaient impossibles et n'ouvraient plus la route de la sainteté et du salut; la victime ne trouvait pas d'exécuteur; Dieu était frustré de la réparation qu'il attendait, et l'homme du pardon attaché au sang du Calvaire, *Sine sanguine non fit remissio*. Une seconde raison de l'obscurité que Dieu laisse planer sur la crèche de son Fils se tire du mode de sanctification adopté par Dieu. L'humanité se sauve « par la foi dans le sang du Christ. » Il lui faut à la fois, pour lui faire atteindre à ses destinées éternelles, un Dieu anéanti, victime sanglante offerte pour le péché, grandeur voilée sous l'humiliation et l'opprobre, et de plus la foi en ces humiliations divines et ce sang répandu : *per fidem in sanguine ipsius*. Figurez-vous Dieu descendant aux

acclamations de l'univers dans l'ivresse du triomphe. dans le majestueux appareil d'une royauté, d'une gloire, d'une puissance infinie : quelle place est laissée à l'expiation ? Où la foi peut-elle, dans cette vision magnifique, trouver à s'exercer ? *Si manifestis indiciis, Christo nascente, ejus nativitas omnibus appareret, jam tolleretur ratio fidei quæ est argumentum non apparentium, ut dicitur Hebr. XI¹*. Enfin rappelons-nous que l'une des plus fatales dispositions de l'esprit humain en face de la merveille de l'Incarnation divine, fut toujours la défiance. L'homme ne peut croire à un tel « excès d'amour ; » il juge impossible d'être aimé à un tel degré par son Dieu. Il préférera imaginer une à une toutes les erreurs, plutôt que de se pencher amoureuxment vers ce Dieu si tendre, et de s'appuyer hardiment sur une charité infinie. Il dira que Dieu ne s'est pas fait homme, mais seulement qu'il en prend l'apparence : il dira qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes séparées : il y a l'homme ; mais Dieu n'a pas daigné se l'unir dans l'unité hypostatique ; et, si la vérité victorieuse le réduit à confesser en Jésus-Christ la réalité de la nature humaine, il dira que cette humanité que Jésus-Christ apporte à la terre, ce corps dans lequel il parle et agit, il l'a formé au sein de la gloire, et des plus purs rayons des Cieux. Quelle occasion trouveront ces défiances, quel prétexte sera donné à ces erreurs, si le Sauveur naissant ne conserve plus rien des misères de ce monde, mais se montre dans tout l'éclat de cette majesté qui remplit et fait étinceler le ciel ? Ces considérations amènent saint Thomas à cette conclusion : « La naissance du Christ ne dut pas être manifestée au monde entier. »

¹ D. Thom

2. Mais fallait-il qu'elle restât ignorée et qu'aucun signe ne désignât aux âmes le berceau de leur Rédemption¹ ? Assurément non. Saint Thomas ajoute : *Christi nativitas nulli fuisset proficua si omnibus esset occulta* « La naissance du Christ n'aurait servi à personne si elle fût demeurée ignorée de tous. » La divine Providence ménagera donc des marques auxquelles, toute obscure qu'elle puisse être, la naissance de Jésus-Christ sera clairement manifestée. Quelles sont ces marques ? L'agitation, le tressaillement du monde et de l'enfer : l'arrivée à la crèche des adorateurs et des témoins choisis par Dieu.

Le tressaillement du monde et de l'enfer, à l'arrivée du Roi qui venait sauver le monde en détruisant l'empire du mal, est un signe naturel et nécessaire. Le Verbe Incarné se présentait comme roi, comme juge, comme conquérant. Il est roi, ses sujets, et plus encore ses adversaires et ses peuples révoltés, doivent tressaillir ou d'amour ou de crainte, ou de respect ou de haine. Jérusalem est dans le trouble : Hérode irrite sa fureur et aiguise son glaive, l'enfer est tout entier dans le bouleversement de la terreur et les projets de la vengeance². Jésus-Christ est juge et la terre semble pressentir quels formidables pouvoirs Dieu son Père lui a remis entre les mains. L'orgueil, l'opulence, la force, la tyrannie pressentent le Rédempteur qui doit arracher de leurs

¹ Per hoc venisset in dubium veritas humanitatis ipsius (D. Thom. *Sum. Theolog.* p. Iii, quæst. xxxvi, art. 1.) — ² Ipsa turbatio subsecuta ex nativitate Christi manifestata congruebat Christi nativitati quia per hoc manifestatur cœlestis Christi dignitas : Unde Gregorius dixit : cœli rege nato rex terræ turbatus est. (D. Thom. *Sum. Theolog.* p. III, quæst xxxvi, art. 2 ad tertium.)

main la proie qu'ils dévorent à l'aise. César tremble et s'irrite devant Celui qui jettera à son despotisme le grand mot de la délivrance; Hérode est dans l'épouvante devant le Maître qui brisera son sceptre et déliera ses sujets des liens d'une honteuse et cruelle oppression. Enfin Jésus-Christ est conquérant. Il vient apporter « non pas la paix mais la guerre; » il vient « chasser le fort armé, » il vient « détruire toute Principauté et toute Puissance, » renverser l'ancien monde et en reformer un nouveau : toute cette œuvre est pressentie par l'empire du mal, et voilà pourquoi il faut « que les peuples frémissent, et les nations méditent contre Dieu et son Christ le vain complot de briser leurs liens et de secouer leur joug. »

A ce bouleversement, signe naturel de la naissance de Jésus-Christ, Dieu ajoute la confession des témoins. C'est ici qu'éclate sa sagesse infinie, ici que se montre « cette sagesse multiforme » qui diversifie sans confusion les moyens qu'elle emploie, et conduit tout avec une admirable harmonie. Le monde comptait quelques âmes d'élite, élevées à la connaissance des œuvres divines et attentives à la prochaine venue du Messie : pour elles nul miracle n'est nécessaire, le moyen le plus noble leur est réservé, l'inspiration secrète de l'Esprit-Saint : Siméon et Anne, prémices et modèles des âmes spirituelles, sont conduits à Jésus par l'illumination intérieure de Dieu. Au-dessous d'eux sont les Juifs supérieurs à la gentilité pour les lumières, mais bien au-dessous des saints personnages dont nous venons de parler. Les Juifs sont habitués aux messages angéliques; l'intervention des anges est incessante dans cette loi où, comme le dit saint Paul, « tous les pouvoirs étaient remis par les anges aux mains du médiateur

Moïse.» Ce seront les Anges qui, du haut du ciel, annonceront à Israël, dans un suave et brillant cantique, la naissance du Sauveur d'Israël et du « Désiré des nations.» Parmi les Juifs, il en est de plus simples et de plus ignorants : à côté du pharisien, orgueilleux scrutateur de sa loi, versé dans les Ecritures, et qui saura répondre sans hésitation aux questions des Mages concernant le Messie, il y a le berger qui donne à son Dieu moins de science mais plus de droiture et de docilité ; le berger est plus esclave des sens ; conduit par eux, il viendra à la crèche plus vite et avec plus d'amour. Dieu envoie aux bergers des anges qui se montrent à eux, qui leur parlent, persuadent leur foi, échauffent leur cœur et leur font prendre vers Bethléem un rapide et joyeux essor. Si nous sortons d'Israël, nous rencontrons la gentilité, fille de Dieu, mais prodigue, fugitive, prostituée à ses vices, et aveuglée par « l'ignorance qui est en son cœur. » Qui la conduira à Bethléem ? Incapable d'entendre la voix intime de l'inspiration, « étrangère aux testaments » et aux prophéties que possède Israël, rebelle aux enseignements divins, n'ayant l'idée des Anges que pour en faire les objets d'une sacrilège adoration, quels moyens lui restent-ils pour parvenir à la révélation de la crèche ? quelle voie mystérieuse suivra la lumière pour arriver jusqu'à elle ? O merveilleuse douceur ! O efficacité puissante de la conduite de Dieu dans l'illumination des âmes ! Dieu donne à la gentilité le spectacle de la création comme un livresacré, comme une écriture divine, derrière lesquels il apparaît dans sa puissance et ses perfections¹. C'est là que le Gentil, s'il est fidèle, doit lire l'existence et l'infinie beauté de

¹ Rom 1. — I Corinath. 1.

son Créateur et de son Roi. Les Gentils se perdirent, comme nous le révèle saint Paul, pour avoir dédaigné ou corrompu ce regard sur le monde et les merveilles dont il est rempli. Toutefois il en est qui cherchent la lumière, qui scrutent la création et contemplent la majesté des Cieux. Dieu les prend par leur attrait ; il leur fait apparaître une étoile dont l'éclat extraordinaire tient leur âme attentive et absorbe leur contemplation. Les Mages à leur science de l'astronomie joignent vraisemblablement la science des traditions antiques, dont une des plus fameuses est que le Sauveur promis au monde se lèvera sur le monde comme un astre d'une éclatante beauté. C'est là le signe : c'est l'étoile de Jacob dont Balaam a rempli l'Orient : ils croient, ils se lèvent, ils vont au Roi qui leur est annoncé¹.

Mais nous n'avons pas épuisé cette belle question ni admiré toute les harmonies de l'œuvre divine. Se montrer à tout l'univers avec la pompe et la majesté qu'il déploiera à son second avènement, Jésus-Christ, nous l'avons vu plus haut, ne le pouvait ; c'était manifestement contrarier le caractère et le but de sa naissance au milieu de nous, naissance toute d'humilité et de souffrance. Néanmoins, si tous les hommes n'accourent pas à la crèche, ils auront tous leurs députés qui les représenteront. Les deux sexes, châtiés tous deux dans le premier homme et la première femme, viennent tous deux confesser le salut apporté au monde par le second Adam ; Siméon le vieillard et Anne la prophétesse célèbrent tour à tour les merveilles de l'Enfant-Dieu. Le monde se compose de deux familles et se résume en

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quest. xxxvi, art. 5

deux peuples, les Gentils et les Juifs. La gentilité députe ses Mages, Israël est représenté par ses pasteurs. Le Dieu qui vient de naître est avant tout le Dieu des pauvres; aussi appelle-t-il les pauvres les premiers à sa crèche : mais il est le Dieu « qui ne fait acception de personne, » « également libéral envers tous; » aussi n'exclura-t-il pas l'opulence des faveurs de son berceau, les rois y sont amenés, comme les pauvres, par une même miséricorde et pour un même salut. Les pécheurs eux-mêmes ne seront pas exclus de la grâce qui descend sur le monde, le Dieu qui répétera avec tant d'amour qu'il « vient appeler les pécheurs » ne repousse pas de son berceau les pécheurs les plus désespérés et ne leur retire pas une lumière dont ils abusent avec une si persévérante malice. Jérusalem connaît le jour du Seigneur; les scribes et les pharisiens apprennent des anges, des bergers et des Mages la grande nouvelle, et eux-mêmes, après, en précisent les circonstances et en confirment la réalité ¹.

Saint Thomas nous fait pénétrer dans un autre beau mystère. La succession des adorateurs de l'Enfant-Dieu et l'ordre dans lequel ils se présentent ouvrent des mystérieuses perspectives sur la formation, les accroissements et la dernière plénitude de l'Église. Elle se forme avant tout des brebis fidèles de l'ancien bercail, des justes de la loi de Moïse; c'est « aux brebis perdues de la maison d'Israël que le Christ est tout d'abord envoyé. » Les bergers, prémices de ces âmes tirées du judaïsme pour être élevées jusqu'aux splendeurs de la grâce de Jésus-Christ, arriveront les premiers à la crèche. La gentilité y vient ensuite représentée par ses

¹D. Thom. *Sum. Theolog.* p. III, quæst. xxxvi, art. 3.

Mages, au moment où Jérusalem avec ses prêtres et ses scribes refuse son salut et persécute son Sauveur. Le peuple juif renie le Christ, et la gentilité, devenue l'Église catholique, hérite de toutes ses lumières et de tous ses biens. Mais, dit saint Paul, « quand la plénitude des nations sera entrée dans l'Église, alors Israël sera sauvé à son tour¹. » Après les bergers, après les Mages, les justes qui vivent dans le temple, Siméon et Anne, glorifient Dieu et tiennent dans leurs bras le salut d'Israël : prophétie vivante de la conversion du peuple juif à la fin des temps².

3. Quant à ces justes nous aurons occasion de les voir et de les étudier dans l'étude du mystère de la Présentation de Jésus au temple. Arrêtons-nous un instant aux Mages. Ils sont admirables de foi, de courage, de constance, d'amour, ces étrangers auxquels une étoile vient d'apparaître, qui quittent aussitôt leur famille et leur patrie, et se mettent, à travers mille obstacles, à la recherche du grand Roi dont la naissance leur est miraculeusement signalée. Ils ont un titre tout spécial à notre pieuse et reconnaissante admiration, ils sont les prémices de la gentilité, ils sont d'entre nous

¹ Rom. XI, 25, 26. — ² Christi nativitas primo quidem manifestata est pastoribus: secundo autem Magi pervenerunt ad Christum: tertio manifestata est (nativitas Christi) justis in templo. Et hujus ordinis ratio est quia per pastores significantur Apostoli et alii credentes ex Judæis, quibus primo manifestata est fides Christi. Secundo autem fides Christi pervenit ad plenitudinem gentium quæ est præfigurata per Magos. Tertio autem pervenit ad plenitudinem Judæorum quæ est præfigurata per justos, unde et in templo Judæorum est eis Christus manifestatus. (D. Thom. p. III, quæst. xxxvi, art. 6.)

et présentèrent au nom de toute l'Église des nations nos premiers hommages et nos premiers tributs.

Une étoile les guide. Qu'est-ce que cette étoile ? Laissons les questions oiseuses et de pure et stérile curiosité : l'étoile avait un éclat extraordinaire ; elle parcourait le ciel précédant les mages ; elle disparut un instant pour reparaitre et étinceler sur la pauvre maison où reposait l'Enfant-Dieu. Pesons toutes ces circonstances, toutes sont remplies de touchantes et profondes significations. Le choix d'une étoile semble admirable au génie de saint Thomas. Le prophète n'avait-il pas chanté : « Les Cieux racontent la gloire du Seigneur ? » Et quelle gloire plus haute, quelle œuvre plus divine que la naissance du Roi des rois ? Les cieux chantent donc ; ils chantent par une étoile radieuse qu'ils députent au divin Enfant. L'étoile était du reste le signe le plus approprié aux idées et aux études des Mages ou savants de l'Orient ; l'étoile répondait à la plus fameuse des prophéties dont l'Orient eût gardé le souvenir ; enfin l'étoile brillant au ciel préfigurait magnifiquement le fond du grand mystère qui commençait à s'accomplir, l'illumination du monde par le Verbe, Éclat du Père, Splendeur de Dieu, « Lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde. » L'étoile devient ainsi la mise en œuvre du mot de saint Jean ; elle *dramatise*, s'il est permis de parler ainsi, l'action du Verbe qui se lève en chaque âme pour l'illuminer. Un autre grandiose souvenir était rappelé par l'étoile, la scène fameuse de la Genèse, quand Dieu appelait Abraham, élevait son regard vers le ciel étincelant d'étoiles, au milieu d'une nuit pure, et lui promettait LE FILS par lequel sa postérité, innombrable comme les étoiles du firmament, remplirait le monde et traver-

serait les temps¹. Pleine de leçons dans son rayonnement mystérieux, l'étoile l'est encore dans sa subite disparition. Au terme du voyage, aux approches de Jérusalem, elle disparaît et laisse les Mages sans sa lumière conductrice². Quels mystères se cachent sous cette subite disparition? Saint Thomas dans son *Commentaire* et dans sa *Somme théologique* nous les expose ainsi. Ces mystères se rattachent à la fois aux Mages, aux Juifs, à l'Église et aux âmes. Les Mages, comme tous les hommes de foi et de sainteté, comme Abraham leur ancêtre, comme les fils de l'Église, leur glorieuse postérité, doivent passer par l'épreuve. L'épreuve est ici pour eux, d'être laissés sans secours, sans lumière, au milieu d'incertitudes poignantes, des tentations du doute, des suggestions de la peur, des défaillances du découragement. La route est inconnue, peut-être hostile, le terme ne se laisse point apercevoir, l'avenir est obscur et le présent n'offre que trop clairement des dangers et des souffrances : voilà la marche douloureuse du croyant. Rester ferme, continuer sa marche, entrer à Jérusalem, c'est remporter la couronne de la foi et parvenir à la possession de la souveraine béati-

¹ Voluit ostendi sub indicio stellæ; primo quia conveniebat ei : est enim Rex cœlorum, et ideo per cœleste indicium voluit manifestari. Secundo quia congruebat his quibus demonstrabatur scilicet gentilibus quorum vocatio promissa fuit Abrahæ in similitudinem stellarum : unde tam in nativitate quam in passione factum est signum in cœlo quod omnibus gentibus Christum novum fecit. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. ii.) — ² Les Docteurs l'ont conclu des termes mêmes de l'Évangile : *Ecce stella quam viderant in Oriente antecedebat eos. Datur intelligi quod quando Magi declinaverunt in Hierusalem stella disparuit*. (D. Thom. *Comment in Matth.* cap. ii.)

tude qui est la vue et la possession de Dieu : *et invenerunt!*.... La révélation particulière n'est pas le moyen régulier choisi par Dieu pour illuminer et conduire les âmes ; l'étoile n'est pas la lumière normale dans l'Église. L'hérésie protestante, pour l'avoir prétendu et avoir cru à l'étoile de l'inspiration privée, s'est jetée hors de la voie et n'a rencontré que la nuit obscure et les abîmes. Il faut Jérusalem, il faut l'Écriture, l'autorité d'un magistère infaillible, la parole des docteurs, la voix de la prophétie dont le sacerdoce a la garde. L'étoile en disparaissant semble d'elle même pousser les Mages, les croyants, les fils de l'Église vers la suprême autorité du Docteur des docteurs, du Pontife romain successeur de la synagogue, plus illuminé qu'elle, et maître d'une plus haute domination. Cette incertitude et ces vicissitudes de la clarté de l'étoile marquent parfaitement la situation actuelle de l'Église en marche vers Jérusalem, guidée par une étoile, mais une étoile qui n'est encore qu'une demi-illumination ; nous ne marchons pas encore sous les feux étincelants de claire vision, mais « nous marchons à travers » la demi-lumière de « la foi ¹. »

La disparition de l'étoile regarde aussi les Juifs, et elle leur est un avertissement et une annonce formidable. Jérusalem, obstinée dans ses orgueilleuses négations, n'est plus digne de recevoir sur elle la splendeur de l'étoile, la lumière de la vérité. Les temps prédits par Isaïe s'accomplissent : ce peuple malheureux « a des yeux pour ne plus voir, » et l'étoile ne lui révélerait plus rien. Il a aussi « des oreilles pour ne plus entendre. »

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxvi, art. 8, ad tertium. — Vid. etiam *Comment. in Matth. cap. II.*

L'étoile, en disparaissant, force les Mages à s'enquérir dans Jérusalem du lieu où le Messie promis doit naître : le livre des Ecritures est ouvert ; les prêtres le consultent ; ils lisent les oracles ; ils en éclairent les rois de la gentilité, et eux-mêmes restent dans les ténèbres de l'incrédulité, *cum legitur Moyses velamen positum est super cor eorum* : où les Mages trouvent le Messie, ils le perdent ; où les gentils se sauvent, ils tombent dans une irrémédiable réprobation.

L'étoile, en disparaissant, et en réduisant les Mages aux clartés de la synagogue, apprenait au monde la nécessité absolue d'un enseignement infallible que rien ne peut remplacer et qui remplace tout. Tôt ou tard les lumières privées s'éclipsent et disparaissent : il faut entrer dans Jérusalem, écouter l'Eglise, et savoir de sa bouche divinement inspirée où est le Christ, et comment l'on parvient aux destinées éternelles dont il est l'unique médiateur¹. Une autre frappante leçon ressort encore de cette intermittence dans l'éclat de l'astre miraculeux. Pour les âmes qui recourent aux Hérode, au monde, aux ennemis du Christ, la lumière divine ne jette plus qu'une pâle et incertaine lueur, et bientôt même elle disparaît tout à fait². Cette étoile, dit saint Thomas, figure le Christ, puisque Jésus-Christ lui-même dit, dans l'Apocalypse : « Je suis la splendide étoile du matin. » Or nous perdons l'étoile, c'est-à-dire la grâce de Dieu, quand nous approchons d'Hérode, c'est-à-dire du démon. Et, par contre, dès que nous quittons Hérode,

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. art. 8, ad tertium. — ² *Instruimur... quod qui humanum auxilium quærunt deseruntur a divino : illicitum est enim humanum auxilium quærere, non quærendo divinum.* (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. u.)

l'étoile nous luit de nouveau, la grâce revient à nos cœurs¹.

Parvenus aux pieds de l'Enfant-Dieu, les Mages lui offrent un excellent hommage, et à nous un précieux enseignement. *Fuit reverentia triplex*, dit saint Thomas, *in adorando, offerendo, et obediendo* : triple hommage de leur adoration, de leur offrande, de leur obéissance. Ils adorent : *et procidentes adoraverunt*. Quel acte de foi ! Un Dieu leur est annoncé : ils entreprennent un long voyage pour adorer sa gloire et se prosterner devant son éblouissante Majesté ; et ils trouvent, dans un pauvre réduit, enveloppé de pauvres langes, à la garde de deux pauvres gens, un enfant dans toutes les faiblesses de la première enfance ! Mais illuminées de la foi, ces âmes fidèles s'élevèrent jusqu'aux sommets inaccessibles du plan divin ; « ils supportèrent l'ignominie du Christ, » et, « dans ce mot de Croix, ils virent déployée toute la puissance de Dieu². » Les présents qu'offrent les Mages témoignent hautement de leur admirable foi et nous sont à nous-mêmes de solides enseignements. Nous y lisons à la fois le triple hommage que nous devons perpétuellement rendre à notre Dieu. L'hommage de notre foi, l'hommage de nos œuvres, l'hommage de notre contemplation³. L'objet de la foi du chrétien est double : il confesse d'abord trois divines Personnes dans un seul Dieu ; il confesse ensuite que la seconde Personne de la Trinité divine s'est incarnée pour le salut du monde. Ces deux dogmes fondamentaux, les présents des Mages

¹ D. Thom. *Comment. in Matth.* — ² D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quest. xxxvi, art. 8, ad quartum. — ³ *Ista tria ad tria referuntur quæ offerre debemus : scilicet fidem, actionem et contemplationem.* (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. 11.)

les reconnaissent implicitement. A la trinité des personnes divines correspond la trinité des dons. L'Incarnation du Verbe reçoit en eux une confession excellente. Trois choses sont à croire de Jésus-Christ : sa nature divine, sa nature humaine, sa médiation dans un puissant sacerdoce : Jésus-Christ vrai Dieu, vrai homme, vrai Pontife de gloire et de rédemption. L'or est le tribut payé au Christ Roi ; la myrrhe reconnaît la nature humaine passible et mortelle ; l'encens est l'annonce du sacerdoce éternel. Telle est la confession de la foi. Mais il ne suffit pas de croire, il faut agir. Et quelle sera l'œuvre du chrétien ? Une œuvre de foi, de prière, de sacrifice. Le chrétien c'est l'homme qui, plus grand que le monde, plus élevé que les biens terrestres, « a cette volonté magnanime de plus tôt sortir de son corps afin d'être présenté au Seigneur ; » c'est l'homme au cœur noble, à l'intelligence divine, dont le regard perce jusqu'aux splendeurs de l'éternité, « qui y vit par avance, » et regarde les biens présents « comme du fumier et de l'ordure. » Voilà la sagesse, dont l'or figure le prix. « Si tu creuses la sagesse comme on creuse un trésor, dit l'Écriture, alors tu auras l'intelligence de la crainte du Seigneur. » Offrir l'or à Jésus-Christ, c'est lui offrir une âme ennoblie et déifiée par les pensées et les désirs de la foi ¹. Le chrétien prie. Tout lui vient de cette source, tout découle pour lui de cette fontaine de la grâce : l'encens de la prière montera sans cesse de son âme vers Dieu ; sans cesse *il offrira l'encens*. Il offrira aussi la myrrhe. La myrrhe, c'est le sacrifice et l'immola-

¹ Instruimur ut nato regi aurum, per quod significatur sapientia, offeramus in conspectu ejus, sapientiæ lumine splendentes. (D. Thom. Sum. theol. p. III, quæst. xxxvi, art. 8, ad quartum.)

tion, « et ceux qui appartiennent au Christ sont ceux qui ont crucifié leur chair avec ses convoitises. »

A l'hommage de l'adoration et de l'offrande, les Mages ajoutent celui de l'obéissance : *reverentia in obediendo*. Une route nouvelle leur est tracée d'en haut ; cette route, loin d'Hérode, du pervers, du démon, des méchants, ils la prennent sur l'ordre qu'ils en reçoivent de Dieu et retournent dans leur patrie par un autre chemin. Profond mystère ! L'humanité égarée, sans patrie, « sans Christ ; » « sans Dieu, » sans espérance, a vu se lever sur elle la lumière du salut ; elle est venue au Christ, l'a reconnu, adoré, glorifié par son triple présent : la voici purifiée et ennoblie, digne de Dieu et de ses destinées éternelles et en marche pour sa patrie des Cieux. Mais quelle route y mène ? quel chemin choisir ? *un autre chemin*, dit l'Évangile. L'humanité fut orgueilleuse : *le nouveau chemin* qu'elle doit suivre est celui de l'humilité. L'humanité fut sensuelle : elle doit regagner sa patrie à travers les sanglantes austérités de la pénitence. L'humanité se perdit par la désobéissance : elle doit se faire dans son chef et dans ses membres « obéissante jusqu'à la mort. » Voilà *l'autre chemin* par lequel, après avoir adoré Jésus, l'on regagne la patrie perdue.

« Nous avons, comme les Mages, à retourner dans notre patrie. Notre patrie, comme la leur, est en orient : c'est vers l'orient que Dieu avait planté son paradis ; il nous y faut retourner ! »

Bossuet, *Élev.*

VI

LES MYSTÈRES DE LA SAINTE ENFANCE

Saint Thomas nous explique cinq de ces mystères : la Circoncision, l'imposition du nom de Jésus, la Présentation au temple, la fuite en Égypte, la vie cachée de Nazareth. C'est de ces cinq mystères que nous allons nous occuper brièvement en résumant la doctrine du saint Docteur.

I. — Voici certes un profond mystère : Jésus-Christ passant par l'humiliation douloureuse de la circoncision ! Tout y semble répugner. La circoncision est, d'après saint Thomas, le remède au péché originel, Jésus-Christ est la sainteté même. La circoncision est la cérémonie figurative ; or toute figure disparaissait et était en Jésus-Christ remplacée par la réalité divine. Mais ces difficultés sont vaines et ne peuvent se soutenir en face des belles et profondes raisons de convenance que découvre et développe saint Thomas.

C'est à trois titres que Jésus-Christ se soumit aux humiliantes cérémonies de la circoncision : comme Verbe incarné, comme Rédempteur, comme modèle. A la circoncision, le sang de Jésus coule, sa chair reçoit la vive impression de la douleur. Ah ! c'en est fait ! le voilà bien notre semblable et notre frère : sa chair est bien notre chair, fragile, passible, douloureuse, chair du condamné voué au supplice dès la naissance, et poursuivant jusqu'au dernier soupir la terrible carrière

de l'expiation. L'hérésie aura beau plaider, par une honte impie, et de fausses idées de grandeur, pour l'exemption des douleurs et de la réalité de la chair passible, elle aura beau prêter au Christ une chair étrangère, rayon splendide de la gloire et de la béatitude des cieux, la circoncision déchire ces rêves de l'orgueil, et nous montre à nu l'Incarnation de ce Fils de Dieu, de ce Verbe *fait chair*, qui a voulu, dit saint Paul, *participer à toute notre nature*, et prendre, non pas la chair impassible d'Adam innocent, mais la chair mortelle et sujette aux douleurs d'Adam coupable. A la vue de sa chair déchirée et de son sang qui coule, et devant les gémissements qu'il pousse sous le couteau de la circoncision, je me reconnais moi-même dans ma nature et mes douleurs ¹. Mais, par la circoncision, Jésus n'entrait pas seulement dans notre humanité déchue, il adoptait la race d'Abraham et devenait, selon la prophétie antique, le Fils promis au patriarche, Fils de bénédiction dans lequel tous les peuples devaient être guéris. Or, dit saint Paul, Abraham est à la fois le père de la gentilité croyante et du judaïsme fidèle. En fondant l'Église des nations, Jésus-Christ entrait dans la première famille du patriarche; se faisant circoncire, il entrait dans la seconde. *Il adopte la race d'Abraham*: toutes les promesses faites au peuple juif sont réalisées, les prophéties s'accomplissent, les deux peuples sont

¹ Christus debuit circumcidi ut ostendat veritatem carnis humanæ contra Manichæum qui dixit eum habuisse corpus phantasticum; et contra Apollinarium qui dixit corpus Christi esse divinitati consubstantiale; et contra Valentinum qui dicit Christum de cælo corpus attulisse. (D. Thom. *Sum. theo'og.* quæst. xxxvii art. 1.)

rattachés et n'en forment plus qu'un seul, dans la réalité en Jésus-Christ, comme autrefois en figure dans Abraham : *Reconciliet ambos in uno corpore, ut duos condat in semetipso* ¹.

Jésus-Christ est Rédempteur; or, dès qu'il s'est chargé de sauver le monde coupable « en prenant sur lui nos iniquités, » en se faisant le pécheur universel, chargé de se repentir et d'expier pour tous, la terrible sentence de la justice divine le frappe : *sine sanguine non fit remissio*. Dès que le criminel entre dans son baigne, on le revêt des livrées infamantes du crime qui expie : à peine Jésus-Christ a-t-il posé son pied divin sur le sol de notre exil, et commencé sa carrière de Rédempteur, le couteau de la circoncision marque sa chair du signe du péché. « Dieu a donc mis sur le Sauveur l'iniquité de tous, » comme disait le prophète ; Jésus-Christ a subi ce joug pour l'amour de nous. Dès le commencement de sa vie, il a reçu la circoncision, c'est-à-dire le sacrement des pécheurs et la marque de leur servitude ². » Saint Paul nous découvre un nouveau mystère. « Or je dis que Jésus-Christ s'est fait ministre de circoncision pour établir la vérité de Dieu, pour confirmer les promesses faites aux ancêtres ³. » La circoncision faisait de Jésus-Christ le *sujet* de la loi ancienne ; entré dans son sein par cette initiation, il s'engageait à l'observer jusqu'au temps fixé pour son abrogation, et l'Évangile nous le montre fidèle à toutes ses observances. La question dès lors devient celle-ci : pourquoi Jésus-Christ se soumit-il à la Loi mosaïque ? Saint Thomas, d'après saint Paul, nous en donne ces deux principales raisons. Rédempteur universel, Jésus-Christ devait expier les péchés de

¹ Ephes. — ² Bossuet. — ³ Rom.

l'homme, où qu'ils fussent et contre telle partie des lois divines qu'il seussent été commis. Or les crimes du peuple juif s'étaient multipliés à l'infini avec la transgression impudente des préceptes de la loi : Jésus-Christ se charge de cette dette et efface par son obéissance à la loi de Moïse les transgressions à cette loi. Jésus-Christ, ajoute saint Paul, se fit circoncire « afin de confirmer les promesses faites aux ancêtres. » Ces promesses avaient été faites sous le sceau de la circoncision, et à un peuple que Dieu se réservait en le marquant de ce signe. Jésus-Christ apparaissant lui-même sous ce signe indiquait à Israël qu'il venait à lui comme son Sauveur et l'objet des antiques promesses faites par Dieu aux ancêtres. Jésus-Christ, en accomplissant dans une perfection infinie toute la loi ancienne, faisait plus encore qu'expier les transgressions, il abrogeait cette loi. En en prenant sur lui le joug dur et humiliant, il en déchargeait nos épaules et « nous appelait à la liberté des enfants de Dieu ¹. »

Enfin Jésus-Christ est modèle : *illuminavit vitam* ². Dans la circoncision, il nous donnait avant tout l'exemple de la soumission aux décrets de Dieu ; fidèle dans les préceptes les plus aisés, il ne reculait pas devant les plus pénibles, et ne laissait aux lâches aucun prétexte pour faire des divers commandements un audacieux et insultant partage. L'Apôtre nous impose comme un devoir rigoureux d'être irréprochables devant les hommes comme devant Dieu : *Commendantes nos ad omnem conscientiam*. Jésus-Christ nous en donne l'exemple, lorsque, pour se montrer aux Juifs revêtu de la justice légale, il se soumet à la circoncision par laquelle cette

¹ Galat. — ² II Tim. I.

justice est inaugurée ¹. Mais de plus hauts mystères se cachent sous cette cérémonie sanglante par laquelle passe le Sauveur. Son sang qui coule, sa chair qui se meurtrit, la douleur qu'il daigne ressentir nous avertissent d'une circoncision spirituelle dont notre cœur doit être ensanglanté et qui est la marque indispensable de notre incorporation à Jésus-Christ : *Qui sunt Christi crucifixerunt carnem... circumcisi estis in circumcissione Christi*. Ce qui fait dire à Origène, rapporté par saint Thomas : « Par le Christ nous avons été circoncis d'une circoncision spirituelle. » C'est la vraie et inimitable marque à laquelle Jésus-Christ reconnaîtra ceux qui sont à lui de ces autres qui « marchant en ennemis de la croix du Christ, » renient ses douleurs, traitent sa souffrance « de folie, » et, refusant de participer à l'expiation, perdent l'espérance du pardon. Le peuple nouveau sera marqué comme l'ancien du signe de la circoncision, charnelle et grossière pour celui-ci, comme elle est spirituelle et intérieure pour nous ².

II. — A la circoncision se rattache un autre mystère : l'imposition du nom de Jésus, et rien n'est beau et suave comme les explications que nous en donne saint Thomas

JÉSUS... Dans ce nom venu du ciel, sorti de la pensée et du cœur de Dieu, se résument toutes les œuvres du Tout-Puissant, toutes les excellences du Verbe incarné, toutes les richesses du ciel, toutes les espérances,

¹ Christus debuit circumcidi... ut Judæis excusationem tolleret ne eum reciperent, si esset incircumcissus. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III œnæst. xxxvii, art. 1.) ² Vid. *Opuscul.* LIII, art. 5

les joies, les gloires de la terre : nom d'une universelle grandeur et d'une infinie efficacité, devant lequel *tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers* ; nom enfin dans lequel Dieu a réuni avec une merveilleuse sagesse tous les autres noms de gloire, de puissance, de miséricorde donnés à Jésus-Christ ¹.

Pour circonscrire dans des divisions plus nettes ce riche sujet, voyons comment, dans ce nom mille fois béni, se résument : 1° toutes les suavités de l'Incarnation ; 2° toutes les puissances de l'Incarnation ; 3° toutes les gloires de l'Incarnation.

Les suavités de l'Incarnation. Le Verbe incarné avait été annoncé à la terre sous deux appellations sublimes, *Emmanuel, Oriens*. Emmanuel, Dieu avec nous, n'est-ce pas là pour l'homme le terme le plus complet de la joie et du bonheur ? Que manque-t-il à l'homme qui possède Dieu, et en Dieu toute gloire, toute richesse, toute béatitude, toute immortalité ? Mais comment pouvions-nous posséder un *Emmanuel*, si cet Emmanuel ne nous était en même temps un *Jésus* ? Comment approcher d'une Majesté inaccessible sans un Médiateur qui nous élève jusqu'à elle ? Quel espoir pour nous, pécheurs et condamnés, de jouir de

¹ Nomina debent proprietatibus respondere... Nomina autem quæ imponuntur aliquibus divinitus semper significant aliquod gratuitum donum eis divinitus datum, sicut (Gen. xvii, 5) dictum est Abrahamæ : *Appellaberis Abraham quia patrem multarum gentium constitui te*. Et (Matth. xvi, 18) dictum est Petro : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*. — Quia igitur Christo hoc munus gratiæ collatum erat ut per ipsum omnes salvarentur, ideo convenienter vocatum est nomen ejus Jesus, id est, Salvator. (D. Thom. Sum. theolog. p. III, quæst. xxxvii, art. 2.)

l'embrassement paternel du Très-Haut irrité, sans un Sauveur qui apaise sa colère et négocie notre pardon? L'Emmanuel est donc renfermé dans le *Jésus*; ces deux noms divins s'enlacent pour en faire un nom de miséricorde et de salut. *Oriens*, dit encore l'Écriture; il est l' « Orient, » la lumière qui se lève « sur un peuple assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, » l'aurore de la délivrance, le soleil de justice, la splendeur du Père, la lumière du salut. Mais ce salut, d'où nous vient-il? D'où est tombé sur nous ce rayon d'espérance qui a dissipé l'obscurité de notre affreuse nuit? De la Rédemption, de la grâce du Sauveur, du *Jésus* qui « a illuminé notre vie. »

Les puissances de l'Incarnation. L'œuvre du Verbe incarné était une œuvre de puissance et de force; il venait délivrer tout un monde de la tyrannie de l'enfer; et, comme le dit saint Paul, « détruire toute Puissance, toute Principauté, toute Domination. » Divers noms lui furent donnés dans l'Écriture, qui marquaient ces grands et irrésistibles effets de son pouvoir rédempteur. *Voca nomen ejus*, avait dit Dieu en Isaïe, *accelera*, — *spolia detrahe*, — *festina prædari*, c'était l'annonce des combats, des triomphes, des conquêtes du Christ dans le monde. Or, ces combats, pourquoi les engage-t-il, sinon pour nous sauver? Ces triomphes, sur qui les remporte-t-il, sinon sur nos ennemis? Ces conquêtes, quelles sont-elles, sinon les conquêtes qui le rendent roi des cœurs? En un mot, pourquoi règne-t-il, sinon parce qu'il est notre Jésus, notre Sauveur? « C'est ce qu'explique divinement un excellent passage du psaume XLIV. Le prophète, en ce lieu, considère Notre-Seigneur comme un prince victorieux; et, voyant en esprit qu'il devait assujettir sous ses lois un si grand nombre de peuples

rebelles, il l'invite à prendre ses armes : « Mettez votre épée, lui dit-il, ô mon brave et valeureux capitaine : *accingere gladio tuo super femur tuum*. Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion (ce sont les mouvements ordinaires de l'expression prophétique) : « Non, non, ce n'est pas ainsi, ô mon prince, ce n'est pas par les armes qu'il vous faut établir votre empire. — Comment donc ? — Allez, lui dit-il, allez, ô le plus beau des enfants des hommes, avec cette admirable beauté, avec cette bonne grâce qui vous est si naturelle, *specie et pulchritudine tua* ; avancez, combattez et régniez, *intende, prospere procede, et regna*. Puis il continue ainsi son discours : « Que les flèches du Puissant sont perçantes ! tous les peuples tomberont à ses pieds. Ses coups portent tout droit au cœur des ennemis de mon Roi, *sagittæ potentis acutæ*. » Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son empire : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi* : « votre trône, ô grand Dieu, est établi ès siècles des siècles ¹. » Tel est le nom de Jésus, telle est sa signification douce et sublime, exprimant la force dans la suavité, le triomphe dans l'effort d'une beauté divine, la victoire dans la défaite des cœurs ².

Les gloires de l'Incarnation. Quand Dieu décrétait l'Incarnation de son Verbe, quand il traçait le plan de son

¹ Bossuet, 1^{er} *Serm. sur la Circoncis.* — ² *Sciendum quod hoc nomen Jesus est magnæ et multæ virtutis, est enim pœnitentibus in refugium, ægrotantibus in remedium, pugnantibus in subsidium, orantibus in suffragium, quia confert veniam a peccatis, gratiam sanitatis, victoriam tentatis, virtutem et fiduciam impetrandæ salutis. — Attendendum quod hoc nomen in circumcissione imponitur : per quod significatur quod spiritualiter circumcisi salvantur. (D. Thom. Opuscul. LIII, art. 6.)*

œuvre à jamais incompréhensible : Un Dieu sur la terre, un Dieu fait homme, frère de l'homme, caution et victime de l'homme, vivant et mourant pour l'homme dans les plus extraordinaires anéantissements, quelle fin sublime se proposait-il ? Quel terme digne de si prodigieux efforts ? Quel résultat en harmonie avec un pareil déploiement de sa sagesse et de sa puissance prétendait-il obtenir ? Le plus vaste et le plus élevé qui se puisse concevoir, ou bien plutôt tel que jamais notre infirme intelligence n'y pourra atteindre : Dieu voulait, en faisant participer son Fils à notre nature, que, par ce Fils, nous participions nous-mêmes à la sienne : *se fecit homo, ut hominem faceret Deum*. Qui pouvait nous élever jusqu'à la hauteur inaccessible de Dieu ? Qui nous pouvait prendre dans le double abîme de notre néant et de notre péché ; notre néant, qui nous rendait inaptes à posséder Dieu, notre péché qui nous en rendait indignes ; puis, ayant saisi notre nature, l'emporter « par-dessus toute Principauté, et toute Puissance, et toute Vertu, et toute Domination ¹ » jusqu'à la droite « de la grandeur de Dieu ² ? » Qui pouvait élever le néant à un tel faite de vie, de béatitude et de gloire ? Un Sauveur, un Jésus, mais un Sauveur assez grand pour atteindre à Dieu, assez abaissé pour toucher à l'homme ; un Jésus qui fut « le Dieu béni dans tous les siècles, » et en même temps « né du sang de David selon la chair ³, » homme comme nous et infirme avec nous et pour nous. Le nom de Jésus comprend cette double notion du Rédempteur, à la fois « vrai Dieu et vrai homme ; » vrai Dieu pour nous communiquer une élévation divine, vrai homme pour expier nos péchés et nous faire rentrer en grâce auprès

¹ Ephes. — ² Hebr. — ³ Rom.

de Dieu. Le prophète Isaïe avait nommé le Messie l'*Admirable*, le *Conseiller*, le *Dieu*, le *Fort*, le *Père du siècle futur*, le *Prince de la paix* ; toutes ces appellations, magnifiquement divines, se retrouvent dans le seul mot de *Jésus* ¹. Par son Incarnation et sa Rédemption, qui le fait notre Jésus, il s'est montré « admirable, » il est entré dans les conseils les plus profonds de son Père, les a élaborés, voulus avec son Père, et les a exécutés pour son Père. Étant Dieu, il fut revêtu jusque dans son humanité d'une puissance sans limite ; tous les royaumes lui furent donnés en héritage, et tous les siècles le reconnaissent comme leur Créateur, puisque « c'est par lui que Dieu a fait les siècles ². » Enfin, devenu Jésus, c'est-à-dire Médiateur, Sauveur, il a négocié notre réconciliation et notre paix, « il est devenu notre Paix ³ ; » « des deux ne faisant plus qu'un, renversant la muraille de séparation, tuant en sa chair toutes les inimitiés, et venant nous annoncer l'Évangile de la paix ⁴. »

III. — Nouveau mystère, nouvel abîme d'anéantissement pour le Verbe incarné et sa sainte Mère. Tout à l'heure Jésus se livrait par la circoncision à tout ce que la loi ancienne avait de dur et d'humiliant ; il continue, dans la *Présentation*, sa carrière d'ignominie à travers les flétrissures que cette loi inflige à l'homme

¹ In hoc autem quod dicitur : *Vocabitur nomen ejus Admirabilis*, designatur via et terminus nostræ salutis, in quantum scilicet admirabili Divinitatis concilio et virtute ad hæreditatem futuri sæculi perducimur in quo erit pax perfecta filiorum Dei sub ipso principe Deo. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxvii, art. 2. ad primum.) — ² Hebr. — ³ Ephes. — ⁴ Ephes.

déchu. Et pour nous faire une juste idée de l'humiliation que ces cérémonies légales faisaient subir à l'Homme-Dieu, la sainteté même, et à sa Mère immaculée, rappelons quel était leur but et quelle idée les dominait tout entières. La loi ancienne est la loi « des pécheurs, » *propter transgressiones*. Elle traite en coupable, sans ménagement et sans égard, une humanité coupable et trop orgueilleuse pour reconnaître son péché. La loi le lui remet sans cesse devant les yeux, *per legem cognitio peccati* ; le sang doit couler sans cesse, souvenir formidable de la mort encourue par la faute, *sine sanguine non fit remissio* ; l'orgueil humain doit se courber sans cesse sous des rites humiliants et des cérémonies pleines d'allusions à la peine encourue et au déshonneur subi ; l'indépendance sacrilègement revendiquée doit se briser à la volonté de fer de la législation mosaïque, et s'enchaîner dans les mille liens dont elle entoure invinciblement l'homme qui a refusé d'obéir. Et pour tout résumer en d'énergiques paroles de saint Paul : « Il faut bien savoir que la loi n'est pas faite pour le juste, mais pour l'inique, le révolté ; l'impie et le pécheur, le scélérat, l'impur, le parricide, le matricide, et le parjure, et tout autre crime que ce soit contre la loi de Dieu. » Voilà l'abîme où s'engloutissent l'Enfant et la Mère ! Un Dieu et une Vierge, la sainteté par essence, la pureté la plus immaculée ! Voilà l'abominable baignoire où ils s'enferment ; voilà la société souillée et hideuse à laquelle l'observance de la loi ancienne les force à se mêler.

L'observance mosaïque, qui fait le fond du mystère de la *Présentation*, renfermait deux parties : l'une générale, la purification de la mère et l'oblation de l'enfant ; l'autre, plus spéciale et qui regardait le rachat des

premiers-nés. Dans la première partie de la loi, Dieu rappelait à l'homme la honte et la misère de sa conception, le vice originel qui l'avait infecté, la justice terrible dont il était tributaire et les malédictions que le crime de sa race faisait peser sur lui ¹. De plus, Dieu remettait à l'homme le souvenir de sa dépendance en le forçant à s'offrir à sa Majesté suprême comme serviteur et comme sujet ². Dans la partie spéciale aux premiers-nés, Dieu dressait un monument perpétuel de ses bienfaits à son peuple, et excitait le sentiment de la reconnaissance en des cœurs opiniâtrément oublieux et ingrats. Il avait, pour délivrer son peuple, frappé tous les premiers-nés de l'Égypte, il voulait que tous les premiers-nés d'Israël lui fussent donnés en possession et en héritage.

Ces deux parties de la loi, Jésus-Christ les voulut également subir. « Fait pour nous péché, ³ » « fait malédiction ⁴, » venu parmi nous « dans la ressemblance de la chair du péché ⁵, » et « semblable en tout à ses frères ⁶ » « sauf le péché ⁷, » Jésus-Christ agit en tout comme pécheur. Sur la croix, près d'expirer, il parlera de *ses péchés* ⁸, il se jugera indigne des tendresses paternelles, et « avec un grand cri et des torrents de larmes » il implorera son pardon. Ici, peu après sa naissance, il fait offrir une victime « pour le péché, » il se rachète de la malédiction qu'encourent les fils d'Adam, et

¹ Hoc quidem erat ad expiationem peccati in quo proles erat concepta et nata. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxvii, art. 3.) — ² Erat ad consecrationem quamdam ipsius, quia tunc primo præsentabatur in templo; et ideo aliquid offerebatur in holocaustum et aliquid pro peccato. (D. Thom. *loc. citat.*) — ³ II Corinth. — ⁴ Galat. — ⁵ Rom. — ⁶ Hebr. — ⁷ Hebr. iv. — ⁸ Psal. XXI.

comme « ayant participé à la nature » de ses frères déchus. A cette confession humiliante, Jésus joint l'oblation de lui-même au Seigneur, oblation dont le symbole est l'offrande « de deux tourterelles ou de deux colombes. » L'autre partie de la cérémonie légale qui livrait à Dieu comme sa possession propre et spéciale tout premier-né, regardait éminemment Celui qui est appelé *le premier-né de toute créature*¹, *le premier-né entre beaucoup de frères*².

Comme la Circoncision, la Présentation ne nous laisse plus de doute sur l'immense charité de notre Jésus, et l'incompréhensible honneur dont il comble notre nature en l'adoptant tout entière dans ses misères, les obligations humiliantes que lui a créées le péché, les flétrissures dont la déchéance l'a couverte. « Pourquoi ce Premier-né est-il racheté ? Fallait-il racheter le Rédempteur ? Le Rédempteur portait en lui-même la figure des esclaves et des pécheurs : sa sainte Mère ne pouvait le conserver en sa puissance qu'en le rachetant³. » Oh ! comme le voilà bien notre « frère ! » Qu'il porte bien les tristes traits de la famille où il lui a plu d'entrer ! Comme il en subit intrépidement tous les désastres et en supporte l'abjection ! « Il ne rougit pas de se nommer notre frère. » Il affecte au contraire, si l'on peut parler ainsi, de montrer au ciel et à la terre qu'il est homme comme nous, dans la même infortune et le même déshonneur.

Mais il nous faut nous arrêter un instant avec saint

¹ Coloss. — ² Rom. — Quia igitur Christus ex muliere natus erat quasi primogenitus, et voluit fieri sub lege. Hæc duo Evangelista Lucas circa eum observata fuisse ostendit. (D. Thom. Sum. theol. p. III, quæst. xxxvii art. 3.) — ³ Bossuet. *Elev.*

Thomas à l'offrande des animaux que la pauvre famille offre au prêtre pour la rançon de Celui qui venait racheter le monde : *par turturum aut duos columbarum*. « deux tourterelles ou deux jeunes colombes. » Ne croyons pas que cette circonstance de la loi fût sans mystère, mais rappelons-nous que tout dans la loi se rapportait à Jésus-Christ, *finis legis Christus*. La tourterelle y était donc en quelque façon une figure, et les petits de la colombe retraçaient à leur manière ce qu'était l'Enfant-Dieu qu'on offrait au Seigneur. La tourterelle laisse entendre un gémissement d'une douceur pleine de mélancolie, elle semble être toujours une exilée plaintive, et ne connaît pas d'autres accents que ceux de la plainte. N'est-ce pas le Verbe incarné, exilé au milieu des tristesses de notre froide et inhospitalière terre ? N'est-ce pas le Rédempteur qui ne connut pas les éclats de l'allégresse, mais passa sa vie expiatrice dans la plainte et le gémissement, « offrant à Dieu, durant les jours de sa chair, ses supplications et ses prières avec un grand cri et des torrents de larmes ? » La tourterelle est le symbole de la blanche chasteté ; c'est l'image de Jésus vierge, né d'une mère vierge, époux virginal des vierges, et auteur de la virginité. La tourterelle est l'oiseau solitaire qui cherche la retraite pour y pousser, loin des regards indiscrets, des joies et des tumultes, ses tendres et doux gémissements. Voilà l'Homme-Dieu, qui « s'échappait de la foule, » gagnait la montagne solitaire, et « passait ses nuits dans la prière de Dieu. » La tourterelle ne devait plus cesser dans l'Église de peupler la solitude et d'y faire entendre la douce plainte du repentir et de l'amour. La tourterelle, c'est l'âme désabusée des plaisirs bruyants de ce monde, éprise des charmes de l'invisible Beauté, et se livrant

dans la solitude aux délicieuses contemplations de la piété ¹.

La colombe achève de dessiner la suave physionomie du Verbe incarné. La colombe est douce et simple. C'est de la céleste et divine Colombe dont Isaïe avait prophétisé : « Voilà mon serviteur... j'ai répandu mon esprit en lui : il ne criera point... il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé ; il n'éteindra pas la mèche qui fume encore ². » La colombe est sociable et aime le commerce des siens ; elle s'attache avec une vivacité extrême, et apporte à la société de ses sœurs la douce paix et l'aimable abandon. Voilà la société des âmes saintes, de celles que Jésus-Christ, dans le cantique, appelle « ses colombes ; » où règne la paix, l'union, la fraternité, et les délicieuses vertus qui l'enfantent et la conservent.

Ces deux charmantes petites créatures, la tourterelle et la colombe, méritent, dit saint Thomas, par leurs voix si douces et leurs continuels gémissements, de représenter l'Église de la terre, les supplications, les désirs et les plaintes des âmes justes. Le gémissement solitaire de la tourterelle marque la supplication privée ; les voix des colombes réunies représentent la prière publique. Ces animaux versent leur sang et offrent à Dieu l'hommage de leur vie, car à la prière de l'âme doit s'unir le culte extérieur ; « le corps est au Seigneur, » et « soit dans la vie, soit dans la mort, nous appartenons

¹ Hujusmodi aves figuræ congruunt : turtur enim quia est avis loquax prædicationem et confessionem fidei significat ; quia vero est animal castum, significat castitatem ; quia vero est animal solitarium, significat contemplationem. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quaest. xxxvii, art. 3, ad quartum.) — ² Isaïe. xl. 11

à Dieu ¹. » « Allez, petits animaux et innocentes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui devons mourir à cause de notre péché ; sauvons donc Jésus de la mort en subissant celle que nous avons méritée. Dieu nous en délivre par Jésus qui meurt pour nous, et c'est en figure de Jésus, notre véritable victime, qu'on immole des animaux : ils meurent donc pour lui en quelque sorte jusqu'à ce qu'il vienne, et nous sommes exempts de la mort par son oblation. Une autre mort nous est réservée : c'est la mort de la pénitence, la mort aux péchés, la mort aux mauvais désirs ; par nos péchés et nos convoitises nous donnons la mort à Jésus, et « nous le crucifions encore une fois. » Épargnons au Sauveur cette mort seule affligeante pour lui : mourons comme des tourterelles et des colombes, en gémissant dans la solitude et dans la retraite : que les bois, que les rochers, que les lieux seuls et écartés retentissent de nos cris, de nos tendres gémissements : soyons simples comme la colombe, fidèles et doux comme la tourterelle ; mais ne croyons pas pour cela être innocents comme le sont ces animaux : notre péché est sur nous, et il nous faut mourir dans la pénitence ². »

• Columba est animal mansuetum et simplex, mansuetudinem et simplicitatem significans ; est etiam animal gregale, unde significat vitam activam et ideo hujusmodi hostia figurabat perfectio nem Christi et membrorum ejus. — Utrumque etiam animal propter consuetudinem gemendi præsentis sanctorum luctus designat : sed turtur quæ est solitaria significat orationum lacrymas : columba vero quæ est gregalis significat publicas orationes Ecclesie. — Utrumque vero animal duplicatum offertur ut sanctitas sit non solum in anima sed etiam in corpore. (D. Thom. *Sum. theol.*, p. III, quæst. xxxvii, art. 3, ad quartum). — ² Bossuet, *Élév.*

IV. — Mais l'immolation du Verbe incarné réclamait d'autres figures, devait se faire précéder de l'effusion d'un autre sang plus noble et plus pur ! le dominateur qui allait triompher par la défaite, régner par la mort, obtenir sa gloire dans l'ignominie du supplice, voulut que son berceau fût battu des plus affreux orages et qu'au sang de sa circoncision se mêlât le sang de ses premiers martyrs. Ses saints sont immolés, et lui-même est chassé en exil. Quels conseils de la sagesse divine ! quels profonds et incompréhensibles mystères de sa souveraine volonté !

Avant d'aborder l'explication des deux tragiques scènes de l'Évangile : le massacre des Innocents et la fuite de la sainte Famille en Égypte, saint Thomas pose et résout la difficulté suivante qui a causé tant d'ennui aux exégètes. A quel moment placer cet affreux éclat de la colère du tyran et le massacre qu'elle amène ? Sans doute après la présentation au temple, car la sainte famille ne part pas pour l'Égypte avant la Présentation, mais après. Que si l'on place le massacre avant la Présentation, on se heurte à deux des plus graves difficultés, l'une d'Écriture, l'autre de bon sens. L'Écriture suppose la fuite en Égypte immédiatement avant le massacre ; mais comment la sainte famille exilée se retrouve-t-elle au temple pour la cérémonie de la purification de Marie et de la présentation de Jésus ? Elle ne partit pour l'exil qu'après

¹ Saint Thomas fait ainsi le résumé de tout le récit évangélique : Circa hoc tria facit Evangelista. Primò enim ponitur occultatio Christi ; secundò interfectio puerorum ; tertio ponitur reditus ipsius Christi. — Circa primum tria facit : primò enim ponitur admonitio angeli ; secundò ostenditur obedientia Joseph ; tertio impletio prophetiæ.

ces deux cérémonies légales, et comme elle partit au moment du massacre des saints Innocents, c'est après la Présentation qu'il est nécessaire de placer ce massacre.

La difficulté qui reste dans cet agencement des faits et qu'aborde saint Thomas, la voici. Bien des jours s'écoulaient depuis l'arrivée des Mages, leur entrée solennelle à Jérusalem, la convocation des prêtres dans le temple, la lecture des prophéties concernant la naissance du Roi et du Messie d'Israël, la fureur d'Hérode, sa perfidie sanglante, le piège qu'il tend aux Mages, et sa résolution absolue de faire périr le prince nouveau-né dont l'annonce le fait trembler sur son trône. Comment expliquer que la colère d'Hérode reste silencieuse durant tant de jours et que son glaive impitoyable ne le délivre pas aussitôt du concurrent qu'il craint et abhorre? *quare tantum distulit?* Saint Thomas répond. L'arrivée des Mages avait jeté sans doute un grand éclat sur la pauvre étable de Bethléem, mais cet éclat ne fut-il pas bien éphémère pour Hérode? Ses émissaires ne manquaient pas de lui rapporter que ce qui se voyait à Bethléem, ce qui avait causé tant d'émoi, ce n'était rien que deux pauvres étrangers réfugiés avec un nouveau-né dans une étable : deux voyageurs sans ressources, inconnus ! Hérode put certainement croire à une mystification. *A principio putabat quod Magi fuissent decepti et quod nihil invenissent.* Le bruit s'apaise, l'éclat s'éteint, tout rentre dans l'ombre et le silence jusqu'au jour de la Présentation. Là, dans la solennité du temple, la majesté de la prophétie, les magnificences des paroles de Siméon et d'Anne confessant à haute voix que l'obscur enfant de Bethléem est le Messie attendu, le Roi des Juifs et le Dominateur du monde, toutes les anxiétés causées par

la venue des Mages se réveillent plus vives dans l'âme d'Hérode, et avec elles une colère plus furieuse, une plus implacable volonté de faire périr le compétiteur redouté. Alors est donné l'ordre barbare d'exterminer tous les enfants en bas âge à Bethléem et aux alentours¹. On arriverait à la même solution par une autre voie, et en attribuant à la ruse d'un consommé politique ce que nous venons d'expliquer par l'illusion et l'erreur. La préoccupation et la crainte d'Hérode sont avant tout qu'on cache l'enfant et qu'on le dérobe à ses sangui- naires projets. Il se dérobe lui-même ; il dissimule, il fait le silence, afin qu'une sécurité trompeuse laisse l'enfant dans le pays et sous sa main. Une dernière solution dont saint Thomas rend compte aussi, est la plus simple et n'est peut-être pas la moins solide, elle s'appuie sur la vie de la cour ; vie de tumulte, d'em- barras et de plaisirs, où les impressions naissent et s'effacent dans l'espace d'un moment, où les affaires se

¹ Saint Thomas commence par admettre le retard dans le mas- sacre, l'apparition de l'ange et la fuite en Egypte. « Intelligendum quod non statim post recessum Magorum facta est ista apparitio, quia totum quod dicitur, Luc., II, 6, debet interponi, scilicet de Purificatione. Non enim Herodes statim cogitavit de interfectione puerorum. (*Comment. in Matth. cap. II.*) — Puis il pose et résout la question : *Quare tantum distulit?* Triplex ratio redditur a diversis. Una est quia a principio putabat quod Magi fuissent decepti et quod nihil invenissent, sed postquam audivit multa verba de Christo à Zacharia et Simeone et Anna ; tunc motus fuit ad quærendum. — Alii dicunt quod hoc fecit ex cautela ; timebat enim ne puerum quem quærebat parentes occultassent : unde voluit primo eos assecurare. Alii quod occupatione occupatus.... Fuit occupatus quia citatus fuit Romæ, accusatus à filiis, et sic post reversionem incepit sævire.

heurtenant et se confondent dans un tourbillon qui les emporte toutes sans leur laisser l'heure de la maturité. Hérode fut empêché, dit saint Thomas ; c'est le motif le plus plausible. Après l'arrivée des Mages, il était très-résolu à se débarrasser de l'Enfant : mais ses renseignements sur la faiblesse et la profonde indigence du prétendu Roi des Juifs laissaient du temps à Hérode : « il fut empêché, » et ne revint à cette affaire qu'après que la grande scène du temple à la Présentation lui en eut montré l'urgence.

L'urgence pour un tyran ambitieux était de sacrifier l'humanité et la justice à sa politique et à ses intérêts. L'urgence pour l'enfer était d'étouffer dans le sang ce Nouveau-Né dont la venue lui causait de vagues inquiétudes et des soupçons non encore éclaircis ; sans savoir encore ce qu'était l'Enfant de la crèche, les merveilles qui éclataient, la voix des prophètes et la confession des saints inspiraient au démon de secrètes terreurs et les furieuses émotions de l'envie. L'urgence pour le monde, « tout entier dans l'iniquité, » est de se débarrasser du juste qui l'accuse et du Maître qui le domine de sa lugubre croix.

L'urgence pour Dieu était d'apprendre au monde, dès la naissance de son Fils, le mystère que la vie de l'Église ne devait plus cesser de développer à travers les siècles : force dans la faiblesse, triomphe dans la défaite, résurrection dans la mort. Durant toute la vie de l'Église sur la terre, le massacre des saints innocents ne cessera pas. Toujours innocente, toujours massacrée, l'Église sera toujours triomphante des Hérode qui verseront à flots le sang le plus pur de ses fils. Rachel éplorée, elle gémit sur les douleurs de la persécution qui l'ensanglante, mais elle sait qu'elle enfante à l'éter-

nité ceux que le glaive ennemi lui ravit dans le temps, *sicut de regnantibus gaudet de eis* ¹.

Le prophète avait chanté : « Pourquoi les peuples ont-ils tramé de vains complots ? » et encore : « Celui qui habite au Ciel se rira d'eux, et le Seigneur se moquera d'eux. » La prophétie s'accomplissait : un Ange venait d'apparaître à Joseph, lui avait annoncé la barbarie d'Hérode, et menait la sainte famille en Égypte. De grandes choses s'accomplissaient dans cette fuite en exil : une grande figure et une grande prophétie. Jésus-Christ, par sa fuite, traçait à son Église sa vie d'exil et de pèlerinage sur la terre. L'Église est une éternelle fugitive, elle fuit à travers les choses humaines, et, comme son fondateur, « elle passe, » « elle va à son Père. » Par sa sainteté immaculée, elle fuit les Hérode, les vicieux, les méchants ; elle porte dans un exil volontaire sa vertu sans souillure, et échappe au contact du vice qui ne la flétrira jamais. Autre mystère profond, Jésus nous ramène à la Patrie, par sa fuite, comme par sa mort il nous ramène à la vie. Nous avons fui la maison paternelle, nous avons fui par l'incrédulité de l'intelligence, les vices du cœur, les immondices de la chair, *in terram longinquam*. C'est un souvenir honteux à effacer, c'est un crime à expier : Jésus l'expie par sa douloureuse fuite, par son exil dans la terre de l'idolâtrie et du crime ; et notre fuite pardonnée, « nous avons accès par Jésus auprès du Père. » « De loin que nous étions, nous voici devenus tout près ². » La prophétie de Jésus s'applique aussi à nous par la plus heureuse extension : « J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte. » Une autre figure revêtait la grandeur et l'importance d'une

¹ D. Thom. *Comment. in Matth.* — ² Ephes.

prophétie. Jésus quittait Israël, mais il ne le quittait que pour y revenir : dans ces deux circonstances de la fuite en Égypte, toute l'histoire du peuple juif est tracée, du premier au second avènement de Jésus-Christ. La nation déicide se rend indigne, par son invincible opiniâtreté à repousser son Messie, de jouir de sa présence, de ses grâces, de son salut : Jésus passe à la gentilité ; il descend en Égypte, il verse sur les nations les faveurs que rejette son peuple, et la parole du prophète a son accomplissement : « Le Seigneur s'élèvera sur un léger nuage, et entrera dans l'Égypte. » Saint Paul achève l'explication de la prophétique figure dont nous nous occupons. « Je ne veux pas, mes frères, vous laisser ignorer un secret.... ce n'est que partiellement, pour un temps, que l'aveuglement est tombé sur Israël : il doit durer jusqu'à l'entrée entière de toute la gentilité ; alors tout Israël sera sauvé à son tour¹. » Jésus lui revient, rentre dans ses frontières, non plus pour y mourir, mais pour y remporter, en le convertissant, le suprême triomphe de sa grâce, *Ex Ægypto vocavi filium meum*.

V. — « Ils revinrent dans la Galilée, dans leur ville qui se nomme Nazareth. » Un voile épais dérobe au monde trente années de merveilles. Le Verbe est silencieux, « l'éclat du Père, la splendeur de sa gloire, » est dans une obscurité profonde : rien n'apprend plus à la terre qu'elle renferme le Fils du Très-Haut. Ne croyons pas toutefois qu'il n'y ait plus rien à contempler à Nazareth et, que notre méditation déçue s'éteindra faute

¹ Rom.

de substance; sous trois mots de l'Évangile saint Thomas découvre les plus divines « des richesses inscrutables du Christ. » Voici ces trois mots : *Puer autem crescebat et confortabatur plenus sapientia : Et gratia Dei erat in illo :... Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines.* « Cependant l'Enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui..... Jésus avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

Trésors de science, trésors de grâce, mystérieuse croissance, tels sont les trois secrets que recèle Nazareth et que saint Thomas nous fait pénétrer.

1. A Nazareth, dans les faiblesses de l'enfance, dans les détresses du dénûment, dans les rigueurs d'une vie d'artisan, Jésus ne pouvait néanmoins subir nos ténèbres et se rendre tributaire de nos ignorances : sa sainte âme était toute lumineuse, plongée qu'elle était dans la lumière du Verbe qui se l'était unie par de si ineffables liens. Mais quelle était cette science, du Christ Enfant à Nazareth, dont nous parle l'Évangéliste, *plenus sapientia*? Saint Thomas va nous répondre. Ce ne fut pas seulement dans son enfance, c'est dès le premier moment de sa conception que Jésus-Christ fut illuminé des clartés d'une science plus haute, plus étendue, plus divine qu'aucune créature ne l'eut et ne l'aura jamais ; science à part, dont aucune intelligence créée n'approchera jamais. Chez nous la science ressemble assez à ces jours d'intermittence et de vicissitudes d'un soleil douteux et fugitif, qui brille parfois un instant, un instant éclaire la nature, puis se voile et se dissimule sous des nuages épais : *ex parte cognoscimus*, dit saint Paul, nous savons *partiellement*; les éclairs qui fendent notre nue et

illuminent nos ténèbres sont rares et rapides ; et comme ces rois dont la domination amoindrie ne peut plus s'exercer *actuellement* que sur peu de pays, et n'a sur les autres qu'une autorité *virtuelle* et en *puissance*, notre intelligence possède *en acte* un certain nombre de vérités et de connaissances, mais un nombre infiniment plus considérable y dort dans cette obscurité immobile et morne que l'École appelle *in potentia*, « en puissance ; » en puissance d'être réalisées, mais en fait ne l'étant pas. Dans l'âme de Jésus-Christ, rien de semblable ; nulle trace de faiblesse ; nul vestige d'amoindrissement ; cette âme bienheureuse possède la plénitude de la science. Et il le fallait, dit saint Thomas, pour les trois raisons suivantes. La première se rapporte à la perfection de l'âme. Notre âme est apte à la science, elle peut l'acquérir, c'est un feuillet blanc où la plume peut tracer les dictames de la vérité, mais d'elle-même, considérée en ce qu'elle est par elle-même, elle *attend* la science mais ne l'*a* pas. C'est la marque de sa faiblesse et de son imperfection. Or cette imperfection ne peut pas être supposée dans le Christ ni enfant ni même conçu : Il prenait dans sa force, dans la plénitude et l'intégrité de ses perfections, cette nature humaine par laquelle nous devons être ramenés à notre perfection et à nos gloires perdues ; la cause ne devait pas être moindre que les effets produits par elle ; l'intelligence de Jésus-Christ devait avoir une science propre, qui devint sa perfection, en outre des lumières divines dont l'union hypostatique l'inondait. La seconde raison tient à l'harmonie et à la sagesse, apanage nécessaire des œuvres divines. Si l'âme de Jésus-Christ n'avait pas la science propre à l'intelligence humaine, que serait en lui cette intelligence, sinon un hors-d'œuvre ?

*frustra haberet Christus animam intellectivam, si non intelligeret secundum illam : quod pertinet ad scientiam creatam*¹. La troisième raison rentre dans la précédente. Jésus-Christ est tout ce qui constitue la nature humaine, l'intelligence par conséquent, et l'intelligence *en acte*.

Cette science de Jésus-Christ, considéré comme homme, était vaste au delà de ce qu'il nous est donné de comprendre ; elle était sûre, infaillible, certaine, évidente ; son regard embrassait l'immensité des choses, et pénétrait leurs détails. Jésus-Christ, dès le premier moment de sa conception et à travers toute son enfance, avait la parfaite connaissance de tous les présents, des futurs, des passés. Son âme voyait dans la lumière du Verbe tout ce qui concernait chacune des créatures, et dans toute l'étendue des temps ; leurs actions, leurs paroles, leurs pensées. Comment supposer le contraire ? Plus une intelligence participe de l'éclat du Verbe, plus elle perçoit avec clarté et étendue tout ce qui la concerne. Mais qu'y a-t-il dans la création entière et dans toute la durée des temps qui puisse ne pas concerner Jésus-Christ, « l'héritier universel de toutes choses, » « par qui Dieu a créé tous les siècles ? » Qui échappe à son influence ? Qui n'est pas tributaire de sa grâce ? Qui n'est pas soumis à sa domination ? Si la lumière divine révèle à l'homme tout ce qui le concerne et se rapporte à sa nature et à sa vie, la même lumière révélait donc à l'âme du Christ tout l'ensemble des choses et le spectacle des temps, qui tous relevaient de lui et formaient l'apanage de sa couronne². Sans doute,

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. ix, art. 1. — ² Nulli intellectui beato deest quin cognoscat in Verbo omnia quæ

comme le fait observer saint Thomas, l'intelligence de Jésus-Christ considéré comme homme ne pouvait pas embrasser tous les possibles qui rentrent dans « l'inaccessible » et infini domaine de la puissance divine et, par là même, échappent à toute science finie; mais, posée cette restriction, et placée cette borne, tout le reste forme le magnifique ensemble des richesses de l'intelligence du Christ.

Deux foyers de lumière versaient à l'âme de Jésus-Christ leurs inépuisables rayons. Cette âme connaissait tout ce que l'homme peut connaître par la force de l'intellect, et elle était éclairée sur tout ce que la révé-

ad ipsum spectant. Ad Christum autem et ad ejus dignitatem spectant quodammodo omnia in quantum ei subjecta sunt omnia. Ipse etiam est omnium Judex constitutus à Deo *quia filius hominis est* ut dicitur, Joan. v, 27, et ideo anima Christi cognoscit omnia existentia, secundum quodcumque tempus, et etiam hominum cogitatus, quorum est judex.... Ly « omnia » potest accipi magis large, ut extendatur non solum ad ea quæ sunt actu secundum quodcumque tempus, sed etiam ad omnia quæcumque sunt in potentia nunquam reducta ad actum, sunt (autem) in potentia creaturæ; et hujusmodi omnia cognoscit anima Christi in Verbo; comprehendit enim in Verbo omnis creaturæ essentiam, et per consequens potentiam et virtutem, et omnia quæ sunt in potentia creaturæ. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. x, art. 2.) — Et adhuc: Unusquisque tanto plura in Verbo cognoscit quanto perfectius Verbum intuetur. Et quia anima Christi perfectissimè inter creaturas Verbum intuetur, ad terminum hujus cognitionis pervenit, scilicet quod scit omnia quæ fuerunt vel erunt, non solum facta sed cogitata vel dicta, et quia comprehendit quamlibet essentiam creatam, idè scit omnia quæ sunt in potentiâ suâ. Sic ergo dicendum est quod videt in Verbo omnia quæ videt Verbum. (*Sentent.* dist. xiv, quæst. 1, art. 2.)

lation divine peut découvrir aux intelligences créées: tout ce qui touche au don de science, au don de prophétie, ou à tout autre des dons de l'Esprit-Saint. Tous ces trésors de connaissance, l'âme de Jésus-Christ les posséda dans une plénitude à jamais inaccessible aux autres créatures : *omnia ista*, dit saint Thomas, *abundantius et plenius cæteris cognovit anima Christi*.

Mais nous n'avons pas fait connaître encore la divine et infinie splendeur de l'âme de Jésus-Christ, et son inénarrable béatitude. Sous les faiblesses de la nature, sous le nuage qui la dérobaît à tout regard, l'âme de l'Enfant-Dieu jouissait de la pleine vision du Verbe qui se l'était unie ; et, plongée dans cet océan infini de lumière, engagée dans ces immensités sans limite, elle voyait dérouler à son regard des horizons pour ainsi dire infinis, et goûtait des suavités dont aucune intelligence créée ne pourra dérober le secret. Et comment l'âme de Jésus-Christ, non-seulement durant sa sainte enfance, mais même dès le premier moment de sa conception, n'aurait-elle pas joui de la vue béatifique de l'Essence divine ? « La vision de l'Essence divine, dit saint Thomas, vient chez les bienheureux de la lumière qui du Verbe tombe sur eux et les inonde. Mais l'âme du Christ était bien plus étroitement unie au Verbe que n'importe quelle autre créature ; les torrents de la lumière divine l'inondaient donc dans une bien autre mesure, et dans cette lumière elle voyait l'Essence de Dieu, et avec une perfection dont jamais une autre intelligence créée n'approchera ¹.

¹ Ideò plenius recipit influentiam luminis in quo Deus videtur ab ipso Verbo, quam quæcumque alia creatura (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. x, art. 4.)

Inutile, après ces magnifiques notions, de nous demander si l'Enfant de Nazareth possédait, sous les frères et humbles dehors du premier âge, une science plus complète et plus sublime que celle de tous les Anges. La réponse est clairement donnée dans ce qui précède. La science de Jésus-Christ surpassait d'autant celle des Anges, que l'union de son âme avec le Verbe était plus étroite que la leur. Une distinction est pourtant à faire ici avec saint Thomas. La science de Jésus-Christ doit être considérée à un double point de vue : quant à la source d'où elle découle, et sous ce rapport elle est de beaucoup supérieure à celle des anges : quant au mode selon lequel elle est perçue, ou, comme parle saint Thomas, quant au vase où elle s'écoule et qui la contient, sous ce second rapport elle était inférieure. L'ange percevait immatériellement, l'âme de Jésus-Christ percevait selon le mode approprié à la nature humaine, qui perçoit la vérité par l'intermédiaire des sensibles, *per conversionem ad phantasmata* ¹.

¹ 2. *Et gratia Dei erat cum illo* ². « Nous l'avons vu, dit saint Jean, plein de grâce et de vérité ³. » Ce ne sont pas seulement les lumières qui faisaient l'ornement et la gloire de l'âme du saint Enfant de Nazareth : cette âme était le foyer non moins vaste, non moins étincelant de la grâce divine et de la sainteté.

Jésus-Christ en venant au monde avait pris notre nature déchue, ses faiblesses, ses douleurs, ses hontes ; il avait adopté la nature, non pas intègre mais pécheresse et vouée à l'expiation ; mais là devait s'arrêter

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, ouest. XI, art. 4. — ² Luc. — ³ Joan. I.

l'effet de cette prodigieuse « participation. » Le péché n'était nullement nécessaire à cette adoption de la race et de la nature d'Adam pécheur, il aurait même contrarié et renversé l'œuvre de la Rédemption. Le frêle et pauvre Enfant de la crèche et de la mesure de Nazareth « portait la ressemblance de la chair de péché¹, » mais restait lui-même la Sainteté par essence, *Sanctus et sanctificans*. Qu'eût produit la condescendance impossible de descendre jusqu'au péché ? Le péché, dit saint Thomas, bien loin d'aider à la Rédemption, l'eût empêchée. Il n'était rien dans la démonstration si nécessaire et si soigneusement établie par Dieu de la réalité de l'Incarnation : le péché n'est pas la nature humaine, mais une hideuse et mortelle superfétation. Le péché renversait l'œuvre par excellence du Verbe Incarné, l'éducation divine de l'homme, sa sanctification par la parole et l'exemple : *cœpit Jesus facere et docere*². Il devait être saint, il devait pouvoir dire au monde : « Qui de vous me convaincra de péché³ ? » Celui qui allait foudroyer les vices des tonnerres de sa parole, et féconder les vertus par les divines influences de ses exemples : *ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*⁴. » Saint Thomas conclut : « Le Christ n'assuma donc en aucune manière le défaut de la nature qui est le péché originel et le péché actuel⁵. » Il est d'ailleurs impossible de supposer le péché dans le Verbe incarné. L'union des deux natures est telle en Jésus-Christ, que le péché commis par la nature humaine répandrait ses ombres sur

Verbe, ce qui mène à une conclusion aussi absurde qu'elle est blasphématoire. Pas plus que le péché, l'im-

¹ Hebr. — ² Act. I. — ³ Jo. n. VIII. — ⁴ Jo. n. XIII. — ⁵ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xv, art. 1.

perfection n'était possible dans le saint Enfant de Nazareth, dont l'âme hypostatiquement unie au Verbe était mue et dirigée divinement par lui. Dans ses paroles, ses pensées, ses actes, ses désirs, ses volontés, l'Enfant Jésus accomplissait avec une perfection incompréhensible, toute la volonté du Père qui l'avait envoyé : *quæ placita sunt ei facio semper*¹.

Impossible encore de supposer en Jésus-Christ le dérèglement de la concupiscence. Jésus-Christ possédait la grâce et toutes les vertus dans la plus haute perfection possible. Or le rôle de la vertu est d'influer sur la partie inférieure de l'âme, de la tenir sous la juste dépendance de la raison, de comprimer ses saillies désordonnées et de prévenir ses révoltes. Et plus la vertu a d'intensité et de perfection, plus sa domination est puissante, l'empire qu'elle exerce absolu, et les sujets qu'elle dirige fixés à leur devoir; plus par conséquent la concupiscence, qui se manifeste dans l'opposition de la nature inférieure au règne de la raison, est amoindrie comprimée et retenue. En Jésus-Christ l'empire de la vertu était absolu, la domination de la raison sur l'appétit absolue pareillement; quelle place pouvait rester aux dérèglements de la concupiscence? Ajoutons que le triste apanage de la nature déchue, la concupiscence, ne fait pas partie de cette nature, mais n'en est, dans l'état actuel, que l'affaiblissement et la maladie; l'Incarnation n'exigeait donc pas que Jésus-Christ l'adoptât comme il adoptait la nature, et sa dignité comme sa mission s'y opposaient². La concupiscence est un mouvement aveugle et dérégulé qui trouble la paix

¹ Joan. viii. — ² D. Thom. *Sum. theol.* p. III, quest. xv. art. 2.

intérieure, contrarie la vertu, prévient et gêne l'exercice de la raison dans l'homme déchu : tristes suites du péché dont la sainte majesté du Verbe incarné ne pouvait subir l'atteinte. Il fut donc à jamais impossible de surprendre dans l'Enfant-Dieu le moindre mouvement involontaire et indélibéré ; tout en la partie inférieure de son âme attendait l'ordre de la raison et suivait son appel ; l'harmonie était permanente et la paix profonde dans ce divin royaume. L'âme arrêta ou laissait venir, comprimait ou déliait les mouvements de l'appétit sensitif, et rien ne se produisait dans la région inférieure des sens que par ordre ou avec la permission de la raison, mue elle-même et dirigée par le Verbe de Dieu.

Nous voici amenés à étudier l'intéressante question des *passions*, dans l'âme divine de Jésus-Christ. Elles y existèrent ; il plut au Verbe incarné qui avait pris notre chair dans toute la réalité de sa nature, de prendre notre âme avec tout ce qui la constitue. Il prit donc ces impressions ou pénibles ou joyeuses qui nous traversent et affectent parfois notre âme si vivement¹. Mais, comme le remarque saint Thomas, ces mouvements de la partie sensitive que nous nommons *passions*, si l'âme de Jésus-Christ les eut comme nous, il ne convenait pas qu'elle les éprouvât de la même manière que nous : leurs objets, leurs sources, leurs effets, devaient profondément différer. Nos passions nous inclinent le plus souvent au péché : en Jésus-Christ elles ne pouvaient avoir aucune influence semblable. En nous ces mouvements font irruption dans l'âme avant que la raison ait pu

¹ Fuerunt in Christo sicut et cætera quæ ad naturam hominis pertinent. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xv, art. 4.)

les retenir et les réfréner ; en Jésus-Christ la raison les tenait dans la plus absolue dépendance. En nous, non-seulement ces flots des passions envahissent l'âme avant que la raison ait eu le temps d'y opposer une digue, mais leur impétuosité entraîne la raison elle-même, lui arrache le sceptre et brise sa domination : en Jésus-Christ, ils ne franchissaient jamais l'inviolable seuil de la partie supérieure ni n'entravaient l'exercice de la raison, ni n'apportaient le trouble et le tumulte dans une sérénité sans mélange¹.

Passons plus avant. L'âme de Jésus-Christ qui connut les impressions des passions, connut leur contre-coup douloureux. L'âme de Jésus-Christ fut triste, et « l'Homme de douleur » put dire en toute vérité et sous le poids d'une écrasante désolation : « Mon âme est triste jusqu'à en mourir² ! » L'Évangéliste rend dans toute sa réalité poignante la situation où se trouvait cette âme abimée d'angoisses quand il dit d'elle : « Jésus commença à ressentir la tristesse et la désolation. » A la tristesse se joignit la terreur. « Jésus commença à trembler : » il éprouva ce sentiment indicible de répulsion et d'épouvante qui saisit l'âme en face d'une immense et imminente douleur. Si Jésus connut en son âme l'amer aiguillon de la douleur, il y voulut aussi éprouver les sensations d'une douce et sereine joie. Nous le voyons tressaillir de joie, et laisser échap-

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xv, art. 4 — ² Potuit anima Christi interiorius apprehendere aliquid ut nocivum, et quantum ad se sicut passio et mors fuit, et quantum ad alios sicut peccatum discipulorum vel etiam Judæorum occidentium ipsum. Et ideo sicut in Christo potuit esse verus dolor, ita potuit in eo esse vera tristitia. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. xv, art. 6.)

per le cri de l'admiration heureuse et satisfaite ; non pas, comme le remarque saint Thomas¹, que rien de nouveau et d'inconnu pût surprendre Celui qui connaissait tout, mais il daignait faire partager à son âme les sentiments que l'admiration cause dans la nôtre. Enfin l'âme de Jésus-Christ connut, non pas les bouleversements, les agitations et les tempêtes de la colère, mais ses émotions salutaires et ses magnanimes élans. La colère jaillit de deux autres sentiments, la tristesse et le désir de la vengeance. La tristesse, Jésus-Christ l'éprouvait éminemment en face du déshonneur que le péché infligeait à la gloire de son Père ; quant à la vengeance, il en avait la droite et généreuse volonté : de là ces indignations divines qui tombaient en malédictions si terribles sur le Pharisien hypocrite, sur le monde corrupteur des âmes, et qui tressaient des cordes dont les vendeurs du temple étaient flagellés sans merci².

Cette dernière étude nous à quelque peu distrait du point principal que nous traitons. Quel était-il ? La grâce dans l'âme sainte de Jésus-Christ. Cette grâce l'inonda de sa plénitude, mais d'une plénitude à laquelle rien ne peut être comparé. Jésus-Christ eut la grâce à son sommet le plus haut ; il l'eut de la manière la plus parfaite dont une créature la peut recevoir. Et comment s'en faire une autre idée ? Plus on se rapproche du foyer, plus on est inondé de la lumière qui en jaillit ; mais qui plus que la sainte Humanité s'approcha du Verbe ? qui en reçut par suite de plus puissantes influences ? qui fut inondé dans une plus large mesure de sa lumière infinie, et sacré de son onction divine ? Considérons de

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quest. xv, art. 8. — ² D. Thom. *in Magistr. Sentent.* dist. XV, quest. II, art. 2.

plus que l'âme de Jésus-Christ recevait la grâce à charge de la déverser sur le monde ; toutes les créatures devaient recevoir de Jésus-Christ leur sanctification et leur salut. Le feu qui communique aux autres corps sa chaleur n'est-il pas lui-même le plus enflammé et le plus brûlant d'eux tous ? Ainsi Jésus-Christ par qui sont sanctifiées toutes les créatures, est saint d'une sainteté spéciale et dont n'approche aucune autre sainteté¹. Cette dernière idée, saint Thomas la développe dans un article spécial de sa *Somme théologique*. Sans doute, si l'on considère le *sujet* de la grâce, la grâce n'est pas spéciale à Jésus-Christ, puisque de lui elle s'écoule sur une multitude d'êtres qu'elle transfigure et déifie. Mais si l'on prend garde à l'*intensité* de la grâce, la grâce devient alors pour Jésus-Christ un patrimoine inaliénable et exclusif². Ainsi, une telle plénitude de grâce habituelle et de grâce actuelle fut accordée à l'Humanité sainte, que ni les hommes ni les anges réunis n'en peuvent approcher : plénitude telle, que du premier instant où elle fut donnée, elle ne fut plus susceptible d'aucun changement et d'aucune augmentation³. A la grâce infinie de l'union hypostatique, à la

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. VII, art. 9. — ² Ex parte ipsius gratiæ dicitur esse plenitudo gratiæ ex eo quod aliquis pertingit ad summum gratiæ et quantum ad essentiam et quantum ad virtutem ; quia scilicet habet gratiam et in maxima excellentia quâ potest haberi, et in maxima extensione ad omnes gratiæ effectus. Et talis gratiæ plenitudo est propria Christo —

³ Mensura unicuique formæ præfigitur per comparisonem ad unum linem, sicut non est major gravitas quam gravitas terræ quia non potest esse inferior locus loco terræ. Finis autem gratiæ est unio creaturæ rationalis ad Deum. Non potest autem esse nec intelligi major unio creaturæ rationalis ad Deum quam quæ

grâce habituelle et actuelle accordée dans une plénitude entièrement inconnue à quelqu'autre créature que ce puisse être, s'ajoutait dans l'âme de Jésus-Christ la plénitude des dons du Saint-Esprit. Toutes les grâces que la théologie nomme *gratis datæ* et avec lesquelles l'homme, pour l'exaltation de l'œuvre divine, est muni des pouvoirs extraordinaires de Dieu ces grâces étaient toutes réunies en Jésus-Christ comme en leur centre. Ces grâces n'étaient pas en lui à l'état transitoire, mais à l'état fixe et permanent. Quand, à l'âge de douze ans, l'Enfant Jésus émerveillait les docteurs par sa science des Écritures, il ne faisait que découvrir une parcelle du trésor dont il ne cessait d'être possesseur. Quand l'Évangéliste fait la remarque que *des vertus s'échappaient de lui et guérissaient toute infirmité*, il rendait cette vérité splendide que l'âme du Verbe incarné était le permanent réceptacle de toutes les puissances miraculeuses réunies. Le miracle, si l'on peut s'exprimer ainsi, eût été en Jésus-Christ qu'il n'en fit pas.

3. Il nous reste à rendre compte du dernier mystère de la Sainte Enfance formulé par ces paroles de l'Évangéliste : *Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et apud homines*. Il ne peut s'agir ici d'un accroissement de grâce telle que le définit la théologie : nous venons de voir que, dès sa conception et sa première enfance, Jésus-Christ l'avait reçue dans une mesure qui ne laissait place à aucune modification ni à aucune augmentation. Jésus-Christ posséda dès le commence-

est in persona. Et ideo gratia Christi pertingit ad summam mensuram gratiæ. (D. Thom. *Sun. theolog.* p. III, quæst. vii art. 12.)

ment de sa vie la plénitude de grâce et de gloire qui lui était réservée dans les décrets divins. Mais d'autres questions se posent que voici. Y eut-il en Jésus-Christ une science acquise? et peut-on, d'une pareille science, entendre en partie le *crecebat* de l'Évangile? Écoutons saint Thomas. « Assurément, dit-il, et quoique j'aie pu en écrire ailleurs différemment, il faut admettre qu'il y eut en Jésus-Christ une science expérimentale, une science acquise, laquelle est selon le mode et la condition de l'âme humaine. La science infuse est communiquée à l'âme par le rayonnement d'une lumière divine: la science béatifique est la science réservée à Dieu; le troisième mode est approprié à l'état actuel de l'homme qui par l'expérience augmente le trésor de sa science et de sa sagesse. Outre sa science infuse, Jésus-Christ acquérait donc par le travail propre de son intelligence, et cela, parce que nous ne pouvons supposer dans le Christ « vrai homme » des facultés sans opérations et des puissances endormies et inactives. » Ailleurs le grand docteur pose cette question : « Jésus-Christ pouvait-il augmenter la science acquise? » — il répond : — *dicendum quod tam scientia infusa animæ Christi quam scientia beata fuit effectus agentis infinitæ virtutis, qui potest totum operari, et ita, in neutrâ scientiâ Christus profecit, sed a principio eam perfectam habuit. Sed scientiâ acquisita causatur ab intellectu agente, qui non totum simul operatur, sed successive; et ideo secundum hanc scientiam Christus non a principio scivit omnia, sed paulatim et post aliquod tempus, scilicet in perfecta ætate: quod patet ex hoc quod Evangelista simul dixit eum profecisse scientia et ætate*¹.

¹ D. Thom. *S. th. theolog.* p. III, quæst. XII, art. 2. — Nous

N'en concluons pas néanmoins que le divin Enfant de Nazareth pût avoir des maîtres et recevoir les enseignements de l'homme. Illuminateur du monde, constitué chef de l'humanité, non-seulement pour lui verser la grâce, mais aussi pour répandre sur elle les lumières de la doctrine ; « né à la vie terrestre, venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité¹, » Jésus-Christ devait enseigner la vérité à tous les hommes et ne pouvait la recevoir d'aucun d'eux. Aussi, conclut saint Thomas, « il ne pouvait convenir à la dignité du Verbe incarné de recevoir l'enseignement d'aucun homme². »

Et ce qui peut être affirmé de l'homme, le doit être aussi de l'Ange. L'âme de Jésus-Christ, immédiatement illuminée par le Verbe, fut remplie de science comme elle le fut de grâce, dans une mesure bien autrement large que les autres créatures ; et la lumière divine tombait sur elle immédiatement et sans passer par l'intermédiaire des Anges. Jésus-Christ illuminait les Anges, mais ne pouvait être enseigné d'aucun d'eux.

En résumé, comment expliquerons-nous le mot de l'Évangile : *Jesus proficiebat sapientia et ætate* ? Voici la dernière conclusion de saint Thomas. Jésus, comme nous l'avons dit, croissait dans sa science expérimentale comme dans son âge. Or, remarquons-le, il faut l'âge convenable, tout aussi bien pour la science possédée de soi-même que pour celle que procure l'éducation. Le Dieu fait homme ne voulut rien faire qu

n'ignorons pas que cette opinion est combattue, nous la donnons telle que le grand docteur l'a émise et la couvre du crédit de sa science et de son génie.

¹ Joan. — ²D. Thom. *Sum. theol.* p. III, quest. XII, art. 3.

ne convint à son âge. Il attendit donc, pour écouter et interroger les docteurs, l'âge auquel chez les autres hommes la science commence à pouvoir être apprise¹. On pourrait dire encore² que sachant tout de sa science infuse, Jésus-Christ condescendit encore à posséder une nouvelle connaissance par le contact de la vie et l'expérience des choses³.

¹ D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XII, art. 3, ad primum

— ² D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XII, art. 3, art. 2.

— ³ L'explication la plus ordinaire est celle qui, se mettant en dehors de la question ardue et obscure de la science acquise et expérimentale, dit simplement que « plein de toute science, » l'Enfant Jésus en proportionnait la manifestation à chacun des âges qu'il traversait.

CHAPITRE QUATRIÈME

MYSTÈRES & FÊTES

Nous avons presque complètement laissé et laisserons de côté l'un des plus merveilleux ouvrages de saint Thomas, la *Chaîne d'or*. Dans cette œuvre, on le sait, sont rassemblées toutes les richesses de la tradition, et les magnificences des Pères. Préoccupé uniquement de rendre la doctrine du Docteur Angélique et de la rendre d'une façon lucide et saisissante, nous avons avant tout évité de la voiler sous les détails trop accumulés, quelque beaux, féconds et précieux à la chaire chrétienne qu'ils puissent être : la piété et la science y pouvaient perdre, mais la clarté et l'intérêt y devaient gagner beaucoup. D'ailleurs nous nous réservions de revenir, dans un chapitre spécial, sur ces détails d'érudition et de piété. Car nous ne pouvions en aucune manière nous résoudre à laisser derrière tant de richesses réunies par saint Thomas dans son admirable *Chaîne d'or*, richesses dont l'orateur et le catéchiste peuvent tirer un si facile et si précieux parti.

Comme division, nous prendrons la plus simple et la plus pratique : nous grouperons sous les titres de nos fêtes et de nos mystères chrétiens, les points de doctrine, les réflexions de la piété, ou les recherches de l'érudition que nous avons omis dans la suite des récits qui précèdent.

I. — La sainte Vierge était l'épouse de Joseph et habitait Nazareth avec son saint époux, quand elle reçut la visite et l'ambassade de l'Ange. Elle était solitaire et silencieuse dans son humble chaumière, quand y entra l'envoyé des Cieux. Reconnaissez la vierge à cette conduite de Marie : elle est seule dans l'intérieur de sa maison, seule, loin de tout regard ; accessible à la seule entrevue d'un ange¹. Qu'une femme illustre reçût pour prix de quelque belle action un salut d'honneur, la chose n'était pas inouïe en Israël. C'était une coutume chez le peuple juif d'adresser une salutation aux héroïnes de la sainteté et du devoir. Débora salua Jahel : « Bénie soit entre les femmes, Jahel, épouse d'Héber ! » Booz salua Ruth : « O fille, vous êtes bénie par le Seigneur ! » David aborda avec un salut glorieux Abigaïl qui, par sa sagesse, avait sauvé la famille de Nabal du massacre : « Bénie soyez-vous, parce qu'aujourd'hui vous m'avez arrêté sur la voie du sang et m'avez empêché de me venger de ma propre main. » Mais quelle femme fut jamais saluée par ces mots : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous* ? Cette salutation de l'Ange fait contre-poids à la malédiction prononcée contre la première femme. En

¹ *Calen. aur.*

punition de son péché, Ève doit enfanter dans la douleur : pour Marie, la joie chasse à jamais la douleur.

« Salut, ô pleine de grâces ! »

Marie se trouble : les interprètes ont recherché la cause de ce trouble mystérieux. Il en est qui l'attribuent à la joie : cette opinion étrange a été solidement réfutée. Selon saint Ambroise, Marie fut émue à l'aspect auguste du messager céleste. Saint Jérôme veut que le trouble de la vierge ait été causé par l'apparition subite d'un jeune homme, car c'est la forme que l'Ange avait prise. Dans sa *lettre à Eustochium* ce saint docteur s'exprime ainsi : « Imitez Marie. Cette Vierge, si pure qu'elle mérita de devenir la mère du Sauveur, lorsqu'elle aperçut l'ange sous la figure d'un homme, lorsqu'elle entendit sortir de sa bouche cette salutation : *je vous salue, pleine de grâce*, fut saisie d'un tel effroi qu'elle ne put répondre ; jamais homme ne lui avait adressé de salut. » Tel est le sentiment du grand Docteur : d'autres interprètes, en grand nombre, font remarquer que l'aspect et la parole des anges n'étaient ni insolites ni formidables pour la Reine des anges. Marie ne trembla donc pas en cédant au sentiment de la peur, elle ressentit seulement cette commotion et ce trouble qu'apportent nécessairement la communication du monde surnaturel, et l'apparition des êtres supérieurs. Dieu étant apparu à Abraham, « une profonde et ténébreuse horreur s'empara de lui. » Quand les saintes femmes virent l'ange au tombeau du Christ, elles demeurèrent saisies de terreur. A peine l'ange Gabriel se fut-il révélé au prophète Daniel, qu'un subit effroi lui ravit toutes ses forces. Enfin, à l'aspect de l'Ange, Zacharie « fut rempli de trouble et la crainte fondit sur lui. » En fut-il de Marie comme de ces saints personnages ? Ces auteurs le conjecturent ; quant au

Docteur Angélique, il repousse absolument cette explication, peu d'accord avec les grandeurs de Marie, sa domination sur les anges, et ses perpétuelles communications avec le monde d'en haut. Dans la troisième partie de sa *Somme théologique*, saint Thomas rapporte le trouble de Marie à son humilité profonde. Elle s'était abaissée jusqu'au néant; elle se regardait comme très-indigne du moindre regard de Dieu, et de son plus fugitif souvenir: que signifiaient une salutation si magnifique, les respects si profonds de l'Ange, ses splendides affirmations et ses extraordinaires promesses? « Marie fut troublée en entendant ces paroles de l'Ange. »

2. Saint Thomas s'applique à faire voir tout ce que la conception du Verbe fait chair eut de merveilleux et de divin. Rien dans cette conception n'altéra la fleur de virginité de la bienheureuse Marie. En un instant, le corps du Christ fut formé dans le sein de la Vierge, avec la perfection, l'harmonieuse disposition des membres, l'intégrité complète qui rendit la chair propre à dignement recevoir la très-sainte âme du Verbe incarné. En un instant, le corps animé fut uni hypostatiquement à la divinité: le mystère des deux natures fut accompli dans le Christ; le Christ fut Dieu et Homme tout ensemble; doué de deux volontés; ayant deux opérations, l'une divine, l'autre humaine. A cet instant même, Jésus-Christ fut Prêtre, Pontife de religion, Médiateur, Rédempteur, Sauveur. A cet instant, il fut Saint, le Saint des saints, le Saint par excellence: saint non pas seulement de la sainteté accidentelle que communique la grâce sanctifiante, mais de cette sainteté substantielle qui du Verbe découlait sur l'humanité pour la pénétrer tout entière et la déifier dans une mesure à

jamais inconnue à toute autre créature. Enfin, dès ce premier instant de sa Conception, Jésus-Christ fut prévenu de cette grâce dite *capitale* qui le fait Chef des anges et des hommes, et le donne pour « tête à toute l'Église. » A cet instant encore, il fut doué de la science divine qu'il possède comme Dieu ; de cette science infuse que lui communique dans une surabondante mesure l'union hypostatique, et aussi de la science que la théologie nomme la science *acquise*. En cet instant, il vit l'Essence divine et toutes les choses passées, présentes et futures. Il connut dès lors les secrets des cœurs, et la suite des actions des particuliers comme des événements de toute l'histoire des peuples. Il eut l'entier usage de son intelligence et de sa volonté, et, par cet usage, commença à mériter la gloire accidentelle de son corps ¹.

3. La fête de l'Annonciation est d'une haute antiquité dans l'Église, et Thomassin, qui en fait remonter l'établissement seulement au VII^e siècle, est réfuté avec autant d'aisance que de solidité. Le pape Sergius, qui vivait au VII^e siècle, parle de cette fête comme d'une fête déjà connue et célébrée. Dans l'ancien Martyrologe de l'Église d'Occident, la fête de l'Annonciation est mentionnée en ces termes : « Dans la Galilée et la ville de Nazareth, Annonciation à la très-sainte Vierge Marie de sa Conception, lorsqu'elle fut saluée par l'Ange. » Saint Augustin parle aussi de cette fête. Mais un témoignage plus ancien et plus formel encore, est celui qui nous vient de saint Grégoire le Thaumaturge, dans le troisième siècle. Nous avons du Saint des homélies sur

¹ D. Thom. *Opuscul* 112.

cette fête, où il s'exprime ainsi : « Aujourd'hui Gabriel, l'Ange qui se tient près de Dieu, aborde la très-sainte Vierge et la salue en ces mots : « Je vous salue, pleine de grâces. » Dans l'homélie II^e, le même Père dit encore : « Nous célébrons l'Annonciation de la très-sainte Vierge, comprise dans ces paroles de l'Ange : « Je vous salue, pleine de grâce. » Dans un passage, cité par Benoit XIV, les Bollandistes ne font pas difficulté d'admettre que cette fête remonte aux Apôtres eux-mêmes qui l'instituèrent et la répandirent dans tout l'univers. « Cette solennité se distingue par une antiquité si haute, qu'il est permis de se livrer aux plus pieuses conjectures. Nous pensons que l'établissement de cette fête doit être attribuée à une coutume que garda perpétuellement la très-sainte Vierge, d'honorer d'un culte spécial le jour où elle-même et le genre humain tout entier avaient été gratifiés d'un si divin bienfait ; jour sacré, où le Verbe se fit chair dans son sein virginal, où elle-même devint Mère de Dieu par le consentement qu'elle donna au mystère que lui proposait l'Ange. Les apôtres qui avaient connu ce pieux tribut de la reconnaissance de Marie, se firent un devoir de le recueillir et de l'étendre, et ordonnèrent qu'une fête le consacrerait par tout l'univers. On peut avec raison appliquer à cette solennité ces paroles de saint Augustin adressées aux Donatistes : « Ce que l'Église universelle observe, que les conciles n'ont pas institué, mais que tous les siècles ont vu établi, doit avec raison être regardé comme d'origine apostolique. »

II. — La très-sainte Vierge véritablement « pleine de grâce, » puisque la grâce par excellence, l'auteur de

la grâce, résidait dans son sein comme en un mystérieux tabernacle, partit pour « le pays des montagnes » où habitait sa cousine Élisabeth qu'elle avait résolu de visiter, de sanctifier et d'entourer des soins les plus empressés et les plus délicats. A quel moment Marie entreprit-elle ce long et pénible voyage « au pays des montagnes ? » Vraisemblablement quelques jours seulement après le message angélique et les glorieux secrets de l'Annonciation. « Peu de jours après l'ambassade de l'ange, dit Noël Alexandre, après que Marie eut médité et contemplé le grand mystère, après qu'elle eût payé à Dieu le juste tribut de sa reconnaissance, mue par une inspiration de l'Esprit-Saint, elle se leva et partit avec une courageuse célérité pour les contrées montagneuses de la Judée. » Fit-elle seule ce voyage ? Et devons-nous nous résigner à croire qu'une si jeune et si frêle enfant affronta seule les fatigues et les dangers d'une si longue route ? Tout porte à croire que saint Joseph ne laissa pas partir ainsi sa sainte épouse, et que celui dont la mission comme la gloire était de garder, de soutenir et de défendre la Mère de Dieu, n'abandonna pas sa faiblesse à tant de fatigues et de dangers. On élève une difficulté contre la présence de saint Joseph. Le saint Patriarche ne connut certainement pas le mystère de la Maternité divine avant que l'Ange, bien après le voyage dont il est ici question, le lui eût découvert. Il n'assista donc pas au colloque de Marie et d'Élisabeth. Ce point est hors de doute ; mais quelle nécessité y a-t-il d'en conclure que Joseph n'avait pas lui-même conduit son épouse chez Zacharie ? Quelle difficulté trouve-t-on à admettre que durant un séjour de plusieurs mois, les deux parentes eurent entre elles le solitaire et secret entretien qui fait le fond du

mystère de la Visitation ? Les auteurs ont beaucoup recherché quel était ce pays des montagnes et cette ville dont il a plu à l'Esprit-Saint de taire le nom. L'erreur n'est guère possible dans cette question. Zacharie habitait très-certainement la ville sacerdotale de la tribu de Juda : or la ville sacerdotale de cette tribu était Hébron ou Cariath-Arbe. Cette ville est bien située dans une contrée montagneuse, telle que la désigne le texte évangélique ; ainsi, dire que Marie se rendit au pays des montagnes, chez Zacharie, était suffisamment désigner le lieu où elle se rendait. Quant au temps que Marie passa près d'Élisabeth, l'Évangéliste ne nous laisse aucun doute ni aucune obscurité. « Marie demeura avec Élisabeth à peu près trois mois, et ensuite elle revint dans sa maison. »

2. Dès l'an 1063, la fête de la Visitation était célébrée chez les Frères Mineurs : Benoit XIV en apporte cette preuve que les annales franciscaines font formellement mention de cette fête. Elle était aussi, d'après le même savant auteur, célébrée en Orient. En Occident, elle fut vraisemblablement introduite par le pape Urbain VI, qui en voulut faire un secours contre les maux qui désolaient l'Église, en méritant l'appui de Marie pour l'extinction du schisme. Le successeur d'Urbain VI Boniface IX publia les lettres apostoliques relatives à cette solennité. Dans sa XLIII^e session, le concile de Bâle, en 1441, ordonna que la fête de la Visitation serait célébrée par tout le monde chrétien, le lendemain des calendes de juillet. Plusieurs se sont fait une arme de cette décision d'un concile devenu schismatique contre cette fête elle-même, sans songer combien elle a son fondement dans l'Évangile, et comment elle a été

approuvée, sanctionnée, célébrée par les souverains Pontifes. D'ailleurs ce n'est pas au concile de Bâle, c'est à Urbain VI qu'il faut faire remonter l'origine de cette fête dans les Églises d'Occident.

3. Quelle riche moisson d'enseignements et d'édification la piété chrétienne trouve à recueillir dans ce mystère ! L'Ange porteur de si mystérieux messages avait fortifié la foi de Marie par l'annonce de la miraculeuse grossesse d'Élisabeth. Marie l'a à peine connue, que, non pas par incrédulité ou défiance, mais par la joie de ses désirs, le religieux empressement d'un service à rendre, la célérité que donne l'allégresse, elle se rend au pays des montagnes. Pleine de Dieu comme elle l'est, où pourrait aller la Vierge qu'au pays des montagnes¹ ? Jésus enfermé dans son sein avait hâte de sanctifier Jean son Précurseur². La grâce de l'Esprit-Saint ne connaît pas les retards. O Vierges, apprenez à ne vous point arrêter sur les places publiques, à ne vous point mêler aux discours de la foule³. Et vous, saintes femmes, apprenez de Marie quels soins vous devez prodiguer à vos proches dans le besoin. Marie vivait seule dans l'intérieur d'une maison solitaire : mais sa virginale pudeur ne la put retenir, ni l'aspérité des montagnes ralentir son zèle, ni la longueur du chemin entraver sa charité. Vierges, apprenez aussi l'humilité de Marie. Elle vient la première à sa parente, la plus jeune à la plus âgée ; et elle ne vient pas seulement à elle, mais la première elle la salue, d'où ce texte : « Elle salua Élisabeth. » Plus une vierge est chaste, plus elle doit être humble. Apprenons à déférer à la supé-

¹ S. Ambroise — ² Orig. — ³ S. Ambr.

riorité que donne l'âge, et, maîtres en chasteté, soyons-le encore en humilité. Voyez ce qui se passe : la Reine vient à sa sujette, et elle vient pour servir : Marie se rend près d'Élisabeth, Jésus-Christ près de Jean [†].

A peine Marie est-elle arrivée et Jésus est-il présent chez Zacharie, que les bienfaits éclatent de toutes parts. Jean tressaille : le prophète a plus encore que sa mère l'intelligence et la vue du mystère : il salue Celui qui est le roi des prophètes, et, sans parole encore, c'est par ses tressaillements qu'il le reconnaît et le salue. Qui jamais tressaillit avant que de naître ? La grâce révèle des effets qu'ignorait la nature. Le soldat encore dans le sein maternel reconnaît et adore le Roi qui doit naître. L'enveloppe terrestre n'arrêtait point son regard, car ce n'était pas de l'œil de la chair, mais de celui de l'intelligence, qu'il contemplait le Christ son Seigneur. Et du fils la grâce jaillissait sur la mère. Il fallait la présence du Dieu que portait Marie pour que Jean fût inondé de l'onction de la grâce ; mais à peine ce Dieu eut-il apparu que l'effusion de l'Esprit tomba sur Jean et de Jean sur sa mère. Le texte sacré ajoute : « Élisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint. » Qu'elle l'ait été de la plénitude qui débordait de son fils, on n'en saurait douter. L'esprit de prophétie lui révèle à la fois le passé, le présent et l'avenir ; elle connaît que la Vierge a été fidèle aux paroles de l'Ange ; elle comprend que Marie porte dans son sein le Rédempteur du monde ; elle lit dans l'avenir la suite des gloires qui s'y doivent dérouler. « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? » Ce n'est pas qu'elle ignore que c'est Dieu seul et l'action du Saint-Esprit qui lui

[†] *Calen. aur.*

amènent Marie pour la sanctification et la gloire du fils qu'elle porte en elle, mais par ces mots elle confesse qu'aucun mérite humain ne lui vaut ce bonheur, mais la grâce divine toute seule. « D'où me vient ce bonheur?.. » c'est-à-dire : qu'ai-je fait, quelle bonne œuvre ai-je pu accomplir qui me mérite tant de bienfaits ?

« Marie demeura chez Élisabeth... » Ce ne fut pas seulement l'amitié qui prolongea ce séjour, Marie demeura pour le bien et la sanctification de Jean. Si au seul moment de l'arrivée de Jésus et de Marie, il y eut dans le Précurseur un tel mouvement d'allégresse et de si divins tressaillements, que ne dut pas opérer en lui le séjour prolongé de ces hôtes divins ? L'âme sainte qui a conçu le désir du Verbe spirituel, doit gravir les sommets élevés de la perfection et des exercices de la vertu ; elle y demeure l'espace de trois mois, jusqu'à ce que le radieux éclat de la foi, de l'espérance et de l'amour l'illumine.

Rentrée dans sa maison de Nazareth, Marie ne la quitta plus et y attendit l'heure de son bienheureux enfantement ¹.

III. — Un édit de l'empereur Auguste enjoignant un recensement par toute la terre, força providentiellement Marie et Joseph au voyage de Bethléem, où devait naître le Christ Rédempteur du monde.

Le recensement consistait à faire inscrire son nom, celui de son épouse et de ses enfants. Il y fallait aussi faire connaître sa condition et sa position de fortune, attendu que parfois la loi romaine exemptait de l'impôt

¹ *Caten. aur. in Luc.*

et que les garçons, avant quatorze ans, les filles avant douze, n'y étaient point soumis. Les noms de Jésus-Christ, de la bienheureuse Vierge et de saint Joseph se trouvèrent de cette manière inscrits aux rôles de l'empire. « Tout cela, dit le savant Benoît XIV coupant court à des objections mesquines et des réfutations plus mesquines encore, tout cela s'est fait providentiellement. Le Messie devant naître à Bethléem comme il devait être conçu à Nazareth, il fallait que Marie s'y rendit. Ce voyage, voulu dans les décrets divins, fut amené par l'édit impérial. Tout cela nous prouve que Dieu dispose des événements de ce monde et les fait tous concourir à ses desseins, Maître qu'il est et Ordonnateur suprême de l'univers. »

L'heure solennelle venue où le Sauveur des hommes devait paraître, il s'échappa soudain comme un pur rayon de l'astre virginal. « Elle mit au monde son Fils premier-né et l'enveloppa de langes et le déposa dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » Marie enveloppa de langes le saint Enfant : preuves sans réplique que, conçu divinement, il fut enfanté sans la malédiction de l'infirmité et de la douleur. Barradius pense que l'Enfant fut déposé sur le sol, afin de nous mieux instruire de l'humilité. Lucas veut que la bienheureuse Vierge l'ait reçu dans ses bras comme un fruit mûr que l'on cueille de l'arbre. Selon Suarez, l'Enfant-Dieu, reçu par les Anges, fut par eux placé dans les bras de sa très-sainte Mère. On peut voir toutes ces opinions exposées dans Cornille Lapière.

L'opinion la plus généralement reçue et la mieux consacrée par la tradition, est que l'enfantement divin eut lieu non pas dans Bethléem même, mais dans un lieu des alentours, assez rapproché néanmoins pour

être nommé du nom même de la bourgade. Qu'est-ce que cette grotte où naquit le Sauveur du monde ? Saint Luc nous dit que la Vierge coucha l'Enfant dans une crèche. Saint Jérôme appelle le lieu de la naissance de Jésus *parvum terræ foramen*, un petit trou dans la terre ; Eusèbe lui donne le nom de caverne, *antrum* ; Origène nous donne un témoignage plus étendu et plus circonstancié : « Si quelqu'un, dit-il dans son traité *Contre Celse*, veut s'assurer si Jésus-Christ est bien né à Bethléem d'après la prophétie de Michée et le récit des Apôtres, on lui montrera à Bethléem une grotte où est né le Sauveur, et, dans cette grotte, la crèche où il a été déposé enveloppé de langes. Ce fait est de notoriété publique, admis par les adversaires mêmes de notre foi. » La ville de Bethléem, dit Benoît XIV, est située sur un monticule dont le sol est de tuf. L'étable était taillée dans la pierre. Saint Jérôme racontant le voyage de sainte Paule à Bethléem, dit de cette étable : « Paule étant entrée à Bethléem, pénétra dans la grotte, *in specum*. » Ces paroles de saint Jérôme ne laissent pas de doute sur l'aspect et la nature du réduit où voulut naître le Sauveur du monde. Quant à la présence dans cette étable du bœuf et de l'âne, de si respectables autorités l'attestent et une si constante tradition en fait foi, que la nier serait presque téméraire. C'est là qu'après avoir reçu l'inconscient hommage des animaux, le Dieu anéanti reçut dans les bergers les prémices des petits et des pauvres dont il voulait former son royaume et sa cour. Une tradition constante et d'antiques ruines fixent le lieu où résidaient ces pasteurs et d'où ils entendirent le concert angélique. C'est le lieu même où bien des fois le patriarche Jacob fit paître ses troupeaux. L'antique Israël soupirait après la

venue du Messie aux lieux mêmes où le Messie allait naître.

2. Nourrissons maintenant notre âme de la manne des Docteurs et des Pères si précieusement recueillie par saint Thomas dans sa *Chaîne d'or*. « Marie enfanta son premier-né... elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. » Le Fils de Dieu pouvait apparaître en ébranlant le ciel, en faisant trembler la terre et en lançant des foudres : mais, Sauveur et non juge redoutable, ce n'est pas de ce formidable appareil qu'il voulut entourer son berceau. D'ailleurs c'était pour fouler aux pieds l'orgueil humain qu'il venait parmi nous : aussi, non-seulement il se fait homme, mais homme pauvre et dénué de tout. Pour mère il prend une indigente, et, au moment où il naît, il n'a pas même un berceau ! Celui dont le Ciel est la demeure, n'a pour berceau qu'une étroite et dure crèche ; et c'est ainsi qu'il nous mérite les larges et opulentes joies des cieux. Voici le Pain des anges étendu dans la crèche, afin de nous nourrir ; nous, le troupeau béni, du froment de sa divine chair. En venant dans le monde, il trouve l'homme devenu charnel et animal : il se place devant lui dans une crèche comme une nourriture toute préparée ; ainsi l'homme, laissant là les grossières pâtures, se tournera vers un tout divin aliment ; l'homme laissera une paille indigne de lui désormais et se nourrira du Pain céleste, du Corps sacré qui donne la vie. Si le Dieu qui est assis à la droite du Père gît misérable et dénué dans un réduit étranger, c'est pour nous préparer, dans la maison de son Père, de nombreuses demeures. S'il naît loin de la demeure de ses parents et le long du chemin, c'est qu'il est lui-même le chemin qui mène à la Patrie

éternelle, et qu'il veut nous indiquer que naissant dans la chair de l'homme, il naît en un lieu pour lui lointain et étranger. Puissant en lui-même, pour nous il est faible ; riche en lui-même, pour nous il est indigent ; chrétien ne sois pas ébranlé au spectacle de ce dénûment : songe seulement que par là ton Dieu te rachète. O Seigneur Jésus, je dois plus à vos abaissements qui me sauvent qu'à vos œuvres qui m'ont créé. Que m'eût-il servi de naître si je n'eusse été racheté ! ?

« Or il y avait aux environs des bergers qui veillaient la nuit dans les champs à la garde de leurs troupeaux, et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux. » L'Ange ne va pas à Jérusalem, la ville des scribes et des pharisiens corrompus et rongés par l'envie ; il aborde des âmes simples et droites, fidèles aux traditions de Moïse, et héritières de la piété des patriarches. L'innocence est le sentier qui mène à la divine philosophie. Remarquez le signe donné aux pasteurs pour reconnaître Jésus. Ce n'est pas la pourpre, ce sont de pauvres et misérables langes ; ce n'est pas un berceau enrichi d'or, c'est la plus humble crèche. Mais si ces langes offensent votre délicatesse, prêtez l'oreille au concert angélique ; si la pauvreté de la crèche vous est repoussante, levez les yeux au ciel et contemplez la nouvelle étoile qui y annonce la naissance du Sauveur. Vous avez foi aux abaissements, ayez foi aussi aux grandeurs ; ce que le mystère a d'humble et de vil vous étonne, vénérez aussi ce qu'il a de grand et de merveilleux. Au sens mystique, l'apparition de l'Ange aux bergers et la clarté divine qui les environne, signifient que les pasteurs des âmes, pieusement

¹ *Caten. aur.*

attentifs à la garde de leur troupeau, jouiront les premiers des illuminations divines, et que leur vigilance leur méritera l'abondance des lumières et des grâces de Dieu. Les bergers représentent les directeurs des âmes ; la nuit durant laquelle ils gardent leur troupeau, la longue suite des tentations et des périls dont ils se préservent eux-mêmes avec ceux qu'ils dirigent. Il fallait que des bergers veillassent à ce moment de la naissance « du bon Pasteur, » de ce Pasteur qui devait ramener aux vrais pâturages ses brebis partout dispersées ¹.

A l'ange se joignit incontinent une troupe d'autres anges. « Il se joignit à l'Ange, dit le texte sacré, une grande troupe de la milice céleste. » Admirable expression, *milice céleste* ! Le grand Roi s'avance pour combattre et chasser « les puissances de l'air, » les anges se rangent autour de leur chef dans ce vaste combat où Jésus-Christ porte la perturbation et l'effroi dans les phalanges infernales afin de briser leurs efforts et d'arrêter leurs ravages. Les anges chantent : « Gloire à Dieu dans les Cieux ! » A peine le premier ange a-t-il annoncé la naissance du Dieu fait homme, que tous les autres éclatent en actions de louanges à la gloire du Créateur. Ainsi le Christ est glorifié ; ainsi nous sommes instruits nous-mêmes que lorsqu'un de nos frères fait devant nous quelque réflexion pieuse, ou lorsqu'il nous vient à l'âme quelques bonnes pensées, tout en nous, le cœur, les lèvres, les actes, doivent éclater en saints transports et en concerts de louange. Les anges chantent parce qu'ils nous voient rachetés ; ils nous savent rentrés en grâce, ils se réjouissent de ce que leur

¹ *Caten. aur.*

nombre va être complété. Ils nous souhaitent la paix : « Paix, disent-ils, sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Autrefois, quand nous étions infirmes et abjects, ils nous devaient délaissier ; maintenant que notre Rédempteur a pris notre chair, ils nous envoient leur fraternel salut. La paix est donc faite par le Christ. Le Christ nous a réconciliés à Dieu le Père, enlevant du milieu du monde le péché qui faisait de nous des ennemis, des deux peuples n'en faisant plus qu'un seul, réunissant le ciel et la terre dans un même bercaïl. Quand les anges ajoutent : « aux hommes de bonne volonté, » ils désignent pour qui ils demandent la paix. C'est pour ceux-là seuls qui reçoivent le Christ naissant. Car « point de paix aux impies, » mais paix ineffable à tous ceux qui craignent Dieu. Nous comprenons maintenant pourquoi le Sauveur a pu dire : « Je ne suis pas venu établir la paix sur la terre, » tandis que les anges chantent : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Si le Seigneur ne donne pas la paix sur la terre, ce n'est qu'aux hommes sans bonne volonté qu'il ne la donne pas¹.

« Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : passons à Bethléem et allons voir la parole qui vient d'être faite, que le Seigneur vient de faire et qu'il nous montre. » Étonnante profondeur de ce discours des bergers ! Ils ne disent point : « Allons voir l'enfant ; » ils disent : « Allons voir le Verbe qui a été fait ; » allons voir comment le Verbe, qui était de tout temps, a été fait chair pour nous, ce Verbe qui est le Seigneur, qui s'est fait lui-même chair pour nous, et qui nous montre cette

¹ *Galen. cur.*

chair qu'il vient de prendre pour notre salut. Admirez comme l'Écriture pèse le sens de chaque mot. Voir la chair, c'est du même regard voir le Verbe qui lui est uni et qui n'est autre que le Fils de Dieu. Admirez dans ces bergers la perfection de la foi ; ne prenez pas garde à la grossièreté de leur allure, c'est la simplicité que cherche le Dieu qui vient de naître et non pas le faste de l'ambition. Il est dit des bergers : « Ils vinrent avec empressement. » Aussi qu'ajoute le texte ? « Ils trouvèrent. » Ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant couché dans une crèche. C'est l'ordre qu'après que la naissance du Rédempteur a été chantée magnifiquement, les âmes s'en viennent contempler la gloire du Verbe fait chair. Les bergers ne se contentent pas même de croire au récit qu'ils viennent d'entendre et au spectacle qui vient de leur être montré : ils publient, ils racontent à Joseph et à Marie l'apparition angélique, ils la racontent à tous les autres, et tous admirent, et tous glorifient. Comment ne pas admirer la merveille qui vient d'apparaître : un Dieu sur terre, la terre réconciliée avec le Ciel, cet ineffable petit Enfant joignant ensemble le ciel à la terre, pacifiant en lui toutes choses, et, Homme et Dieu tout ensemble, négociant entre la terre et les cieux la plus admirable alliance ? Marie écoutait ces bergers et recueillait la foi de leurs lèvres. « Marie, dit le texte sacré, conservait toutes ces paroles, les repassant en son cœur. » Elle ne révélait à personne les mystères de Jésus-Christ ; elle comparait ce qui lui avait été annoncé avec ce qu'elle voyait accompli. Marie gardait le silence et repassait tout dans son cœur. Tout ce que l'Ange lui avait prophétisé, tout ce qu'elle avait appris de Zacharie, d'Élisabeth et des bergers, elle le repassait et le comparait

dans le secret de son cœur. Cette Mère de la sagesse admirait comment tout concourait à montrer le Dieu véritable dans l'Enfant auquel elle venait de donner le jour. « Les bergers s'en retournèrent louant et glorifiant Dieu. » Les pasteurs des âmes, tantôt, durant le sommeil de tous, contemplant les choses célestes ; tantôt, dans une ardente recherche, parcourent les exemples des saints ; tantôt, ils s'en retournent aux fonctions de leur ministère. A l'exemple des bergers, ils doivent aller en pensée à Bethléem, puis célébrer par de dignes actions de louange l'incarnation du Fils de Dieu. Laissons donc nos grossières concupiscences, élevons-nous jusqu'à la céleste Bethléem, la maison du pain ; et méritons de voir sur le trône de son Père Celui que les bergers contemplèrent dans les vagissements de l'enfance et les faiblesses du berceau¹.

IV. — « Le huitième jour où l'Enfant devait être circoncis, il fut nommé Jésus, qui était le nom désigné par l'Ange. » C'est pour plusieurs motifs que le Christ a été circoncis. Il voulait d'abord nous montrer la réalité de sa chair contre les erreurs des hérétiques qui, tels que les Manichéens, prétendent que le Verbe incarné n'est venu à nous qu'en apparence et comme une vision sans réalité. De plus, Jésus nous prouve par la circoncision que sa chair n'est pas consubstantielle à la Divinité comme osera le prétendre Apollinaire ; ni apportée du ciel comme le blasphémera Valentin. Il veut encore confirmer, en s'y assujettissant, la circoncision instituée autrefois par lui pour préparer sa venue. Enfin, en

¹ *Cal. n. aur.* Comment. in Luc.

recevant la circoncision, il ôte aux Juifs toute excuse : ils ne pourront plus objecter qu'il leur est impossible d'accepter un Christ incirconcis. Mais ce qui domine dans la démarche du Sauveur, c'est la volonté de nous devenir un exemple et un modèle. Jésus nous enseignait tout d'abord l'obéissance, puis ensuite le crucifiement de la chair et la mortification : la circoncision n'exprimait pas autre chose que le dépouillement de la nature corrompue : être circoncis, c'était détruire en soi ce que le péché avait apporté de honteux et de criminel¹.

Selon le précepte de la loi, le jour même de la circoncision le Verbe incarné reçut le nom de *Jésus*. Le nom glorieux de Jésus digne de tous les hommages, nom au-dessus de tout nom, ne devait pas être prononcé d'abord par les lèvres humaines ni être par elles annoncé au monde : ce fut au ciel à nous l'apprendre, aussi l'Évangéliste ajoute-t-il : « nom qui fut nommé par l'ange... » Les élus se réjouissent dans ce nom de Jésus ; car de même que nous sommes nommés *chrétiens* de *Christ*, ainsi sommes-nous *sauvés* de notre Sauveur, de notre Jésus ; et ce nom de *sauvés* nous fut donné bien avant notre naissance à la foi, nous l'eûmes dès les siècles de l'éternité².

V. — Entre la Circoncision et la Présentation au temple se place un autre touchant mystère, rempli pour l'âme fidèle et le prédicateur de l'évangile des plus beaux enseignements : c'est l'arrivée à Bethléem des Rois Mages, et le témoignage de leur foi, de leur intrépidité

¹ *Calen. aur.* — ² *Calen. aur.*

et de leur amour. Ce mystère, qui est celui du réveil de la gentilité entière et de son appel à la foi, nous le célébrons sous le nom d'Épiphanie.

Au moment où, dans l'obscurité d'une caverne, sur le lit étroit d'une crèche, la Majesté infinie s'amoindrissait aux minimes proportions d'un petit enfant ; quand un Dieu se suspendait au sein maternel, quand il s'enveloppait de pauvres langes, un astre étincelant apparaissait dans le ciel, chassait l'ombre qui pesait sur le monde, de la nuit faisait le plus éblouissant des jours, afin que le Jour véritable ne fût plus voilé sous les ténèbres de la nuit. « Jésus étant né à Bethléem, ville de Juda, au temps du roi Hérode, voici que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, disant : Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » Que furent ces Mages sinon les prémices des nations ? Ainsi tous viennent à la Pierre angulaire : parmi les Juifs, les bergers ; parmi les Gentils, les Mages ; les uns de près, les autres de loin. Jésus ne se manifeste ici ni aux savants ni aux justes. L'ignorance prédomine dans la rustique troupe des pasteurs ; l'impiété dans l'incroyance et les superstitions de l'Orient. La Pierre angulaire s'unit les uns et les autres, les bergers et les Mages ; Jésus venait choisir la folie pour confondre la sagesse de ce monde, il appelait, non pas les justes, mais les pécheurs ; aucune grandeur ne devait plus s'enorgueillir, aucune faiblesse se décourager. Ces trois Mages représentaient l'universalité des nations venues des trois enfants de Noé. Ils n'étaient que trois, mais leur suite était brillante et nombreuse. — D'où venaient-ils ? Les opinions sont nombreuses et diverses. Plus vraisemblablement ils étaient de la race de Balaam. Balaam

avait dit dans sa prophétie : « Une étoile sortira de Jacob. » Cette grande tradition resta le patrimoine de sa race : ses descendants en conservèrent la mémoire, jusqu'à ce qu'ils la virent enfin réalisée. Cette opinion admise, la promptitude de l'arrivée de ces Mages à Jérusalem s'explique sans difficulté, car leur pays confinait presque avec la terre promise. Que si l'Évangéliste les dit venus d'Orient, c'est qu'en effet leurs frontières touchaient au côté oriental de la Judée. Mais un sens plus haut s'offre à nous : l'Orient, c'est le Christ, le Christ dont il est dit : « Voici l'Homme, l'Orient est son nom. » Venir de l'Orient, c'est venir de Jésus, naître de Jésus, parvenir par lui et en lui au salut¹.

Ils vinrent à Jérusalem. « Où est né, demandèrent-ils, le Roi des Juifs ? » Bien des rois avaient vécu et étaient morts en Israël : est-ce l'un deux que les Mages viennent adorer ? Non certes ! La parole que leur avait dite le Ciel ne pouvait pas regarder un roi terrestre ; qu'avaient-ils à adorer dans un homme, roi en Judée, comme eux-mêmes l'étaient dans leur pays ? Le Roi qu'ils viennent adorer, ils le croient, ils le savent, est l'Auteur de leur salut. La crèche ne renferme qu'un Enfant nouveau-né, à cet âge de la première enfance que nul ne songe à aduler encore ; la pourpre ne brille pas sur l'Enfant de Bethléem, le diadème ne ceint pas son front ; ce n'est pas l'éclat d'une cour, ni la terreur des armes victorieuses, ni le bruit de la gloire militaire qui appelle ces rois étrangers et leur met au cœur des prières si humbles et des aspirations si brûlantes. Un petit enfant, né d'hier, frêle et chétif, pauvre et dans un dénûment que tous dédaignent et méprisent se voyait,

¹ *Calen. aur.*

couché dans une crèche ; mais sous cette faible enveloppe la Grandeur infinie se dissimule, ces hommes le savent, ils l'ont appris non de la terre qui le porte, mais du Ciel qui a tout révélé ; aussi disent-ils : « Nous avons vu son étoile. » Ces hommes annoncent et ils interrogent ; ils croient et ils cherchent encore : figure de ceux qui marchent dans la foi et attendent la béatifique vision ¹.

Attachons-nous à pénétrer le mystère de l'étoile apparue aux Mages. Le Christ était l'attente des nations dont l'innombrable héritage avait été un jour promis au bienheureux Abraham. Or cette postérité innombrable, ce n'était pas la chair et le sang, c'était la foi qui la devait multiplier, et Dieu la montra au Patriarche sous la figure des étoiles, afin qu'il l'attendit non comme une génération terrestre, mais comme une famille céleste et divine. Une étoile se lèvera au jour où la postérité promise à Abraham se lèvera elle-même pour former la famille céleste et radieuse des Élus de Dieu. Comment les Mages connurent-ils que le lever de cet astre annonçait la naissance du Roi rédempteur du monde ? Les anges purent leur dire : « L'étoile que vous avez vue est le signe du Christ. Allez, adorez-le au lieu où il vient de naître, et connaissez la nature et la grandeur de Celui qui est né. » On peut croire encore que, outre l'éclat extraordinaire de l'astre qui frappait leurs regards, une plus éblouissante clarté se fit dans leur âme, qui les éclaira de la révélation de la foi. La foi des Mages est notre instruction à nous-mêmes. Leur zèle, leur sagesse, leur courage nous sont de précieux exemples ; et de même que l'examen que fit

¹ *Calen. aur. in Matth.*

Thomas des plaies du Sauveur devint le fondement de notre foi, de même les regards que jetèrent les Mages sur sa divine enfance sont l'illumination de notre piété ¹.

Quel contraste entre les Mages et Hérode! Quelle intrépidité dans les premiers! Quelle cruauté lâche et basse chez le second! Les Mages n'ignorent pas que dans Jérusalem règne Hérode; ils savent que saluer du vivant du roi un autre Roi est un crime puni de mort; mais, l'œil fixé sur le roi de l'avenir, ils ne redoutent pas celui du présent. Ils n'ont pas vu encore le Christ et déjà ils sont prêts à mourir pour lui! O heureux Mages! qui avant d'avoir connu le Christ l'ont déjà confessé devant un tyran implacable. Les Mages brûlent de désirs pour le Rédempteur: Hérode tremble d'effroi devant un successeur. Ainsi la grandeur est-elle sans cesse agitée de mille soucis divers. Les hautes branches de l'arbre sont violemment secouées par le souffle du vent: les hommes élevés au pouvoir sont émus de tous les souffles de la fortune; tranquilles comme au fond d'une vallée profonde, les hommes de condition médiocre passent leur vie dans la paix. Mais que sera donc le tribunal du Juge alors que le berceau de l'Enfant fait à ce point trembler les pécheurs? Ah! que les rois le craignent, assis maintenant à la droite de son Père, Celui qu'un roi impie redoutait suspendu encore au sein maternel. Ta crainte est bien vaine, ô Hérode! ta cour ne saurait contenir ce monarque; cette royauté n'a pas les proportions chétives de ta couronne; ce Prince que tu ne veux pas voir roi de la Judée, règne partout ²!

¹ *Calen. aur.* — ² *Calen. aur.*

« Et ayant rassemblé tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. » Hérode ici joue le rôle de Satan ; Satan qui l'inspira continue maintenant son œuvre ; Satan ne cesse pas d'être tourmenté de la conversion des peuples et de l'amointrissement de son empire. Tous les deux étaient dévorés d'une inquiétude égale, mais dont l'objet différait. Hérode craignait un roi terrestre ; Satan un roi du ciel. Voici qu'avec eux la Judée elle-même se trouble, elle que la naissance d'un roi juif aurait dû jeter dans les transports de la joie ; mais elle se troublait parce que les méchants ne se peuvent réjouir aux approches du juste. Peut-être était-ce par crainte d'Hérode que les Juifs entraient dans ces sentiments détestables : car trop souvent le peuple veut plaire aux tyrans dont il n'éprouve que la cruauté. « Il s'enquit où devait naître le Christ. » Voyez quelle admirable harmonie ! Les Juifs et les Mages s'instruisent les uns les autres. Les Juifs apprennent des Mages qu'une étoile a annoncé le Christ en Orient ; les Mages, des Juifs que dans une antiquité reculée les prophètes ont chanté sa venue. Ainsi la Providence amène ces rois étrangers à rechercher avec plus d'ardeur que jamais Celui qu'annoncent au monde l'éclat d'une étoile et la lumière de la prophétie. Les Mages cherchent, les Juifs demeurent inertes et immobiles. Ils se montrent semblables aux ouvriers qui construisirent l'arche de Noé et qui, après avoir fourni aux autres les moyens du salut, périrent eux-mêmes dans les eaux du déluge ; ils ressemblent à ces pierres du chemin qui renseignent les voyageurs, et restent elles-mêmes immobiles ; elles dirigent les autres sans qu'elles-mêmes puissent marcher. Les Mages entendirent la vérité et se mirent en chemin ;

les Juifs, possesseurs de la vérité, la répandent, et ils restent sans jouir de ses fruits¹.

« Ayant ouï le roi, ils partirent, et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. » Ce passage donne à conclure que l'étoile, après avoir conduit les Mages à Jérusalem, se voila afin de les forcer d'entrer dans la ville et de leur donner ainsi sujet de divulguer le mystère de la naissance du Messie. Dieu obtenait ainsi deux effets. Les Juifs étaient confondus, eux qui, possesseurs de toutes les prophéties, n'avaient pas été au devant de Celui qu'elles annonçaient, tandis que ces étrangers et ces idolâtres le cherchaient sur la foi d'une étoile qui leur était apparue. En second lieu, les prêtres étaient couverts de confusion, eux qui, interrogés par Hérode sur le lieu où devait naître le Christ, avaient répondu sans hésiter : « A Bethléem de Juda, » et néanmoins s'obstinaient à méconnaître et à ignorer. En reparaisant, l'étoile se montrait la servante empressée du Christ, elle qui ralentissait sa marche avec celle des Mages, suivait leurs pas et ne faisait que leur obéir. Quand elle eut montré la grotte aux rois adoreurs, quand elle l'eut fait resplendir de sa lumière, et étinceler le toit qu'habitait l'Enfant, elle disparut ; c'est le sens de cette phrase : « Jusqu'à ce qu'elle arrivât au lieu où était l'Enfant... » Cette étoile s'arrêta sur la tête de l'Enfant comme pour dire : « le voilà ! » Elle le désigna en dardant sur lui sa lumière, c'était son langage à elle et sa façon de s'exprimer. Cette étoile est la voie, et la voie est le Christ. Le Christ par son Incarnation est devenu notre étoile, étoile

¹ *Caten. aur. in Mat h.*

du matin, étoile radieuse, qui ne se montre pas dans la région des Hérode, mais qui brille là où est le Seigneur. L'étoile, c'est la grâce, comme Hérode représente le Jénon. Nous soumettons-nous au démon par le péché? nous perdons la grâce; sortons-nous par la pénitence de cette honteuse et criminelle domination? nous la retrouvons, elle brille et nous guide jusqu'à ce qu'elle nous ait conduits à la demeure que l'Enfant habite et qui est l'Église de Dieu ¹.

« Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère. » « Ils trouvèrent l'Enfant; » enfant tout petit, incapable de se servir, sans parole, dans les faiblesses communes de l'enfance. S'il était indubitable, sur la foi des plus irrésistibles preuves qu'en lui était renfermée l'invisible majesté de Dieu, il devait l'être aussi que cette éternelle Essence s'était en toute réalité unie à la vérité de la chair. «... Avec Marie sa mère : » non pas ornée du diadème, mais couverte à peine d'une grossière tunique, qui, sans l'orner, ne faisait que la vétir, et telle que devait la porter dans le voyage, la femme d'un charpentier. Ah ! sans doute, s'ils étaient venus pour quelque roi terrestre, les Mages seraient confondus en se voyant, après un long voyage, parvenus devant le spectacle d'un pareil dénûment; mais c'est un Roi céleste qu'ils cherchent, et, en dépit de ce que leur montrent les yeux du corps, le témoignage de l'étoile leur révèle un Dieu dans ce petit pauvre, et la dignité royale du Christ brille suffisamment aux yeux de leur cœur. Aussi est-il dit que, « s'agenouillant, ils l'adorèrent ². »

Sans doute, les dons qu'ils offrent sont les dons naturels

¹ *Caten. aur. in Matth., cap. 1.* — ² *Caten. aur. in Matth.*

du pays qu'ils habitent ; néanmoins ils y attachent une mystérieuse signification. Ils offrent à l'Enfant de l'or, de la myrrhe et de l'encens. L'or est le tribut payé au Roi, l'encens s'offre à Dieu, la myrrhe est employée dans la sépulture. On offre au Christ l'or comme à un grand roi, l'encens brûle devant lui comme devant la Majesté divine, la myrrhe lui est présentée comme à la victime qui doit s'immoler pour le salut de tous. Ces trois hommes qui offrent à Dieu leurs présents représentent les nations venues des trois parties du monde. Ils ouvrent leurs trésors alors que du fond de leur cœur ils font jaillir la confession de la foi. La scène se passe au plus profond de la grotte, pour nous apprendre à ne pas dissiper par la vaine gloire les trésors de notre âme, ils offrent trois présents, reconnaissance mystérieuse de la très-sainte Trinité¹.

Il est dit des Mages : « Ils s'en revinrent par un autre chemin dans leur pays. » Les Mages, en revenant dans leur pays par un autre chemin, nous donnent un grand enseignement. Notre pays est le ciel ; et lorsqu'après avoir connu le Sauveur, nous y retournons, il nous est défendu de le regagner par le même chemin qu'auparavant nous suivions. Nous avons quitté cette patrie par l'orgueil, la désobéissance, l'attache aux choses sensibles, l'attrait du fruit défendu ; nous n'y pouvons revenir que par les larmes, l'obéissance, le mépris des biens terrestres, et la mortification des appétits de la chair. Il n'est pas possible à ceux qui viennent d'Hérode au Christ de retourner du Christ à Hérode. Quand du Christ on passe à Hérode par le péché, la pénitence seule ramène au Christ outragé par la prévarication².

¹ *Calen. aur. in Matth.* — ² *Calen. aur. in Matth.*

VI. — « Le temps de la Purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, etc... » Pour expliquer le mystère de la Purification, nous devons faire observer, avec Benoît XIV, qu'il existait deux prescriptions dans l'ancienne loi, l'une dans le Lévitique, l'autre dans l'Exode. Dans le Lévitique il est ordonné que la mère d'un enfant mâle sera considérée comme impure durant sept jours et qu'elle restera également souillée durant les trente-trois jours suivants. Pendant tout ce temps, elle était privée d'entrer dans le temple, et si, ce temps accompli, elle y voulait pénétrer, elle devait apporter avec soi un agneau d'un an en holocauste et une jeune colombe ou une tourterelle pour le péché. Si la femme était pauvre, elle pouvait, d'après la loi, n'offrir que deux tourterelles et deux jeunes colombes, l'une en holocauste et l'autre pour le péché. La seconde loi, contenue dans l'Exode, ordonne que l'on consacre à Dieu tout mâle nouveau-né. Mais la même loi indique qu'il faut racheter l'enfant pour une somme d'argent.

Selon la loi du Lévitique, qui n'entend parler que des voies ordinaires de la génération, Marie ne pouvait être soumise à l'humiliante observance de la purification, elle qui avait conçu par l'opération du Saint-Esprit : pareillement son Fils ne pouvait être le sujet de lois semblables, lui, le Législateur suprême et le Dominateur universel ; néanmoins Jésus et Marie s'y soumirent et nous devons avec stupéfaction voir arriver au temple et y passer pour de vulgaires pécheurs, Celui qui était la sainteté même, et celle dont l'Ange avait dit : « Salut, ô pleine de grâce. » O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu ! Celui qui avec son Père reçoit l'hom-

mage des sacrifices, offre un sacrifice ; la vérité se conforme à la figure : le législateur suprême se fait sujet de la loi ! « Deux tourterelles ou deux petits de colombe. » C'était l'offrande des pauvres : ainsi le Seigneur, riche par excellence, s'est fait pauvre afin de nous faire participer à son opulence infinie ¹.

« Or il y avait à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. L'Esprit-Saint était en lui et il lui avait été dit par l'Esprit-Saint qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint inspiré, au temple et lorsque l'Enfant Jésus y fut introduit par ses parents, afin qu'ils fissent pour lui selon la coutume établie par la loi. Siméon le prit dans ses bras et bénit Dieu, disant : « Laissez maintenant, Seigneur, selon votre parole, votre serviteur se reposer en paix, parce que mes yeux ont vu le Sauveur donné par vous, que vous avez placé en vue de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations, et gloire de votre peuple d'Israël. » Et son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses qui se disaient de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie sa mère : « Voilà que Celui-ci est placé pour la ruine et pour la résurrection de beaucoup en Israël et en signe de contradiction, et votre âme à vous-même sera transpercée par le glaive, de sorte que les pensées de beaucoup de cœurs seront dévoilées. » Il y avait aussi Anne la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était très-avancée en âge, et avait vécu sept ans avec son mari qu'elle avait

¹ Nous avons assez longuement ailleurs expliqué le mystère de la tourterelle et de la colombe d'après la doctrine du Docteur Angélique. Nous n'y revenons pas ici.

épousé à l'entrée de la jeunesse ; puis elle était restée veuve quatre-vingt-quatre ans. Ne sortant pas du temple, elle s'occupait nuit et jour dans le jeûne et la prière au service de Dieu. Elle aussi, survenant à cette même heure, louait le Seigneur et parlait de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël¹. » La divine naissance du Rédempteur reçut le témoignage non-seulement des anges et des prophètes, des bergers et de ses parents, mais encore celui de deux saints vieillards. « Il y avait un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. » La sainteté ne va point sans la crainte, non pas cette crainte mercenaire qui tremble pour des pertes temporelles (l'amour parfait chasse une pareille crainte), mais cette pieuse et filiale crainte du Seigneur, cette crainte qui « est durant tous les siècles, » et qui, plus elle est intense, plus elle garde de tout péché. Il était vraiment « juste », ce vieillard qui attendait non pas son propre bonheur, mais la « consolation » commune de tout le peuple « d'Israël. » Et cette consolation d'Israël, ce n'était pas dans les biens temporels qu'il la plaçait, mais dans la venue de la lumière qui devait chasser les ombres de la loi. Il aspirait à être délivré des liens de la mortalité, mais il voulait voir auparavant le Rédempteur promis, car il savait que bienheureux sont les yeux qui le contemplent. Nous pouvons comprendre par là avec quelle ardeur les Saints de l'ancienne loi soupiraient après le mystère de l'Incarnation. Bienheureux celui qui, avant de sortir de ce monde, aura cherché à voir le Christ du Seigneur, en le contemplant par avance des yeux du cœur, en habitant son temple, en imitant les saints. » Il le prit entre ses

¹ Luc.

bras. » Vous aussi, si vous aspirez à saisir Jésus dans vos mains et à l'embrasser, faites tous vos efforts pour être conduits par l'Esprit; venez au temple comme Siméon. Heureuse mille fois cette entrée dans le temple qui lui sert d'entrée dans la demeure de son éternité ! Heureuses les mains qui touchent le Verbe de vie ! Heureux les bras qui s'ouvrent pour recevoir le Christ Jésus ! Si une femme, pour avoir touché le bord de son vêtement, fut guérie, que penser de Siméon qui prit le saint Enfant dans ses bras ? Il se réjouissait de porter ce Rédempteur de tous les captifs, sachant bien que nul ne le pouvait délivrer de la prison de son corps que Celui qu'il tenait embrassé. Aussi dit-il : « Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix ; » comme s'il disait : tant que je ne tenais pas le Christ, j'étais captif et j'étais impuissant à briser mes liens. Ainsi gémissent les justes sur le monde et le long exil de cette vie. Voyez ce juste : enfermé dans la lourde et massive prison du corps, il désire sa dissolution afin de commencer sa vie avec le Christ. Voulez-vous votre délivrance ? Venez au temple, venez à Jérusalem, attendez le Christ du Seigneur, prenez dans vos mains le Verbe de Dieu, étreignez-le, pour ainsi dire, dans les embrassements de la foi ; alors vous serez délivré ; alors, ayant contemplé la vie, vous ne subirez pas la mort. « Laissez aller *en paix*. » Jésus-Christ qui efface le péché et nous réconcilie à son Père, emporte les saints dans la paix de son salut. Qui donc quittera ce monde « en paix ? » Celui qui a compris que « Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde, » qui ne conserve rien en lui qui soit capable d'altérer sa paix avec Dieu, qui entretient en lui la paix dans les œuvres saintes. « Mes yeux ont vu le salut. » Et qui est ce salut, ce *salutare*, sinon le

Jésus dont le nom lui-même est l'annonce du salut ? « En vue de tous les peuples. » Admirez l'esprit prophétique du saint vieillard. Avant d'avoir vu le Christ, il attend « la consolation d'Israël, » mais dès qu'il l'a contemplé, il s'écrie que c'est le salut « de tous les peuples » qu'il vient de voir. Une révélation soudaine lui apprend les merveilles dont seront témoins tous les siècles. « Lumière des nations... gloire de votre peuple d'Israël. » Avant le Christ les nations, sans connaissance du vrai Dieu, sont plongées dans d'épaisses ténèbres ; c'est le Christ qui les illumine et les arrache à l'étreinte du démon. Quant à Israël illuminé déjà des demi-teintes d'une première révélation, Siméon ne dit pas de lui qu'on lui a apporté « la lumière, » mais bien « la gloire. » C'est une réminiscence de ce fait des anciens jours, alors que Moïse descendu du Sinaï, où il s'entretenait avec Dieu apparaissait au peuple rayonnant de gloire. Ainsi les juifs, contemplant la divine lumière du Verbe incarné, et rejetant l'ancien voile qui les aveugle, vont être transfigurés par la lumière dans le même lumineux éclat. Car si beaucoup furent rebelles, il en est que le Christ conduisit « à la gloire ; » et parmi eux, prémices d'eux tous, les Apôtres dont les clartés resplendirent dans tout l'univers. Jésus-Christ fut tout spécialement « la gloire d'Israël, » parce qu'il prit de ce peuple sa chair mortelle, bien que comme Dieu il soit sans distinction le Roi de tous les siècles et la Bénédiction de tous les hommes. Ce n'est pas sans un profond mystère que « la lumière des nations » est mentionnée avant « la gloire d'Israël, » car la plénitude des nations doit entrer d'abord dans le bercail de la foi, et alors seulement « tout Israël sera sauvé². »

¹ *Galat. aur.* in Luc, cap. II. — ² Rom.

Après avoir célébré les louanges du Seigneur, Siméon se tourne vers ceux qui conduisaient l'Enfant pour les bénir. Il les bénit tous deux : Joseph, dans cette bénédiction, voit confirmer sa gloire et son titre de père de Jésus, mais ce n'est qu'à Marie seule, véritable Mère du Christ selon la nature, qu'il adresse sa prophétie. Dans cette prophétie, admirez le choix exquis de toutes les expressions. Il est dit expressément d'abord que le salut est préparé « en vue de tous les peuples. » Dieu en effet se propose le salut et la gloire de tous. Mais tous ne sont pas sauvés ; il y a *ruine* et *résurrection*, selon que les uns nient et les autres croient. Si on applique cette prophétie au peuple juif, voici son sens. Les Juifs devaient perdre leurs précédentes richesses et être plus châtiés, plus *ruinés*, que les autres peuples, parce qu'ils rejetèrent le Sauveur annoncé parmi eux et né d'eux. Voilà pourquoi la prophétie les menace tout spécialement de ruine, ruine double, car ils perdront non-seulement le salut éternel, mais même leur nationalité et leur patrie. D'autre part, tous ceux qui parmi eux croiront au Christ seront relevés du joug de la loi, et unis à la mort du Christ, ils ressusciteront avec le Christ. La *ruine* sera pour ceux qui se scandalisent de l'humiliation de sa chair passible, et la *résurrection* pour tous ceux qui reconnaissent la réalité de la divine Rédemption. Il y a ici une leçon plus élevée encore. Jésus-Christ vient pour la ruine et la résurrection, c'est-à-dire qu'il vient pour apprécier les mérites des justes et des pécheurs, et, en juge intègre, décerner des récompenses ou des châtiments selon la nature des œuvres de chacun. « Il sera un signe de contradiction. » La croix est justement appelée dans l'Écriture un signe de contradiction. La croix mêle

l'ignominie à la gloire ; la croix est le signe de ces deux extrêmes ; aux uns elle est un objet d'horreur et de dégoût, les autres tombent à ses pieds et l'adorent. Tout ce qui est écrit de Jésus-Christ a été sujet de contradiction, non pas pour nous, les fidèles, qui savons que nos Écritures sont véridiques, mais pour les incrédules qui trouvent dans chaque détail de la vie du Christ matière à le contredire. Et cette annonce douloureuse, quoique faite au Fils, regarde aussi la Mère, associée aux périls comme à la gloire de l'Homme-Dieu. Siméon lui prédit des douleurs, car il ajoute : « Ton âme sera transpercée d'un glaive. » Marie sans doute n'est pas morte de la mort du glaive, aussi est-ce du martyre intérieur de l'âme qu'il faut entendre les paroles de Siméon. Il est dit des bourreaux du Christ : « Ils ont un glaive sur leurs lèvres ! » Voilà le glaive qui transperça Marie, le glaive de la douloureuse passion. Marie savait que son Fils mourait de son plein gré : Marie connaissait le triomphe qu'il allait remporter sur la mort : mais néanmoins elle ne put voir crucifier le fils de ses entrailles sans le sentiment d'une immense douleur. A travers tous les siècles, un glaive aigu ne cesse de percer le cœur de l'Église lorsqu'elle considère en gémissant que le signe de la croix est contredit par les méchants ; lorsqu'elle voit comment, après avoir entendu le Verbe de Dieu, plusieurs ressuscitent avec Jésus-Christ, mais le plus grand nombre perd la foi lorsque, pénétrant les pensées de plusieurs, elle voit, où elle a semé la bonne semence de l'Évangile, les vices prévaloir, l'ivraie se mêler au bon grain, et parfois même rester seule à germer dans le champ¹.

¹ *Calen. aur.* in Luc, cap. II.

Siméon avait prophétisé ; une épouse avait prophétisé, une vierge avait prophétisé, une veuve devait apporter à son tour son témoignage, afin qu'aucune profession et aucun sexe ne manquât à la mission de prêcher le Christ. Anne nous est représentée dans les devoirs de son veuvage ; toute sa conduite la rend digne d'annoncer le Rédempteur. « Elle ne sortait du temple ni jour ni nuit ; » elle possédait toutes les vertus ; nous la trouvons en tout semblable au juste Siméon. Ensemble ils vivaient dans le temple ; ensemble ils méritèrent la grâce de la prophétie. Anne rendait grâce en voyant en Israël le salut du monde, elle confessait en Jésus le Rédempteur et le Sauveur de tous. « Elle parlait à tous de lui. » Selon le sens mystique, Anne représente l'Église, veuve maintenant par la mort de son époux¹.

VII. — « Et il s'en alla ensuite avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. Or sa Mère conservait dans son cœur toutes ces choses. Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

En une parole l'Évangile résume la vie entière du Christ qui s'écoula entre sa naissance et son baptême, puis sa vie publique. « Il leur était soumis. » Il commence par donner l'exemple, il tracera après le précepte de vive voix. Dans sa vie cachée, Jésus-Christ nous retrace ces trois devoirs : aimer Dieu, honorer ses parents, préférer à ses parents la gloire et le service de Dieu. Dans cette circonstance où il fut repris par ses parents, il mit au-dessus de tout le soin de plaire à

¹ *Calen aur.* in Luc.

Dieu; puis ensuite il reprit son obéissance. Venu pour enseigner la vie sainte, comment eût-il pu omettre ce grand devoir de la piété filiale? Que pouvait-il faire que pratiquer les vertus qu'il veut nous voir pratiquer à notre tour? Apprenons donc nous aussi à être soumis à nos parents. Soyons soumis à ceux qui sont nos pères. D'autre part, sans doute, saint Joseph, dans la pensée des grandeurs divines de son fils adoptif, apportait une singulière modestie dans ses commandements. Que tout supérieur considère son inférieur comme meilleur et plus grand que lui. S'il prend soin de s'entretenir dans cette pensée, il ne s'élèvera pas à d'orgueilleuses prétentions. Cette obéissance à ses parents enchaîna Jésus, depuis son enfance, à tous les travaux du corps; car bien qu'honnêtes et justes, Marie et Joseph étaient pauvres et dans la gêne (témoin la crèche qui servit à l'Enfant-Dieu); il est avéré qu'ils se préservaient du besoin à la sueur quotidienne de leur front. Jésus, qui leur obéissait, ainsi qu'en témoigne l'Écriture, partageait ces travaux avec la plus entière soumission¹.

Pendant la bienheureuse Vierge, soit qu'elle les comprit, soit qu'elle ne pût encore en pénétrer toutes les profondeurs, recueillait toutes ces choses dans son âme afin de les repasser et de les méditer avec soin. Considérez comment Marie, cette mère de la sagesse, se fait l'élève de son divin Fils. Elle ne l'écoutait pas comme un enfant ou comme un homme, elle l'écoutait comme un Dieu. Puis elle méditait ses œuvres et ses paroles; rien de ce qu'il disait n'échappait à cette âme attentive. Marie avait conçu le Verbe dans son sein : elle concevait maintenant toutes ses œuvres et ses

¹ *Caten. aur.* in Luc, cap. II.

paroles, elle les couvait, pour ainsi parler, dans le secret de son cœur. Tantôt elle contemplait le présent; tantôt elle attendait de l'avenir des révélations plus lumineuses, et ce qu'elle voyait sous ses yeux devenait la règle et la loi de toute sa vie¹.

« Jésus croissait en sagesse. » Jésus-Christ n'est pas devenu sage progressivement. mais il a par degrés successifs laissé voir sa sagesse. Il croissait encore dans ce sens qu'il était connu d'un plus grand nombre et que sa sagesse était de plus en plus admirée. C'était ainsi la manifestation de la sagesse qui en faisait chez lui le progrès. L'hérésie objecte : Comment peut-il être égal au Père, Celui dont on dit « qu'il croissait, » comme s'il était imparfait encore et incomplet? Ce n'est pas comme Verbe qu'il croissait, c'est comme homme. De même qu'il s'est humilié pour nous, ainsi a-t-il voulu progresser, afin que nous, tombés par le péché, nous progressions par lui dans la vie sainte. L'Évangile ajoute : « Devant Dieu et devant les hommes. » C'est qu'il faut plaire à Dieu avant de plaire aux hommes. Le Verbe a ainsi différentes croissances dans ceux qui le reçoivent : il se fait en eux tantôt enfant, tantôt adulte, tantôt homme parfait².

¹ *Calen. aur.* in Luc., cap. II. — ² *Calen. aur.* in Luc., cap. II.

APPENDICES

Appendice A.

COROLLAIRE PRATIQUE DE LA RÉDEMPTION : LA VIE CHRÉTIENNE

Tiré du *Commentaire de saint Thomas sur saint Paul.*

Lorsque saint Paul dit (au vers. 4, chap. VIII) que le salut est à nous « si nous ne marchons pas selon la chair, » il montre que pour éviter la condamnation, participer à la rédemption de Jésus-Christ et obtenir le salut éternel, il faut de toute nécessité renoncer à la vie sensuelle, à la vie terrestre, à la vie animale, qu'il nomme ici *prudence de la chair*. Voici donc son raisonnement : J'ai avancé que la sainteté par l'accomplissement de la loi est en nous, si non-seulement nous sommes incorporés à Jésus-Christ, mais de plus si *nous ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit*; c'est-à-dire si, en tout, dans tout l'ensemble de notre conduite, nous n'obéissons pas aux convoitises de la nature, aux volontés perverses de la chair, mais si nous suivons les inspirations de l'Esprit-Saint. C'est là le grand et unique principe de la vie chrétienne tout entière. Qu'est-ce

que la vie chrétienne. Quel est son but ? à quel terme prétend-elle aboutir ? Sans doute la possession de l'éternelle vie. Or où aboutit la vie terrestre et sensuelle ? à la mort. Ceux « qui sont selon la chair, » c'est-à-dire ceux qui sont soumis à la chair comme ses sujets, « de tels hommes ne sont pas serviteurs de Dieu mais esclaves de leur ventre ; » « ils ne goûtent que les choses de la chair, » c'est-à-dire qu'ils n'approuvent et ne jugent bon que ce qui est selon la chair. « Vous ne goûtez point les choses de Dieu, est-il dit d'eux dans l'Évangile, mais seulement celles des hommes ; » et encore : « ils sont habiles à faire le mal. » — Tout opposés à ces hommes charnels sont les hommes de l'Esprit, de la foi, les fidèles, les chrétiens. « Ceux-là goûtent les choses de l'Esprit ; » ils ont un sens droit dans les choses surnaturelles. « La prudence de l'Esprit est vie et paix. » Cette prudence est en nous quand, nous plaçant en face de notre fin véritable qui est une béatitude éternelle, nous harmonisons nos jugements, nos volontés, nos actes avec cette destinée éternelle, et nous coordonnons tout vers cette fin.

Voilà la prudence que saint Paul appelle « la vie ; » car elle est en nous un principe de grâce, par conséquent de gloire, par conséquent de vie, d'après ces paroles de l'Apôtre aux Galates : « Celui qui sème dans l'Esprit, de l'Esprit recueillera la vie éternelle. » Cette prudence est nommée aussi « paix, » car aux âmes surnaturellement prudentes la paix du Saint-Esprit est donnée. « Abondante paix, dit le psalmiste, à ceux qui aiment votre loi, ô Seigneur. »

L'Apôtre prend une voie nouvelle pour nous démontrer d'une part que la vie terrestre et animale mène à la mort, et de l'autre que la « vie de l'esprit, » « la] ru-

dence de l'esprit » mène à la gloire éternelle. Vivre de la vie terrestre en dehors des devoirs, des espérances, des vertus de la vie chrétienne, c'est pour l'Apôtre vivre en *ennemi de Dieu*. La prudence de la chair est *mort*, en ce sens qu'elle est l'adversaire, l'ennemie, de Dieu, et que quiconque se fait l'ennemi de Dieu doit périr. « Quant à mes ennemis, dit Dieu dans l'Évangile, qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les et faites-les mourir en ma présence. » Et pourquoi ce sinistre terme de l'inimitié avec Dieu ? C'est que Dieu seul est notre vie : « lui-même est notre vie, » dit l'Écriture. Et pourquoi la vie sans religion est-elle par le fait seul ennemie de Dieu ? c'est, dit l'Apôtre, continuant à développer sa profonde doctrine, *qu'elle n'est pas soumise à la loi de Dieu*. Haïr Dieu en lui-même est impossible puisqu'il est la Bonté par essence ; mais tout pécheur le hait en tant qu'il se fait l'adversaire du divin commandement. L'adultère hait Dieu en tant qu'il hait ce précepte : « Vous ne commettrez point d'adultère. » C'est de cette manière que tous les pécheurs qui ne veulent point se soumettre à la loi de Dieu, sont les ennemis de Dieu. « Vous faites alliance avec ceux qui haïssent le Seigneur. ¹ » C'est ainsi bien légitimement que saint Paul parle d'*inimitié* avec Dieu chez ceux qui ne se soumettent pas aux lois de la vie chrétienne voulue, définie, ordonnée par Dieu.

Tels sont les hommes sans vie chrétienne, ennemis de Dieu et voués à une irrémédiable mort : *finis illorum mors est*. Mais le vrai fidèle quel sera-t-il ? Qu'est-ce que la vie chrétienne, « la vie de l'esprit, « la prudence de l'esprit ? » « Pour vous, dit l'Apôtre, dépeignant

¹ Paralip. xix.

l'état du fidèle et le fond de la véritable vie chrétienne, pour vous, vous n'êtes pas dans la chair, » c'est-à-dire les vices de la chair, d'après ce passage de la première Épître aux Corinthiens : « La chair et le sang ne posséderont point le royaume de Dieu. » Pour vous, « vous n'êtes point dans la chair, » vous ne vivez dans aucun des vices de la chair. Autre condition de la vie chrétienne : vivre selon l'Esprit. L'Apôtre montre combien est essentielle cette condition quand il ajoute : « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, celui-là n'est pas au Christ. » De même que le membre qui n'est pas vivifié par l'esprit qui anime le corps n'est plus au corps, de même l'homme qui n'est pas vivifié par l'Esprit du Christ n'est pas membre du Christ. « Nous connaissons, dit saint Jean, que le Christ demeure en nous en ce qu'il nous fait participer à son Esprit. »

Voilà la vie chrétienne dans ses devoirs et ses vertus. Elle est le contre-pied de la vie terrestre; elle est « esprit ; elle se dirige d'après les pensées et les inspirations de l'Esprit de Dieu ; elle reproduit avec une perfection divine les vertus mêmes de Jésus-Christ; elle nous fait devenir célestes et déiformes ; elle nous élève à d'incommensurables hauteurs au-dessus des sens, des biens terrestres, du monde, et elle nous porte jusqu'à la gloire et la sainteté mêmes de Dieu. Quelles sont les espérances de cette vie? Quel est le prix que Dieu y propose? Écoutons encore l'Apôtre et le Docteur Angélique qui le commente. Quand l'Apôtre dit : « Si le Christ est en vous; » par ces simples paroles il nous insinue le premier et le plus précieux effet de la vie chrétienne : la délivrance de l'antique condamnation prononcée contre la race humaine coupable, le recouvrement de l'innocence, et avec elle de l'amitié de Dieu. Après cet

effet général, principe et fondement de tous les autres, l'Apôtre nous en signale deux nouveaux que voici. Nous sommes, pour l'avenir, délivrés de la mort corporelle : pour la vie présente, nous sommes délivrés de ce que les peines et les tribulations ont de douloureusement stérile pour les hommes sans religion. Quant aux premiers de ces bienfaits de la vie chrétienne, la délivrance future de la mort corporelle, voici dans son ensemble la doctrine de l'Apôtre. Vivre en chrétien, c'est avoir en soi l'Esprit du Christ ; avoir en soi l'Esprit du Christ, c'est être en conformité et en ressemblance avec le Christ. Or le Christ, qui était « plein de grâce et de vérité, » n'en portait pas moins la ressemblance de la chair du péché, et pour cela le Christ mourut. Vous de même, dont la chair est une chair de péché, vous mourrez. « A cause du péché » votre corps mourra sans doute d'après l'antique sentence : « Au jour où vous mangerez du fruit, vous mourrez de mort. » Mais dans ce corps que le péché livre au trépas, la grâce a déposé un impérissable germe de résurrection et de vie. Saint Paul continue : « votre corps, il est vrai, est mort à cause du péché, » « mais si l'esprit de Dieu habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels. » Ce que Dieu le Père fait dans le Fils, il l'accomplira aussi en nous. « Celui qui a ressuscité Jésus-Christ, vivifiera aussi vos corps mortels. » Saint Paul ne dit pas : « vos corps morts, » mais bien : mortels, » parce que dans la résurrection il ne sera pas donné seulement à nos corps de n'être plus morts, mais aussi de n'être plus mortels, c'est-à-dire sujets de la mort, ni soumis à son empire. Par la puissance de la résurrection nous devenons ce qu'était Adam avant son péché. Et cela, à cause de l'Esprit qui

habite en nous. » Un prophète avait annoncé cette puissance de la grâce dans la chair déchue de l'homme réhabilité par la rédemption et la vie chrétienne : « Je vais envoyer un esprit en vous et vous vivrez ; » et cela, « à cause de l'esprit qui réside en vous, » c'est-à-dire à cause de la dignité que reçoivent nos corps lorsqu'ils sont devenus les temples de l'Esprit-Saint. Quant à ceux des membres de l'Église qui n'ont pas été le temple de l'Esprit-Saint, ils ressuscitent sans doute, mais non pas de la résurrection impassible et glorieuse ¹.

Après la délivrance de la condamnation antique ; après la garantie de la future résurrection de nos corps, la vie chrétienne produit sur notre vie présente un doux et précieux effet : elle donne le change à nos douleurs, elle les transfigure, elle leur ôte leurs plus poignantes angoisses, elle y apaise d'amers désespoirs. Nous devons souffrir. Le Christ, qui est l'héritier premier de la gloire, n'est parvenu à son héritage qu'après avoir souffert : « ne fallait-il pas que le Christ souffrit et qu'il entrât ainsi dans la gloire ? » Or il est de toute impossibilité que nous entrions dans l'héritage à d'autres conditions que celles acceptées et subies par Celui dont nous ne sommes que les frères d'adoption et les cohéritiers par grâce. C'est donc « par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. » Nous ne recevons pas dès cette vie un corps impassible et immortel : c'est afin de pouvoir souffrir avec le Christ. Aussi saint Paul dit-il, parlant de l'héritage à obtenir : « pourvu que nous souffrions avec le Christ, » pourvu que nous supportions patiemment les épreuves de la vie présente. Affreuse quand elle assaille

¹ D. Thom. *Comment. Epist. ad Rom. cap. viii, lec. 4.*

l'homme sans religion, la souffrance, que tous doivent également subir, prend pour le chrétien un visage plus doux et porte des coups dont une main mystérieuse amortit la violence. « J'estime, dit l'Apôtre, que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire future qui sera révélée en nous. » Quatre circonstances révèlent la grandeur de la gloire future, fruit de la souffrance, et ces quatre circonstances sont merveilleusement propres à adoucir l'amertume de nos plus cruelles tribulations. Cette gloire qui suivra nos souffrances, c'est la gloire *future*, celle qui s'obtient après le temps présent; or après le temps présent, il n'y a plus que l'éternité; tout ce qu'on obtient alors est éternel : à raison de sa durée, cette gloire surpasse donc les douleurs présentes comme l'éternité surpasse le temps. « Les afflictions courtes et légères de la vie présente produisent en nous un poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » En second lieu, c'est la *dignité* de cette gloire qui la relève au-dessus de toutes les choses présentes. L'Apôtre dit « la gloire; » ce qui nous donne à entendre à quelle éclatante dignité les élus seront élevés. « Les saints triompheront dans la gloire. » Remarquons, en troisième lieu, la *manifestation* de cette gloire. Si actuellement les âmes saintes possèdent la gloire, cette gloire est cachée en eux. Alors cette gloire éclatera, elle brillera devant l'univers tout entier; tous, bons et méchants, la contempleront avec stupéfaction. Quatrième-ment enfin, l'Apôtre nous fait remarquer la *vérité* de cette gloire. Elle est « en nous. » La gloire du monde est vaine, pourquoi? c'est qu'elle n'est pas « en nous, » elle réside dans les choses extérieures, par exemple dans le faste de l'opulence ou le bruit de la renommée. « Ils se

glorifient, dit le psalmiste, dans la grandeur de leurs richesses. » Notre gloire à nous nous sera inhérente, suivant le mot de saint Luc : « le royaume de Dieu est au dedans de vous. » Voilà comment, terribles à l'homme sans religion, les souffrances sont pour le chrétien bien au-dessous de toute comparaison avec la grandeur de la gloire future. Si nous considérons ces épreuves en tant que nous nous y soumettons de bon cœur pour Dieu, par un effet de l'amour que l'Esprit-Saint produit en nous, nous pouvons par elles mériter la gloire éternelle d'un mérite condignité, car cet Esprit est la source de ces eaux « qui jaillissent, comme dit saint Jean, jusqu'à la vie éternelle ¹. »

Concluons. Lorsque l'Apôtre dit : « Ainsi donc, mes frères, nous ne sommes pas redevables à la chair, etc., » il tire un corollaire de toute la doctrine qui précède. J'ai avancé, dit-il, que par l'Esprit-Saint nous obtenons les plus immenses biens, tandis que par la « prudence de la chair » nous sommes conduits à la mort. Par la vie chrétienne, qui est la vie « de l'esprit, » nous acquérons les plus magnifiques richesses et les allègements les plus suaves et les plus vivifiants; d'autre part, par la vie terrestre, charnelle, sans foi, sans religion, nous aboutissons à des châtiments éternels. Que conclure? sinon qu'en reconnaissance des biens infinis que l'Esprit de Dieu nous procure, nous devons vivre selon les maximes de cet esprit de Dieu, et que, par la terreur dont les suites de la vie charnelle nous doivent frapper, nous devons fuir avec horreur cette détestable prudence de la chair, cette vie des sens, cette sagesse de perdition

¹ D. Thom. *Comment in B. Paul. Epist. ad Rom. cap. viii*
le. 3.

et de mort ? « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez d'une double mort : de la mort de la coulpe dans la vie présente, et de la mort de la damnation dans la vie future. « Mais si dans l'Esprit, » dans la vie chrétienne et saintement mortifiée, sevrée des fausses joies du monde et des honteuses ivresses de la volupté, « vous tuez les passions de la chair, vous vivrez : » vous vivrez de la vie de la grâce ici-bas, et de la vie de la gloire dans l'éternité ¹.

Appendice B

SUR LES GRANDEURS ET LES PROPRIÉTÉS DE L'INCARNATION

Tiré des *Opuscules* du Docteur Angélique (2).

I.—Revera hoc sacramentum, scilicet dominicæ Incarnationis, est et sacratissimum et secretissimum. Sacratissimum : Joan. x, *quem Pater sanctificavit et misit in mundum*; Luc., i : *quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei*, undè vocatur Sanctus sanctorum. Secretissimum quidem : Matth. xi, *nemo novit Filium nisi Pater*,

¹ D Thom. *Comment. in Epis. ad Rom.* cap. viii, lec. 2. — ² Les crateurs de la chaire remarqueront ces magnifiques vues sur le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. Rien de net et de saisissant comme les divisions du Docteur Angélique : *net de vaste, de profond et de riche* comme la doctrine dont ces divisions sont remplies.

undè Apostolus dicit ad Ephes. III, *hoc sacramentum absconditum a sæculis in Deo*, id est in sola Dei notitia. Verumtamen sciendum est quod hoc sacramentum fuit a principio angelicis spiritibus manifestum; dæmonibus vero occultatum, fidelibus etiam misericorditer revelatum.

Notandum etiam quod sacramentum dominicæ Incarnationis primo fuit ab æterno præordinatum, in veteri lege præfiguratum, a prophetis præconisatum, a sanctis Patribus desideratum, ab Angelo nuntiatum, in beatissima Virgine Maria consummatum.

Dicitur Prov. VIII, *ab æterno ordinata sum*; ad Rom. v, *quia prædestinatus est Filius Dei in virtute*. — Glossa: — Prædestinatio est gratiæ præparatio, qua ab æterno Deus Homini Christo, et cunctis quos præscivit conformes fieri imaginis Filii sui bona sine meritis præparavit. Præclarissimum enim lumen prædestinationis et gratiæ est ipse Mediator Dei et hominum, Homo Christus Jesus. Infra in glossa: apparet itaque nobis in nostro capite ipse fons gratiæ, a quo in cuncta ejus membra gratia diffunditur. Sciendum vero quod sacramentum istud congruentissime ordinatum fuit ad salutem hominis: quia licet alius modus fuisset Deo possibilis, nullus tamen ita congruus, ut dicit Augustinus. Congruebat enim ipsi Reparatori et reparabili et reparationi.

Congruebat Reparatori quem decebat suam sapientiam ostendere potentiam et bonitatem. Quid autem potius quam conjungere extrema summè distantia? Magna enim potentia fuit in conjunctione disparium elementorum, major in conjunctione illorum ad spiritum creatum; maxima vero in unione ad Spiritum increatum, ubi maxima est disparitas. Quid vero sapien-

tius quam quod, ad completionem totius universi, fieret conjunctio primi et ultimi, hoc est, Verbi Dei, quod est omnium principium, et humanæ naturæ, quæ in operibus sex dierum fuit ultima omnium creaturarum? Quid autem benevolius quam quod Creator rerum communicare se voluit rebus creatis? Et hæc benignitas magna fuit in conjunctione sui cum omnibus rebus per præsentiam; major quia communicavit se bonis per gratiam; maxima quia communicavit se Christo Homini et per consequens generibus singulorum in unitate personæ.

Fuit etiam iste modus convenientissimus ipsi reparabili: quia homo per peccatum corrumpitur in infirmitatem, ignorantiam et malitiam per quæ ineptus factus est ad virtutem divinam imitandam, ad veritatem cognoscendam et ad bonitatem diligendam: ideo Deus homo factus est per quod se tradidit homini imitabilem, cognoscibilem et amabilem.

Fuit similiter iste modus congruentissimus nostræ reparationi quod Dominus in servi forma procuraret salutem servi.

Sciendum vero quod licet opera Trinitatis sint indivisa, tamen solus Filius incarnatus est. Fuit autem congruum Filium incarnari: quæ quidem congruitas attenditur et secundum propria Filii et secundum appropriata: secundum propria, quia Filius est Verbum, Imago et Filius: homo vero per peccatum tria perdidit, scilicet cognitionem sapientiæ, similitudinem gratiæ, hæreditatem gloriæ, ideo missum est Verbum, Imago et Filius. Secundum appropriata etiam magis convenit; quia in opere creationis relucet præcipuè potentia, in opere recreationis sapientia, et in opere retributionis bonitas.

II. — Sunt autem quatuor utilitates dominicæ Incarnationis. Prima humanæ naturæ exaltatio. Cant. viii: *quis mihi det ut inveniam te foris?* Glossa: intus erat dilectus quando in principio erat Verbum: foris fuit quando Verbum caro factum est. *Ut deosculer te.* Glossa: id est facie videam te et ore ad os loquar ad te. *Et jam nemo me despiciat.* Glossa: postquam Christus venit suis infundens spiritum libertatis etiam Ecclesia ab Angelis honoratur: unde Joanni volenti se adorare dixit Angelus: « vide ne feceris, conservus tuus sum. » Leo papa: « Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. » — Secunda est adoptio filiorum. Ad Galat. iv, *misit Deus filium suum*, et infra: *ut adoptionem filiorum reciperemus.* Augustinus: « Ideo Filius Dei factus est filius hominis ut homines faceret filios Dei. » Idem: « Multos filios Dei fecit unicus Filius. Emit enim sibi fratres sanguine suo, probavit reprobatum, redemit venditum, honoravit injuriatum, vivificavit occisum: dubietas nulla: dabit tibi bona sua qui non dedignatus est recipere mala tua. » Notandum vero quod filiatio adoptionis est quædam similitudo filiationis naturalis. Filius autem Dei naturaliter procedit a Patre ut Verbum intellectuale unum cum ipso existens. Huic autem Verbo potest aliquis tripliciter assimilari. Uno modo secundum rationem formæ, non autem secundum intellectualitatem ipsius: sicut forma domus exterius constitutæ assimilatur verbo mentali artificis, non autem secundum intellectualitatem, quia forma domus in materia non est intellectualis, sicut erat in mente artificis; et hoc modo assimilatur Verbo æterno quælibet creatura cum sit facta per Verbum. Secundò assimilatur creatura Verbo non solum quantum ad rationem

formæ, sed etiam quantum ad intellectualitatem ipsius, sicut scientia quæ fit in mente discipuli assimilatur verbo quod est in mente magistri; et hoc modo creatura rationalis etiam secundum naturam assimilatur Verbo Dei. Tertiò assimilatur creatura Verbo æterno secundum unitatem quam habet ad Patrem quæ fit per gratiam et charitatem: unde Dominus orat, Joan. xvii: *oro ut sint unum in nobis sicut et nos unum sumus*, et talis assimilatio perficit rationem adoptionis quia sic assimilatis debetur hæreditas, unde ad Rom.: *si filii et hæredes*. — Tertia utilitas est interna mentis refectio. Matth. xi: *venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*. Augustinus: « Ut panem angelorum manducaret homo, Creator angelorum factus est homo. » Bernardus: « Manna de cœlo descendit, gaudeant esurientes. » — Quarta utilitas est beatitudinis augmentatio. Joan. x, *per me si quis introierit, salvabitur et ingredietur et egredietur et pascua inveniet*. Augustinus: « Propterea Deus factus est homo ut hominem totum in se beatificaret, tota hominis conversio in ipsum esset, et tota dilectio esset in ipso, cum a sensu carnis videretur per carnem, et a sensu mentis per divinitatis contemplationem; et hoc totum bonum hominis erat, ut sive ingrediretur, sive egrediretur, pascua in Factore suo inveniret, foris in carne Salvatoris, intus in divinitate Creatoris. »

III. — Nōtandum quod conceptionem Christi tota Trinitas operata est, quia indivisa est operatio Trinitatis, ut dicit Augustinus; et tamen Spiritui Sancto attribuitur, et hoc propter quinque rationes. Prima est quia Spiritus Sanctus est amor Patris et Filii: undè Augustinus: « Spiritus Sanctus est quo genitus a gignente diligitur

genitoremque diligit. Hoc autem ex maximo amore provenit quod Deus Filium suum incarnari instituit. Convenienter igitur attribuitur Spiritui Sancto. — Secunda est quia Spiritui Sancto attribuitur bonitas; unde Augustinus: sicut potentia Patri, sapientia Filio, ita et bonitas appropriatur Spiritui Sancto. Ita opera in quibus relucet potentia attribuuntur Patri; in quibus relucet sapientia, Filio; in quibus vero bonitas, Spiritui Sancto. In hoc vero opere maxime relucet bonitas, undè ad Tit. III, *apparuit benignitas nostri Dei*. Bernardus: « Apparuit potentia Dei in creatione, sapientia in gubernatione, sed benignitas misericordiæ maxime apparuit in ejus humanitate. Convenienter ergo Spiritui Sancto attribuitur. — Tertia est quia Spiritus Sanctus est Spiritus sanctificationis, ut dicitur Jerem. I, et dicit ibidem glossa quod per Ipsum omnia sanctificantur. Quidquid autem in Maria gestum est totum est sanctum et divinum; unde dictum est ei ab angelo: *quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei*. Convenienter ergo attribuitur Spiritui Sancto; unde dicit glossa super illud ad Rom. I *secundum Spiritum sanctificationis*; quod Spiritus Sanctus formavit et sanctificavit ipsum hominem in utero virginis sine virili semine. — Quarta ratio est quia Spiritus Sanctus est omnium gratiarum auctor: unde I ad Cor. *divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus*. Glossa: dator omnium quia Ipse est donum primum in quo omnia donantur. Hoc autem fuit superabundantis gratiæ quod humana natura in unitatem divinæ personæ assumere; quia nulla merita præcesserunt. Iste modus quo Christus conceptus est de Spiritu Sancto insinuat nobis gratiam Dei qua homo ille nullis præcedentibus meritis ex ipso primo exordio naturæ suæ quando cœpit esse, Verbo Dei copularetur in tanta unitate personæ ut esset

Filius Dei. — Quinta est quia verbum humanum in corde existens gerit similitudinem Verbi æterni secundum quod existit in Patre; unde Augustinus : « Quisquis potest intelligere verbum non solum antequam sonet, verum etiam antequam sonorum ejus imagines cogitatione involvantur, jam potest videre aliquam illius Verbi similitudinem de quo dictum est : in principio erat Verbum. Sicut autem verbum humanum vocem assumit, ut sensibilibus hominibus innotescat, ita etiam Verbum Dei carnem assumpsit ut visibiliter hominibus appareret. Vox autem humana per spiritum hominis formatur; unde et caro Dei debuit per Spiritum formari. Notandum vero quod formatio corporis Christi fuit in instanti propter infinitam Spiritus Sancti virtutem corpus illud formantis. Simul fuit corporis formatio et animæ creatio, et utriusque ad invicem conjunctio et eorum ad Divinitatem unio.

IV. — Triplicem perfectionem habuit proles ista in primo instanti conceptionis suæ, scilicet naturæ gratiæ et gloriæ. De perfectione naturæ dicitur Jerem. xxxi *creabit Deus novum super terram : mulier circumdabit virum.* Glossa : perfectus vir in ventre femineo continebatur. Hoc autem non dicitur propter quantitatem virilis corporis, sed propter veritatem humanæ naturæ et integritatem tam corporis quam animæ quam proles ista in instanti conceptionis suæ habuit.

Verumtamen sciendum est quod Christus humanam naturam assumpsit cum quibusdam defectibus : cujus ratio triplex est. Prima ut pro nobis satisfaceret Isa. LIII : *vere languores nostros ipse tulit; et dolores ipsa portavit.* Secunda ut veritatem humanæ naturæ ostende

ret. Ad Philipp. II : *in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo*. Tertia ut exemplo virtutum nos conformaret. Ad Hebr. : *recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem : ut ne fatigemini, animis vestris deficientes*. Ex his etiam patet quod non debuit defectum peccati assumere, tum quia peccatum impedit virtutem satisfaciendi. Eccles. xxxiv : *dona iniquorum non probat Altissimus*; tum quia ex peccato non monstratur veritas humanæ naturæ, cujus Deus causa est, cum sit contra naturam seminatione diaboli introductum; tum etiam quia peccando non præberet exempla virtutum, cum peccatum sit virtuti contrarium, patet ergo quod nullum defectum peccati assumpsit, nec originalis, nec actualis; unde dicitur I Petr. II : *quia peccatum non fecit nec inventus est dolus in ore ejus*. Sciendum quod triplices sunt defectus. Quidam sunt qui contrariantur perfectioni scientiæ et gratiæ, sunt ignorantia et pronitas ad malum, difficultas ad bonum, quos non deceit Christum assumere qui plenus fuit « gratia et veritate. » Quidam vero sunt qui proveniunt ex quibusdam particularibus causis, sicut lepra et caducus morbus et alia hujusmodi : qui quidem defectus causantur quandoque ex hominis culpa, ex inordinatione victus; quandoque ex defectu virtutis formativæ. Quorum neutrum Christo convenit, quia caro ejus ex Spiritu Sancto concepta fuit qui est infinitæ virtutis et sapientiæ, errare et deficere non valens; ipse enim nihil inordinate in regimine vitæ suæ non exerevit. Tertii sunt defectus qui communiter in hominibus inveniuntur ex peccato primi parentis, sicut mors, fames, sitis et hujusmodi. Hos Christus suscepit defectus quos Damascenus vocat naturales defectus et detrac- tabiles passiones : *naturales qui communiter, quia natu-*

raliter consequuntur totam naturam; *detractabiles* quia defectum gratiæ et scientiæ non important.

Passiones appetitus sensitivi fuerunt in Christo : sed aliter quam in nobis quantum ad tria. Primò quantum ad objectum, quia in nobis sæpe feruntur ad illicita quod in Christo non fuit. Secundò quantum ad principium, quia in nobis sæpe iudicium rationis præveniunt; in Christo vero non oriebantur nisi secundum dispositionem rationis. Tertio quantum ad effectum, quia in nobis quandoque hujusmodi motus non sistunt in appetitu sensitivo, sed trahunt rationem, quod in Christo non fuit quia omnes motus naturaliter humanæ carni convenientes sic in appetitu sensitivo remanebant quocirca ratio non impediatur facere quod conveniebat.

De perfectione gratiæ dicitur Joan. I : *Verbum caro factum est*, ubi triplex gratia per ordinem exprimitur : videlicet gratia unionis, gratia habitualis, gratia capitis.

De tertia perfectione prolis, scilicet gloriæ, dicitur in psalm. LXIV : *Beatus quem elegisti et assumpsisti, habitabit in atriis tuis*. Consistit autem beatitudo in visione divini Essentiæ. Anima Christi summam perfectionem visionis obtinuit.

Appendice C

L'AVE MARIA EXPOSÉ DANS LA *Chaîne d'or*

Je vous salue, ô pleine de grâce! Une grande joie est prophétisée à la Vierge par ces paroles de l'ange. Un commentateur prétend que les mystérieuses et divines

noces de l'Incarnation sont annoncées dans ces paroles : Je vous salue, *ô pleine de grâce*. Cette plénitude de grâce sera la dot de l'Épouse. Oui, elle est véritablement pleine de grâce la Vierge Marie. Aux autres la grâce est donnée avec mesure, dans Marie elle répand ses flots intarissables et comme infinis. Elle est véritablement pleine de grâce Celle par qui toutes les créatures en ont reçu l'effusion. Il était donc déjà en Marie le Seigneur qui lui envoyait un ange; Dieu précéda son ambassadeur, le Dieu qui habite tous les lieux à la fois. *Le Seigneur est avec vous*, plus qu'il n'est avec moi, car il est dans votre cœur, il est formé dans votre sein, il remplit votre âme, il remplit vos entrailles. Ces paroles sont le nœud, le point essentiel et capital de toute l'ambassade. Le Verbe de Dieu contracte un incompréhensible et ineffable mariage; Dieu qui engendre tous les êtres est lui-même engendré, Dieu unit en sa divine personne toute la création. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*. C'est la dernière couronne posée par l'ange au front de Marie. Vous êtes seule bénie entre toutes les femmes, afin que toutes les femmes trouvent en vous leur bénédiction, comme les hommes la trouveront dans votre Fils. Mais non ! tous les sexes trouveront en vous deux cette divine bénédiction. Ainsi, de même que la malédiction est entrée dans le monde par un homme et par une femme, maintenant aussi par un homme et par une femme la bénédiction et la joie vont se répandre sur l'humanité tout entière. Jamais aucune créature ne fut bénie comme Marie, elle qui devint la Mère du Fils même de Dieu. Elisabeth salue la Vierge comme l'avait saluée l'ange : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, afin que nous voyions que Marie est également un objet de bénédiction parmi les hommes et parmi les anges. Ce

qui suit sépare plus encore Marie, s'il est possible, des autres saintes femmes. Ces saintes, elles avaient engendré des enfants souillés par la faute originelle: quant à Marie, *le fruit de ses entrailles est béni*. Ou bien encore : après qu'Elisabeth a dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » comme si quelqu'un lui en demandait la raison, elle ajoute : « Le fruit de vos entrailles est béni¹. » Le Psalmiste avait déjà chanté :

¹ Dans son *Opuscule VI* le Docteur Angélique expose ainsi cette parole : « le fruit de vos entrailles est béni, » montrant dans quels différents sens peuvent se prendre les bénédictions dont le Christ, fils de Marie, est comblé, et quelles sortes de bénédictions il répand sur nous.

Benedictus fructus ventris tui. Peccator quærit aliquando in aliquo quod non potest consequi, sed consequitur illud justus. Proverb. xiii, 22 *Custoditur justo substantia peccatoris.* Sic Eva quæsit fructum et illa non invenit omnia quæ voluit. Beata autem Virgo in fructu suo invenit omnia quæ desideravit Eva. Nam Eva in fructu suo tria desideravit. Primò id quod falso promisit ei diabolus, scilicet « quod essent sicut Dii scientes bonum et malum. » « Eritis (inquit ille mendax) sicut dii, » sicut dicitur Gen. iii, 5. Et mentitus est quia mendax est et pater ejus. Nam Eva propter esum fructus non est facta similis Deo, sed magis dissimilis : quia peccando recessit a Deo salutari suo, unde et expulsa est de paradiso. Sed hoc invenit Beata Virgo et omnes christiani in fructu ventris sui ; quia per Christum conjungimur et assimilamur Deo. Secuadò in fructu suo Eva desideravit delectationem, quia bonus ad edendum : sed non invenit quia statim cognovit se nudam et habuit dolorem. Sed in fructu Virginitatis suavitatem invenimus et salutem : Joan. vi, 55 : *qui manducat meam carnem habet vitam æternam.* Tertio fructus Evæ erat pulcher aspectu, sed pulchrior Virginis in quem desiderant angeli prospicere. Psalm. XLIV, *speciosus forma præ filiis hominum, et hoc est quia splendor est paternæ gloriæ.* Non ergo

« Béni le Seigneur Dieu qui vient au nom du Seigneur et qui a brillé par nous. » Elisabeth appelle le Seigneur *le fruit des entrailles* de Marie, car Marie est véritablement Mère de Dieu, et le Christ ne doit pas sa naissance à un homme, il est de la seule Vierge Marie. C'est donc un *fruit béni* que le fruit de la bienheureuse Vierge, parce que, conçu d'une façon virginale et divine, sa conception n'est en rien tributaire du péché de la race humaine. C'est le fruit promis à David : « Je placerai sur ton trône le fruit de ton sein. » De ces mots : *le fruit de vos entrailles*, on conclut invinciblement contre l'erreur d'Eutychès. En effet, tout fruit est de la même nature que la plante qui le produit ; d'où il résulte que le fruit de Marie est de même nature que Celle qui le produit. Que ceux-là soient aussi confondus par les mêmes paroles qui font de la chair du Christ une chair fantastique ; qu'ils reconnaissent l'enfantement propre et véritable de la Mère de Dieu : le fruit vient de la substance même de l'arbre. Où sont encore ceux qui prétendent que le Christ n'a fait que traverser la Vierge comme un canal ? Qu'ils écoutent Elisabeth leur apprendre que le Christ fut *le fruit des entrailles* de la Vierge Marie.

potuit invenire Eva in fructu suo quod nec quilibet peccator in peccatis. Ideo quæ desideramus quæramus in Fructu Virginis.

Sic ergo est Virgo benedicta ; sed et magis benedictus Fructus ejus.

Appendice D

LE MAGNIFICAT EXPOSÉ DANS LA *Chaîne d'or*

« Alors Marie dit ces paroles : « Mon âme glorifie le Seigneur. »

La perte du genre humain a commencé par la femme, par la femme aussi commence la Rédemption. Ce n'est donc pas sans une signification profonde qu'Elisabeth prophétise avant Jean et Marie, avant le Sauveur. Mais d'autant Marie est plus élevée qu'Elisabeth, d'autant sera plus parfaite sa prophétie. La Vierge, avec une pensée profonde, élevée à une contemplation sublime, ravie en de vastes spectacles, plongée, pour ainsi parler, dans les profondeurs mêmes de Dieu, dit cette parole : *mon âme glorifie le Seigneur*. Elle semble dire : les merveilles décrétées par Dieu, Dieu va les accomplir dans ma chair, mais mon âme ne restera pas inerte et silencieuse ; elle aussi doit apporter le tribut de sa louange et plus est sublime le miracle auquel je suis appelée à coopérer, plus éclatante doit être mon action de grâce. Mais si Dieu ne peut souffrir ni une diminution ni un accroissement, pourquoi Marie dit-elle : « Mon âme *magnifie* le Seigneur ? » Le Dieu Sauveur est l'image du Dieu invisible, et les âmes, créées à la divine ressemblance, sont les images de cette Image. Si donc par mes œuvres, mes pensées, mes paroles, l'image divine est **agrandie** en moi ; le Seigneur dont mon âme est l'image ne sera-t-il pas en moi comme agrandi ?

¹ *Calen. aur.* in Luc.

• Et mon esprit est ravi en Dieu mon Sauveur. •

Le premier fruit de l'Esprit, c'est la paix et la joie. La bienheureuse Vierge qui a reçu la plénitude, dit donc avec raison : « Mon âme tressaille de joie. » Par ce mot de tressaillir, l'Écriture peint d'ordinaire l'état d'une âme juste qu'inonde la joie céleste : Ainsi tressaille la Vierge d'un tressaillement ineffable, et son cœur est ravi dans la chaste ivresse du divin amour. Elle ajoute : « En Dieu mon Sauveur. » Marie se réjouit dans l'éternelle divinité de ce Fils qui s'engendre d'elle dans le temps. L'âme de la bienheureuse Vierge tressaille en Dieu parce que, toute dévouée d'âme et de cœur et au Père et au Fils, elle honore dans un transport pieux le Dieu qui seul accomplit l'ineffable mystère. Ah ! que l'âme de Marie soit en chacun de nous pour glorifier le Seigneur ! que l'esprit de Marie soit en chacun de nous pour tressaillir dans le Seigneur ! Si, selon la chair, il n'y a qu'une seule Mère du Christ, selon la foi le Christ est devenu la commune propriété de tous, puisque toute âme engendre en elle le Christ, alors qu'immaculée et exempte de vices elle met sa chasteté sous la garde d'une inviolable pudeur. Celui-là glorifie Dieu qui marche dignement sur les pas du Christ, et qui, orné du nom de chrétien, n'altère pas en lui l'honneur du Christ, mais accomplit de grandes et saintes œuvres : l'esprit, c'est-à-dire l'onction de la grâce, tressaillira alors, fera de merveilleux progrès et ne demeurera jamais languissant. Si le jour se faisait dans votre âme et que vous aperceviez, même d'un coup d'œil passager, la constance des saints à aimer Dieu et à mépriser les choses terrestres, certainement vous ressentiriez une grande joie dans le Seigneur. L'âme

commence par glorifier Dieu, puis ensuite elle tressaille; la foi commence, la délicieuse ivresse de l'amour vient après.

« Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante; et voici que désormais toutes les générations m'appelleront Bienheureuse. »

Marie indique la cause de ce tressaillement qu'elle ressent dans le Seigneur : « C'est qu'il a regardé la bassesse de sa servante. » Comme si elle disait : Il a tout fait! moi je ne songeais à rien; j'étais contente dans la bassesse de mon obscurité; mais voici que Dieu jette les yeux sur moi, et de la terre il me grandit et m'exalte jusqu'au plus haut des cieux. C'est l'humilité qui parle en Marie. O humilité, qui a enfanté Dieu et l'a donné au monde, humilité qui a rendu la vie aux hommes, renouvelé les cieux, purifié la terre, ouvert le ciel, et délivré nos âmes de la servitude et de la mort! L'humilité de Marie est devenue comme l'échelle divine par laquelle le Fils de Dieu est descendu parmi nous. Que signifie ce mot : *il a regardé*? Il a été propice, il a approuvé l'humilité de sa servante. Beaucoup paraissent humbles au dehors et néanmoins leur humilité, le Seigneur « ne la regarde pas. » Ils ne sont pas véritablement humbles : s'ils l'étaient, ce n'est point eux-mêmes, c'est le Seigneur qu'ils voudraient voir loué par tous les hommes, et ce n'est point dans le monde, c'est « dans le Seigneur » qu'ils tressailliraient. La créature bénie qu'a regardée le Seigneur, sera justement et par le monde entier « appelée Bienheureuse : » Marie ajoute : « Et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Vraiment oui! Car si, selon la parole du prophète, ceux-là sont bienheureux qui ont leur famille dans Sion et leurs proches dans Jérusalem, que

sera-ce de la Vierge Marie qui a pour fils le Fils même de Dieu ? Ce n'est point l'orgueil qui parle en Marie quand elle se dit bienheureuse ; où peut être l'orgueil dans celle qui s'intitule si humblement la servante de Seigneur ? Ici Marie est prophète, et découvre le grand secret de l'avenir. Comme la mort était entrée dans le monde par l'orgueil de nos premiers parents, il convenait que la vie y entrât par l'humilité de Marie. Quand Marie dit : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse, » elle indique clairement qu'elle n'a pas en vue seulement Elisabeth, mais que les siècles se dévoilent devant elle, et que lui apparaît toute l'immense multitude des croyants.

« Car il a fait en moi de grandes choses Celui qui est le Tout-Puissant ; et son nom est saint. »

L'humble Vierge s'empresse de déclarer de nouveau pourquoi les générations la doivent « appeler bienheureuse. » Ce n'est point à cause de ses mérites, c'est parce que « le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses. » Et quelles sont ces grandes choses, ô Marie ? C'est que, simple créature, vous mettez au monde le Créateur du monde ; c'est que, servante du Seigneur, vous engendrez le Seigneur, c'est que par vous Dieu rachète le monde et par vous le rappelle à la vie. Comment sont-elles « grandes » ces choses, ô Marie, sinon parce que en dehors des lois de la nature, vous devenez mère sans cesser d'être vierge, vous devenez, sans aucune union terrestre, Mère du Rédempteur ? « Mon âme glorifie donc le Seigneur. » Car c'est à l'âme pour laquelle Dieu a fait de grandes choses à glorifier le Seigneur. Marie ajoute : « Celui qui est le Tout-Puissant. » Si l'on doutait du mystère de sa conception

divine, et de ce merveilleux privilège d'être mère sans cesser d'être vierge, qu'on songe à la puissance de Celui qui seul a opéré. « Son nom est saint. » Ainsi arriva-t-il qu'elle fut mère sans souillure, et qu'un Fils lui fut donné qui n'altéra point sa virginale intégrité : Dieu « est saint; » il surpasse à d'incommensurables hauteurs la création tout entière et il se sépare infiniment de tous les ouvrages que sa puissance a produits. Le mot grec qui exprime cette sainteté, *Αγιος*, rend parfaitement bien ce mystère, puisqu'il signifie « séparé, éloigné, de la terre, » sans point de comparaison, sans contact avec elle.

« Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. »

Quittant ses gloires personnelles, Marie étend sa vue sur le monde; contemple la providence universelle de Dieu, et décrit ainsi l'état du genre humain tout entier: « Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. » Comme si elle disait : ce n'est point à moi seule que Dieu a fait de grandes choses, il est secourable à tout peuple qui le craint. La miséricorde divine ne se circonscrit pas dans une génération unique, elle s'étend de génération en génération et dans toute la durée des siècles. Et le grand effet de cette miséricorde de Dieu sur tous les âges, c'est que moi-même j'enfante le Verbe fait chair, c'est que Dieu s'unit à la nature humaine poussé par le seul sentiment de la plus tendre compassion. Il est plein de miséricorde, non pas sans doute à l'aveugle, mais pour « tous ceux qui le craignent » dans n'importe quelle nation. « Sur ceux qui le craignent, » c'est-à-dire sur ceux qui, conduits par le repentir, se convertissent à la foi et à la pénitence Car

pour ceux qui s'obstinent, ils se sont, par leur incrédulité, fermé les portes du pardon. Marie, par ces paroles : « de génération en génération, » insinue peut-être que dans la génération présente les justes obtiendront miséricorde, et dans la génération future la gloire éternelle : le centuple dans le siècle présent, infiniment plus dans le siècle à venir.

« Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé les superbes et les pensées de leur cœur. »

Décrivant l'état du genre humain, Marie montre ce que méritent les orgueilleux et ce que méritent les humbles. Le bras de Dieu est le Verbe ; car de même que ce par quoi nous agissons c'est notre bras, de même le bras par lequel Dieu agit est son Verbe. Il a donc fait éclater la force de son bras sur ceux qui le craignent. Êtes-vous faible et infirme, vous qui approchez de Dieu ? Si vous avez en vous sa crainte, vous obtiendrez le secours et la force qu'il vous a promis. La puissance de son bras (c'est-à-dire de son Verbe incarné) que Dieu a déployée, c'est le miracle, au-dessus de toutes les lois de la nature, d'une vierge qui devient mère et d'un Dieu qui se fait homme comme nous. Ce n'est plus comme autrefois par Moïse contre les Egyptiens, ni contre les Assyriens par un ange qui en extermina plusieurs mille, que Dieu triomphe en personne, c'est lui qui combat et triomphe, c'est lui qui reste victorieux des intelligences et des cœurs. « Il a dispersé les superbes, » les orgueilleux qui ne se sont pas soumis à sa domination ; il a mis à nu leurs pensées superbes. C'est surtout des phalanges infernales qu'il faut entendre les paroles de Marie. Les démons infestaient et ravaageaient la terre, le Seigneur les a dissipés par sa venue,

et, leur arrachant les captifs qu'ils tenaient enchaînés, il en fait les sujets de son empire.

« Il a précipité les puissants de leur trône et il a exalté les humbles. »

Dans toute la suite des siècles, les orgueilleux et les humbles, par la juste conduite de la Providence, ne cessent pas, ceux-là de périr, ceux-ci d'être exaltés. Qu'ils étaient puissants, les démons, princes de ce monde, et les sages de la gentilité, et les pharisiens et les scribes! Dieu pourtant les a tous déposés, et ceux qui s'humiliaient sous sa main puissante il les a exaltés, leur donnant la force de fouler sous leurs pieds serpents et scorpions, leur livrant toute la puissance de leurs ennemis. Ils étaient grands aussi dans leur puissance, les Juifs, mais leur incrédulité les renversa du trône; et la gentilité humble et méprisée est montée jusqu'au faite radieux de la foi. Notre âme est le siège de la divinité, mais les puissances infernales avaient envahi ce siège et l'occupaient comme leur propre trône: alors vint le Seigneur qui chassa ces esprits mauvais, releva leurs victimes gisantes, purifiant nos consciences souillées, et faisant de nos âmes son inaliénable domaine.

« Il a comblé de biens les affamés et il a renvoyé vides les riches. »

Comme la prospérité de ce monde semble consister surtout dans les honneurs de la puissance et l'affluence des richesses, après la chute des grands et l'exaltation des humbles, Marie en vient au dénûment des riches et au rassasiement des pauvres. Ce passage peut s'appliquer aux biens temporels et nous y voyons l'incertitude des choses de ce monde, fragiles comme ces nuages

que dissipe le souffle des vents. Au sens spirituel : le genre humain était affamé tandis que, nourris par les leçons de la loi et enrichis par les enseignements des prophètes, les Juifs étaient dans l'abondance. Les Juifs refusèrent de s'attacher humblement au Verbe, et ils furent renvoyés vides dans le plus complet dénûment, sans foi, sans connaissance, sans l'espérance des biens promis, privés à la fois de la Jérusalem de la terre et de celle des cieux. Ceux des gentils qui s'attachèrent au Christ, après le long épuisement et les tortures de la faim, furent comblés de biens de toute sorte. Les âmes qui désirent avec ardeur, qui sont comme affamées des biens éternels, seront rassasiées quand le Christ apparaîtra dans sa gloire ; ceux qui auront aimé les biens terrestres seront alors laissés vides et affamés.

« Se souvenant de sa miséricorde, il a accueilli Israël son serviteur ainsi qu'il le promit à nos pères, à Abraham et à sa postérité, pour toujours. »

Après cette vue générale de la Providence divine dans le monde, Marie revient au don spécial et ineffable de l'Incarnation. « Il a accueilli Israël » comme un médecin charitable recueille son malade et le traite. Dieu se fait visible au milieu des hommes, afin qu'Israël (qui signifie *voyant Dieu*) puisse devenir son serviteur. Qui dit son serviteur dit obéissant et humble : sans cette humble obéissance impossible d'arriver au salut. Marie ne parle pas « d'Israël » dans le sens matériel du mot, mais, dans un sens spirituel, de toutes les âmes qui, à l'exemple du patriarche antique, ont les yeux fixés sur Dieu et le contemplant du regard de la foi. Ce texte pourrait s'entendre aussi du peuple juif puisqu'un grand nombre du milieu de lui ont eu foi dans le

Rédempteur. Or Dieu a fait tout cela « se souvenant de sa miséricorde, » accomplissant la promesse faite à Abraham en ces termes : « tous les peuples de la terre seront bénis dans un rejeton de ta race. » C'est la promesse dont Marie évoque le souvenir quand elle dit : « selon la promesse faite à nos pères, à Abraham et à sa race à jamais. » Dieu avait dit à Abraham : « J'établirai mon alliance entre moi et toi et ta race après toi, pacte éternel pour toute la suite des générations, afin que je sois ton Dieu et le Dieu de ta postérité après toi. » Ce mot de « postérité » ne s'applique pas à ceux qui sont nés selon la chair du patriarche Abraham, mais à ceux qui ont suivi les traces de sa foi et auxquels le Christ a été promis depuis les siècles. Cette promesse d'une postérité n'a point de terme assigné : jusqu'à la fin des siècles il y aura des croyants, et la béatitude promise à la foi doit être éternelle.

Appendice E

LE CANTIQUE *BENEDICTUS* EXPOSÉ DANS LA *Chaîne d'or*

« Béni le Seigneur Dieu d'Israël parce qu'il a visité son peuple et en a opéré la rédemption. »

Rempli de l'Esprit de Dieu, Zacharie fait une double prophétie dans ce cantique : l'une sur Jésus-Christ, l'autre sur Jean. Il parle au présent comme si déjà le Christ était né au monde : « béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité, etc. » Zacharie parle

« d'Israël » soit qu'il faille entendre par là le peuple juif, car Jésus-Christ vint « pour rassembler les brebis perdues de la maison d'Israël, » soit qu'il faille entendre les âmes saintes qui se sont rendues dignes de cette visite de leur Dieu en coopérant à ses miséricordes. Dieu allait visiter son peuple abattu par une longue et douloureuse maladie ; vendu au péché, il allait le racheter de son ignominieux esclavage ; Zacharie connaissait cet avenir, et, suivant le manière des prophètes, il le raconte comme déjà accompli. Il dit : « son peuple, » non pas qu'il fût son peuple quand il vint au milieu de lui, mais il le fit sien en le rachetant.

« Et il nous a suscité notre Rédemption de la maison de David son serviteur. »

Dieu semblait dormir, regardant en silence les innombrables crimes de la terre ; puis enfin, lorsque vient la plénitude des temps, il se réveille dans l'Incarnation et terrasse les démons, nos haineux et terribles ennemis. Le texte dit donc : « il nous a suscité une rédemption de la maison de David son serviteur ; » car c'est de la famille de David qu'est né le Christ selon la chair. Le texte porte : « il nous a suscité une corne de salut. » La chair recouvre les os, la corne seule la surmonte et la domine : le monde entier est comme enseveli dans la chair, mais cette chair, le règne du Christ la domine et la subjugué à son tour.

« Selon qu'il promit par la bouche de ses saints prophètes envoyés dès le commencement. »

Michée annonce que le Christ doit naître dans la maison de David, quand il dit : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es point la plus petite, car de toi sortira

le chef qui gouvernera mon peuple d'Israël. » Tous les prophètes ont parlé de l'Incarnation. Aussi Zacharie dit-il : « selon qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes : » C'est la confirmation formelle de la divinité de leurs prophéties et la garantie que rien d'humain n'est sorti de leur bouche. Zacharie ajoute : « envoyés dès le commencement. » Tout l'Ancien Testament n'est, en effet, qu'une longue et perpétuelle annonce de la venue du Christ ; la vie même d'Abraham et des autres patriarches n'est qu'un témoignage au mystère de la divine Incarnation.

« De nous délivrer de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent. »

Ces paroles sont l'explication et le développement de ces autres : « il nous a suscité une rédemption. » « Une rédemption, » c'est-à-dire un Libérateur qui nous sauve de la tyrannie de nos ennemis et du pouvoir de ceux qui nous haïssent. Ne nous imaginons pas qu'il soit ici question d'ennemis corporels ; ce sont les ennemis de nos âmes dont entend parler Zacharie : Jésus, le Sauveur, le Fort, est venu détruire nos adversaires, nous délivrer de leurs embûches, et nous faire triompher de leurs tentations.

« Pour exercer sa miséricorde à l'égard de nos pères, se souvenant de sa sainte alliance qu'il jura à notre père Abraham. »

Zacharie venait de dire que le Messie naîtrait de David : il ajoute ici que Dieu nous sauve pour accomplir sa promesse d'envoyer le Rédempteur, de recueillir la Gentilité, de faire incarner son Verbe : promesse faite surtout à Abraham et aux Patriarches. A David Dieu avait surtout promis que le Christ naîtrait de sa

race ; a Abraham il avait surtout promis la conversion de la Gentilité : voilà pourquoi Zacharie fait mention de David d'abord, puis passe à Abraham et à la promesse que Dieu lui fait d'exercer sa miséricorde. En quel sens le Christ naissant exerce-t-il sa miséricorde envers nos pères ? Assurément Abraham, Isaac, Jacob jouirent de sa miséricorde. Eux qui avaient vu son jour et s'étaient réjouis de le voir, ne sont pas restés privés, à sa naissance, des suavités de sa grâce. Cette grâce du Rédempteur s'étendait à ceux qui étaient morts, puisque tous ressuscitent par lui, non-seulement nous, vivant actuellement, mais aussi tous ceux qui nous ont précédés. Dieu a exercé sa miséricorde envers nos pères dans ce sens qu'il a comblé leurs désirs, qu'il a rempli toutes leurs espérances, « je vous comblerai de bénédictions, je vous multiplierai, » avait dit Dieu au saint Patriarche. La race d'Abraham s'est en effet multipliée dans toutes les nations qui sont devenues ses enfants par l'imitation de sa foi. Les Patriarches voyant leur innombrable postérité recevoir toutes ces bénédictions divines, tressaillent de joie et reçoivent eux aussi la miséricorde dans l'onction de cette joie.

« Afin que délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte. »

Après avoir dit qu'un Sauveur nous est suscité dans la maison de David, Zacharie montre comment par ce Sauveur nous sommes comblés de gloire et nous triomphons des entreprises de nos ennemis : « afin, dit-il, que, délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte. » Gloire et délivrance, il n'est pas facile de réunir ces deux biens à la fois : le criminel gracié par son prince jouit de la liberté, mais il ne

jouit pas de la gloire ; au contraire, d'autres ont la gloire, mais ils ne l'achètent qu'au prix de mille dangers ; témoin ces guerriers qui, embrassant la carrière des armes, conquièrent la gloire, mais vivent perpétuellement au milieu des périls. Le Sauveur qui nous est donné sauve tout ensemble et glorifie ; son salut n'est pas opéré à demi, il est admirable, il est merveilleux ; le texte ajoute : « afin que, sauvés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte. » Souvent on est délivré des mains de son ennemi, mais non de la crainte qu'il inspire encore ; aussi, pour montrer ce qu'a de complet notre délivrance, le texte sacré dit que, délivrés, plus aucune crainte ne nous reste ; nos ennemis n'ont plus pu rien entreprendre ; arrachés tout à coup de leurs mains, nous nous sommes tout à coup trouvés dans la royale demeure de notre éternel héritage.

• Dans la sainteté et dans la justice, nous tenant en sa présence tous les jours de notre vie. »

Nouveau sujet de glorifier Dieu : non-seulement nous le servons sans crainte, mais nous le servons spirituellement et non plus d'une façon charnelle comme les juifs qui ne lui immolaient que de grossières victimes. « Dans la sainteté et dans la justice. » La sainteté nous rend irréprochables devant Dieu, la justice, devant les hommes. « Tous les jours de notre vie. » Il en est qui avant leur mort abandonnent le service de Dieu, qui maculent la splendeur de leur foi, ou déchirent l'intégrité de la vertu chrétienne, ou cherchent le regard et l'estime des hommes sans se soucier de l'œil de Dieu ; ceux-là ne sont pas entièrement délivrés des mains de leurs ennemis, ni ne servent pas entièrement le Seigneur : ils ressemblent à ces Samaritains qui pré-

tendaient allier le culte du vrai Dieu à celui des idoles de la Gentilité.

« Et vous petit enfant, vous serez appelé le Prophète du Très-Haut, car vous marcherez devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies. »

Après avoir magnifiquement prophétisé sur Dieu, Zacharie ramène sa pensée et sa parole à son fils, ce fils qui est encore un bienfait de Dieu : il ne faut pas que repassant les miséricordes accordées à tous, il semble par ingratitude taire celle qui lui est propre. « Vous marcherez devant la face du Seigneur : » les autres prophètes annoncèrent de loin le mystère du Christ ; Jean y assiste, il le contemple, il l'indique à la foule.

« Pour donner à son peuple la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses crimes. »

Voici comment le Précurseur préparera les voies du Seigneur : le salut, c'est le Christ : Jean donnera à son peuple la connaissance du salut lorsqu'il lui fera connaître le Christ Rédempteur du monde.

« Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu qui a fait que l'Orient nous a visités d'en haut. »

Ce n'est point par nos mérites ni nos efforts que nous avons obtenu miséricorde, c'est parce que Dieu nous est venu visiter d'en haut.

« Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, et pour diriger notre marche dans le chemin de la paix. »

C'est bien justement que le Christ est appelé Orient, Lui qui nous a ouvert l'entrée de la véritable lumière.

Zacharie sans doute n'entend point parler des ténèbres matérielles, mais de l'erreur et de la privation de la foi. Les Gentils étaient dans les ténèbres, courbés sous le culte des idoles, jusqu'à ce que se levât sur eux la splendeur de la vérité. « L'ombre de la mort, » c'est l'oubli de l'âme. Ce que tue la mort, elle l'enlève du milieu de la vie ; ce que frappe l'oubli, il l'enlève du milieu des souvenirs. Ayant oublié Dieu, le peuple juif se trouvait dans l'ombre de la mort. L'ombre de la mort, c'est encore l'imitation du démon que l'Apocalypse appelle la mort. Nous étions « assis, » nous ne marchions plus, tenus immobiles par le manque d'espérance et de destinée. Non-seulement le Seigneur illumine les malheureux assis à l'ombre de la mort, mais « il conduit leur marche dans le chemin de la paix. » « Le chemin de la paix, » c'est la voie de la justice : notre marche dans ce chemin, ce sont les affections de nos cœurs.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LA PRÉFACE DE SAINT JEAN

Profondeurs et magnificences de cette page de nos Écritures. Elle trace l'histoire sublime du Verbe de Dieu, et ouvre sur l'histoire du monde les plus vastes perspectives. — Belle division de saint Thomas : Le Verbe dans le sein du Père ; le Verbe dans la création ; le Verbe fait chair..... 1

I — Le Verbe dans le sein du Père.

- I. — LA GÉNÉRATION DU VERBE. — 1 Dieu est fécond : Dieu a un Fils : c'est sa gloire d'avoir une fécondité infinie : c'est le privilège de son infinie perfection..... 3
2. — Quelle idée nous faire de la génération toute mystérieuse du Fils dans le sein du Père? — Les images matérielles quelque justes et parfaites qu'elles puissent être, expriment mal une si divine génération. — Image plus exacte et plus sublime dans la nature humaine : le verbe de l'homme engendré dans l'intime de son âme, image du Verbe divin engendré dans le sein de Dieu. — Identités et différences profondes entre ces deux Verbes et cette double génération..... 4
- II. — LES GRANDEURS DU VERBE DE DIEU. — Le Verbe de Dieu, tel que saint Jean nous le fait contempler dans le sein du Père, est *Créateur*. — Le Verbe foyer de toute vie, centre de tous les mondes, sommet de toutes les créations ; tout relève du Verbe, tout est soutenu par « la parole de sa puissance. » — Le Verbe, en Dieu, est *consubstantiel* à son Père. Le Verbe est dans le Père comme dans son principe. Il ne fait qu'*un* avec le Père dans l'unité de nature. — Le Verbe consubstantiel au Père, *un* avec

- le Père dans l'unité de nature, est néanmoins *distinct* du Père dans la Trinité des Personnes. Sens profond de ce terme : « il était *chez Dieu*. » — Le Verbe est *éternel* : il est devant toutes choses : il est au commencement de toute création : commentaire que fait saint Thomas de ce mot *in principio erat*. — Le Verbe a un *principe* : il sort, il est engendré du Père..... 7
- III. — LES PROFONDEURS DU MOT VERBE — Par ce mot Verbe, saint Jean exprime admirablement tout ce qu'a d'immatériel et de divin la génération du Verbe. En Dieu, concevoir c'est penser : le Verbe est le fruit infini d'une Intelligence infinie.
- La mission que le Fils de Dieu est venu remplir parmi nous lui fait donner par saint Jean, avec une admirable justesse, le nom de *Verbe*. — La mission du Fils fut de *parler* au monde : il est la *Parole* dite au monde : il est venu nous révéler la pensée de Dieu, inaccessible à toute intelligence créée..... 11
- IV. — SUITE DES PROFONDEURS DU MOT VERBE. — Le dogme catholique touchant l'Incarnation est tout entier en germe dans les premiers mots de l'Évangile de saint Jean. Ces mots suffisent à terrasser les erreurs de tous les temps. Ils établissent : contre les unes, la divinité du Fils de Dieu : contre les autres, la distinction des Personnes divines : contre d'autres, l'égalité et la consubstantialité du Fils : contre la philosophie incrédule, la puissance créatrice dans le Verbe ; contre le rationalisme, les droits du Verbe à régir et à dominer toute intelligence créée..... 13

II. — Le Verbe dans la Création.

- Explication de ce mot : *in mundo erat*, — Triple présence du Verbe dans le monde : le Verbe dans le monde physique ; le Verbe dans la création intelligente ; le Verbe dans le peuple élu d'Israël..... 16
- I. — LE VERBE ET LA CRÉATION PHYSIQUE. — Explication de cette parole de saint Jean : « tout a été fait par lui. » — Le Verbe créateur avec le Père et comme le Père. La Création sort de l'intelligence divine, comme l'œuvre sort du génie de l'artiste. — Commentaire de ces mots : *sans lui rien de ce qui a été fait n'a été fait*. — Sens divers que les Pères donnent au mot *nihil*. — Rien sans le Verbe ! Folie de notre siècle de vouloir créer sans le Verbe créateur de

toutes choses. Cause secrète de nos ruines : nous avons construit sans Jésus-Christ.....	17
II. — LE VERBE DANS LA CRÉATION INTELLIGENTE. — Triple rayonnement de la lumière du Verbe dans le monde ; cette lumière éclaire tout homme venant en ce monde ; cette lumière projeta des demi-clartés sur les peuples ; cette lumière concentra ses clartés les plus vives sur un peuple choisi, le peuple juif.	
1. — La vie de l'âme est la lumière : ardeurs inexprimables de l'âme humaine pour la vérité. — Double illumination des âmes par le Verbe : lumière naturelle ; magafiques conquêtes de la raison naturelle. — Richesses infiniment plus splendides de la raison illuminée des clartés de la révélation.	23
2. — Dès la chute de l'homme, et malgré les perversités et les apostasies des peuples, le Verbe ne cessa de répandre des lumières de salut sur le genre humain. Traditions primitives, prophéties, peuple juif chargé de porter aux nations la lumière divine.	24
3. — Illumination toute particulière du peuple juif. — Le Verbe s'y fait annoncer en <i>figures</i> . — Le Verbe y fait briller la lumière de la <i>prophétie</i> . — Le Verbe s'y fait attendre des <i>justes</i> ; Abraham et les patriarches « voient son jour. » — Explication de ce mot : « La lumière luit dans les ténèbres. ».....	27
	28

III. — Le Verbe fait chair.

Le Verbe de Dieu est venu à nous dans la réalité de notre nature :

I. — Sa venue fut précédée d'un héraut chargé de l'annoncer au monde. — Nécessité de cette préparation : mission de Jean-Baptiste auprès du monde déchu. — Extraordinaire puissance du Précurseur.....	31
II. — Magnificences de l'œuvre de l'Incarnation. — Elle est le suprême triomphe de Dieu. — Elle est la divine élévation de l'homme : mystères et grandeurs de notre filiation divine. — Comment nous sommes faits enfans de Dieu. — Différences profondes entre nos deux naissances et nos deux vies naturelle et surnaturelle.....	31
Commentaire de ce mot : <i>Verbum caro factum est</i> . Admirables raisons qui firent choisir à l'Esprit-Saint une semblable expression	40

CHAPITRE DEUXIÈME

LES CONVENANCES DE L'INCARNATION

L'infinie Sagesse trouve dans l'Incarnation du Verbe sa plus haute manifestation. — Saint Thomas résume sous trois chefs les multiples raisons de convenance du mystère de l'Incarnation : convenance de l'*œuvre* elle-même ; convenance du *mode* choisi par Dieu pour son exécution ; convenance du *temps* auquel Dieu l'accomplit.

I. — Convenances de l'œuvre.

L'Incarnation et la Rédemption de Jésus-Christ devaient en résumé produire dans le monde deux grands effets : Apporter au monde tous les *biens* : détruire et paralyser dans le monde tous les *maux*.

- I. — PREMIÈRE ŒUVRE DE L'INCARNATION. — 1. Son premier et décisif résultat fut de rapprocher l'homme de Dieu. — Deux choses tenaient l'homme éloigné de son Dieu : son néant et son péché. — L'Incarnation fait cesser ce double éloignement en élevant l'homme jusqu'à Dieu ; en se montrant à l'homme sous l'aspect du plus tendre Père et du plus doux des Amis..... 46
2. A l'homme, au degré d'élévation surnaturelle où Dieu a résolu de le porter, il faut une lumière surnaturelle et divine ; il lui faut des connaissances, une *éducation* en rapport avec ses hautes destinées. — Ces connaissances divines, cette céleste éducation, qui les pourra donner à l'humanité ? Qui mieux que le Verbe incarné ? Comment le Verbe fait Homme possède tout ce que réclame notre divine éducation : lumière, autorité, onction..... 49
3. Savoir ne suffit pas à l'homme : il faut qu'il aspire à ses divines destinées ; avec la foi qui l'éclaire, il lui faut l'espérance qui enflamme sa volonté et précipite ses pas. Incompréhensible insensibilité de l'homme pour Dieu et les biens célestes : l'homme aime tout sauf son Dieu. — Par l'Incarnation Dieu a fait briller aux yeux de l'homme la beauté invisible et les éternelles magnificences ; l'homme s'est épris pour elles, et l'*espérance* lui a fait prendre vers le monde surnaturel le plus sublime essor 52
4. Fondement de la foi et de l'espérance, l'Incarnation l'est encore de la *charité*. Inaccessible dans sa gloire

Dieu n'était pas aimé. — Devenu le frère de l'homme et revêtu de charmes sensibles, il conquiert pour les siècles le plus inénarrable amour.....	56
5. Dieu a voulu que sa créature intelligente et libre obtint une couronne éternelle méritée par ses actes et achetée au prix de ses vertus. — Il fallait donc à l'homme un guide, un soutien, un excitateur dans la carrière de la vertu. — L'Incarnation qui place et fait agir devant lui un Homme-Dieu, remplit éminemment cette exigence de sa situation. — Impuissance de l'homme seul à guider l'homme dans le chemin du devoir : ce que devint l'humanité conduite par ses Sages : Jésus-Christ seul est <i>la voie, la vérité, la vie</i>	60
II. — DEUXIÈME ŒUVRE DE L'INCARNATION. — L'homme n'avait pas seulement des biens à reconquérir ; il avait d'innombrables maux dont la délivrance pouvait seule lui assurer le salut	65
1. Premier mal, le péché. — Affreuse situation de l'homme pécheur : il ne peut obtenir grâce qu'en réparant, et il ne peut réparer qu'en ajoutant à une innocence parfaite une suprême dignité. — Impossibilité à l'homme de se racheter soi-même, incapable qu'il est de payer le prix exigé de la divine justice. — L'ange lui-même ne peut satisfaire au degré voulu par Dieu. — Un Dieu incarné est seul assez saint et assez grand pour effacer le péché du genre humain. — Magnificences du plan divin dans l'Incarnation du Verbe.....	65
2. Après sa réintégration l'homme se ressent encore du brisement de sa chute. — Peinture de l'homme déchu, même après sa réhabilitation. L'Incarnation est le remède unique et infaillible aux misères de l'homme. Elle le relève dans ses défaillances ; elle l'abat dans ses orgueils	69
3. Continuation des misères de l'homme. Son ignorance. Sans la connaissance de sa grandeur divine, l'homme rampe misérablement sur la terre. — L'homme se jette aux pieds des Anges malfaisants. — L'Incarnation lui révèle sa place véritable, et le fixe dans ses éternelles destinées. 74	74
4. Au dehors l'homme trouve des ennemis implacables. — Terrible empire du démon sur l'homme déchu. — Jésus-Christ seul put terrasser ce formidable tyran et lui arracher ses victimes.....	78
5. La douleur dans l'humanité déchue. — Pourquoi Jésus-Christ ne l'a-t-il pas enlevée du monde comme le péché et la condamnation aux peines éternelles ? — Effet de l'Incarnation sur la douleur auprès de l'homme racheté.....	81

III. — RÉSUMÉ. — Passage de l' <i>Opuscule LIII</i> où saint Thomas résume toute la doctrine exposée plus haut.....	84
---	----

II. — Convenances du mode.

Dieu a résolu le salut du monde par l'Incarnation d'une Personne divine : Laquelle des trois personnes divines est désignée pour ce grand œuvre ? — En même temps que le Verbe est choisi, l'homme l'est de même pour lui être hypostatiquement uni. — En même temps que le Verbe et la nature humaine sont choisis pour l'union hypostatique, une carrière d'ancantissement, et de douleur terminée par le supplice de la croix est désignée au Dieu-Homme comme moyen de sauver le monde.....	85
I. — LE CHOIX DU VERBE POUR L'INCARNATION. — Les raisons suivantes désignaient le Verbe Fils de Dieu plutôt que le Père et le Saint-Esprit à l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption de l'homme.	
1. C'est le Verbe qui a conçu en soi le plan de la création : c'est à lui à la restaurer dans sa ruine. — Rapports mystérieux entre le Verbe et l'âme humaine.....	86
2. Le but de l'incarnation est d'élever l'homme à sa destinée surnaturelle : la vue de Dieu ; l'adoption comme Fils de Dieu. — C'est la Lumière, c'est le Fils qui accomplira cette œuvre	83
3. La nature de la chute réclamait aussi plus naturellement l'intervention du Verbe.....	89
II. — LE CHOIX DE L'HOMME POUR L'UNION HYPOSTATIQUE. —	
1. L'homme, centre des mondes, placé aux confins des deux créations matérielle et spirituelle. — Par son union avec l'homme, le Verbe devient le centre de toutes choses. — Jésus-Christ, médiateur universel, relève jusqu'à Dieu la création entière.....	89
2. L'homme avait plus que toute autre créature un besoin pressant de la divine médiation du Verbe incarné. — L'homme a des sens et veut s'élever par eux jusqu'à l'invisible et le divin. — L'homme est pécheur et doit, dans sa propre nature, expier son crime et obtenir son pardon. — L'homme, l'antique vaincu de l'Eden, doit recommencer la lutte contre le démon et effacer sa défaite première.....	91
III. — LE CHOIX DE LA DOULEUR ET DE LA MORT POUR LA RÉDEMPTION. — Etrange mot de saint Paul. Que Dieu fit passer le Verbe incarné par la douleur, <i>cela convenait</i> , dit-il. — Développement de ce mot dans saint Thomas.....	95

1. Il convenait que le Verbe incarné éprouvât la douleur. — Quatre différentes raisons de cette convenance. — Jésus-Christ devenu notre *semblable*. — Jésus-Christ fait notre *médiaireur*. — Jésus-Christ *expiateur* pour l'homme coupable. — Jésus-Christ *modèle* de l'homme. — Jésus-Christ *espérance* de l'homme..... 96
2. Il convenait que le Verbe incarné subît la mort. Des raisons de cette convenance, les unes se rattachent à la gloire de Dieu, les autres au salut de l'homme. — Le plus sublime et le plus complet hommage au Très-Haut, c'est l'holocauste. Dans la mort son Fils, Dieu manifestait excellemment sa charité. Dans la mort de l'Homme-Dieu, Dieu recevait l'hommage de la plus parfaite obéissance. — Par la mort du Fils de Dieu, le péché était le plus puissamment effacé. — La mort du Fils de Dieu était le fondement le plus précieux de notre foi en son Incarnation et en sa Rédemption. — La mort de Jésus-Christ renferme dans une réalité saisissante l'acte de vertu exigé de nous pour le salut éternel. — La mort du Christ, sublime école de l'héroïsme chrétien. Admirable germination des vertus au Calvaire de l'Homme-Dieu. — La mort du Christ antidote tout-puissant contre les terreurs de la mort : lâcheté ou insensibilité brutale de l'homme en face de la mort : le Calvaire donne à l'homme la force et la science de la mort. 102
3. Il convenait que cette mort de l'Homme-Dieu fût la mort de la croix..... 114
- La croix, grand livre des révélations. A la croix se révèlent magnifiquement les Perfections divines. — A la croix se révèle la dignité de l'homme et la valeur de ses éternelles destinées. — A la croix se révèle le chemin que l'homme doit prendre pour parvenir à ses destinées..... 115
- La croix résumé des mystères. — La croix est le nouvel arbre d'un nouveau paradis terrestre. — Suspendu entre le ciel et la terre, Jésus-Christ en croix domine toute la création, attire à lui le ciel et la terre, Dieu et les hommes, et soumet le monde à ses pieds. — Du haut de sa croix Jésus-Christ purifie l'air souillé par le péché de l'homme. La croix élevée dans les hauteurs signifie l'élévation divine de la vie chrétienne. — La croix est la chaire du céleste Docteur..... 118
- La croix réalisation des figures. Le mystère de la croix fut montré aux hommes durant tous les siècles depuis l'Eden jusqu'au Calvaire. — Principales figures du mystère de la croix..... 121

III. — Convenances du temps.

La Rédemption ne pouvait pas suivre immédiatement la chute.

- I. — RAISONS TIRÉES DE LA CHUTE. — La chute du genre humain fut avant tout une chute d'orgueil. — Double orgueil : sans le secours de Dieu l'homme croit parvenir à la plénitude de la science ; il croit pratiquer la plénitude de la vertu. — Tant que cet orgueil subsiste, la Rédemption est impossible. Efforts séculaires de Dieu pour guérir ces deux orgueilleuses prétentions de l'homme. — La loi de nature ; la loi écrite : Dieu les fait précéder la loi de la grâce, afin de convaincre l'homme de son impuissance..... 125
- II. — RAISONS TIRÉES DE LA PERFECTION DE LA LOI NOUVELLE. — Elévation toute divine où l'Évangile porte l'humanité chrétienne. — Par suite, nécessité absolue d'y préparer les âmes par une loi moins parfaite et plus aisée à accomplir. 131
- III. — RAISONS TIRÉES DE LA PERSONNE DU VERBE INCARNÉ. — La majesté du Dieu qui allait descendre et visiter la terre de l'homme, exigeait des apprêts à sa venue. — Comment depuis l'Eden Jésus-Christ est annoncé et montré à la terre. — Les figures. — Les prophéties. — L'attente universelle. 133
- La venue du Messie ne pouvait être reculée jusque vers la fin des temps. — Raisons qu'en donne saint Thomas..... 136

CHAPITRE TROISIÈME

LES RÉCITS DE LA NAISSANCE

I. — L'Annonciation.

1. — RAISONS DE L'AMBASSADE ANGÉLIQUE. — 1. Première raison : la dignité du mystère. Par l'Incarnation, la loi toute matérielle qui régit l'humanité fait place à la loi nouvelle qui est *esprit et vie*. L'entretien de Marie avec l'ange inaugure la *spiritualité* de cette loi..... 140
2. Deuxième raison : la dignité de Marie et sa sanctification. L'œuvre que va accomplir Marie est si immense, qu'elle réclame la plénitude de sa connaissance et de sa volonté : l'Ange l'instruira donc de tout. — L'acceptation libre et consciente de sa douloureuse et magnanime carrière valut à Marie d'incompréhensibles trésors de grâce et de gloire..... 142

3. Troisième raison : la dignité du Verbe incarné. L'Incarnation est l'auguste et délicieux mystère des noces du Verbe avec la nature humaine. Le contrat exige des deux parties contractantes la plénitude du consentement, et par suite la plénitude de la connaissance et de la lumière. — Marie, mandataire de la nature humaine, fut appelée à donner un consentement pleinement libre et raisonné : de là l'entretien et les explications de l'ange mandataire du Verbe de Dieu..... 143
- II. — CIRCONSTANCES DE L'AMBASSADE ANGÉLIQUE. — 1. Circonstance du temps..... 145
2. Circonstance du lieu. Significations mystérieuses du nom de la *Galilée*. — Significations du nom de *Nazareth*.. 146
3. Circonstances des personnes. — Un ange, une vierge. — Pourquoi un ange : raisons générales ; raisons particulières. — Harmonies divines entre la chute et la Rédemption : de part et d'autre un ange et une vierge. — Parallèle entre Ève et Marie. — Significations du nom de *Gabriel*. — Questions que pose saint Thomas sur le mode d'apparition de l'ange. — Raisons profondes qu'eut le Verbe incarné de naître d'une vierge donnée pour épouse..... 147
- III. — L'OBJET DE L'AMBASSADE ANGÉLIQUE. — Les trois choses que se proposait l'Ange dans son ambassade à Marie.
1. L'Ange rend d'abord la Vierge attentive aux grands mystères qui vont s'accomplir en elle. — Sujet d'étonnement profond ! Un Ange aux pieds d'une fille d'Adam ; une formule inouïe de salutation. — Attitude de Marie. D'où naît son trouble?..... 166
2. L'Ange dévoile à Marie l'objet de son ambassade. — Objet triple. — Réalité du mystère : les mots de l'ange ne laissent place à aucun doute sur la réalité de l'Incarnation. Marie véritablement Mère de Dieu. Jésus-Christ vrai Dieu et vrai Homme. — Grandeur du mystère. Le Christ seul grand ! Magnificences de la vie du Christ à travers tous les siècles. — Mode ineffable selon lequel s'accomplit le mystère. Etude de l'expression divine, *obumbrabit tibi*. Sens profond du mot « ombre. »..... 170
3. L'Ange obtient le consentement de Marie. — Sublimité du *fiat* que prononce la Vierge. — Rapports de ce *fiat* avec celui de Dieu à la création. — Le *fiat* de Marie : mot de grandeur ; mot du martyr ; mot de l'attente et du désir 178
- IV -- LES RÉSULTATS DE L'AMBASSADE ANGÉLIQUE. — « Les

- grandes choses » opérées en la Vierge à la suite de son consentement, se rapportent au Verbe, à Marie, à nous.
1. — Au Verbe. — Question que résout saint Thomas touchant la mystérieuse conception de l'humanité du Verbe dans le sein virginal de Marie..... 181
 2. — A Marie. — La divine maternité source de tous les privilèges et de toutes les grandeurs de Marie. — {Prodigieuse élévation de Marie par-dessus toutes les créatures. — Relations ineffables de Marie avec les trois Personnes de la Très-Sainte Trinité. Marie Mère de Dieu. — Marie fille de Dieu. — Marie épouse de Dieu. — Admirable réciprocité de dons et de services entre Dieu et Marie. Tout ce que Dieu par sa grâce a permis à Marie de lui donner..... 186
 3. — A nous. L'enfantement de Marie source unique de l'amanistie qui nous sauve, de la vie qui nous ressuscite ; des richesses dont nous sommes comblés dans le temps et dans l'éternité..... 193

II. — L'Ave Maria.

Les sublimités de la Salutation angélique : toute la doctrine catholique sur les prérogatives de la très-sainte Vierge et ses divines grandeurs y est résumées : saint Thomas en commente tous les mots et en développe toutes les significations.

1. — JE VOUS SALUE ! — Ces mots de l'Ange aux pieds de la Vierge de Nazareth consacrent une révolution immense dans les destinées de l'homme. — Jusqu'à Marie l'homme coupable et humilié tremble devant l'Ange et tombe à ses pieds saisi d'un invincible effroi. — Marie, Reine des anges, met les anges aux pieds de la nature humaine, qui doit en Jésus-Christ régner au plus haut des cieux. — Triple suréminence de l'ange sur l'homme déchu et de Marie Mère de Dieu et Vierge immaculée sur l'ange 195
- II. — JE VOUS SALUE, O PLEINE DE GRACE ! — Sublime mystère de la grâce en Marie. — Triple jaillissement de la grâce en Marie : de Dieu sur l'âme de Marie ; de l'âme de Marie sur sa chair immaculée ; de Marie sur le monde.
 1. — La grâce dans l'âme de Marie. — Double mission de la grâce : chasser le mal ; enfanter toutes les vertus ; double mission qui atteint en Marie d'inexprimables sublimités. — Marie exempte de la faute originelle. Saint Thomas qui n'enseigne pas ce dogme, en fournit

- néanmoins les plus solides arguments. — Grâces multiples et magnifiques qui suivirent en Marie, la grâce de l'Immaculée Conception..... 199
2. — La grâce dans la chair de Marie. — Trois effets produits par la grâce dans la chair de Marie : la grâce purifia cette chair ; elle la féconda ; elle la glorifia. — En Marie exemption des désordres de la concupiscence. — Grâce de la Maternité divine, grâce quasi *infinie*. — La chair de Marie fut préservée de la corruption du tombeau..... 206
3. Jaillissement intarissable de la grâce de Marie sur le monde. — Marie réservoir magnifique, océan immense de la grâce. — Mission de Marie dans l'Eglise naissante. — Mission de Marie dans l'Eglise à travers tous les siècles. — Marie soutien de la foi et terreur de l'hérésie. — Marie bienfaitrice universelle de toutes les misères..... 210
- III. — LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS. — Suite des grandeurs de Marie. — Présence et action en Elle des trois Personnes divines. — Comment le Père était en Marie. — Comment le le Fils. — Comment le Saint-Esprit. — Ineffable intimité du Verbe incarné avec sa divine Mère à Nazareth..... 215
- IV. — VOUS ÊTES BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES. — Quelle triple malédiction pesait sur l'humanité par suite du péché originel. — La première malédiction : L'enfantement dans la douleur. — La seconde malédiction : les labeurs et les souffrances de la vie terrestre. — La troisième malédiction : la corruption du tombeau.
- Comment Marie échappe à ces trois malédiction : par son enfantement miraculeux, par sa vie toute céleste, par sa glorieuse assumption.. 218
- V. — LE FRUIT DE VOS ENTRAILLES EST BÉNI. — Commentaire admirablement profond que saint Thomas fait de ces paroles d'Elisabeth. — Les deux fruits offerts tour à tour à l'humanité, l'un par Ève, l'autre par Marie. — Triple malédiction qu'apporta le premier. — Triple bénédiction correspondante qu'offre « le fruit béni » des entrailles de la Vierge immaculée..... 221
- Les dernières paroles de l'*Ave Maria*..... 227

III. — La Visitation.

Les trois parties des mystères de la Visitation d'après saint Thomas : le voyage au pays des montagnes ; la visite à Elisabeth ; le cantique de la divine Vierge. 228

- I. — LE VOYAGE. — Sens profonds que les Pères, résumés

- par saint Thomas, attachent au voyage de Marie. Marie image de l'Eglise dans sa Visitation. — Ce voyage manifeste les plus sublimes vertus de l'âme remplie de Jésus-Christ. — Commentaire de ce mot, « au pays des montagnes. » Quelles sont les *montagnes* que l'âme chrétienne doit traverser ?..... 229
- II. — MARIE CHEZ ÉLISABETH. — Merveilles qui éclatent de toutes parts chez Elisabeth à l'arrivée de Marie. 233
1. Merveilles sur Jean-Baptiste. — Mystère de son tressaillement. Dans ce tressaillement sont renfermées à la fois une grâce extraordinaire et une saisissante prophétie. — Quatre faveurs suréminentes accordées à Jean-Baptiste. Exercice de sa pleine raison dès le sein maternel ; Sanctification dès avant sa naissance ; vertus infuses : don de prophétie..... 233
2. Merveilles sur Elisabeth. Sanctification éminente d'Elisabeth. — Ce que signifie le grand cri qu'elle pousse. — — Esprit de prophétie dans l'âme d'Elisabeth : elle a pénétré les profonds mystères de la Maternité divine et de l'Incarnation de Dieu..... 235
- III. — LE CANTIQUÉ DE MARIE. — Trois parties dans ce sublime cantique. Marie y chante les grandeurs dont Dieu la comble : elle y déroule dans un élan prophétique toute l'histoire des siècles : elle y célèbre Israël, l' élu de Dieu..... 237
1. Profondeurs de ces premiers mots : « Mon âme magnifie le Seigneur ! » — Comment *grandir* Dieu ? — Gloires de Marie dans la divine Maternité. — Suavités pour Marie dans la divine Maternité. — Marie prophétise ses grandeurs incomparables et son règne à travers tous les siècles. — Invincible preuve de la divinité du christianisme dans cette scène et cette prophétie de Marie. — Culte de Marie durant tous les âges et sur toute l'étendue de la terre... 238
2. Toute l'histoire humaine se résume dans les œuvres de la bonté, de la puissance, de la justice de Dieu : Ce sont ces trois sortes d'œuvres que chante Marie. — Bonté de Dieu dans la création : Bonté de Dieu après la chute de l'homme : Bonté plus merveilleuse dans la Rédemption. — L'histoire de nos dix-huit siècles chrétiens est l'histoire de deux actes de la puissance divine. Le christianisme a renversé les forces humaines, quelque nom et quelque forme qu'elles aient eues. — Justice formidable de Dieu envers les contempteurs de son Christ et les persécuteurs de son Eglise. — En dehors de Jésus-Christ et de l'Eglise, malédiction d'une triple souffrance. — Répudiation des riches et des savants de ce monde : exaltation des humbles et des petits..... 244

3. Miséricordes spéciales de Dieu sur le peuple juif. — Belles significations de ces mots : *suscepit puerum suum*..... 249

IV. — Nazareth.

Marie et Joseph à Nazareth. — Vicissitudes douloureuses et glorieuses tour à tour de leur vie cachée..... 251

Le mystère du divin enfantement en Marie. — Pourquoi l'œuvre de la génération temporelle du Verbeest attribuée à l'Esprit Saint : raisons qu'en donne le Docteur Angélique. — Admirable conduite de Marie durant le trouble et l'angoisse de son saint Epoux..... 252

Les causes du trouble de saint Joseph, et les mobiles véritables de la conduite qu'il songe à tenir à l'égard de Marie.

Le message Angélique à Joseph. — Dans les paroles de l'Ange se trouvent résumées toutes les prérogatives, les grandeurs, les vertus du saint Epoux de Marie. — Il nous y apparaît sous sa triple auréole : il est époux de Marie : il est Père de Jésus : il est chef, gardien et protecteur de la sainte famille. — Du mariage de la très-sainte Vierge avec saint Joseph. Mariage très-véritable : mariage tout céleste : mariage qui comblait saint Joseph de toutes les richesses de sa divine Epouse. — Joseph fut vraiment père pour Jésus. Dieu lui crée un cœur paternel : aucun autre nom ne lui est donné dans l'Écriture que celui de père de Jésus. — L'une des plus magnifiques prérogatives de saint Joseph fut d'être le chef, le guide, le protecteur de la sainte famille. — Saint Joseph obéi, servi par un Dieu... 253

Étude des vertus de saint Joseph. — Merveille de son obéissance à travers toutes les douleurs et tous les obstacles..... 261

V. — Bethléem.

1^o Les mystères accomplis à Bethléem ; 2^o la manifestation divine de ces mystères : double étude que nous fournit saint Thomas..... 262

I. — LES MYSTÈRES DE BETHLÉEM. — Saint Thomas réunit sous trois chefs les circonstances de la naissance de l'Homme-Dieu à Bethléem : le lieu, le temps, le mode.

1. Conseil de la Sagesse divine qui assigne à la naissance du grand Roi une bourgade inconnue. — Bethléem centre des deux Testaments : point de jonction de toute l'histoire humaine. — Bethléem lumière du monde entier. — Pourquoi

- Jésus-Christ choisit Bethléem pour y naître, et Jérusalem pour y mourir..... 263
2. Tout dans l'histoire du monde se rapporte à la date de la naissance temporelle du Fils de Dieu. — Le moment de la pacification universelle est celui que Dieu choisit pour la naissance de son Verbe. — C'est aussi le moment de la plus puissante et plus universelle centralisation. — C'est le moment où le sceptre est sorti de Juda. — Questions secondaires : pourquoi naître la nuit ? — Pourquoi au milieu de l'hiver?..... 267
3. Marie dans son enfantement échappe à l'antique malédiction d'Eve prévaricatrice. — Marie Vierge dans son miraculeux enfantement. — Raisons profondes de ce miracle.
4. Ce qu'est l'Enfant-Dieu. — Il est d'une innocence infinie. — Il est d'une humilité profonde. — Il est d'une beauté exquise et d'une grâce charmante..... 270
- II. — LA MANIFESTATION. 275
1. Question préliminaire. Convenait-il que Jésus-Christ naissant restât dans un silence et une obscurité absolus ? — Convenait-il que sa manifestation fût si éclatante, que le monde entier se levât et vint à sa crèche, le reconnaître et l'adorer ? Ni l'un ni l'autre..... 275
2. La terre entière, tous les peuples, toutes les classes, tous les sexes, toutes les conditions ont leurs représentants au berceau de l'Enfant-Dieu. — Admirable économie de la Providence dans le choix de ces témoins et la succession de ces témoignages. — Les commotions et les bouleversements à la naissance de Jésus-Christ : leur signification. — Les témoins. Les juifs, les gentils, les bergers, les mages, les saints dans le temple. — Dans l'ordre où surgissent ces témoins se trouve renfermée une grandiose prophétie. 278
3. Etude plus spéciale sur les Mages. — Le mystère de l'étoile. — Ses diverses significations. — Les Mages aux pieds de Jésus. — Le retour des Mages..... 283

VI. — Les mystères de la Sainte Enfance.

1. — LA CIRCONCISION. — Pourquoi Jésus-Christ se soumit-il aux humiliations et aux douleurs de la Circoncision ? — Trois raisons qu'en donne saint Thomas : Jésus-Christ s'y soumet comme Verbe incarné, comme Rédempteur, comme Modèle..... 291
1. Comme Verbe Incarné. — Importance de prouver la réa-

- lité d'une nature passible et mortelle : l'effusion du sang et la douleur..... 291
2. Comme Rédempteur. Jésus-Christ, chargé des iniquités du monde, se range au milieu des pécheurs et en prend la marque 293
3. Comme Modèle. Dans la circoncision, Jésus-Christ nous donne l'exemple de l'obéissance, et de la mortification, — Circoncision spirituelle du chrétien 294
- II. — LE NOM DE JÉSUS. — Toutes les richesses de Jésus-Christ renfermées dans ce nom. — Dans ce nom se retrouvent toutes les *suavités* de l'Incarnation. — Dans ce nom se résumément toutes les *puissances* de l'Incarnation. — Dans ce nom éclatent toutes les *gloires* de l'Incarnation 295
- III. — LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE. — Tout ce que ce mystère renfermait d'humiliation et d'annonces formidables pour Jésus. — Disposition de la Loi mosaïque. — Charité immense de Jésus dans sa présentation au temple. — Etude spéciale sur l'offrande des animaux. — La tourterelle, image touchante de Jésus. — La colombe, excellente image de Jésus-Christ et de son Église..... 300
- IV. — LE MASSACRE DES INNOCENTS ET LA FUITE EN ÉGYPTÉ. — Question de concordance évangélique. — Dans le massacre des saints Innocents est excellemment figurée l'église catholique. — Mystères de la fuite de Jésus. — Grande prophétie de la fin des temps..... 307
- V. — LE SAINT ENFANT A NAZARETH. — Profond commentaire que fait saint Thomas de ce texte : « Or l'enfant croissait et se fortifiait plein de sagesse... Et la grâce de Dieu était en lui... Et Jésus avançait en sagesse et en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » 312
1. La science en Jésus. — La science en Jésus dès le premier moment de sa conception. — Divine plénitude de cette science. — Puissance de l'intellect de Jésus-Christ comme homme. — Jésus-Christ jouissait de la vision béatifique... 313
2. La grâce en Jésus. — En Jésus-Christ nul péché, nulle imperfection possible. — En Jésus-Christ nul dérèglement de la concupiscence. — Les passions en Jésus-Christ. — Plénitude de la grâce en Jésus-Christ. — Cette plénitude surpasse la mesure des grâces accordées à toutes les créatures réunies. — Les grâces *gratis datæ* en Jésus-Christ.. 318
3. La croissance en Jésus-Christ. — Jésus-Christ put-il croître en science? — La science infuse et la science acquise. — Y eut-il une science acquise en Jésus-Christ? Sentiment de saint Thomas. Dernière conclusion..... 325

CHAPITRE QUATRIÈME

MYSTÈRES ET FÊTES

- I.— 1. Le mystère de l'Annonciation exposé dans la *Chaîne d'or*.
— Le trouble de la Vierge. — Raisons diverses que les Pères
et les Docteurs assignent à ce trouble. — Sentiment de saint
Thomas 329
2. Profonde doctrine de saint Thomas sur les merveilles de la
conception du Verbe Incarné..... 332
3. De la fête de l'Annonciation. — Antiquité de cette fête. —
Monuments divers qui établissent cette antiquité. — Remar-
quable passage des Bollandistes..... 333
- II. — 1. Le voyage de la très-sainte Vierge et le mystère de la
visitation exposés et commentés dans la *Chaîne d'or*. —
Marie fit-elle seule ce voyage? Réponse à une objection... 334
2. Quelle est l'origine probable de la fête de la Visitation?
Inanité de l'objection qu'on élève contre cette fête à pro-
pos du concile de Bâle..... 336
3. Les délicieux mystères renfermés dans la Visitation. — Le
pays des montagnes. — L'entrevue. — Merveilles qui éclatent
dans la demeure de Zacharie. — Les leçons que l'âme
pieuse retire de ce mystère..... 337
- III. — Détail d'érudition sur le lieu de la naissance du Sau-
veur. — La grotte. — La crèche..... 339
- Le mystère du Dieu-Enfant. — Les leçons de la crèche. —
Les bergers aux pieds de Jésus. — Significations mystiques
de cette scène. — Le chant des Anges. — Explication dans
la *Chaîne d'or* du cantique : *Gloria in excelsis Deo*. —
Conduite de Marie durant tous ces mystères..... 342
- IV.— La Circoncision et le nom de Jésus. — Raisons que don-
nent les Pères dans la *Chaîne d'or* du mystère de la circon-
cision. — Comment ce mystère est la victorieuse réfutation
des principales hérésies qui s'attaquèrent à l'Incarnation.. 347
- Le nom de Jésus : grandeurs et puissance de ce nom..... 348
- V.— L'Épiphanie. — Les mystères renfermés dans la venue et
l'adoration des Mages. — Qu'étaient les Mages et d'où vin-
rent-ils? — Grandeur de leur foi. — Du mystère de l'é-
toile. — Les Mages à Jérusalem. — Contraste entre ces
gentils et le peuple juif. — Crime d'Hérode. Insensibilité
des prêtres. — Les mages aux pieds de l'Enfant-Dieu. —
Signification de leurs présents exposée dans la *Chaîne
d'or* 348

VI. — Des sens de la loi ancienne sur la purification. — Explication dans la <i>Chaîne d'or</i> du : <i>Nunc dimittis</i> . — Explication dans la <i>Chaîne d'or</i> de la prophétie du saint vieillard Siméon à Marie. — Les sens profonds de ces mots : « ruine et résurrection. » — Le glaive qui doit transpercer Marie. 357	357
Anne dans le temple. — Comment la <i>Chaîne d'or</i> relève cette belle et pieuse figure. — Anne image de l'Église.... 364	364
VII. — La sainte famille à Nazareth. — Comment la <i>Chaîne d'or</i> interprète ces mots : « Il leur était soumis, » et ces autres : « l'enfant croissait, » etc.. 361	361

APPENDICES

APPENDICE A.....	367
APPENDICE B.....	375
APPENDICE C.....	383
APPENDICE D.....	387
APPENDICE E.....	395

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

2981





BT 201 .D68 1889

v.1 SMC

Doublet, Jules,

1833-1910.

Jesus-Christ : *itudi i*

en vue de la

AZC-5807 (mcih)



